This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX JRV8 6

25225.3

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH,

(Class of 1789),

LATE LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE.

LE CABINET DES FÉES.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE DON SILVIO DE ROSALVA, traduites de l'allemand de M. Wieland, par madame D'USSIEUX,

Amat.r Sc. Don Silvio de Rosalva. Tom. 36. pag. 47.

Si ce sommeil n'est pas un sommeil enchanté je suis au bout de mon ecrevoir.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

~~25226.6~~

25225.3

BOUND. 12 APR 1912

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE par lequel nous terminons ce recueil, eſt une critique des Contes de Fées. *Don Silvio de Roſalva*, héros de ce roman, eſt un jeune homme qui n'ayant lu que des Contes de Fées, a fini par croire à l'exiſtence de ces êtres chimériques. Son imagination s'eſt échauffée; il ſe croit perſécuté par une fée ennemie. Un portrait que le haſard fait trouver ſur ſes pas, eſt celui d'une princeſſe infortunée, objet, ainſi que lui, des perſécutions & de la haine d'une fée laide, vieille & maligne.

On ſent combien un pareil cadre eſt heureux. L'auteur en a tiré parti. On regrette ſeulement, qu'ayant pris pour modèle le roman ingénieux de Michel de

Cervantes, il ſe ſoit trainé un peu trop ſervilement ſur ſes traces; & quelqu'agréable que ſoit ce roman moderne, la comparaiſon que l'on ne peut s'empêcher de faire, n'eſt point à ſon avantage.

Comme l'extravagance de don Silvio eſt un peu triſte, l'auteur a cherché à égayer ſon ouvrage; en mettant ſur la ſcène un certain *Pedrillo*, qui eſt le vrai portrait de l'écuyer du chevalier de la Triſte Figure, mais portrait inférieur à ſon original: on n'y retrouve point la gaîeté naïve ni les ſaillies piquantes de Sancho-Pança.

Quoiqu'il en ſoit, le roman de don Silvio plaira à nos lecteurs, même à ceux qui auront lu le roman de Cervantes; il termine naturellement une collection complette de féerie: il apprend aux jeunes perſonnes qui liſent ces ſortes d'ouvrages, dans quel eſprit elles doivent les

lire, & comment elles peuvent s'en amuſer, ſans égarer leur imagination.

Un conte épiſodique intitulé: *le prince Biribinquer*, renferme tout ce que la féerie a enfanté de plus extravagant: l'auteur a mis à contribution les contes les plus connus, & a entaſſé tout le merveilleux dont ils ſont remplis. Ce conte eſt récité à don Silvio par un de ſes amis, & compoſé pour détromper notre héros, en laſſant ſa crédulité.

L'original de cet ouvrage eſt Allemand; il en a paru deux traductions: la première en 1769, ſous le titre que nous lui conſervons, *Aventures merveilleuſes de don Silvio de Roſalva.* La ſeconde eſt de madame d'Uſſieux, & a paru en 1771. Le nouveau traducteur a intitulé ſon ouvrage: le *Don Quichotte Moderne.*

La première traduction, eſt, dit-on,

plus conforme à l'original; mais elle eſt ſi mal écrite & chargée de tant de longueurs, que nous avons cru devoir préférer celle de madame d'Uſſieux. Cette dernière ſe fait lire avec plaiſir, & les retranchemens que le traducteur s'eſt permis de faire, rendent la marche du roman plus rapide. Nous avons ſeulement conſervé le premier titre qui eſt plus convenable & qui diſtingue cet ouvrage d'un roman de M. de Marivaux, intitulé: le *Nouveau Don Quichotte.*

L'auteur du roman de don Silvio eſt M. Wiéland, avantageuſement connu dans la littérature allemande. Cet auteur a donné pluſieurs ouvrages qui lui ont acquis la plus grande réputation dans ſa patrie. Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en françois, tels que l'hiſtoire d'Agathon & les mémoires de mademoiſelle de Sternheim.

M. Wiéland eſt né en 1732 à Biberach, ville impériale de la Souabe. Deſtiné d'abord à la magiſtrature, il en a rempli quelque temps une place dans ſa patrie, mais il l'a quittée bientôt pour cultiver les Muſes. Il s'eſt retiré à Zurich, y a vécu dans le commerce des gens de lettres, ſes compatriotes; il étoit lié intimément avec M. Geſner, qui a bien voulu donner ſes ſoins à une édition de ſes œuvres imprimées à Zurich, en 1765, en cinq vol. *in*-8°.: depuis, M. Wiéland a été appelé à la cour de Saxe-Weimar, où peut-être il eſt encore.

Les autres ouvrages que nous connoiſſons de M. Wiéland, ſont; un Poëme intitulé, de la Nature; des Epitres Morales; des Lettres des Morts aux Vivans, ouvrage imité de l'Anglois, qui porte le même titre; l'Epreuve d'Abraham, poëme; des Contes en vers; Cyrus, poëme en cinq chants; Jeanne Gray, tragédie; Clé-

mentine de Porrete, drame, dont le ſujet eſt tiré du roman de Grandiſſon; l'hiſtoire des Grâces; Alceſte, opéra; Socrate en délire; la Sympathie des Ames; Ydris, poëme héroï-comique; le nouvel Amadis, poëme; le Miroir d'or, roman politique & moral, & pluſieurs Epitres morales, & autres poéſies fugitives. M. Huber a traduit en françois, le poéme intitulé: l'Epreuve d'Abraham, & pluſieurs Contes & autres Poéſies qu'il a inſérées dans ſon choix de Poéſies Allemandes.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE DON SILVIO DE ROSALVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère d'une certaine tante.

UNE dame de qualité, nommée donæ Mencia de Roſalva, habitoit il y a quelque temps un vieux château délabré, ſitué dans le royaume de Valence en Eſpagne. Elle étoit plus que ſexagénaire dans le temps qu'elle jouoit ſon rôle dans l'hiſtoire que nous écrivons.

Depuis la guerre de ſucceſſion, donæ Mencia avoit renoncé à l'eſpérance de ſe diſtinguer par ſes graces perſonnelles. Elle

auroit été assez tendre dans sa jeunesse pour combler les vœux d'un amant digne de son cœur ; mais elle rencontra des hommes si ingrats, & elle éprouva de leur part tant de froideurs, qu'elle fut mille fois sur le point de se consacrer au ciel dans un couvent. Elle se seroit sans doute conformée aux impressions de la grâce, si sa sagesse ne lui eût représenté qu'on trouve rarement le calme & le bonheur dans une retraite où l'on n'a été conduit que par le dépit & la vengeance. Un autre expédient vint à son secours; il lui coûta bien moins, & il répondit mieux au dessein qu'elle avoit de punir l'ingratitude des hommes. Elle embrassa le parti de la pruderie, & résolut de venger le mépris qu'on avoit fait de ses attraits sur toutes les femmes d'une figure agréable. Elle les regardoit comme autant de nuages qui avoient intercepté ou anéanti l'éclat de ses charmes. En se déclarant ennemie jurée de l'amour & de la beauté, elle voulut s'ériger en protectrice de ces vestales respectables que la nature a doué d'une chasteté éminente. Un seul de leurs regards désarme le satyre le plus intrépide.

Dona Mencia employa ses premiers soins à se choisir une société parmi quelques dames

qu'elle avoit autrefois connues à Valence, où elle avoit été élevée. Son union avec ces femmes, qui avoient auſſi acquis le droit d'être prudes, ne ſe borna pas à une liaiſon ordinaire. Elles formèrent enſemble une eſpèce de confraternité, qui étoit préciſément parmi le beau ſexe ce que ſont les ordres religieux dans le monde politique : un état au milieu de l'état, dont l'intérêt eſt de ſe faire tort mutuellement. Les dames de cette confrairie méritèrent le ſurnom d'Antigraces, parce qu'elles faiſoient ouvertement la guerre à tout l'empire de l'amour.

Pour que leurs aſſemblées puſſent devenir utiles à l'humanité, elles ſe proposèrent de travailler généreuſement aux progrès de la vertu & au rétabliſſement des bonnes mœurs. A leur avis, la corruption s'étoit ſi fort inſinuée parmi les jolies femmes, qu'on devoit les regarder comme l'unique ſource des déſaſtres qui inondoient le monde. Les bigotes aſſociées établirent pour principe de leur morale, que les charmes & la vertu étoient abſolument incompatibles. D'après ce point fondamental, elles jugèrent des actions & du mérite de chaque perſonne de leur ſexe. Une femme qui plaiſoit par les agrémens de ſa figure étoit, ſelon elles, la plus malheu-

reuſe des créatures : elle étoit le fléau de la ſociété, un vaſe empoiſonné, l'inſtrument des eſprits malins, une harpie, une ſirène, un hydre, & plus encore, à proportion qu'elle avoit d'appas : venin contagieux qui, ſelon le ſyſtême de ces moraliſtes, étoit auſſi dangereux pour la vertu, qu'il eſt flatteur pour l'amour-propre, & redoutable à l'innocence des hommes.

Dona Mencia de Roſalva avoit fait éprouver, pendant quinze ans, aux dames de Valence la ſévérité de ſa vertu & toute la bizarrerie de ſon caractère, lorſque don Pédro de Roſalva, ſon frère, réſolut de quitter Madrid. Ce gentilhomme, qui étoit plein d'honneur, avoit loyalement ſacrifié la plus grande partie de ſon bien au ſervice du nouveau roi d'Eſpagne. Il dépenſa le reſte à Madrid, où il ſollicita long-temps une penſion qu'il n'obtint pas. Il ſe répentit trop tard de n'avoir pas employé ſon argent à faire réparer la charpente d'un vieux petit château qu'il poſſédoit à trois lieues de Telva : c'étoit le ſeul bien qui lui reſtoit de ſes ancêtres.

Don Pédro de Roſalva venoit de perdre ſon épouſe qui avoit laiſſé un fils & une fille. Il étoit trop prudent pour ſe charger

de l'éducation de ſes enfans; & il avoit trop peu d'expérience pour entreprendre de conduire ſon petit ménage. Il crut devoir conférer à ſa ſœur ces brillans emplois. Dona Mencia ſe détermina volontiers à changer les humiliations qu'elle eſſuyoit à Valence, pour l'agrément d'être la dame principale dans un village. Il eſt clair qu'elle penſoit auſſi noblement que Céſar, qui, en paſſant dans un hameau des Pyrénées, déclara à ſes amis qu'il aimeroit mieux être le premier dans ce petit village, que le ſecond dans Rome.

Don Pédro ne jouit pas long-temps des charmes de la liberté & de la vie champêtre. Le chagrin qu'il eut d'avoir inutilement dépenſé ſes biens, le conduiſit à une maladie dont il mourut. Il laiſſa à ſon fils don Silvio un arbre généalogique, qui remontoit juſqu'au temps de Gargoris & de Habides, un château délabré à trois tours, quelques métairies, & l'eſpérance d'hériter, après la mort de dona Mencia, de quelques bijoux antiques, de pluſieurs paires de lunettes, de beaucoup de chapelets, & de partager, avec ſa ſœur, une nombreuſe collection de livres de chevalerie & de romans. Don Pédro mourut avec une entière réſignation à la

volonté de Dieu. Son fils n'avoit pas tout-à-fait dix ans ; mais il le laiſſoit entre les mains d'une dame ſage & vertueuſe. On ſaura que le vieux chevalier avoit conçu une très-haute opinion de ſa ſœur. Dona Mencia avoit lu une quantité prodigieuſe de chroniques. Tous les livres de chevalerie lui étoient connus. Elle étaloit ordinairement à table ſon éloquence, & ce qu'elle ſavoit de politique & de morale. Il n'eſt pas étonnant que don Pédro admirât le ſavoir de ſa ſœur, parce qu'il avoit preſque toujours été militaire, & que ſon genre de vie ne lui avoit pas laiſſé aſſez de temps pour acquérir ce qu'on appelle des connoiſſances profondes.

CHAPITRE II.

Quelle fut l'éducation que don Silvio reçut de ſa tante.

DONA MENCIA ſeconda, le mieux qu'elle put, les vues de feu ſon frère. Elle employa ſes ſoins & ſon habileté à éduquer ſon neveu. Dès que le jeune don Silvio eut appris du vicaire de ſa paroiſſe aſſez de latin pour

comprendre les Métamorphoſes d'Ovide, & que le barbier du village lui eut enſeigné autant de muſique qu'il en falloit pour accompagner, ſur la guittare, quelques vieilles romances, dona Mencia prit ſur elle même le ſoin de le former. Elle prétendoit connoître, mieux que perſonne, ce qui caractériſe un cavalier parfait. Tous ces principes d'éducation étoient malheureuſement tirés du Pharamond, de la Clélie, du grand Cyrus, & de beaucoup d'autres livres de cette eſpèce qui, avec les aventures des douze pairs de France & des chevaliers de la Table Ronde, faiſoient le plus bel ornement de ſa bibliothèque. C'eſt dans ces livres, diſoit-elle, qu'eſt caché le ſavoir le plus ſublime & les connoiſſances vraiment utiles. Elle s'imagina que le moyen d'inſtruire ſon neveu, d'une manière digne de ſa naiſſance, étoit de lui inſpirer le goût, les idées & les ſentimens qu'elle avoit puiſés dans ces ſources. Les diſpoſitions du jeune don Silvio répondirent ſi bien à ſes vues, qu'avant qu'il eût atteint ſa quinzième année, il étoit auſſi ſavant que madame ſa tante. Il en ſavoit déjà autant ſur l'Hiſtoire, la Phyſique, la Théologie, la Morale, la Politique, les Antiquités & les Beaux Arts,

qu'aucun des plus ſavans héros du grand Cyrus. Il répondoit aux queſtions les plus ſubtiles avec tant d'éloquence & de préciſion, que les domeſtiques, le vicaire, le maître d'école, le barbier & les autres perſonnes de diſtinction qui avoient accès dans le château, ne pouvoient aſſez admirer, & les heureuſes diſpoſitions du jeune ſeigneur, & les ſages principes d'éducation de madame.

Ce qui flattoit le plus dona Mencia, c'eſt que ſon élève donnoit à chaque inſtant des preuves du déſir qu'il avoit d'imiter les grands modèles qu'on lui propoſoit. La lecture des exploits ſinguliers & des faits ſurprenans le raviſſoit. Son imagination étoit ſi remplie de choſes étonnantes, qu'il ſe les imaginoit auſſi aiſées à exécuter qu'il avoit de facilité à s'en faire une idée. Sa tante ne doutoit point qu'avec la nobleſſe d'ame & les rares qualités qu'elle lui connoiſſoit, il ne jouât un grand rôle dans le monde. Elle s'imaginoit que ſon neveu imiteroit en gloire & en proſpérité les héros qu'elle admiroit le plus, comme il les égaloit en beauté & en charmes perſonnels.

CHAPITRE III.

Obſervations Pſychologiques.

Il n'eſt pas étonnant que l'eſprit de don Silvio ſe prêtât auſſi aiſément à toutes les bizarreries que ſa tante mettoit en jeu pour l'élever, parce qu'il étoit né très-ſenſible, & qu'il avoit de fortes diſpoſitions à la tendreſſe.

Tous les jeunes gens de cette eſpèce s'attachent facilement à ce qui fait de vives impreſſions ſur leur cœur. Les paſſions qui ne ſont qu'aſſoupies ſe réveillent au moindre ſignal.

L'idée du merveilleux porte une empreinte ineffaçable ſur le cœur d'une jeune perſonne élevée loin du monde, au milieu des rians objets de la campagne, lorſqu'elle n'eſt aſſujettie à aucuns travaux. On cherche à remplir le vide de ſon ame : une uniformité continuelle devient inſipide.

Peu-à-peu l'imagination ſe confond avec le ſentiment ; le merveilleux s'unit au naturel ; bientôt le faux & le vrai ne ſont plus qu'un. L'ame qui ſe conforme à un inſtinct aveugle,

agit avec autant de force ſur les chimères que ſur les vérités.

Telle étoit, à-peu-près, la ſituation du jeune don Silvio. La pureté de ſon cœur l'empêchoit de croire qu'il pût être trompé. Son eſprit ne trouvoit pas plus de difficulté à croire l'exiſtence des êtres chimériques, que ſes ſens n'en trouvoient à recevoir les impreſſions des choſes naturelles. Il ſe perſuadoit l'extraordinaire à proportion qu'il lui paroiſſoit agréable. Rien ne lui ſembloit impoſſible. Ainſi il aima mieux croire au monde poétique & enchanté, qu'au monde réel. Les aſtres, les eſprits élémentaires, les ſorciers & les fées étoient auſſi poſitivement, ſelon lui, les moteurs de la nature, que la gravité, l'attraction, l'élaſticité, le feu électrique, &c. le ſont, ſelon le ſyſtême d'un philoſophe moderne.

Les ſenſations agréables qu'on éprouve en entrant dans un bois obſcur & touffu, furent ſans doute l'origine de l'opinion générale qui prévaloit jadis parmi nos pères. Ils étoient perſuadés que les forêts étoient habitées par des dieux. Ce doux friſſonnement qui nous ſaiſit & qui ſemble élever notre être au-deſſus de lui-même, lorſque, dans une nuit claire & paiſible, nous contemplons

les aſtres brillans qui roulent ſur nos têtes, donna lieu de croire que ce que nous appelons le firmament, étoit la demeure des êtres immortels.

Les payſans, qui n'ont pas le loiſir de tirer des connoiſſances claires des différentes impreſſions que la nature fait ſur eux, ſont en général très-ſuperſtitieux. De la confuſion de leurs idées, naît leur croyance aux chaſſes inviſibles dans les bois, aux fées qui danſent la nuit dans les prairies, aux génies bienfaiſans ou méchans, au cochemar qui tourmente les filles, aux ſirènes, aux eſprits folets, & à je ne ſais combien d'autres fantômes dont ils racontent nombre d'hiſtoires.

Si nous raſſemblons tous ces points qui ſe réuniſſoient pour former l'éducation romaneſque de notre jeune chevalier, nous concevrons aiſément qu'il ne devoit avoir que quelques pas à faire pour ſe forger ces idées monſtrueuſes qui, depuis le temps de ſon compatriote, l'immortel chevalier de la Manche, n'étoient entrées dans aucune tête bien organiſée.

CHAPITRE IV.

Comment don Silvio fit connoiſſance avec les fées.

IL y avoit dans le château une grande chambre remplie de livres de toute eſpèce rangés par ordre ; mais la claſſe des contes des fées étoit la dominante. Don Pédro avoit aimé à la folie la lecture de ces bagatelles. C'étoit en vain que ſa prudente ſœur lui faiſoit ſouvent la guerre ſur le goût qu'il prenoit à ces fadaiſes : c'eſt ainſi qu'elle les appeloit. Elle avoit autant de reſpect pour les livres de chevalerie, qu'elle mettoit au rang des chroniques, des hiſtoires & des voyages, qu'elle avoit de mépris pour tous ces petits jeux d'eſprit qu'on n'écrit que pour occuper les enfans ou pour égayer les vieillards.

Don Pédro convenoit ingénument que ce n'étoient que des frivolités ; mais elles m'amuſent, diſoit-il : plus l'auteur a l'art d'y répandre de ſaillies, plus je ris ; & voilà tout ce que j'y cherche.

Quoique dona Mencia, qui étoit fort entêtée, ne trouvât pas la réponſe de mon-

ſieur ſon frère bien plauſible, les contes Arabes & perſans, les Mille & un quart-d'heures & les Mille & une Nuit reſtèrent également en poſſeſſion de la place qu'ils occupoient dans la bibliothèque. Comme les livres de cette eſpèce n'étoient que brochés, & qu'on ne vouloit pas qu'ils nuiſiſſent au brillant appareil des autres, ils reſtèrent cachés derrière les vénérables & poudreux *in-folio* de dona Mencia. Après la mort du vieux chevalier don Pédro, ils furent entièrement oubliés.

Il y a apparence que la fée qui s'intéreſſoit au ſort du jeune don Silvio, ne voulut pas permettre qu'il manquât à ſa vocation. Le ſérieux & la morale de madame ſa tante commençoient à lui déplaire. Un jour qu'elle étoit abſente, il s'aviſa de fouiller dans la bibliothèque. Son deſſein étoit d'y chercher quelque choſe qui pût l'amuſer. Soit par haſard ou par l'inſtigation ſecrette de la fée, il tomba ſur un gros volume de contes. Enchanté, il ſe retira bien vîte dans le jardin pour y examiner tranquillement le prix de ſa découverte. Il préſagea, au ſeul titre, que ce devoit être quelque choſe de fort agréable. D'abord, la briéveté de chaque hiſtoire le prévint extrêmement en faveur de

tout le livre, parce qu'il étoit dégoûté des lectures que ſa tante l'obligeoit de faire tous les jours dans des *in-folio* d'une épaiſſeur prodigieuſe. Rien n'égale le plaiſir qu'il eut à parcourir les trois ou quatre premiers contes : il dévora tous les autres avec une avidité ſurprenante.

Un certain inſtinct qui apprend aux jeunes gens les moins expérimentés ce qu'ils doivent avouer ou taire à ceux qui les gouvernent, avertit don Silvio qu'il ne falloit pas laiſſer découvrir à ſa tante la trouvaille qu'il avoit faite. La réſerve qu'il étoit obligé d'avoir ne faiſoit qu'augmenter ſa tendreſſe pour les fées, & ſon goût pour les contes. Il auroit paſſé les nuits entières à lire, ſi, comme le déſiroit autrefois le Taſſe, il eût pu lire aux yeux d'un chat : car dona Mencia, ſoit pour ménager les chandelles, ſoit par précaution pour la ſanté d'un neveu qui lui étoit cher, avoit depuis long-temps ôté à don Silvio les moyens d'employer les nuits à l'étude. Il ſe réveilloit à la pointe du jour ; & auſſitôt il tiroit ſon volume de deſſous ſon chevet : de ſorte qu'en peu de temps il ſe trouva au bout du recueil, qu'il recommença cent fois, & toujours avec un plaiſir nouveau. Dès qu'il pouvoit s'échapper, il

ſe

ſe retiroit avec ſes contes, dans le jardin ou dans un bois qui y étoit attenant ; & là, il mettoit ſes momens à profit. Son imagination ſaiſiſſoit avec facilité tous les détails que lui préſentoit ſon livre : il ne liſoit pas ; il voyoit, il entendoit, il ſentoit. Une nouvelle nature s'offroit à ſes yeux : le mélange du merveilleux & du naturel porte l'enthouſiaſme dans ſon cœur. Et il prit l'enchantement où il étoit pour une marque infaillible de la vérité. Le genre de vie qu'il avoit mené juſqu'alors, avoit préparé ſes eſprits à cette ſingulière révolution.

Ses études avoient commencé par les métamorphoſes d'Ovide ; & il n'avoit encore lu aucun autre livre qui eût pu lui donner des idées plus juſtes & plus vraies. Pluſieurs écrivains des temps où la philoſophie cabaliſtique étoit à la mode dans toute l'Europe, ſervoient à le convaincre de la ſolidité de ſes opinions. Il croyoit aux ſonges ſyſtématiques, aux eſprits élémentaires & planétaires, aux conjurations, aux nombres myſtiques, aux taliſmans & à la magie. Il concevoit aiſément comment la noix de Babiole pouvoit opérer des choſes merveilleuſes. Il ne trouvoit pas impoſſible que la pièce de toile de quatre cent aunes, repliée ſix fois, paſsât

par le trou de la plus fine éguille, ni qu'elle eût été tirée d'un grain d'orge par l'amant de Chatte-blanche.

Rien ne l'empêcha de ſe livrer entièrement au plaiſir qu'il prenoit à la lecture des contes de fées. Il en déterra, peu-à-peu, un grand nombre de volumes de deſſous les paneraſſes qui couvroient le plancher de la bibliothèque. Il prit les meſures les plus prudentes pour que ſa tante, qui étoit ſévère & un peu ruſée, ne découvrît pas les raiſons qu'il avoit de ſe promener ſi ſouvent dans le bois. Si elle s'étoit apperçue de quelque choſe, il eſt certain qu'elle lui auroit fait de très-fortes, de très-ſavantes & de très-ennuyeuſes repréſentations. Mais don Silvio uſa de tant de réſerve, que perſonne ne put découvrir ni ſes inclinations, ni les vaſtes projets qu'il commençoit à former. Il faut même convenir que le jeune Chevalier avoit toujours beaucoup plus craint ſa tante qu'il ne l'avoit aimée. Depuis que ſon imagination n'étoit occupée que de Florines, de Roſettes, de Brillantines, de Criſtalines, & de mille autres beautés de cette eſpèce, il fut ſouvent tenté de croire que ſa bonne vieille tante étoit une ſorte de fée Caraboſſe, dont le gouvernement lui paroiſſoit devenir

tous les jours plus insupportable. Elle eut beau lui parler chronique, philosophie & métaphysique, il s'occupa toujours d'enchantemens, de châteaux, de rubis, de princesses métamorphosées ou enfermées dans des tours ou dans des palais souterrains. Il se représentoit le bonheur de ces amans qui, sous la protection d'une fée bienfaisante, échappent aux poursuites d'un esprit malin. Son imagination étoit imbue de toutes ces chimères. Il y pensoit le jour, & la nuit il y rêvoit.

CHAPITRE V.

Idée plaisante de don Silvio. Il devient amoureux d'une princesse.

On ne trouvera pas étrange que don Silvio, dont l'esprit étoit si bizarre, voulût avoir des aventures semblables à celles qu'il lisoit dans les contes. Il transportoit toutes les facultés de son ame au milieu du monde des fées. Il donna à tous les objets qui l'entouroient des noms tirés de ces contes. Il avoit un joli petit épagneul qu'on appeloit

Amourel : il voulut le nommer Pimpim, en mémoire du chien de la princeſſe Mirabelle. Un chat gris à pattes blanches tomba dans ſa diſgrace, & les faveurs qu'on lui prodiguoit, furent réunies ſur l'individu d'une chatte-blanche qu'on combloit de careſſes & d'honnêtetés, à l'honneur de la princeſſe qui porte ce nom.

Soir & matin don Silvio alloit examiner la peinture de quelques vitrages dans une vieille galerie du château. Il eſpéroit y découvrir quelques ſignes qui lui feroient connoître ſon ſort à venir, parce que c'étoit ainſi que le prince Raboteux s'y étoit pris pour deviner différentes anecdotes de ſa vie future. Le jeune chevalier Eſpagnol parcourut plus de vingt fois tous les coins & recoins des appartemens, du grenier & de la cave de ſa maiſon, dans l'eſpoir de trouver une armoire enchantée, ou une trape qui le conduiroit à quelques palais ſouterrains. Il eſt vrai qu'il n'y découvroit rien, & que les vitres ne lui firent jamais voir deux armées qui combattoient depuis deux ſiècles, avec une valeur prodigieuſe, ſans que la victoire ſe fût décidée pour aucun parti, mais il ſut s'en conſoler. Il n'avoit pas tout-à-fait dix-huit ans : & il avoit lu dans ſes contes qu'un

prince ou chevalier doit avoir cet âge révolu, pour pouvoir prétendre à des aventures.

Notre héros conſtruiſit, dans un coin du jardin, une eſpèce de cabinet de verdure qui devoit reſſembler au château de fleurs où la fée Belline cachoit aux yeux de ſa cour les momens heureux qu'elle paſſoit dans les bras de ſon berger favori. Don Silvio fit tranſplanter quelques tilleuls qu'il trouva propres à ſon entrepriſe. Les troncs de ces arbres lui paroiſſoient être les colonnes fondamentales de l'édifice, les branches inférieures, le plancher & le ſommet, le toit de ce pavillon ſingulier. Les parois étoient de myrthes entrelacés de roſes & de chevrefeuille. On avoit pratiqué, derrière un arbre, un petit eſcalier dérobé, de gazon.

Dans ce château de verdure, c'eſt ainſi que don Silvio l'appeloit, on avoit élevé un petit cabinet. Pour lui donner un aſpect enchanté, le jeune ſeigneur avoit eu ſoin de le tapiſſer des plus beaux papillons qu'il avoit pris dans le bois voiſin, & ſur les bords du Guadalavier qui couloit à une petite diſtance du jardin.

C'eſt dans ce cabinet que don Silvio paſſoit ordinairement la moitié des nuits à rêver aux événemens ſinguliers qu'il attendoit. Peu-à-

peu il s'endormoit dans des penſées chimériques, & des ſonges agréables venoient ſeconder ſes déſirs. Il ſe perdoit dans ſes rêves myſtérieux, dont une belle princeſſe qu'il aimoit étoit toujours l'objet. Malheureuſement, il croyoit la voir ſous la puiſſance de la fée Fanfreluche, ou de quelque vieille ſorcière jalouſe, qui mettoit ſans ceſſe des obſtacles à ſon amour & à ſon bonheur. Tantôt c'étoient des dragons & des chats aîlés qu'il falloit combattre; tantôt on trouvoit les avenues du palais où cette belle princeſſe étoit détenue, ſemées de ronces & d'épines qui, au moment qu'on les touchoit, ſe transformoient en autant de géants qui, armés d'énormes maſſues d'acier, diſputoient les avenues à l'amant qui vouloit paſſer. Don Silvio les attaqua pluſieurs fois en brave chevalier: & il eſt à préſumer que, d'un ſeul coup de ſabre, il fendit la tête à pluſieurs. Auſſitôt qu'il les avoit tous vaincus ou détruits, il entroit en triomphe dans le palais; & là, ô ſpectacle affreux! on enlevoit devant lui, à ſes propres yeux, & ſans qu'il pût l'empêcher, ſa chère amante montée ſur un char que traînoient des chauve-ſouris; elle paſſoit, tout-à-coup, par la cheminée. D'autres fois, il la trouvoit

assise sur un gazon de fleurs, au bord d'une fontaine. Il se jetoit à ses pieds ; il lui disoit les plus jolies choses du monde ; & au moment qu'il vouloit l'embrasser, car on sait qu'en songe, l'amour n'observe pas toutes les gradations qui sont prescrites aux bergers de l'Arcadie, il s'appercevoit avec horreur que la figure, qu'il pressoit tendrement sur son sein, étoit celle de la grosse Maritorne, servante de sa basse-cour. Ces levres qui, un instant auparavant, sembloient exhaler le nectar & l'ambroisie, ne répandoient que des odeurs dégoûtantes.

Quoique ces malheurs ne fussent qu'imaginaires, ils portoient la douleur & l'allarme dans le cœur de notre jeune Héros. Il envisageoit ses songes comme de très-mauvais préſages. Il ne doutoit pas du tout qu'il n'eût une ennemie puissante, attentive à traverser les sentimens qu'il avoit conçus pour la charmante inconnue qu'il devoit aimer selon les décrets de son destin.

CHAPITRE VI.

Aventure de la Grenouille : pourquoi don Silvio ne la prit pas pour une fée.

DON SILVIO étoit perſuadé qu'il avoit une ennemie inviſible fort puiſſante; & cette idée lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Cependant, comme il n'avoit vu dans ſes contes aucun prince perſécuté par des fées ou des magiciennes, ſans qu'il fût protégé par quelqu'autre eſprit bienfaiſant, l'eſpérance d'avoir auſſi un ſoutien ou une protection ranima ſon courage.

Il eſt ordinaire parmi les fées, comme parmi les mortels, que quand on rend un petit ſervice à quelqu'un, on en exige bientôt après un plus grand de la part de la perſonne qu'on a foiblement obligée. Don Silvio ne déſira rien tant que de mériter la reconnoiſſance de quelque fée généreuſe.

Un jour qu'occupé de ſes projets, il ſe promenoit dans le jardin, le haſard voulut qu'il paſsât auprès d'un foſſé. Il apperçut ſur l'autre bord de ce foſſé, une cigogne prête à avaler une jolie petite grenouille qui ſau-

tilloit en croaſſant. Il eſt bien sûr que don Silvio, dont le cœur étoit excellent, auroit été naturellement porté à ſécourir l'innocente victime. Mais l'idée que ce pourroit bien être une fée, ou même cette grenouille bienfaiſante qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la princeſſe Muffette, redoubla le zèle du jeune chevalier. Il franchit le foſſé & chaſſa le deſtructeur des grenouilles. La cigogne, en s'envolant, laiſſa tomber ſa proie, & l'inſecte ſauta précipitamment dans le foſſé, ſans témoigner aucune reconnoiſſance à celui qui avoit ſi généreuſement travaillé pour ſa liberté. Don Silvio reſta ſur le foſſé, & attendit que la grenouille reparût ſous la forme d'une nymphe, pour le remercier du ſervice qu'il lui avoit rendu. Il ne ſe laſſa d'attendre qu'au bout d'une heure; & alors, il fut très-ſurpris de n'avoir vu reparoître ni nymphe, ni grenouille. Le jeune homme ne concevoit pas comment une fée pouvoit avoir autant d'ingratitude. Quand bien même, ſe diſoit-il, cette fée n'auroit été que la petite Magotine, la vieille Ragote ou la fée Concombre, il me ſemble qu'elle auroit dû être ſenſible à un bienfait de cette nature. Après quelques réflexions, il lui vint dans l'eſprit qu'il n'avoit peut-être

pas dépendu de cette grenouille de ſe montrer ſous ſa véritable forme, ou qu'elle différoit à lui témoigner plus efficacement ſa gratitude dans une autre occaſion. Plein de cette idée qui s'accordoit très-bien avec ſes vœux chimériques, il retourna gaiement dans ſon château de verdure. Cette aventure devoit opérer, ſelon lui, un changement eſſentiel dans ſon état.

Il nous ſemble entendre le lecteur ſe récrier contre la grande ſimplicité de don Silvio, qui n'avoit pas pu ſe convaincre que cette grenouille étoit réellement une grenouille & non pas une fée. Que ne peut le préjugé! Que ne peuvent les paſſions! Un vieux fou qui croit acheter la fidélité de ſa maîtreſſe avec de l'argent, attribue la gaieté de ſa belle à la joie qu'elle reſſent de le voir venir. Penſée fauſſe. Elle ſourit à l'argent, & elle éprouve déjà une partie du plaiſir qu'elle aura de le partager avec ſon jeune amant qui eſt caché dans le cabinet voiſin.

Un Indien achète de ſon Bonze des amulettes qui doivent être un remède ſouverain à toutes les maladies. L'Indien tombe malade; & les amulettes lui deviennent inutiles. Qu'en conclut-il? Il ſe donne bien de

garde de penſer que ces petites images n'ont pas la vertu de le guérir, ou que le Bonze qui les lui a vendues eſt un impoſteur. Mais il rejette ſur la foibleſſe de ſa foi l'impuiſſance de ſes amulettes.

CHAPITRE VII.

Comment don Silvio trouve le portrait de la princeſſe dont il eſt amoureux.

QUELQUES jours après l'aventure de la grenouille, don Silvio ſe rendit un matin dans le bois, pour y attraper des papillons qu'il deſtinoit à compléter l'ameublement de ſon cabinet. Il étoit déjà à plus d'une lieue de ſon château, lorſqu'il apperçut un papillon magnifique qui ſe repoſoit ſur une fleur. Les ailes de ce petit inſecte étoient d'azur & bordées de pourpre. Au ſoleil, ces couleurs avoient l'éclat de l'or. Don Silvio tendit ſon chapeau de paille. Il crut avoir attrapé l'animal; mais celui-ci ſe gliſſa imperceptiblement, & ſe cacha dans un buiſſon touffu.

Oh! s'écria le chevalier, il faut que tu ſois à moi, duſſai-je te pourſuivre juſques

dans le royaume fouterrain du roi Hammef, où il pleut des petits pâtés, & où les perdrix roties croiſſent ſur les arbres. Le papillon qui ſe ſoit ſur l'avantage que lui donnoient ſes ailes, ſembloit vouloir le diſpenſer d'un ſi long voyage. A peine don Silvio l'eut-il perdu de vue qu'il le retrouva, à quelques pas de lui, ſur un romarin. Il eſſaya encore de le prendre; mais il ne fut pas plus heureux que la première fois. Le beau papillon, d'un air moqueur, faiſoit de petits cercles autour de Silvio, & ſe repoſoit de temps en temps. Il avoit l'adreſſe de s'eſquiver toutes les fois qu'il étoit ſur le point d'être pris. Ce jeu dura juſqu'à ce que le chevalier s'apperçut qu'il étoit égaré. Il ſe repentit alors d'avoir tant fait de chemin pour un petit inſecte. Mais la choſe s'étoit commencée : il ne falloit pas que ce fût en vain. Le papillon fut pourtant attrapé, après avoir donné plus de peine à Silvio que n'en a un jeune homme à ſéduire une prude.

La joie du chevalier répondit à la beauté de ſa capture. Il la conſidéra long-temps & avec d'autant plus de plaiſir qu'il avoit eu bien de la peine à la faire. Il étoit prêt à la mettre dans une petite boîte, lorſque le papillon captif le regarda d'un air atten-

driſſant & les ailes baiſſées. Don Silvio crut même l'avoir entendu ſoupirer auſſi fort qu'il eſt poſſible à un papillon de ſoupirer. Il n'en fallut pas davantage pour lui perſuader que cet inſecte pouvoit bien être une fée ou quelque princeſſe métamorphoſée. Si la princeſſe Barzeline a été ſauterelle, une perſonne du même rang peut bien être papillon. Il ne fit aucune difficulté de lui rendre la liberté qu'il avoit paru demander d'une manière ſi touchante.

Le papillon ſorti de l'eſclavage s'envola gaiement. Don Silvio, qui le ſuivoit des yeux, le vit paſſer près de quelque choſe qui brilloit dans l'herbe. Sa curioſité le conduiſit vers cet endroit. Il y trouva une eſpèce de bijou, garni de gros diamans, qui étoit attaché à un filet de perles fines. Il l'examina & le tourna de tous côtés. Ciel! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en ferrant, par haſard, un reſſort qu'il n'avoit pas remarqué, il vit la turquoiſe du milieu faire place à une petite miniature en émail, qui repréſentoit une femme d'une beauté, d'une beauté.... on ne peut l'exprimer.

Le chevalier reſta immobile pendant quelques momens. Son eſprit & ſes ſens étoient dans le délire. Qu'on ſe mette à ſa place,

& on jugera de ſa ſituation. Enfin, un peu revenu de ſon extaſe, il regarda & toucha pluſieurs fois ce qu'il tenoit, pour ſe convaincre que ce qu'il éprouvoit n'étoit pas l'effet d'une imagination frappée. Plus il examinoit ce portrait, plus il ſe perſuadoit que c'étoit celui de quelque déeſſe, ou au moins de la plus belle des mortelles.

Il faut cependant avouer que don Silvio ne devoit guère ſe connoître en beauté, parce que ſa tante, pour des raiſons qu'on peut deviner, avoit eu ſoin de l'éloigner de tout ce qui eût pu le ſéduire : de ſorte qu'il n'avoit jamais vu d'autres femmes que dona Mencia & ſa femme de chambre, qui ſe diſoit âgée de trente-cinq ans, la groſſe Maritorne & quelques villageoiſes, Mademoiſelle ſa ſœur qui auroit été une fort jolie petite fille, ſi elle n'avoit diſparu à l'âge de cinq ans : on ſoupçonna qu'elle avoit été enlevée par une Egyptienne, qu'une perſonne digne de foi avoit vu rôder dans ce temps-là aux environs du château.

Don Silvio fut très-ſenſible aux charmes de la belle qu'il poſſédoit en peinture. Tranſporté de joie & d'amour, il s'écrioit : Je viens enfin de la trouver, celle que j'ai cherchée avec tant d'ardeur, celle que je

dois aimer à jamais, celle qui eſt deſtinée à me faire goûter des délices dont ne jouiſſent que les dieux. Ah! fée bienfaiſante qui t'intéreſſes à mon ſort..... Qui que tu ſois, c'eſt à toi ſeule que je dois ce bonheur imprévu. Quelle autre que toi a pu me faire trouver ce divin portrait dans un déſert, où peut-être aucun mortel n'a mis le pied avant moi. Comble ton bienfait; parois à mes yeux; que je puiſſe me jeter à tes genoux, & apprendre de toi où je pourrai trouver celle dont le portrait a ſuffi pour allumer dans mon cœur un amour éternel. Duſſé-je la chercher dans la mer de vif-argent, au milieu des monſtres de la fée Lionne, ou même dans l'anneau de Saturne; je jure, par tous les dieux qui ſont propices à l'amour, de ne pas gouter les douceurs du ſommeil que je ne l'aie trouvée.

CHAPITRE VIII.

Réflexions qu'on peut lire ſans s'ennuyer.

TEL compte prendre des poiſſons, & ne prend que des écreviſſes, diſoit à ſon maître le prudent Sancho. Rien n'eſt plus commun

que de chercher une choſe & d'en trouver une autre. Saul, en cherchant les ânesſes de ſon père, trouva une couronne. Don Silvio cherchoit des papillons, & trouva une belle-fille, ou du moins ſon portrait.

Notre chevalier étoit amoureux, amoureux à l'excès. Il n'étoit occupé que du moyen de rencontrer l'original de ſa miniature. Quoiqu'il connût les traits de ſon amante, il ne ſavoit ni qui elle étoit, ni où elle réſidoit.

Il eſt aiſé de deviner ce qu'une autre perſonne qui ſe ſeroit trouvée à la place de don Silvio auroit fait ou penſé. Mais notre héros ne réfléchiſſoit & n'agiſſoit jamais comme le commun des hommes.

Cette miniature ne pouvoit-elle pas avoir été une ſimple idée de peintre, ou ne pouvoit-elle pas repréſenter une perſonne morte depuis long-temps. Cette dernière ſuppoſition admiſe, don Silvio auroit été alors dans le cas du prince Seif-el-Mulouc qui, deux milſe ans trop tard, devint amoureux d'une des maîtreſſes du roi Salomon.

De telles idées n'occupèrent point notre chevalier. Plus il réfléchiſſoit à la rencontre du portrait, plus il étoit perſuadé qu'elle devoit être le commencement de la plus ſingulière des aventures.

Mais que faire en pareille occaſion ? Où trouver la belle princeſſe ? A qui la demander ? Le papillon bleu, qui auroit pu lui en dire des nouvelles, étoit malheureuſement diſparu. S'enfoncer au haſard dans la forêt pour l'y chercher, lui paroiſſoit une témérité, parce qu'il avoit lieu de ſe méfier des méchancetés d'une de ſes ennemies inviſibles qui auroit pu auſſi aiſément le détourner du vrai chemin, que ſa bonne fortune pouvoit le conduire ſur le bon.

Après beaucoup de réflexions qu'il interrompit ſouvent pour regarder le portrait qu'il poſſédoit, il crut ſagement ne devoir faire aucune démarche avant de s'être informé au papillon bleu du ſort de la princeſſe. Il ne doutoit point qu'elle ne fût une fée, & comme il avoit déjà éprouvé des marques de ſa reconnoiſſance, il lui paroiſſoit très-naturel qu'elle continuât à lui en faire ſentir de plus en plus les effets.

Pendant ce ſoliloque, ſon petit chien Pimpim qui, à la faculté de parler près, ne le cédoit, ni en gentilleſſe, ni en eſprit au toutou de la princeſſe Mirabelle, rencontra ſon maître après l'avoir long-temps cherché dans la forêt. A leur rencontre, ils éprouvèrent l'un & l'autre un égal degré de joie.

Don Silvio, qui commençoit à s'appercevoir que l'heure du dîner approchoit, fut charmé d'avoir un guide pour ſortir du bois où il ne s'étoit jamais tant enfoncé. Chemin faiſant, il penſa que la fée qui lui avoit fait trouver le portrait avoit eu deſſein de ſavoir s'il éprouveroit quelqu'émotion à l'aſpect de ſa figure véritable. Je ſuis aimé d'une fée, s'écrioit-il. Eh bien! Ce n'eſt pas la première fois qu'un mortel a joui de cet honneur.... Qu'importe?.... En ſuis-je moins heureux?

Cette trouvaille donna un air ſi diſtrait à notre jeune chevalier, que ſa tante auroit certainement ſoupçonné quelque choſe, ſi de ſon côté elle n'avoit eu de ſérieuſes occupations qui lui ôtoient le loiſir d'obſerver l'humeur & la conduite de ſon neveu. Mais elle ne le tenoit plus ſous des loix auſſi auſtères depuis que ſa dix-huitième année étoit révolue, & d'ailleurs, elle avoit depuis quelques ſemaines certaine affaire en tête, qui l'obligeoit à ſe rendre très-ſouvent dans la petite ville voiſine. Nous conjecturons que cette affaire devoit être d'une grande importance, parce que, quand elle revenoit, elle avoit, contre ſon ordinaire, un air penſif: elle ne faiſoit preſque plus d'attention à l'in-

térieur de ſon ménage : elle parloit ſeule, & ne diſoit mot en compagnie. Quand elle adreſſoit la parole à ſes domeſtiques, elle diſoit une choſe pour l'autre. Excepté ſon neveu, tous ceux qui l'entouroient voyoient cette étrange révolution & ne pouvoient en revenir. On fit là-deſſus toute ſorte de conjectures ; mais la circonſpection de Dona Mencia, & la diſcrétion de la dame Beatrice, ſa femme-de-chambre, tinrent toujours le plus profond ſecret. Nous garderons auſſi le ſilence ſur cela, juſqu'à ce que le temps, qui découvre tout, ait porté les choſes à leur perfection. Les ſecrets de cette nature ſe trahiſſent ordinairement eux-mêmes.

CHAPITRE IX.

Suite de l'aventure du papillon. On fait connoître un nouveau perſonnage.

Le fidèle Pimpim avoit ſi bien pris ſon temps, que ſon maître & lui arrivèrent préciſément à l'heure qu'on ſe mettoit à table. Un profond ſilence règna pendant le dîner. On n'avoit pas lieu de craindre que don Silvio le rompît le premier ; il étoit trop occupé

des affaires de ſon cœur pour remarquer combien ſa tante paroiſſoit avoir de choſes dans l'eſprit. Il ne vit pas qu'elle étoit plus parée qu'à ſon ordinaire, & qu'elle ſe regardoit de temps en temps, en faiſant de petites minauderies dans une glace qui étoit vis-à-vis d'elle. Pédrillo, qui ſervoit à table, trouvoit ce jeu-là ſi plaiſant, qu'il ſe mordoit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Après le dîner, dona Mencia annonça à ſon neveu que ſes affaires l'obligeoient d'aller en ville & d'y paſſer la nuit. Don Silvio étoit trop honnête pour témoigner la moindre marque de curioſité. Ils ſe ſéparèrent très-contens l'un de l'autre. Le chevalier diſparut d'abord après le départ de ſa tante, ſans que perſonne s'apperçut où il alloit. Comme il avoit coutume de faire la ſieſte dans ſon château de verdure, on ne fit attention à ſon abſence qu'à l'heure du ſouper. On le chercha alors dans la maiſon, dans le jardin, dans le bois, dans les champs voiſins; & toujours inutilement. On fit retentir dans les environs le nom de don Silvio; mais il ne donna point de réponſe.

Le Pédrillo dont nous avons parlé étoit un jeune garçon du village qu'on avoit donné pour laquais à don Silvio. Il formoit,

avec une cuiſinière, un palfrenier & la belle Maritorne, tout le domeſtique du château, quand la dame Béatrice en étoit abſente. Les quatre bonnes gens étoient inquiets & conſternés de ne pas voir revenir leur jeune maître qu'ils aimoient beaucoup. Effectivement, le chevalier avoit un cœur excellent & le caractère très-doux. Après qu'ils l'eurent cherché au clair de la lune juſqu'à onze heures ou minuit, ils s'imaginèrent qu'il pouvoit être allé trouver ſa tante. La ville n'étoit éloignée du château que de trois lieues. Ils ſe couchèrent tranquillement.

Pédrillo étoit aſſidu auprès de ſon maître, & n'ignoroit pas tout-à-fait ſon penchant pour les fées. Ce fidèle domeſtique réfléchit mûrement, & penſa que quelqu'aventure pouvoit avoir fait égarer ſon maître dans le bois où il ſe promenoit ordinairement. Il ſe leva le lendemain de très-bonne heure, & parcourut encore toute la forêt ſans plus de ſuccès que la veille. Il étoit prêt à s'en retourner, lorſqu'il apperçut, dans un rocher, une caverne couverte de lauriers ſauvages & de chèvrefeuille.

Quoique Pédrillo eût un extérieur très-ſimple, il ne manquoit pas d'eſprit : il étoit preſqu'auſſi verſé que ſon maître dans les

livres de chevalerie. Après avoir examiné de loin la caverne, il la trouva assez propre à être le séjour d'un partisan des fées, pour espérer d'y trouver son maître. Pédrillo ne se trompa pas. A peine fut-il à l'entrée de la grotte, qu'il vit don Silvio endormi sur un lit de mousse couvert de fleurs. Le petit Pimpim dormoit à ses pieds, une guittare étoit suspendue au-dessus de sa tête, & le portrait de la princesse ou du papillon étoit attaché à son cou.

Pédrillo, qui n'avoit pas encore vu ce bijou, fut ébloui par l'éclat des pierreries qui l'ornoient. Quoiqu'il ne se connût pas beaucoup en bijouterie, il jugea pourtant que les diamans qu'il voyoit valoient au moins dix villages comme celui de son maître. Il examina long-temps ces raretés sans comprendre où don Silvio les avoit trouvées. Sa curiosité devint si pressante, qu'il put à peine s'empêcher de réveiller le chevalier. Il est certain qu'il l'auroit fait, s'il n'eût été le payſan le plus maniéré de toute la Valence. Il prit cependant la guittare, en pinça, & chanta de toutes ses forces sans parvenir à son but. Eh! morbleu! dit-il, par un mouvement d'impatience, cela n'est pas naturel. Si ce sommeil n'est pas un sommeil enchanté, je suis au

bout de mon ſavoir. Peut-être que ce joyau eſt enchanté.... Si cela étoit, il vaudroit mieux que je le lui ôtaſſe, ou même que je le caſſaſſe, que de le laiſſer ainſi ronfler... qui ſait?... pendant des ſiècles.

En diſant ces mots, il étendit la main ſur le portrait, & donna par haſard un coup de coude à ſon maître qui s'en éveilla. Silvio ne put pas d'abord ouvrir tout-à-fait les yeux. Il ne reconnut pas Pédrillo, & ne vit qu'une figure humaine qui vouloit lui ravir le tréſor de ſon cœur.... Maudite magicienne, s'écria-t-il, ne te ſuffit-il pas d'avoir dépouillé cette princeſſe de ſa divine beauté, & de l'avoir transformée en papillon? Veux-tu encore m'enlever l'unique choſe qui puiſſe me faire ſupporter l'excès de mon malheur. Mais, apprends qu'avant de me la ravir, tu dois m'arracher ce cœur.... ce cœur où elle eſt gravée avec des traits de flamme.

De grace, Monſieur, dit Pédrillo, en faiſant un ſaut en arrière vers l'entrée de la grotte, expliquez-moi ces paroles. Je ne ſuis ni ſorcier ni magicien; je ſuis un des bons chrétiens de notre paroiſſe. Je ſuis au déſeſpoir de vous trouver ici, & dans un pareil état. Que dites-vous de magiciennes, d'excès, de papillons transformés en princeſſes, &c.

Vous trouver endormi ici !... Je n'en augure rien de bon.

Es-tu Pédrillo, repartit le chevalier qui pendant ce temps-là s'étoit frotté les yeux. Si tu es Pédrillo, comme ta figure ſemble l'atteſter, je me tranquilliſe. Les reproches que je viens de faire ne te regardent pas : je te prenois pour un autre... Mais, que voulois-tu faire de ce portrait ?

De quel portrait, monſieur ?

De ce portrait, coquin, que tu étois ſur le point de m'enlever, lorſqu'une main inviſible m'a tiré du ſommeil pour prévenir cet affreux déſaſtre ?

Sur mon honneur, ſeigneur Silvio, je crois que vous rêvez, pour ne pas dire pis. Nous vous cherchâmes hier toute la ſoirée, juſqu'à l'heure que les revenans ont coutume de ſe montrer aux hommes. J'ai ce matin parcouru le bois tout ſeul ; &, après m'être donné bien de la peine, je vous ai trouvé endormi dans cette caverne. Quand j'ai vu que vous étiez enſeveli dans un profond ſommeil, j'ai cru que ce bijou pouvoit être un taliſman qui vous retiendroit aſſoupi juſqu'à ce que quelqu'un le brisât. J'ai lu beaucoup de ces exemples dans les livres qui compoſent la bibliothèque de madame votre tante.

Parce

Parce que vous m'êtes cher, monſieur, je vous plaignois : j'étois fâché de vous voir ſubir le ſort de Démonion que la déeſſe Diné fit dormir cent ans de ſuite pour pouvoir l'embraſſer autant de fois qu'elle le déſireroit. Que le diable empoiſonne cette vieille amoureuſe ! Vous ſavez ſon hiſtoire, monſieur : elle ſe trouve dans un vieux livre, ſans couverture & ſans titre, dont j'ai hérité, pour trois piècettes, à la mort de ma grand'mère. Si vous ne l'avez pas lu, je vous le prêterai : vous y verrez des choſes bien intéreſſantes.... Pour en revenir, monſieur, je ne pouvois me réſoudre à vous voir dormir pendant des ſiècles : je me préparois à briſer le taliſman, & voilà tout. Je ne ſoupçonne pas que ma bonne volonté ait dû mériter votre courroux.

Quelqu'envie qu'eût don Silvio de ſe fâcher, il ne put s'empêcher de ſe radoucir & de rire au diſcours de ſon domeſtique..... Écoute, Pédrillo, lui dit-il ; ton intention n'étoit pas abſolument répréhenſible. Je t'aſſure cependant que tu étois ſur le point de me jouer un mauvais tour. Il eſt certain que je ſuis enchanté par ce bijou que tu as pris pour un taliſman : mais j'aimerois mieux perdre mille vies, que de ſouffrir que cet enchantement fût levé : j'ai appris cette nuit des

choſes de la dernière importance. Ne demande pas ce que c'eſt : tu le ſauras quand il en ſera temps. J'ai beſoin de tes ſervices : voilà tout ce que je peux te dire en ce moment.

Pédrillo ne comprit pas un mot de ce que ſon maître venoit de lui dire. Il n'en fut que plus curieux : mais il ne vouloit pas qu'on s'en apperçût, puiſqu'en venant au château, il tint à peu près ce diſcours à don Silvio.... Je ne vous demanderai rien, monſieur, je ne vous ferai aucune queſtion, puiſque vous me l'avez défendu. Je connois l'étendue de mes devoirs, je ſais combien je dois être ſoumis. Premièrement, vous êtes mon ſeigneur, parce que je ſuis de votre village. En ſecond lieu, vous êtes mon ſeigneur, parce que je ſuis à votre ſervice & à vos gages. Quoique ce ſoit madame qui règle la maiſon, je ſais bien que c'eſt à vos dépens. J'ai l'air nigaud ; mais... Pour en revenir, monſieur, à notre premier propos, je vous certifie que je ne témoignerai aucune envie de ſavoir ce que vous ne pouvez m'apprendre.... Mais je me trouve auſſi dans de ſingulières diſpoſitions. Je me crois enchanté comme vous. Autrefois je comprenois tout ce que vous me diſiez : & depuis que j'ai touché cette eſpèce de taliſman, je ne vous entends non

plus que ſi vous parliez arabe. Je veux mourir tout à l'heure, ſi j'ai ſaiſi un ſeul mot de la converſation que nous venons d'avoir enſemble... Si l'on ſavoit où vous étiez cette nuit, lorſque nous vous cherchions avec tant de ſoins, on pourroit peut-être... deviner.... Je n'en dis pas davantage: car vous pourriez vous imaginer que je... Si j'euſſe été curieux, j'aurois pu ſavoir pourquoi madame fait, depuis huit jours, de ſi fréquens voyages à la ville... Entre nous, monſieur.... j'ai quelque crédit auprès de la dame Beatrice. Hem! Vous ne vous en feriez pas douté?... Je vous promets que, quoiqu'elle ait un long chapelet pendu à ſa ceinture, & que ſa démarche reſſemble à celle d'une bigote, elle en ſait long. Je paſſai hier devant ſa chambre: la porte étoit entr'ouverte: elle m'apperçut, m'appela, & me dit de lui attacher ſon fichu. Je fus ſouvent traité de mal-adroit; mais le ton qu'elle mettoit à me dire de petites injures, me fit bien ſentir qu'elle avoit envie de m'agacer tendrement. C'étoit, ſans contredit, le moment de tout ſavoir, ſi j'en avois eu envie... Oh! Ne voilà-t-il pas?... Vous croyez que je veux vous tirer les vers du nez.... Eh bien, Je me tairai; monſieur... Non, monſieur, je ne dirai plus mot. Pédrillo

promit de ſe taire & ne ceſſa de parler, que quand ils furent arrivés au château. Silvio ne l'avoit pas écouté : ſon eſprit étoit occupé de ſes affaires particulières. A leur arrivée, la cuiſinière fit une omelette, une fricaſſée de poulets & une fritture d'eſcargots pour le déjeûner de ſon maître, qui mangea de ſi bon appétit, que Pédrillo en eut beaucoup meilleure opinion que le matin où il l'avoit entretenu d'enchantement, de princeſſes & de papillons.

CHAPITRE X.

Dans lequel il eſt queſtion de Fées, de Salamandres, de Princeſſes & de Nains verts.

DÈS que la plus grande chaleur du jour fut paſſée, don Silvio ſe rendit avec ſon domeſtique dans le jardin. Après s'être aſſis l'un & l'autre ſous un berceau de jaſmin, le chevalier recommanda à Pédrillo de l'écouter ſans l'interrompre. Il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé, depuis qu'il avoit rendu la liberté à la grenouille, juſqu'au moment qu'il avoit été trouvé endormi dans la caverne.

Auſſi-tôt que ma tante fut partie, conti-

nua don Silvio, je retournai au bois pour y chercher l'endroit où le papillon, en me quittant, me fit trouver ce portrait qui doit faire actuellement le bonheur ou le malheur de ma vie. Je pris Pimpim avec moi, parce que je m'imaginai qu'il choisiroit mieux que moi le sentier que je devois suivre. Je ne me trompai pas, nous trouvâmes ce lieu si cher à mon cœur. Quand je cherchois le papillon bleu, que je ne pouvois plus croire un papillon ordinaire, après ce qui m'étoit arrivé, j'espérois qu'il m'éclairciroit sur mon sort à venir. S'il est une fée, me disois-je, comme je suis fondé à le croire, il sera touché de mon état, de mes inquiétudes, il m'apparoîtra encore, & me fournira les moyens de vivre heureux.

Je parcourus tout le bois : j'y trouvai mille & mille papillons, mais le bleu, celui qui est l'arbitre de mon sort, ne me fut pas visible. La nuit étoit avancée. Pimpim & moi étions las à ne plus pouvoir faire quatre pas. J'apperçus la caverne où tu m'as trouvé ; & je fus d'avis que nous y passassions le reste de la nuit. Je me fis un siège de mousse, & Pimpim s'endormit à côté de moi, tandis que je me livrai aux réflexions qui convenoient à mon état actuel.

Le tems étoit clair : aucun nuage n'interceptoit les rayons de la lune : & je m'aviſai de me promener ſous les arbres qui étoient à l'entrée de la grotte. A peine eus-je fait quelques tours que je vis que le ſommet des arbres étoit éclairé. Je lève mes yeux ſurpris vers le ciel ; & j'apperçois dans les airs un globe enflammé qui paroît plus élevé que la lune : il deſcend lentement & en ligne perpendiculaire vers l'endroit où je ſuis.... Ah ! Pédrillo, tu ne ſaurois te faire une image de la joie que j'éprouvai à cet aſpect.

De la joie ? monſieur ! Oh ! ma foi, vous ne reſſemblez pas au reſte des hommes. Je ſerois mort de frayeur, moi, ſi j'avois vu pareille choſe... comment ! Monſieur, un globe enflammé... Et reſſentir de la joie ?

Tais-toi, je t'en prie. Je t'ai défendu de m'interrompre.... Oui de la joie : & j'avois des raiſons pour en reſſentir. Je ſavois que ce globe étoit une fée ; mon cœur me diſoit que c'étoit celle que je cherchois. Je ne me trompois pas. Le globe enflammé, qui me paroiſſoit plus grand à meſure qu'il s'approchoit de moi, éclata tout-à-coup, à grand bruit. Et au lieu d'une boule de feu, je vis une dame d'une beauté..... Ah ! Pédrillo....

d'une beauté raviſſante. Elle étoit ſur un char d'eſcarboucle, traîné par deux ſerpens ailés couleur de feu. Autour d'elle, ſur un nuage argenté, voloient une quantité de Salamandres, ſous la forme des génies. Leurs cheveux bouclés étoient éclatans comme les rayons du ſoleil. La couleur de l'aurore brilloit ſur leurs joues, & le reſte de leur corps étoit blanc comme neige. Le croirois-tu ? Tous leurs charmes étoient éclipſés par l'éclat de la fée qui étoit ſi éblouiſſante que j'en aurois perdu la vue, ſi elle n'eût eu la ſage précaution de me toucher de ſa baguette.

Don Silvio, me dit-elle, je ſuis la fée Rayonante à qui, ces jours-ci, tu as ſauvé une vie dont dépendoit l'état où tu me vois aujourd'hui. Te reſouviens-tu de ta grenouille ? ..... Eh ! bien ! tu ſauras que tous les cent ans nous ſommes obligées de prendre pendant huit jours la forme d'un oiſeau ou de quelqu'autre bête. Tant que dure ce tems-là, nous perdons l'uſage de notre puiſſance, & nous ſommes expoſées à tous les accidens de la vie animale. Les huit jours de ma métamorphoſe étoient écoulés à quelques heures près, lorſque le plaiſir de me voir bientôt ſous ma forme ordinaire, me donna l'imprudence de

ſortir de mon foſſé. Je m'expoſai au danger ; & j'y aurois ſuccombé ſans ton généreux ſecours. La frayeur que j'avois eue dans le bec de la cigogne, m'empêcha de te remercier ſur le champ. Quand j'eus repris ma forme ordinaire, les Salamandres, dont je ſuis la reine, me prièrent de conſacrer à leurs affaires mes premiers momens. Dès que j'eus le tems de ſonger aux miennes, je me ſouvins de ce que je te devois, & je m'occupai des moyens de te témoigner ma gratitude. Mes livres que je conſultai m'apprirent que tu étois deſtiné à aimer une certaine princeſſe, mais que tu trouverois des obſtacles à ton bonheur, & que tu ne pourrois les ſurmonter ſans un puiſſant ſecours. Ton amante eſt perſécutée par la fée Fanfreluche, parce qu'elle n'a pu ſe réſoudre à épouſer un certain nain, neveu de cette fée. On l'appelle le Nain-vert, parce que ſon teint eſt vert. On le nomme auſſi le chevalier du Bourdon, à cauſe que cet inſecte eſt ſa monture ordinaire... La princeſſe, qui a toujours été inflexible, a été changée depuis peu en papillon bleu par la cruelle fée dont je viens de parler. L'enchantement de ton amante ne doit ceſſer que lorſqu'elle aura eu la tête & les ailes arrachées par celui qui doit l'aimer... Infortuné don Silvio !

le papillon que tu avois attrapé ce matin étoit préciſément ta princeſſe. Elle te vit dans la forêt & t'aima auſſi-tôt. Si elle voltigea quelque tems devant toi, ce ne fut que pour ſonder ton cœur. Elle s'eſt laiſſée prendre de bon gré. Dès qu'elle s'eſt apperçue qu'elle ne t'étoit pas indifférente, même ſous la forme d'un papillon, quand elle fut dans tes mains, elle tâcha de te faire comprendre combien ſa captivité lui étoit chère. Mais Fanfreluche lui avoit ôté l'uſage de la parole. Elle ne put proférer qu'un ſoupir amoureux que tu pris malheureuſement pour un ſigne de douleur. Tu lui rendis la liberté. Elle ſeroit revenue, ſi elle n'eût apperçu le Nain-vert qui venoit à toute bride ſur ſon bourdon. Elle fut ſi effrayée de la grimace qu'il lui fit, qu'elle deſira avoir dix mille ailes pour s'envoler plus vîte. J'étois prête à te chercher; j'ai vu le danger où ſe trouvoit ta pauvre princeſſe, & j'ai volé à ſon ſecours, après avoir ordonné à une de mes ſalamandres de mettre en ton chemin le portrait de ta maîtreſſe. J'ai pourſuivi le Nain-vert qui, trop foible pour me réſiſter, a pris toutes les formes imaginables pour ſe ſouſtraire à mon pouvoir. Il s'eſt changé d'abord en un petit nuage, & dès que je m'en ſuis apperçue,

je l'ai ſi fort ſerré entre mes mains qu'il eſt tombé en gouttes. Les laboureurs qui travailloient dans les champs, ont vu qu'il pleuvoit du ſang, & en ont auguré des effets ſiniſtres. Le Nain-vert s'eſt ſi mal trouvé de cette compreſſion, qu'il a repris ſa veritable forme; mais il ne l'a pas gardée long-tems : je l'ai changé en cure-dent d'ivoire, à condition qu'il ne reprendroit ſa forme naturelle que quand il auroit ſervi à nettoyer la bouche d'une..... de quatre-vingt ans.

Ho, ho, interrompit Pédrillo, je ſuis le très-humble ſerviteur de la fée Rayonante, mais elle ne ſonge pas à ce qu'elle fait. Le Nain-vert reſtera cure-dent; car, ſeigneur Silvio, je conſens à perdre mon nom, ſi vous trouvez dans l'hiſtoire ancienne & moderne l'exemple d'une fille de quatre-vingt ans qui ait des dents, ou qui, en ayant, ſoit.....

C'eſt l'affaire du nain : tant mieux; je n'aurai rien à craindre de ſa part. Mais, monſieur Pédrillo, je t'avois défendu de m'interrompre. Si tu veux que nous ſoyons encore bons amis, fais enſorte que je ne te le diſe plus.

Oh! non, monſieur, continuez; ne vous fâchez pas, je ſerai muet : vous ſavez que je ne ſuis pas babillard; mais je trouvois

l'uſage d'un cure-dent ſi inutile à une fille de quatre-vingt ans que....

Tu recommences donc?

Non, monſieur, je voulois dire que je ne parlerai plus : je ne vous interromprai pas. Je ne l'aurois pas fait, cette fois, ſi le cure-dent....

Je voudrois que tu fuſſes cure-dent toi-même. Ecoute! ou ce ſera le dernier mot que tu entendras de moi.

Cette menace intimida Pédrillo qui aimoit beaucoup ſon jeune maître. Il porta le doigt à la bouche, pour ſignifier qu'il ne diroit plus un mot : & don Silvio pourſuivit en ces termes :

La fée fit une petite poſe après ſon premier récit. Je profitai de ce moment pour me jeter à ſes pieds & lui exprimer, en termes énergiques, la vivacité de ma reconnoiſſance.... Puiſſante fée! lui dis-je, vous qui avez tant fait pour moi, pourriez-vous refuſer d'achever votre ouvrage! Si vous avez pu changer le Nain vert en cure-dent, que vous en coûtera-t-il pour rendre à ma princeſſe ſa forme naturelle?

Il ne dépend pas de moi, répliqua la fée, de détruire un enchantement qui a été fait par une puiſſance égale à la mienne.

Cette action te regarde ſeul. Ne perds pas de temps, don Silvio. Prends avec to ton fidelle Pédrillo, le petit Pimpim, & cherche le papillon bleu juſqu'à-ce que tu l'aies trouvé. Je crains bien que Fanfreluche ne tâche de venger ſon neveu & ſur toi & ſur ta princeſſe; mais que les difficultés ne t'effraïent pas. Sois aſſuré que tu n'implo-reras jamais en vain mon ſecours.... A ces mots, la fée, le char & les ſalamandres diſparurent. Pour moi, j'étois ſi foible, q e je tombai dans un profond aſſoupiſſement: je dormirois peut-être encore, ſi tu ne m'avois éveillé.

Tu ſais maintenant, Pédrillo, ce que la fée m'a ordonné. Je n'ai pas de temps à perdre. Il faut que je me mette en chemin pour chercher ma princeſſe. Je me flatte que tu ne refuſeras pas de m'accompagner.

CHAPITRE XI.

Converſation de don Silvio avec ſon domeſti-que. Ils ſe préparent à voyager.

PEDRILLO avoit écouté ſon maître avec attention. L'hiſtoire de la fée, celle de la

princeſſe & du Nain-vert lui firent grand plaiſir : il aimoit les contes & les faits ſinguliers. Cependant, quand il vit que Silvio prenoit toutes ces choſes à la lettre, & qu'il vouloit ſérieuſement courir le monde pour trouver le papillon bleu, il ſecoua la tête & parut rêveur.

Ma foi, monſieur, je ne ſais que vous répondre; mais il me ſemble que vous auriez auſſi bien pu rêver autre choſe que ce que je viens d'entendre.... Ah! ſi je ne ſavois que vous avez le meilleur des caractères poſſibles,... Tout autre que moi, Dieu me le pardonne, penſeroit preſque....

Quoi! Pédrillo auroit-il des doutes ſur ce que je viens de lui raconter?

Moi, Monſieur? Je n'ai garde. Mais ce globe enflammé, cette grenouille qui eſt une fée, ce Nain-vert qui devient amoureux d'une princeſſe, ce papillon bleu que vous épouſez, & qui, après vos noces, doit être une beauté, & ce cure-dent.... Si je dois, monſieur, vous dire ce que je penſe.... mais ſur-tout ne prenez pas les choſes en mauvaiſe part....je crois que tout ceci ne vous eſt apparu qu'en ſonge. On rêve ſouvent des choſes fort extraordinaires. Je pourrois

même vous en citer des preuves : par exemple, je rêvai dernièrement....

Tu prends bien mal ton temps. Crois-tu que je n'aie rien de mieux à faire que d'écouter tes rêves ? Dis-moi, entêté, ſi c'eſt en ſonge que j'ai vu la fée Rayonante; ſi c'eſt en ſonge qu'elle m'a donné les moyens de retrouver mon incomparable princeſſe; ſi c'eſt auſſi en ſonge que je porte le portrait de cette belle attaché à mon cou?....

A ces mots, Silvio ouvrit un petit étui, & en tira une miniature qu'il fit voir à ſon incrédule valet. Pédrillo fit une grimace affreuſe à la vue du portrait d'une femme qui, de ſon aveu, étoit mille fois plus belle que ne l'étoit la dame Béatrice, même les dimanches, quand elle avoit ſon juſte d'étamine, ſon jupon à falbalas rouges, & ſes bas verts à coins jaunes.

Par S. Dominique ! s'écria Pédrillo, me voilà muet. C'eſt donc là la princeſſe que vous a promiſe la fée Rayonante?... & elle eſt métamorphoſée en papillon bleu?... On ne tient pas contre de ſi fortes preuves. Je n'héſite plus. Je me rends. J'ajoute foi à tout ce que vous m'avez raconté. Je ſuis bien sûr d'être éveillé, moi, ajouta-t-il en

ſe frottant les yeux; ainſi, je ne rêve pas.... Oh! voilà d'étranges choſes. De qui pourriez-vous avoir ce bijou, ſi ce n'eſt d'une fée? Je gagerois ſur ma tête que la moindre de ces pierres vaut plus que dix fermes de payſan : car j'ai lu que les plus riches terres ne ſont que des bagatelles chez les fées. Les diamans & les émeraudes ſont plus communs dans ce pays-là, que les tuiles ſur nos maiſons. Je ſuis sûr que madame Rayonante a plus de pierreries à ſon pot de chambre, que la reine n'en a à ſon collier. Par la jarni! de pareilles choſes ne ſe trouvent pas en dormant. Je commence à concevoir que vous étiez bien éveillé, & que vous ne rêviez point, ainſi que je me l'étois d'abord imaginé. Il eſt donc bien vrai que cette belle princeſſe eſt un papillon bleu.... Permettez, Monſieur, que je la voie encore une fois.... Ma foi! elle eſt bien gentille.... Comme elle me ſourit... Si... gracieuſement... Si on ne ſavoit pas que ce n'eſt que ſon portrait, l'on croiroit qu'elle va parler. Que le diable emporte les maudites magiciennes qui ont eu la méchanceté de changer un ſi joli petit minois en un chétif inſecte!.. Pédrillo contempla ce portrait pendant quelques minutes, & ſe dit à lui-même.... Oh!

oh, Monſieur le chevalier, penſes-tu qu'une ſi belle princeſſe a été faite pour tes pareils? Tubleu.... parce qu'elle eſt ſi petite, crois-tu qu'elle peut tomber indifféremment entre toutes ſortes de mains?...

Triple ignorant! Tu t'imagines donc que cette princeſſe n'eſt pas plus grande que tu la vois en peinture? Elle n'eſt là ſi petite, que parce que le cadre n'étoit pas plus grand. Quelque petite qu'elle te paroiſſe, je parie qu'elle eſt auſſi grande que Diane ou que la belle Alie, qui, vraiſemblablement, ne ſont pas de la plus petite taille, puiſque le géant de Moulineau a voulu les épouſer. Si elle eſt un peu plus petite que celles dont je viens de te parler: tant mieux. Elle n'en reſſemble que plus aux Grâces que les poëtes & les peintres nous repréſentent moins grandes que les autres divinités, pour rendre leurs traits plus délicats. Voilà comme, en devenant les apologiſtes de l'amour & des belles, ils méritent ſouvent d'être leurs favoris.

Cela eſt vrai, car on dit en proverbe, que tout ce qui eſt petit eſt joli. Quand bien même cette princeſſe ne ſeroit pas plus grande qu'une poupée de Paris, je parie-

rois qu'elle eſt la plus puiſſante petite machine qu'on puiſſe voir !...

Pédrillo ! mon ami ! nous perdons ici notre temps en babil inutile. Mon amante eſt peut-être dans le plus grand danger.

C'eſt ce que je voulois dire, Monſieur. Il eſt bien fâcheux qu'une ſi belle princeſſe ne ſoit pas un inſtant en sûreté. Si une hirondelle ou quelqu'autre oiſeau l'enlevoit pour leurs petits, ils la mangeroient, morbleu, ſans avoir égard à ſa dignité de princeſſe. Depuis que j'ai vu ce portrait, je ne doute plus qu'elle ne ſoit vraiment princeſſe.

Ce ne ſont pas de pareils dangers qui m'inquiètent. Je me repoſe entièrement ſur la protection de la fée Rayonante. Ses ſecours préſerveront mon amante de la voracité des oiſeaux ; mais ils ne ſuffiront pas pour l'éloigner des piéges que lui tendra la méchante & vindicative fée Fanfreluche. Tu ſais que cet honneur eſt réſervé à moi ſeul... Pédrillo ! Ne ſerois-tu pas d'avis que nous partiſſions au plutôt, & ſans attendre le retour de ma tante ? Nous ſommes ici raſſemblés, Pimpim, toi & moi, partons ſans plus tarder. Partons, mon cher Pédrillo : allons à la découverte de ma charmante princeſſe. Fût-elle aux Anti-

podes, volons à ſon ſecours. La fée Rayonnante aura ſoin du reſte.

Il me ſemble, ſeigneur Silvio, que vous vous préparez bien vîte à un ſi grand voyage. Ne vous fiez-vous pas un peu trop à la protection? Ah! plaiſante choſe que la protection d'une fée princeſſe. Mon cher maître! rapportez-vous-en, je vous prie, à votre fidèle Pédrillo : il n'eſt pas né d'aujourd'hui..... J'ai ſouvent été à la ville; & entr'autres dans une certaine ville : dans cette certaine ville, il y a un certain château, & on voit dans ce château certain gentil minois qui ſe donne les airs d'une grande dame... Tenez, Monſieur, il y a auſſi dans notre monde des eſpèces de fées qui ſe donnent le ton de vouloir.... non pas de vouloir réellement, mais en apparence, protéger tout plein d'honnêtes gens qui ont trop de bonne foi & de probité pour ſe méfier de leurs promeſſes... Faites attention, s'il vous plaît, monſieur don Silvio... Ce n'eſt pas que je vous ſoupçonne d'ignorer l'uſage du monde... ni que je croie que votre fée!... Non, non, il ſe peut qu'elle tienne parole... Mais j'ai ſouvent ouï dire, à des gens plus expérimentés que moi, qu'il eſt dangereux, très-dangereux de s'abandonner entièrement à la protection de

ces ſortes de fées. Elles vous mettent de leurs parties; elles vous mènent ſur de hautes montagnes par des avenues magnifiques; elles vous font admirer les beautés de la nature embellie par l'art. Vous croyez toucher aux nues. Et quand votre vue s'étend un peu loin, la fée réfléchit; elle eſt jalouſe de l'éclat qui vous environne; elle ſe répent de vous avoir mené trop haut; elle prend un élan & vous précipite du ſommet de cette brillante montagne dans un abîme ſemé de ronces & d'épines.... Ainſi, Monſieur, pour prévenir tout fâcheux accident, je crois que nous ferions bien de nous pourvoir de toutes ſortes de bagatelles qu'on eſt charmé d'avoir dans l'occaſion.

En effet, tu ne raiſonnes pas mal. Mais je n'ai rien à craindre. Je ſaurai me ſouſtraire aux dangers dont tu viens de parler. Je n'ai jamais lu, ni ouï dire qu'un prince ou gentilhomme qui voyage ſous la protection des fées ſe ſoit occupé du ſoin de traîner après ſoi des équipages. Il a toujours de riches habits, des chemiſes de batiſte, & autant d'argent qu'il lui en faut. Il paſſe ordinairement la nuit dans des palais enchantés, où il eſt reçu à bras ouverts. S'il arrive que par haſard il s'égare dans les bois ou dans des

déſerts, il trouve à l'heure des repas une table ſplendidement ſervie par des mains inviſibles. Il ſe couche dans des grottes charmantes environnées de tilleuls plantés par les nymphes. On s'endort enſuite ſur des lits de gazon couvert de roſes.

Tout cela eſt bien beau, Monſieur; mais encore une fois, je ne voudrois pas m'y fier. Parmi les fées, on a ſes amies & ſes ennemies. Je me rappelle d'avoir lu que de grands ſeigneurs, qui couroient ainſi à l'aventure, avoient ſouvent reſſenti beaucoup d'appétit, ſans rien avoir à manger. La prévoyance ne nuit jamais. Un moineau que l'on tient vaut mieux qu'un faiſan qui court dans la forêt. Si Monſieur veut ſuivre mon avis, j'irai prendre quelques chemiſes, quelques bouteilles du favori de madame, & après avoir fait un tour dans la cuiſine.... Vous m'entendez?... Je mettrai le tout dans un havreſac... à condition que vous vous munirez d'une bourſe remplie de quadruples.... Les choſes ainſi faites, nous nous mettrons.... puiſqu'il le faut... Non, je ne puis abandonner mon cher maître.... nous nous mettrons en chemin... Faſſe le ciel que nous ne rencontrions ni Nains bleus, ni Nains verts qui nous diſputent notre belle princeſſe!

Don Silvio, qui étoit ſans contredit le meilleur enfant du monde, quoique fort entêté ſur tout ce qui concernoit la protection de la fée Rayonante, ſe laiſſa enfin perſuader, & reprit avec ſon prudent valet le chemin du château. Il craignoit la curioſité des domeſtiques; & pour ſe mettre à l'abri de tout ſoupçon, il mit dans ſa poche le petit étui qui renfermoit le portrait de ſa divinité. Tandis que Pédrillo faiſoit ſa tournée dans la cave & dans l'office, ſon maître raſſembloit quelques vieilles bagues qu'il avoit héritées de monſieur ſon père. Elles ne valoient pas douze doublons; mais Silvio ne croyoit pas avoir beſoin d'autant d'argent pour faire ſon voyage. Il prit ſa chemiſe à manchettes de dentelles. Son ſurtout de ſatin verd brodé en or, & doublé de taffetas couleur de roſe. Ses haut-de-chauſſes, ſes bas & ſon plumet étoient de la même couleur. Avec cet ajuſtement, il auroit pu diſputer la pomme aux plus élégans cavaliers de ſa province. Il n'attendoit plus que ſon compagnon de voyage, le fidèle Pédrillo, pour partir ſecrètement & avant le retour de ſa tante.

✱

CHAPITRE XII.

Quelles étoient les affaires que dona Mencia avoit dans la petite ville.

TANDIS que don Silvio s'occupoit des préparatifs de ſon voyage, dona Mencia, qui n'étoit pas encore de retour, faiſoit de ſon côté des projets bien oppoſés à ceux de ſon neveu. S'il s'en fût douté, il n'auroit pas employé tant de temps à ſa toilette & à remplir ſon baguier.

Nous avons dit que dona Mencia faiſoit depuis quelques ſemaines de fréquens voyages à la ville voiſine. Ces voyages, qui furent d'abord ſi favorables à Silvio, lui causèrent dans la ſuite bien des alarmes. Sa chère tante lui préparoit un coup mille fois plus funeſte que ceux qu'auroient pu lui porter toutes les Fanfreluches & les Caraboſſes poſſibles.

On ſe ſouviendra encore que dona Mencia, quoiqu'ayant été très-indifférente dans ſa jeuneſſe, ne s'étoit pas tout-à-fait décidée ennemie de l'amour. Nous pouvons atteſter que l'inflexibilité des hommes la condamna à une vertu qui lui devint inſupportable. La

chronique ſcandaleuſe ajoute même, qu'après qu'elle eut quitté le grand monde, ſes eſprits furent plus agités que jamais. La ſolitude ne favoriſa pas le deſſein qu'elle avoit formé de conſerver, juſqu'à ſa dernière heure, toute ſa fierté & une grande partie de ſon innocence. L'amour l'aiguillonnoit au point qu'elle agaça tendrement le chef de ſes écuries. Ce favori n'auroit peut-être pas réſiſté à tant d'avances, ſi l'embonpoint & la fraîcheur de la groſſe Maritorne ne lui euſſent paru préférables au ſquelette noble, mais décharné, de dona Mencia. Que cette anecdote ſoit vraie ou fauſſe, il eſt certain que notre héroïne fut forcée de chercher ailleurs que chez elle un remède qui fût plus qu'imaginaire. Ses maux étoient ſenſibles : ils exiſtoient reellement : il falloit les adoucir par quelque choſe d'effectif. Quoiqu'elle eût témoigné, dans tous les temps, beaucoup de répugnance à lire Boccace, Catulle, Térence, elle ne pouvoit plus s'endormir ſans avoir, ſous ſon chevet, l'art d'aimer d'Ovide. J'imite, ſe diſoit-elle à elle-même, l'exemple de ſaint Chryſoſtôme, qui ne pouvoit faire un pas ſans avoir ſur lui les comédies d'Ariſtophane.

Si les petites foibleſſes que nous venons de mettre au jour ſemblent détruire la bonne

opinion qu'on avoit conçue des vertus ſévères de dona Mencia, on ne doit pas l'imputer à une envie démeſurée de médire. Trop de diſcrétion eſt toujours déplacée dans l'hiſtoire, où l'on doit tout ſacrifier à la vérité.

Nous ajouterons que dona Mencia, malgré l'auſtérité de ſa vertu, la décrépitude de ſon âge & la vanité qu'elle avoit de ſa naiſſance, ne put ſe ſouſtraire aux vives impulſions de l'amour. Ce fut un procureur de Telva qui ſubjugua ſon cœur : & voici comment.

Le Praticien faiſoit de fréquentes viſites, pour affaires, à une parente de dona Mencia. C'eſt dans la maiſon de cette dame que nos deux perſonnages ſe connurent. Dès que notre héroïne le vit, elle le jugea propre à être l'inſtrument de ſes projets ; & quand elle eut appris quelques circonſtances qui le concernoient, elle s'applaudit d'avoir fait les premières démarches.

Cet honnête homme s'appeloit Rodrigue Sanchez. Il poſſédoit au plus haut degré le talent de ſon état ; car aucun de ſes confrères ne friponnoit avec autant d'adreſſe que lui. A cela près, il n'avoit nulle ſorte d'eſprit. Sa bonne mine & l'élégance de ſa taille lui tenoient lieu de bien d'autres qualités dans l'eſprit de dona Mencia. Il étoit de la grandeur ordinaire.

ordinaire. Sa chevelure noire & crêpue effleuroit ſes rondes & larges épaules. Deux petits yeux étincelans auroient orné ſa figure, ſi ſes paupières ne les euſſent totalement couverts. Du milieu de ſon front s'élevoit un gros nez, qui ſe recourboit ſur ſa bouche en forme de perroquet.

Une figure de cette eſpèce eſt-elle dangereuſe pour toutes les belles ? le cas eſt au moins douteux. Mais il eſt certain que M. Rodrigue eut, aux yeux de dona Mencia, les agrémens d'un Adonis. Dès leur première entrevue, il eut le bonheur de lui plaire. Elle oublia dès ce moment la forte réſolution qu'elle avoit priſe de conſerver éternellement ſa virginité. Rodrigue eut l'art de faire naître dans le cœur de ſa maîtreſſe le deſir de partager avec lui le joug du mariage. Notez qu'il avoit quarante ans paſſés, & toute ſon innocence.

Si notre Adonis n'étoit pas aſſez prévenu pour voir dans la perſonne de ſon amante une Vénus accomplie, il fut, du moins, ſi bien jouer ſon rôle, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit queſtion d'hyménée, que dona Mencia ne douta pas du pouvoir qu'avoient conſervé ſes vieux appas.

Il eſt bon de ſavoir que M. le procureur

avoit une nièce, nommée Mergéline. Elle étoit fille d'un marchand bijoutier, frère aîné de Rodrigue qui, en mourant, avoit laiſſé plus de cent mille ducats de bien. Mergéline fut miſe ſous la tutelle de ſon oncle le procureur. Celui-ci adminiſtra les fonds qui lui avoient été confiés de façon à s'en approprier la plus grande partie. Il feuilleta long-temps le code pour y trouver quelqu'article qui pût l'autoriſer à ravir le bien de ſa nièce. Le penchant de dona Mencia lui donna quelque eſpérance de parvenir à ſon but.

Mergéline étoit la plus laide eſpagnole que l'on ait jamais vu; mais ſes ducats lui prêtèrent mille charmes qui lui attirèrent une foule d'adorateurs. Elle les traitoit avec ce ton de hauteur, & cet air de ſuffiſance qui caractériſe les laides héritières. Ses avides courtiſans ſupportoient avec fermeté ſon humeur & ſes caprices: ils la complimentoient même ſur ſa chevelure, qui étoit d'un rouge jaunâtre. Les galans expérimentés dans l'art de ſéduire, la flattèrent tant & ſi adroitement, qu'elle ſavoura à longs traits ce poiſon ſubtil & funeſte qu'ils repandent ſur les idoles qu'ils encenſent. Mergéline ſe perſuada que c'étoit à ſes appas ſeuls que l'on rendoit hommage; & dès-lors, elle réſolut de n'accorder ſa

main qu'à un homme de diſtinction. Ceux qu'elle avoit vus juſques-là furent congédiés; & elle déclara net qu'elle vouloit être dame de qualité, ou mourir vierge.

M. Rodrigue ne doutoit pas d'amener ſa nièce à ſes vues, s'ils pouvoit lui trouver un mari tel qu'elle le deſiroit. Le cas étoit épineux; mais il étoit ferme dans ſes réſolutions. Il fit aſſidûment ſa cour à la parente de dona Mencia, qui lui apprit que cette vieille demoiſelle avoit un neveu auſſi bien né qu'elle. Cette découverte fit grand plaiſir au procureur. Il ſe perſuada que don Silvio étoit le fait de ſa nièce. On lui dit que ce jeune ſeigneur, ſans avoir aucune connoiſſance du monde, étoit doué des plus rares qualités, & ſurtout extrêmement ſoumis aux volontés de ſa tante. Ce fut alors que Rodrigue mit en jeu tout ce qu'il put imaginer, pour tirer avantage de la tendreſſe que dona Mencia lui avoit vouée. Jamais ſoupirant ne fut plus paſſionné qu'il le parut. Notre héroïne ſe laiſſa perſuader. Auſſi-tôt qu'elle eut remarqué ſon triomphe, elle eut des remords; elle fit quelques réflexions ſur ce qu'elle devoit à ſa vertu & à ſa naiſſance. Elle réunit toutes ſes forces pour tirer ſon cœur de l'eſclavage; & mener la conduite qui convenoit à ſon rang. Son main-

tien redevint grave : il annonçoit l'orgueil & l'indifférence.

M. Rodrigue, peu habitué à calmer la ſévérité des belles, ſe ſeroit rebuté cent fois, s'il n'eût été animé par un ſentiment moins tendre que celui de l'amour. Il perſiſta. Il combattit courageuſement ; & ſes petits yeux frétillans triomphèrent enfin, & de la vertu la plus auſtère, & de l'orgueil que donnent nombre de quartiers.

La double alliance entre la nièce & le neveu fut propoſée & acceptée au moment de la victoire. Rodrigue dreſſa lui-même les articles du contrat de mariage, où il ne s'oublia ſûrement pas.

Dona Mencia avoit trop bien élevé M. ſon neveu, pour douter de ſa docilité à tout ce qu'elle exigeroit de lui. Tandis que ſon cœur jouiſſoit du plaiſir d'aimer, ſon eſprit étoit déſagréablement occupé de la ſenſation que feroit dans le monde une telle méſalliance. Quoique le mérite de M. Rodrigue Sanchez lui parût devoir juſtifier ſes démarches, elle ne ſe ſeroit jamais réſolue à faire un ſi grand ſacrifice, ſi elle n'avoit eſpéré que ſon époux futur ſeroit un grand généalogiſte, qui ſe eroit deſcendre en ligne directe d'un fils naturel d'un des rois de Caſtille.

CHAPITRE XIII.

Portrait à la manière de Callot.

DON SILVIO qui s'occupoit du papillon bleu & du nain vert, ne pouvoit guère prévoir le coup dont il étoit menacé. On auroit bien eu de la peine à lui perſuader que ſa tante avoit réſolu de le marier à une petite bourgeoiſe, pendant qu'il étoit déterminé à parcourir le monde pour trouver une princeſſe aîlée qui étoit deſtinée à être ſon épouſe. Ciel! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit arriver dona Mencia accompagnée d'un monſieur & d'une demoiſelle qu'il ne connoiſſoit pas du tout. Où fuir? où ſe cacher, comment éviter cette tante dont on craignoit tant le retour?

Que ferai-je? que deviendrai-je?... Partirai-je ſeul?... Mais, par où ſortirai-je?... Malheureux Pédrillo! C'eſt toi... Ce ſont tes préparatifs qui me perdront... Ce ſont eux qui expoſeront l'adorable papillon bleu à!... S'il y ſuccomboit.... Si quelqu'autre avoit la témérité... Je n'oſe y penſer ſans frémir... Ne t'avois-je pas dit, Pédrillo,

que tes proviſions étoient inutiles. La fée qui me protège en a bien plus à notre ſervice que nous n'en pourrons conſommer....

L'infortuné don Silvio n'eut pas plutôt achevé ſon monologue, qu'il vit ouvrir la porte de la ſalle où il étoit. Sa tante entra. Elle lui dit d'aller au devant des aimables étrangers qui arrivoient. Silvio pénétré de douleur, obéit. Pendant ce temps-là, Pédrillo qui revenoit de la cave & de l'office, étoit allé aider le monſieur & la dame à deſcendre de leur voiture. Il eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire, lorſqu'il vit M. Rodrigue, & ſurtout mademoiſelle Mergéline.

Don Silvio qui étoit naturellement doux & poli, fut ſi effrayé de leur aſpect, qu'il fit trois ou quatre pas en arrière. Son embarras lui ôta la faculté de remarquer les ſentimens de joie qui éclatoient dans les yeux de Mergéline lorſqu'elle le vit.

Pour faire connoître au lecteur quelle devoit être la ſituation de notre jeune chevalier, nous donnerons une eſquiſſe du portrait de celle qu'on lui deſtinoit pour femme.

Elle avoit environ trois pieds de haut. La diſtance d'une de ſes épaules à l'autre étoit égale à ſa hauteur. Son corps étoit ſi régu-

lièrement conſtruit, que ſa tête en faiſoit à-peu-près la quatrième partie. Son cou, ſa gorge & ſon eſtomac ſe perdoient inſenſiblement l'un dans l'autre. Son viſage formoit un quarré parfait. Il manquoit en hauteur à ſon front, ce que ſon menton avoit de trop en longueur. Venons-en à ſon ajuſtement. Il étoit compoſé d'une robe de ſatin ſouci brodée en argent. Son corſet, qu'elle laiſſoit entrevoir, étoit vert & noué avec de larges rubans d'un gros bleu. Une plume couleur de feu ornoit ſa chevelure. Elle avoit des bas mordorés à coins d'argent, & des ſouliers cramoiſis brodés en or.

Ce fut à cette aimable perſonne que Silvio tendit une main tremblante pour la conduire dans la ſalle. A peine y fut-elle, qu'elle courut à une glace pour réparer le déſordre que le voyage pouvoit avoir mis dans ſa parure. Après beaucoup de complimens qui n'étoient pas des complimens ordinaires, chacun ſe plaça. On gardoit un profond ſilence, on ſe regardoit, tous paroiſſoient embarraſſés. Mergéline avoit eu ſoin de ſe placer devant un miroir, dans lequel elle contemploit, d'un air de ſatisfaction, & les grâces de ſa perſonne & la ſymétrie de ſa parure. Elle jouoit avec ſon éventail.

Elle couvroit de temps en temps ſon viſage, avec une modeſtie qui auroit enchanté tout autre que Silvio. M. Rodrigue jetoit des regards enflammés ſur dona Mencia. Silvio ouvroit de grands yeux, paroiſſoit diſtrait & confus. Sa tante ouvroit ſouvent la bouche pour parler; mais elle ne ſavoit que dire.

Beatrice vint les tirer d'embarras. Elle ſervit un goûté délicat. La maîtreſſe de la maiſon en fit les honneurs avec une dignité qui redoubla le reſpect que les étrangers avoient pour elle. Mergéline profita du cérémonial pour étaler les grâces de ſa perſonne & les agrémens de ſon eſprit. On parla beaucoup de la ſaveur des fruits & du ſucré des confitures. Dona Mencia ſe mit à détailler d'une manière circonſtanciée tout ce qui a rapport à l'art du confiſeur. Cette converſation n'amuſoit pas du tout M. le procureur. Il n'étoit occupé que de ſon contrat de mariage, & d'un procès dont le gain devoit lui rapporter des dommages & intérêts conſidérables. Il prenoit tant de plaiſir à y penſer, qu'il tourna inſenſiblement la converſation ſur la chicane. Don Silvio ne voyoit & n'entendoit rien. Toutes les facultés de ſon ame étoient réunies ſur le papillon bleu.

CHAPITRE XIV.

Propoſition de mariage.

APRÈS qu'on eut parlé du procès deux heures entières, la dame Beatrice porta des vins étrangers & des liqueurs : on verſa avec prodigalité. Dona Mencia profita d'un inſtant où mademoiſelle Mergéline & M. Rodrigue queſtionnoient ſa femme-de-chambre ſur différentes choſes, pour tirer ſon neveu dans le cabinet voiſin. Elle raſſembla tous ſes eſprits pour lui révéler le grand ſecret. Elle ne ſavoit comment s'y prendre. Elle regardoit ſon neveu, arrangeoit ſon fichu, ôtoit & remettoit ſes gans : enfin.... elle parla.

Don Silvio ! vous êtes plus paré qu'à l'ordinaire. Saviez-vous que j'amenois compagnie ?

Non, madame, répondit Silvio, en rougiſſant. Mais... je ne ſavois... je ſoupçonnois.

Vous n'avez beſoin de chercher aucune excuſe : vous ne pouviez vous habiller pour une meilleure occaſion... Plus je réfléchis, & plus je crois que nous étions prédeſtinés

l'un & l'autre à quelque choſe de ſingulier... En diſant ces mots, elle ſe plaça à côté de ſon neveu, prit une priſe de tabac, & fit un préambule qui la conduiſit peu-à-peu à ſon ſujet. Elle déclara enfin en tremblant, qu'elle avoit réſolu de perdre ſa liberté en faveur de M. Rodrigue, qui eſt, diſoit-elle, un homme d'un rare mérite. Silvio apprit en même-temps qu'on avoit promis ſa main à mademoiſelle Mergéline. Dona Mencia vouloit lui perſuader qu'il réſulteroit de très-grands avantages de cette double alliance. Elle s'attendoit à recevoir beaucoup de remercîmens de la part de ſon neveu, pour qui elle s'intéreſſoit tant.

Don Silvio ne fut pas ſenſible à cette faveur. Le diſcours qu'il venoit d'entendre lui ôta pendant quelque tems l'uſage de la parole.... Il témoigna par ſa réponſe moins d'indignation que d'étonnement.

Je vous avoue, madame, que je ne conçois rien à ce que vous venez de me dire. J'ai dix-huit ans. Ma naiſſance & l'éducation que vous m'avez donnée m'invitent à quitter inceſſamment la vie oiſive & retirée de la campagne. J'ai réſolu de chercher dans le monde l'occaſion de me diſtinguer. Un jeune homme comme moi doit voyager ;

il doit avoir des aventures : vous même, madame, m'avez inſpiré ces nobles ſentimens. Vous m'avez toujours dit qu'un homme de qualité devoit tout ſacrifier à la gloire & à ſa naiſſance. Ces leçons, que je ſuivrai à la lettre, ne s'accordent pas du tout avec l'établiſſement que vous me propoſez. Je vous déclare, dès ce moment, que je n'y ſouſcrirai jamais. D'ailleurs, je ne crois pas que la fortune de celle que vous me propoſez puiſſe tenter le cœur le plus avide de biens. Comment avez-vous pu concevoir l'idée de m'enrichir à ce prix ? c'eſt-à-dire, que vous voudriez me concentrer pour le reſte de mes jours dans cette ſolitude, ayant pour toute ſociété une femme que je n'oſe enviſager : elle m'inſpire autant d'horreur que d'effroi. Le moyen de cacher enſuite mon malheur & ma honte aux yeux de l'univers.....

Oubliez-vous, monſieur, le reſpect que vous me devez ? je m'attendois à plus de ſoumiſſion.

De la ſoumiſſion ! reprit vivement Silvio, quand vous voulez m'enchaîner à un monſtre. Je vous proteſte, madame, que je n'héſiterois pas à me jeter dans le Guadalavier, pour éviter un ſeul regard de mademoiſelle Mergéline.

On ſait que vous êtes infiniment prévenu en votre faveur. Je vous promets que vous vous repentirez d'établir ſur votre prétendue bonne mine l'édifice de votre bonheur. Je ne me donnerai pas la peine d'entrer en diſcuſſion avec vous. Mais apprenez, monſieur, que dona Margélina n'eſt pas faite pour eſſuyer vos dédains. C'eſt une demoiſelle digne des plus affectueux ſentimens.... Quand elle n'auroit pas toutes les bonnes qualités que je lui connois, ſachez qu'un ſimple gentil-homme qui a tout au plus cent piſtoles de revenu, ne doit pas rejeter en étourdi un parti de cent mille ducats.

Vous n'appréciiez pas autrefois, reprit ironiquement don Silvio, un homme de qualité ſelon ſa fortune. Cent mille ducats ne m'éblouiront jamais en faveur de celle que vous me deſtinez pour épouſe. Toutes les puiſſances réunies ne ſauroient impoſer à mon cœur de ſi dures loix. Je vous ai l'obligation, madame, de m'avoir inſpiré le mépris des richeſſes. Je prends le ciel à témoin que je n'en acquerrai de ma vie par aucune baſſeſſe.

Quelle baſſeſſe trouvez-vous à épouſer dona Mergélina ? des malheurs imprévus ont forcé ſes ancêtres à déroger à leur nobleſſe, qui étoit une des plus diſtinguées du royaume...

Je ſais ce que je dis, don Silvio... Malgré les plus ſiniſtres événemens, cette vertueuſe famille a trouvé les moyens de ſe relever; & elle eſt prête à rendre à ma maiſon l'éclat qu'une honteuſe indigence alloit lui ravir.

La pauvreté qu'on n'a pas méritée n'eſt point honteuſe, reprit vivement don Silvio. Comptez ſur moi, madame. Je vous promets de conſerver à ma famille tout l'éclat de ſon nom. Je me ſens aſſez de force pour triompher des périls dont elle eſt ménacée. Dona Mergélina peut être noble tant qu'il vous plaira; mais dût-elle deſcendre du Cid; dût-elle me donner tout l'or du Pérou, je ne l'épouſerai pas.

Comment! Tu ne l'épouſeras pas? s'écria dona Mencia, d'un ton foudroyant. Je te dis, moi, que tu l'épouſeras. Oui, tu l'épouſeras, ou tu verras ſi dona Mencia ſait faire valoir les droits que la nature & ton père lui ont donnés ſur toi.... Tu l'épouſeras, te dis-je, ou... Point d'inutiles menaces, interrompit Silvio, avec une fermeté qui déconcerta la vieille dame. Je connois l'étendue de mes devoirs envers vous; & je connois auſſi les bornes de vos droits ſur moi. Mariez-vous tant & auſſi ſouvent que bon vous ſemblera avec monſieur Rodrigue Sanchez; je

je n'y trouverai rien à redire ; mais vous me permettrez, à l'âge où je ſuis, de ne pas m'immoler ; ou de ne pas conſentir à l'engagement dont vous m'avez fait l'honneur de me parler.

A ces mots, la vieille devint toute en feu... Je t'entends, s'écria-t-elle, en ſerrant le reſte de ſes dents. Je commence à deviner ce que tu médites. Je connois la noirceur de ton caractère. Tu attends avec plaiſir le moment de me voir ſeule l'objet de tes reproches. Dès à préſent, je mépriſe tout ce que tu pourrois dire. Quoi ! Un jeune homme à votre âge, monſieur, voudroit ſavoir mieux que moi ce qui lui convient ? je ne veux pas m'échauffer davantage. Puiſque ton inexpérience eſt l'unique ſource de ton ingratitude, je veux bien oublier toutes tes vivacités.... Mon neveu !... Il n'en ſera plus queſtion ; mais je ne conſentirai pas que tu ſois la victime de ton frivole entêtement. Sans moi, pareille occaſion ne ſe ſeroit jamais offerte. Tu es encore trop jeune pour ſecouer un joug que je puis appeſantir à mon gré. Souviens-toi que tu es ſous mon autorité, & que je ſaurai te faire obéir, fiv...

Votre conduite, madame, eſt une preuve certaine que les cheveux gris ne ſont pas

toujours la marque infaillible de la ſageſſe. Je ne ſuis ni aſſez jeune, ni aſſez vieux, pour m'offrir en ſacrifice à vos ridicules penchans. Je vous diſpenſe des ſoins que vous voulez prendre de ma fortune. Si je rejette les vœux de mademoiſelle Mergéline & ſes cent mille ducats, c'eſt que j'ai de fortes raiſons pour le faire.... Je vois auſſi ce que je dis, dona Mencia... Avec la protection que j'ai, je puis hardiment mépriſer toutes vos menaces...

En diſant ces mots, il ſortit vîte du cabinet & courut dans le jardin. Il étoit au déſeſpoir; il ne ſavoit que devenir; il couroit çà & là, en attendant, avec la dernière impatience, l'arrivée de Pédrillo.

CHAPITRE XV.

Soupçons de don Silvio. Il concerte ſa fuite avec Pédrillo.

PÉDRILLO étoit curieux & bavard. Il avoit écouté à une petite porte du cabinet l'entretien que ſon maître avoit eu avec dona Mencia. Il l'avoit vu ſortir & l'avoit ſuivi ſans faire de bruit. Il le regardoi ſe promp-

ner dans une allée de maronniers-d'inde. Don Silvio marchoit à grands pas; il avoit les mains derrière le dos & parloit à haute voix. Son air & ſes geſtes annonçoient tant de colére que ſon domeſtique n'oſoit l'approcher. Silvio l'apperçut & lui fit ſigne de venir.

Tu crains les juſtes reproches que j'aurois à te faire ſur tes inutiles préparatifs. Peut-être cauſeront-ils mon malheur & celui du papillon bleu. Si tu avois ſuivi mes ordres & mes conſeils, nous ſerions actuellement bien loin de ce château. Je ne me flatte plus d'en pouvoir ſortir, ſans le puiſſant ſecours de la fée Rayonante. Tu vois combien j'aurois ſujet de te gronder, mais ne crains rien, mon ami. Tu as fait le mal malgré toi; je ne ſuis pas aſſez injuſte pour te faire porter la peine de ces contretems. Je ne dois les imputer qu'à la bizarrerie de mon ſort & à la méchanceté de ma mortelle ennemie.

Silvio prit la main de ſon domeſtique, & lui dit de regarder de tous côtés ſi perſonne ne pouvoit les entendre. Après avoir promené autour d'eux des regards inquiets, ils s'aſſirent.

Ecoute, Pédrillo : je veux te découvrir mes plus ſecrettes penſées. Je ſuis convaincu que cette vieille fille ou femme que tu as

vue ſortir de la voiture avec deux monſtres, n'eſt pas ma tante dona Mencia de Roſalva. Il eſt vrai qu'à ſon abord j'ai pris l'une pour l'autre. Mais à cette heure, je ne doute plus que ce ne ſoit la fée Fanfreluche qui a pris la figure de ma tante pour s'oppoſer à mon bonheur. J'ai là-deſſus des notions qui ne me laiſſent aucun doute. Malgré les efforts qu'elle faiſoit pour ſe déguiſer, j'ai vu dans ſes yeux quelque choſe d'égaré, que je n'ai jamais apperçu dans ceux de ma tante. Je ne puis te détailler tout ce que j'ai vu d'extraordinaire dans ſa figure; mais je ſuis sûr de mon fait. Fanfreluche a sûrement appris la métamorphoſe du Nain-vert. Elle a cru pouvoir mettre obſtacle au bien que la fée Rayonante me veut. Elle s'oppoſera ſi elle peut à mon bonheur & à celui du papillon bleu. Tel étoit ſon deſſein quand elle eſt venue dans ce château.

Croyez-vous cela? monſieur, répondit Pédrillo, qui avoit écouté ſon maître avec attention. Cette idée m'eſt déjà venue. Dès qu'elle eſt arrivée, il m'a ſemblé voir en elle quelque choſe qui n'étoit pas naturel. Depuis que vous m'avez découvert votre façon de penſer, je parierois que mademoiſelle Mérgéline eſt ſœur du Nain-vert,

ſi elle n'eſt pas quelque choſe de pis. Je veux être déshonoré, ſi j'ai jamais vu un pareil monſtre.

Eh ! bien ce monſtre là avoit des prétentions... Il vouloit être ma femme...

Votre femme ! monſieur. Vous, l'épouſer ! Il faudroit que vous euſſiez perdu l'eſprit. Pardonnez-moi, ſi je m'exprime ſi naturellement : c'eſt que je ſais bien que monſieur n'en fera rien... Diantre !... Vous nous la donnez belle, ma mignone... Vous n'avez qu'à dire.... Quelle ambition ! pour une figure telle que la vôtre... Ah ! qu'il ſeroit dommage qu'un ſi beau chevalier trouvât, en s'éveillant, cette naine dans ſes bras !... Il n'en ſera rien, mademoiſelle Mergéline. Vous pouvez rengaîner vos prétentions... Si vous voulez abſolument *être épouſée*, que n'allez-vous trouver le nain Mignonet ; il fera votre affaire... Hi, hi, hi, le beau couple !... Oui-da, on vous épouſera... *Attendez-moi ſous l'orme*... J'ai ouï dire que cette Mergéline étoit fort riche. Je ne ſuis qu'un pauvre diable ; mais fût-elle d'or, je n'en voudrois pas... Un peu moins d'argent, madame Fanfreluche ; & beaucoup plus de beauté, &... & puis l'on verra.

Silvio rit de tout ſon cœur de la franchiſe

de ſon valet ; mais il commençoit à l'impatienter : il l'interrompit & lui dit...

Mon cher Pédrillo, le cas eſt peut-être plus ſérieux que tu ne le penſes. Je te l'ai déjà dit : Fanfreluche eſt méchante & vindicative. Je ſais que ſon pouvoir eſt étendu. Si c'eſt elle qui eſt venue ce ſoir, ſous la figure de ma tante, pour me charger de ce laidron...

Par St. Jacques ! interrompit Pédrillo, ſi madame n'eſt pas... ſi elle n'eſt pas votre tante, & qu'elle ſoit, comme vous le dites, la fée Fanfreluche, il ne nous reſte qu'à invoquer le ciel. Comment voudriez-vous reſiſter à des enchanteurs, à des magiciennes ?...

Doucement, mon ami, reprit Silvio. Le ſeul parti qui nous reſte eſt de décamper cette nuit.

Cette nuit ! s'écria Pédrillo, l'effroi dans l'ame. Eh ! monſieur y penſez-vous ! Premièrement, la nuit n'eſt l'amie de perſonne. Secondement... tenez, monſieur, je ne mettrois pas le pied hors de la porte pour autant de quadruples qu'il y a de cheveux ſur ma tête. Nous rencontrerions à chaque pas des revenans, des ſorciers, des loup-

garous. Je vous ſupplie, je vous conjure à mains jointes, monſieur don Silvio...

Tais-toi! ne ſuis-je pas muni du portrait de la belle princeſſe? ſon ſeul aſpect inſpireroit de la vénération aux ſpectres les plus hideux de l'Afrique. En cas d'événement, la fée Rayonante ne m'a-t-elle pas promis ſa protection?... Tiens, Pédrillo, il y a apparence que la lune nous éclairera cette nuit: & dût-elle s'obſcurcir, je ne doute pas que ma protectrice ne nous envoie une ou pluſieurs de ſes ſalamandres, avec des flambeaux, pour nous éclairer. Elles diſſiperont toutes les embûches que Fanfrelûche pourroit nous tendre..., Mon ami! ſi tu m'aimes, aide-moi à exécuter mon deſſein. Si nous échappons une ſi belle occaſion, dieu ſait ſi nous la retrouverons jamais. Sois aſſuré, Pédrillo, que je ſerai reconnoiſſant. Je ne promets pas plus que je ne peux tenir; mais dès que j'aurai trouvé ma charmante princeſſe, compte ſur ma parole... ta fortune eſt faite... Vois ſi tu veux me ſuivre... ſi tu m'abandonnes, je partirai ſeul.... J'aimerois mieux mourir que de paſſer encore une nuit dans cet abominable château.

Pédrillo n'avoit d'autre défaut que beau-

coup de poltronnerie. Quand il entendit ſon maître parler de partir & de s'expoſer ſeul, les larmes lui vinrent aux yeux. Il ſe détermina, en jetant autour de lui des regards où la terreur étoit peinte, de braver tous les monſtres, & de partir en dépit de Fanfreluche.

Je conſens, monſieur, dit-il à Silvio d'une voix tremblante, je conſens à partir avec vous, & à quelle heure de... de la nuit vous le jugerez à propos.

CHAPITRE XVI.

Une promenade. Ruſe de don Silvio.

A PEINE eurent-ils fixé le moment de leur départ que la voix foudroyante de dona Mencia ſe fit entendre. Elle venoit prendre le frais dans le jardin avec ſes convives.

Ciel! monſieur, s'écria Pédrillo, madame Fanfreluche! ... Mon ſaint patron, protégez-moi... Que le ſaint ange gardien... Mais la ſœur du Nain-vert...

Poltron! Tu vas me perdre. Retire-toi vîte, & prends garde qu'on ne t'apperçoive,

Je veux rester sur ce banc & y attendre tout ce monde.

Pédrillo frémit à ces mots. Il leva les mains au ciel, recommanda son maître à tous les saints du paradis, & s'enfuit de toutes ses forces.

Don Silvio, malgré toute sa simplicité, étoit quelquefois ingénieux. Il imagina un expédient pour tromper sa tante sur tout ce qu'il projetoit. Je veux, disoit-il, la tenir dans une incertitude qui suspendra tout ce qu'elle pourroit faire pour me nuire. Je n'affecterai ni trop de résistance à ses vues, ni beaucoup de penchant pour Mergéline, comme cela elle ne pressera pas les choses. Je laisserai entrevoir, de temps en temps, qu'à la longue on pourroit gagner quelque chose sur mon esprit & sur mon cœur.

En faisant ces réflexions, il s'avança à petits pas vers les dames. Il composa son maintien de façon à ne paroître ni gai, ni troublé. Il se mêla adroitement de la conversation. Mais la répugnance que lui causoit la sœur du Nain-vert étoit extrême. Son dégoût augmentoit à proportion que Mergéline vouloit lui faire sentir combien il avoit de droits sur son cœur.

La vanité de cette Mergéline suppléoit à

la froideur de Silvio. Elle ſe félicitoit de ſa conquête, & prenoit pour de l'amour les froides politeſſes que le chevalier étoit obligé de lui faire.

Il n'avoit beſoin de prendre aucune précaution pour laiſſer ignorer ſes projets à ſa tante ; quoique les dernières paroles de leur tête-à-tête auroient pu donner des ſoupçons. Quand elle réfléchiſſoit que ſon neveu manquoit de tout, & qu'il n'y avoit perſonne dans les environs qui pût l'aider, elle ſe tranquilliſoit. Elle s'informa dans la maiſon s'il ne s'étoit rien paſſé de nouveau pendant ſon abſence : on lui répondit que non ; & c'en fût aſſez pour la tranquilliſer. Elle prit pour une pétulance qui convenoit à ſon âge, la chaleur qu'il avoit miſe dans ſon diſcours. Et les honnêtetés qu'il fit dans la ſuite à Mergéline perſuadèrent à dona Mencia qu'il ſe rendroit immanquablement,

CHAPITRE XVII.

Raviſſement de don Silvio dans les jardins de la fée Rayonante. Le quiproquo qui en réſulte. Suite déſagréable.

NOS dames trouvèrent la promenade ſi agréable, qu'elles firent ſemblant de ne pas s'appercevoir que la nuit venoit.

Cette nuit paroiſſoit faite pour favoriſer l'amour. Elle étoit auſſi paiſible que celles que Diane choiſiſſoit pour aller ſurprendre dans le ſommeil ſon fidelle Endymion. Il ſembloit que Vénus avoit invoqué le Dieu du repos, pour que ſon cher Adonis goûtât le ſouverain bonheur, ſans être interrompu.

La tendre dona Mencia s'éloigna peu-à-peu avec ſon favori, de ſon neveu & de mademoiſelle Mergéline. Elle gagna un petit berceau de charmille, où la moindre lueur ne pouvoit pénétrer. Malgré la grande obſcurité, elle vouloit faire remarquer à M. Rodrigue mille raretés que la nature avoit produites pour la commodité de ceux qui vouloient ſe repoſer. Il ne dépendit pas entièrement du praticien de n'en pas profiter...

Mergéline

Mergéline ſe trouva à ſon aiſe avec Silvio. Elle haſardoit de temps en temps de petites marques de tendreſſe. Elle ſerroit affectueuſement les mains de ſon compagnon, qu'elle conduiſit peu-à-peu dans un petit cabinet de verdure qu'elle avoit remarqué pendant la journée. Silvio recevoit ſes agaceries. On ſe flattoit de le faire ſortir ainſi de ſa profonde rêverie. Plus Mergéline eſſayoit de faire impreſſion ſur ſon eſprit, plus il s'égaroit dans ſes ſonges. Les charmes de la nature aſſoupie ſembloient captiver toutes les facultés de ſon ame. Il croyoit n'appercevoir le clair de la lune qu'à travers un paravent de gaze. Il voyoit un ſopha de ſatin couleur de roſe & blanc éloigné de la clarté. Dans ce raviſſement, il oublia qui étoit avec lui. Il étoit dans les jardins enchantés de la fée Rayonante. Il ne voyoit que des allées de jaſmin & de chevrefeuille. Des fleurs immortelles s'épanouiſſoient à ſes yeux. Les étoiles étoient autant de ſalamandres qui danſoient ſous la voûte azurée du firmament. Le croaſſement des grenouilles, habitantes des marais voiſins, étoit un concert mélodieux dans lequel on rendoit hommage à ſa divine princeſſe. On y célébroit auſſi la gloire de ſon triomphe.

Il étoit ſi hors de lui-même, qu'il s'écria tout-à-coup...

Dois-je croire mes yeux!... ciel.... eſt-ce un ſonge? Mon cœur eſt énivré des plus pures délices.... Voilà donc l'inſtant fortuné.... dieu! ne m'abuſai-je pas, ou eſt-ce bien elle que je vois?... C'en eſt donc fait, adorable princeſſe!... J'ai donc ſurmonté tous les obſtacles qui me privoient de la gloire & du bonheur de vous poſſéder!... Ah! Silvio, fortuné mortel!... comment as-tu pu anéantir la malice de tes ennemis?... C'eſt bien elle: c'eſt mon amante. L'éclat du rang ſuprême brille dans toute ſa perſonne. Elle répand ſur la nature entière mille agrémens nouveaux.

Silvio continua encore quelque temps ſur le même ton.

Mergéline tomba des nues. Elle ne comprenoit rien au langage de don Silvio qui lui avoit ému les entrailles, par la chaleur & la véhémence qu'il y avoit miſes. Elle ne connoiſſoit en beau ſtyle que ce qu'elle avoit lu dans quelques romans. On lui avoit parlé ſi avantageuſement de l'éducation du chevalier, qu'elle crut qu'il lui avoit fait une déclaration d'amour ſelon le ton de la bonne compagnie. Il ne lui vint pas dans

l'eſprit qu'on eût voulu ſe moquer d'elle, elle étoit trop préſomptueuſe. Elle n'interrompit pas Silvio, dans l'eſpérance qu'il expliqueroit d'une manière plus intelligible les belles choſes qu'elle avoit entendues.

Mergéline n'étoit pas tout-à-fait ſans expérience en amour. Avant de ſavoir quelle ſeroit un jour ſa fortune, elle avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à écouter les galanteries d'un garçon de boutique de ſon voiſinage. Elle fit à don Silvio, parce qu'il étoit un homme de qualité, les avances qu'on lui avoit faites autrefois à elle-même. Elle le regarda avec des yeux étincelans & le preſſa tendrement ſur ſon ſein.

Soit que l'imagination de notre héros ne fût pas aſſez échauffée, ſoit que la fée Rayonnante ne permît pas que ſon délire durât plus long-temps, il ſortit tout-à-coup de ſon premier accès de léthargie.

Quoi! s'écria-t-il avec le même effroi qu'éprouva la princeſſe Laidronette, lorſqu'elle vit dans ſes bras le Serpent vert au lieu de ſon époux.... Quoi!... les dieux l'ont-ils pu permettre! Quel affreux changement! cruelle Fanfreluche, que t'ai-je fait? Les maux que tu m'envoie, depuis ſi long-temps, n'ont donc pu aſſouvir ta haine &

ta, barbarie. Quel mal t'ai-je fait ? Pourquoi me perſécutes-tu ? Pourquoi arracher de mes bras ma chère princeſſe, & y ſubſtituer ce déteſtable nain ? Comment l'horreur que j'ai dû éprouver en embraſſant ce monſtre, ne m'a-t-elle pas rendue moi-même un monſtre abominable. Ne te flatte pas qu'une pareille offenſe reſtera impunie.

Parle ! petit monſtre, qu'as-tu fait de ma princeſſe ? Où l'as-tu cachée ? Veux-tu me la rendre ?... ta vie dépend de ta réponſe. Je connois toute la noirceur de ton ame, je connois tes attentats. Je me ſens aſſez de force pour terraſſer Fanfreluche & le Nain vert,... je t'abbas à mes pieds, ſi, dès cet inſtant, tu ne me rends ma divine amante.

La pauvre Mergéline étoit toute tremblante. Les menaces de Silvio étoient ſi terribles, que toute autre que la nièce de M. Rodrigue en auroit également été ſaiſie d'effroi. Elle fit retentir, dans tout le jardin, des cris épouvantables. Dona Mencia & le procureur vinrent à ſon ſecours, dès que leurs affaires particulières leur permirent de quitter le berceau de charmille. Quel ſingulier groupe ! La conſternation des deux vieux amans, le déſordre qui regnoit dans la parure & le maintien de Mergéline, qui

racontoit, en verſant un torrent de larmes, les inſultes qu'elle avoit reçues, & la ſituation de don Silvio, qui continuoit ſes extravagances, pourroit être le ſujet d'un tableau original. On ne douta plus que le cerveau du chevalier ne fût dérangé.

Le bruit avoit attiré les domeſtiques du château. Dona Mencia leur ordonna de lier les pieds & les mains à ſon neveu, & de le tranſporter dans ſon lit : ce qu'on n'exécuta qu'avec beaucoup de peines.

Pédrillo fut chargé de garder ſon maître ; & la tante courut chercher dans ſa pharmacie quelques vieilles poudres tempérantes qu'elle fit prendre au malade. La vigilante Maritorne fut chargée de faire venir le chirurgien muni de ſes lancettes.

CHAPITRE XVIII.

Silvio revient à lui. Il cherche avec Pédrillo le moyen de tromper la prétendue fée Fanfreluche.

DON SILVIO tomboit ſouvent dans de vifs accès de léthargie ; mais ils n'étoient pas de longue durée, parce qu'ils avoient

leur ſource dans cette partie du corps que Platon fait ſiéger entre la poitrine & le diaphragme.

A peine fut-il quelques minutes au lit, qu'il reprit l'uſage de ſes ſens. Combien il fut étonné de ſe trouver dans ſon lit!

Pédrillo, tremblant, ſe tenoit un peu éloigné de ſon maître. Il craignoit un nouvel accès de folie. Au premier bruit qu'il entendit, il voulut s'enfuir. Ce ne fut que la crainte d'eſſuyer les reproches de dona Mencia qui le retint. Il ſe cacha tout doucement ſous la table, pour ne pas être expoſé à la fureur du malade qu'il veilloit.

Dès que Silvio l'apperçut, il lui dit à voix baſſe & d'un ton de douceur... Eſt-ce toi, mon cher Pédrillo?.. je penſois bien que tu ne m'abandonnerois pas. Va, tu n'auras pas lieu de te repentir de m'avoir été affectionné.

Pédrillo pleura de joie. Il ne s'attendoit pas à entendre parler ſon maître qu'il croyoit frénétique, avec autant de calme & de bon ſens. Les marques du plus vif attachement furent prodiguées de part & d'autre. Pédrillo ne ceſſoit de dire au chevalier combien il étoit enchanté de le voir guéri.

Je ne comprends rien à cela. D'où vien-

nent ces liens ?.. Comment ! j'aurois été malade ? Cela n'eſt pas poſſible. Il n'y a pas ſix minutes que j'étois dans les jardins de la reine des ſalamandres. Je ne ſais pourquoi je ſuis ainſi garotté, ni comment je ſuis venu dans cette chambre.

Juſte ciel, ſecourez-moi ! Que dites-vous, Monſieur, de la reine des ſalamandres ? Vous ne l'avez certainement pas vue. Vous ignorez donc tout ce qui vous eſt arrivé ?.. Il eſt vrai qu'on en a agi avec vous d'une manière ſi dure, qu'il n'eſt pas étonnant que vous vous ſoyez évanoui....

Au moment que je me préparois à endoſſer mon havreſac, pour le porter ſecrettement hors du château, j'ai entendu un grand bruit. Au milieu des cris qui frappoient mes oreilles, j'ai cru entendre votre voix. J'ai jeté mon paquet dans une haie, je ſuis venu à votre ſecours ; mais il étoit trop tard. La cour de la fée Fanfreluche vous entouroit ; & tous crioient très-diſtinctement, que vous aviez, ſauf votre reſpect, la tête dérangée. Ils ſe ſont emparés de vous & vous ont garotté, ſans que j'aie pu les en empêcher.... Que le diable les enſorcèle !... Je vois bien, à cette heure, que c'étoit un pur

menſonge.... Parbleu! vous raiſonnez auſſi juſte que moi.

Ecoute, Pédrillo..... Mais, avant tout, débarraſſe-moi de ces affreux liens : je ne puis plus les ſupporter.... J'ai ſoupçonné qu'il y avoit quelque choſe de myſtérieux dans l'arrivée de cette vieille qui ſe dit ma tante. Je ſais actuellement ce que j'en dois penſer. Il s'eſt paſſé des choſes inouïes depuis que tu m'as quitté. Le temps & le lieu ne me permettent pas de t'en entretenir en ce moment. Nous ne ſommes pas ici en ſûreté. Qui ſait ce qui nous attend encore? Il nous faut éviter, par une prompte fuite, les maux dont nous ſommes menacés.

Quel eſt le moyen, Monſieur, d'exécuter votre projet? Comment s'y prendre? Tout le monde eſt encore ſur pied; & il eſt à parier que Madame Fanfreluche viendra, de quart-d'heure en quart-d'heure, apprendre comment vous vous portez. Elle a même préparé quelques doſes de térébenthine pour vous les faire avaler, quand vous auriez recouvré vos eſprits, &....

Qu'appelles-tu térébenthine? O ciel! de la térébenthine! N'as-tu pas plutôt ouï dire des poudres tempérantes?

Je crois qu'oui, Monſieur, mais quelque

nom qu'on leur donne, je vous demande en grâce de n'en pas prendre. Qui ſait, qui connoît la vertu de ce qu'on vous offriroit? On ne peut ſe méfier trop des eſprits malins. Ils vous donneroient auſſi bien de l'arſenic ou des ongles rapés que des yeux d'écreviſſes.

Ce n'eſt pas ce que je redoute. J'aurois plutôt à craindre qu'on voulût me faire prendre quelques liqueurs enchantées qui m'enflammeroient pour cette déteſtable naine qui eſt, ſi je ne me trompe, la fille ou la nièce de la vieille.... Pédrillo! tu as de l'eſprit. Imagine quelqu'expédient, & fais enſorte que nous puiſſions nous évader cette nuit. Je ne ſerai heureux que lorſque je me verrai loin de ces déteſtables créatures. Je n'oublierai jamais le tour qu'elles m'ont joué. Je ne pourrois les enviſager ſans me livrer à quelques emportemens.... Oui, la vieille, fût-elle dona Mencia elle-même....

Ne vous échauffez pas, Monſieur, interrompit Pédrillo qui avoit été un peu penſif pendant le diſcours de ſon maître....

Par tous les élémens! Il me ſemble que Madame la fée Rayonante, s'il eſt vrai qu'elle ſoit autant de vos amies qu'elle vous l'a dit, pourroit, mieux que perſonne, nous

tirer d'ici. Pourquoi ne vient-elle pas vous arracher des griffes de cette vieille? Ne pourroit-elle pas nous envoyer un char ſur les nues, ou le petit chapeau du prince Robolt.... En un mot, quelque choſe qui facilitât notre évaſion?... Ah! Monſieur, voilà préciſément le portrait des grands. Quand on n'a pas beſoin d'eux, ils promettent tout. Fiez-vous y. Dès qu'on en a beſoin, on ne les trouve plus.... Je gagerois ſur ma tête, que ſi vous étiez tout-à-coup métamorphoſé en ver de terre, vous verriez auſſitôt paroître Madame Rayonante. Elle vous plaindroit.... Elle vous diroit, d'un ton compatiſſant.... « Mon pauvre chevalier, que je te plains! Je partage de tout » mon cœur tes peines. C'eſt un malheur » que nous ne pouvons attribuer qu'à la » biſarrerie de ta deſtinée ». Oui, oui, Monſieur, je parie qu'elle vous tiendroit ce langage?... Seigneur don Silvio, ſi vous m'euſſiez fait l'honneur de me croire, nous n'en ſerions peut-être pas là.... Sommes-nous un inſtant aſſurés de notre véritable forme? Ne courons-nous pas riſque d'être changés en loups, en hiboux, en chats, ou en quelqu'autre vil animal? Cette penſée me fait dreſſer les cheveux.... De grâce, Mon-

ſieur, laiſſez-moi faire, ou dites-moi comment je dois m'y prendre. J'irai trouver de votre part la fée Rayonante. Je lui dirai... Je ne ſais quoi.... Mais vous me ferez la leçon.... Attendez.... Ha, j'y ſuis.... Je me rappelle qu'on ne leur parle plus... Elles font ſavoir leurs volontés par des voies indirectes..... On s'endort ; l'imagination s'échauffe ; on rêve & puis.... Tu veux me faire mourir, Pédrillo. A quoi me conduiront tes conſeils ? Crois-tu que les fées n'aient rien de mieux à faire qu'à s'occuper des accidens qui nous arrivent ? Quand nous ſerons dans l'embarras, & que nous ne ſaurons plus que devenir, je ſuis bien sûr que Rayonante nous aidera. Juſques-là, il faut faire ce qui dépendra de nous. Il faut abſolument imaginer un ſtratagême, &...

A merveille, à merveille, dit Pédrillo, en interrompant ſon maître.... Chut, chut, oui, c'eſt elle.... Il me vient une bonne idée.... Couchez-vous ſur l'oreille & faites ſemblant de dormir... là.... comme cela... un peu plus avant.... La poſition eſt avantageuſe.... Faites comme ſi vous ronfliez, & j'aurai ſoin du reſte.

Il eut à peine fini de parler, que Dona Mencia entra dans ſa chambre. Elle tenoit

d'une main une poudre tempérante, & de l'autre, un verre d'eau.

Comment ſe porte mon neveu, demanda-t-elle à Pédrillo qui s'avança vers elle ſur la pointe du pied ? Je ne croyois pas tant tarder à lui faire prendre ce petit remede ; mais....

Parlez bien bas, Madame. Mon maître repoſe depuis un quart-d'heure ; & vous ſavez qu'il ne faut pas éveiller le lion qui dort. Le ſommeil lui fera plus de bien que tous les *opium* que vous pourriez lui donner.

N'a-t-il eu aucun nouvel accès depuis que tu es ſeul avec lui ?

Non, Madame Fanfreluche, répondit Pédrillo en promenant ſes regards effrayés, tantôt ſur le viſage, tantôt ſur les pieds de Dona Mencia.

Comment dis-tu, l'interrompit-elle vivement ? Quel nom oſes-tu me donner ? Il me ſemble que tu t'oublies.... Voudrois-tu trouver à redire auſſi.... Que ſignifie cela ?.. Le reſpect que tu me dois....

Ah ! madame, je vous demande mille pardons... Non... Dieu m'en préſerve... Ce mot m'eſt échappé, je ne ſais comment : j'ignore ſa ſignification. On dit ſouvent une choſe pour une autre ſans qu'on s'en apper-

çoive. Je voulois dire tout uniment à madame que le meilleur remède qu'on pût donner à mon maître lui feroit moins de bien que le ſommeil. Il y a tout au plus un quart d'heure qu'il m'a appelé tout-à-coup: Pédrillo! Monſieur, lui ai-je répondu, qu'y a-t-il pour votre ſervice? Écoute, m'a-t-il dit, je ne ſais ce que j'ai; mais je me ſens extrêmement foible. Il me ſemble que mes membres ſont diſloqués. Malgré mes douleurs, je crois pouvoir m'endormir. Je crois qu'un peu de repos me rendra la ſanté... En diſant cela, il s'eſt tourné comme vous le voyez, & s'eſt endormi. N'entendez-vous pas comment il ronfle? Écoutez-bien, madame.

Tu as raiſon, reprit poſément dona Mencia, après avoir entr'ouvert le rideau. Je ſuis bien aiſe de le ſavoir tranquille. Garde-toi de l'éveiller. Lorſqu'il t'appellera, tu lui feras prendre cette poudre: elle calmera ſes agitations juſqu'à l'arrivée du chirurgien, qui lui fera une ou pluſieurs ſaignées, s'il le faut. Dans ces ſortes de maladies, on ne ſauroit trop vîte recourir au ſouverain remède. Je préſume qu'il eſt exténué, & que ce n'eſt que par foibleſſe qu'il eſt aſſoupi. Il eſt certain qu'à ſon réveil il aura un redoublement.

Madame peut ſe coucher & dormir tranquillement. Je crois que la plus forte criſe eſt paſſée. Vous pouvez compter que je ferai mon poſſible pour calmer ſes eſprits. Dieu ſait quelle impreſſion fait ſur moi ſa maladie. Tout ce qui eſt dans cet appartement a été témoin de la frayeur que j'ai eue. Des gouttes de ſueur découloient de mon front ; & dans ce moment même, madame, tout mon corps eſt ſaiſi d'effroi... Je ne...

N'as-tu pas de honte ? Comment, à ton âge, peut-on être ſi peu aguerri ? Qui mettrai-je donc à la garde de mon neveu, ſi ta poltronnerie le prive des ſecours dont il aura beſoin ?... Je te recommande de ne le pas quitter un inſtant ; & quand le chirurgien viendra....

Oui, madame, mais à condition qu'on n'éveillera pas mon maître. Le chirurgien du grand Mogol viendroit en perſonne, que je ne permettrois pas qu'on interrompît le ſommeil de monſieur. Celui qui viendra me tiendra compagnie : nous veillerons enſemble. Je ſerai enchanté de ne pas être ſeul, en cas de vertiges....

Dona Mencia parut ſatisfaite de cet arrangement. Elle ſortit au grand contentement de Pédrillo, qui n'avoit ceſſé de faire des

ſignes de croix avec ſa langue, ſur la prétendue Fanfreluche.

Les convives attendoient des nouvelles du malade. Ils furent bien aiſes d'apprendre qu'il repoſoit, & que ſon évanouiſſement n'auroit aucune ſuite fâcheuſe.

Dans quelles cruelles inquiétudes tu viens de me jeter ! dit Silvio à ſon valet, dès qu'ils furent ſeuls. N'apprendras-tu donc jamais à te modérer ? Sens-tu tout le mal qui auroit pu réſulter de ton imprudence ? Si elle avoit quelque connoiſſance des ſoupçons que nous avons ſur ſon compte, où en ſerois-je ? que deviendrions-nous ?... Divine princeſſe ! pardonnez cet affreux regard : il n'a pas dépendu de moi de l'éviter. Mais rien ne peut plus m'arrêter.... Imprudent Pédrillo !... où étoit ton eſprit, lorſque tu as appelé cette vieille, Fanfreluche ?

Il eſt vrai, monſieur... je conviens de mon tort... Daignez m'excuſer, parce que j'ai réparé ma faute. Tout autre que moi ne s'en ſeroit pas tiré. On ſe ſeroit coupé à chaque queſtion. La terreur qu'inſpire l'aſpect d'un être ſurnaturel auroit fait évanouir.... Parlez-moi d'un garçon déterminé. Cent boulets de canon ne me feroient pas détourner la tête. Ce que c'eſt que d'avoir l'eſprit préſent !

Vive le courage, vive l'amour & le papillon bleu. Ce n'eſt pas peu que de ſavoir tourner les choſes de façon qu'on ne s'apperçoive pas de nos petits défauts. Le curé, en chaire, dit ſouvent une choſe pour l'autre; mais il parle d'un ton ſi aſſuré, & avec tant d'onction, qu'on ne cherche pas à pénétrer le fond de ſa morale. Si on épiloguoit tout, que ſait on.... J'ai ſouvent ouï dire à madame que le meilleur de tous les généraux étoit celui qui commettoit le plus de fautes.... ou le moins... Attendez... Je ne m'en ſouviens pas trop. Ah! monſieur, qu'il eſt dommage que Pédrillo n'ait pas étudié! Jarni! j'appliquerois ſi bien les paſſages du vieux teſtament.

Tu bats la campagne. Les momens ſe paſſent. Toutes les minutes ſont précieuſes. Deſcends doucement par le petit eſcalier. Vois ſi tout le monde eſt couché. Pendant que tu feras ta ronde, je m'habillerai bien vîte. Il faut abſolument que nous ſoyons partis avant l'arrivée du chirurgien. Qui ſait ſi je le pourrois mettre dans mes intérêts?

Oui, monſieur, le cas eſt preſſant. Maritorne ne tardera pas à venir: il y a plus d'une heure qu'elle eſt partie. Si elle a trouvé le chirurgien chez lui, elle l'amènera, il nous

ſaignera, nous ſerons malades; & adieu le voyage.

Il faut eſpérer que tout ira bien, diſoit le jeune écuyer en mettant ſes bas... Si on eſt au lit, tu iras m'attendre dans le jardin auprès de mon château de verdure. Nous pourrons aiſément franchir le mur : il n'eſt pas haut dans cet endroit-là. Les vents, qui ont voulu m'être favorables, en ont renverſé la plus grande partie. Tu vois qu'il ne faut mépriſer la protection de rien de ce qui ſe meut.

Où eſt donc votre clef, Monſieur ?... Ha ha, ha! je me rappelle maintenant qu'on vous a ôté dans le jardin tous les meubles en métal que vous aviez. On craignoit que vous n'en fiſſiez un mauvais uſage ſur vous ou ſur ceux qui vous entouroient. Fanfreluche a fait prendre votre épée, votre couteau, vos clefs & votre tirebouchon. Qui ſait actuellement où tout cela ſera fourré ? Il faudroit pourtant avoir...

N'importe; fais ce que je t'ai dit. Je pourvoirai à tout.

Pédrillo obéit enfin. Un quart-d'heure après, ſon maître le vit ſortir d'une galerie qui aboutiſſoit au jardin, & enfiler une allée qui conduiſoit au château de verdure.

Notre héros étoit prêt à aller joindre ſon

valet, lorſqu'il s'apperçut qu'il étoit ſans épée. Voyager *inarmé* ſous un ciel étranger, ce ſeroit une témérité. Silvio s'attendoit à trouver mille obſtacles. Il eſt vrai, diſoit-il, que je peux beaucoup compter ſur la protection de la fée Rayonante. En cas de beſoin, elle me donnera de l'or, des diamans, &c. Mais j'aurois un air embarraſſé, ſi je ne portois que des armes enchantées. Après avoir cherché un expédient qui le mit à portée de ſe défendre en brave chevalier, il ſe reſſouvint qu'il y avoit dans une chambre voiſine quelques vieilles armures. Il y trouva un grand & vieux ſabre couvert de rouille, qui n'avoit été d'aucune utilité depuis le règne de Ferdinand-le Catholique. Don Silvio s'en accommoda, en réſolvant de le changer pour une légère & galante épée, dût-il même donner quelque choſe de retour, dès que l'occaſion ſe préſenteroit.

Il conjectura, par le profond ſilence qui règnoit, que Fanfreluche, ſes convives & ſes domeſtiques, étoient couchés. Il partit pour le rendez-vous avec ces ſentimens de crainte & d'eſpérance qu'on éprouve dans l'attente des événemens incertains. Pédrillo l'attendoit en tremblant. Chaque ſeconde lui paroiſſoit un ſiècle. Il prenoit pour autant

de ſpectres qui étoient prêts à l'enlever, pour le tranſporter dans le ſéjour des démons, toutes les feuilles que le zéphire agitoit.

Mon maître n'arrive pas, ſe diſoit-il, qui peut le retarder ? Si Maritorne étoit de retour avant notre départ, nous aurions tout à craindre de la malicieuſe Fanfreluche.

La bonne fortune de notre jeune héros avoit pourvu au contretemps que redoutoit Pédrillo. Soit que la groſſe Maritorne craignît les revenans, où qu'elle aimât la bonne compagnie, elle avoit permis au palefrenier de venir avec elle. Ils s'entretinrent, chemin faiſant, de l'accident arrivé à don Silvio, & des circonſtances qui l'avoient précédé. Ils parlérent beaucoup, marchèrent lentement, & furent aſſez tendres pour ſe laiſſer ſéduire par les agrémens d'une nuit paiſible. On devoit traverſer une petite forêt, dans laquelle on s'aſſit au pied d'un arbre, pour contempler, plus à ſon aiſe, les différentes nuances que formoit ſur le feuillage la reverbération de la lune. Après s'être entretenus des beautés de la nature, que faire ? L'occaſion étoit favorable, le temps calme, le ſol délicieux, le galant hardi & la belle foible & ſans défenſe. La fatigue du voyage & la fraîcheur de la roſée la conduiſirent à quel-

ques distractions, dont elle ne sortit que pour se livrer à un profond sommeil. Maritorne fut bien étonnée le lendemain matin, quand elle sentit que les rayons du soleil dardoient sur ses grosses joues rubicondes. O amour! se dit-elle alors, tu es un traître, je ne me fierai plus à toi. Qui croyoit dormir si long-temps! Et ma commission... juste ciel! Je l'ai oubliée... M. le chirurgien n'est pas averti. Que dira dona Mencia? Que deviendra don Silvio?... Il est peut être mort par ma faute.

CHAPITRE XIX.

Départ secret de don Silvio. Comment Pédrillo prit un arbre pour un géant.

IL étoit environ minuit & demi, lorsque don Silvio, accompagné de son fidèle valet, commença ses voyages. Il avoit eu soin d'adresser mentalement des vœux à la souveraine de son cœur avant de se mettre en marche. Le petit Pimpim fut de la partie, ainsi que l'avoit ordonné la fée. Il trottoit gaiement devant son maître, qui suivoit exactement ses traces. Soit par instinct, soit par un ordre merveilleux, ce petit animal con-

duiſit Silvio dans l'endroit où le portrait de la princeſſe avoit été trouvé. Pédrillo eut beau faire des repréſentations, & dire que ce ſentier n'aboutiſſoit nulle part, qu'il y avoit long-temps qu'ils avoient paſſé la rive gauche du Guadalaviar, qui conduiſoit à une des iſſues de la forêt où on trouveroit un chemin plus commode. Don Silvio lui déclara qu'il ne vouloit d'autre guide que Pimpim.

Je commence à tirer des conjectures favorables de ſon intelligence. Peut-être, diſoit-il, deſcend-il de quelque chien de fées, ou au moins, de quelqu'animal bien intelligent... Il fallut céder, & le pauvre Pédrillo en paſſa par tout ce que voulut ſon maître, malgré ſon invincible répugnance à voyager pendant la nuit dans les bois. Chaque objet préſentoit à ſon imagination frappée un ſpectre, un fantôme, une hydre.

Que devinrent ſes réſolutions & ſon courage, lorſque tout à coup une affreuſe obſcurité ſe répandit ſur tout l'horizon ? Le ciel ſembla ſe couvrir d'un crêpe qui interceptoit les rayons, de façon qu'ils ne pouvoient ſe diſtinguer les uns & les autres d'avec les objets qui les environnoient. Ils perdirent leur chemin dans le bois ſans en pouvoir découvrir un autre. Cet accident acheva de décon-

certer Pédrillo. Toutes les hiſtoires de revenans qu'on lui avoit racontées vinrent ſe retracer à ſon imagination frappée. Il croyoit à chaque pas voir quelque choſe de ſuſpect. Sa reſpiration, qu'il ne vouloit pas faire entendre, étoit gênée & tremblante.

Tu friſſonnes comme ſi tu avois la fièvre, lui dit Silvio, qui s'appercevoit depuis longtemps de ſes tranſes ? ...

Au nom des habitans de l'Olympe, reprit Pédrillo, en balbutiant & en prenant un pan de l'habit de ſon maître, ne parlez pas ſi haut, monſieur ... Mais ... Ne voyez-vous rien ? ...

Autant que l'obſcurité permet de diſtinguer les objets, je vois des arbres ... & rien de plus... Non.

Comment, vous ne voyez pas cet effroyable géant qui ſort de la terre ? Regardez-bien : il eſt à ma gauche. Il grandit à vue d'œil. Il étend vers nous ſes cent bras. Le voyez-vous à préſent ? ... Ah ! il vient toujours à nous.

Je crois que la tête te tourne. Regarde-bien ; & rougis de prendre un arbre pour un géant, & d'en avoir peur.

Dieu veuille que ce ne ſoit pas quelque choſe de pis... Avez-vous jamais vu un arbre qui eût des pieds & des mains.

Ce ſont les branches de cet arbre que tu prends pour les mains du géant. Si ton imagination eſt frappée juſques-là, je ſerois curieux de voir ce que tu ferois ſi tu voyois réellement des géans... Et il eſt à préſumer que nous en rencontrerons... Tous les arbres de cette forêt ſe changeroient en ſpectres, que je n'en aurois aucun effroi.

Je vous conjure, mon cher maître, de ne pas parler ſi haut. Je ſuis tout ſaiſi quand je vous entends vous exprimer avec ſi peu de modération. Et ſi les géans vous prenoient au mot? Là, que deviendrions-nous? Seigneur Silvio, ceſſons d'aller à ſa rencontre: il viendra aſſez-tôt... Je regretterois tant d'être mort ſi jeune. Le fantôme n'aura pas plus d'égard pour moi que pour un autre... Ah! pauvre Pédrillo, ſans être coupable, il faut que tu meures: quel dommage!...

Je m'étois bien imaginé, reprit Silvio en riant, que tu n'étois inquiet que pour conſerver tes jours; mais ne crains rien. La fée Rayonante t'a nommé expreſſément pour être le compagnon de mes voyages: ainſi, tu es comme moi ſous ſa protection... Eh bien, vois-tu à cette heure que ce prétendu géant n'eſt qu'un arbre. Nous ſommes tout près de

lui : tiens, c'eſt un chêne. Pour t'en convaincre, je vais en abbatre une branche...

Cher & bon maître, s'écria Pédrillo, en lui retenant le bras, n'en faites rien. Votre hardieſſe eſt une imprudence démeſurée qui nous perdra l'un & l'autre... Que ce ſoit actuellement un chêne ou un tilleul, peu importe : on ne m'en impoſera pas : il n'eſt pas moins vrai que, il y a un inſtant, c'étoit un géant. Oui, monſieur, je l'ai trop bien fixé pour en pouvoir douter.

Pédrillo ! nous n'avançons pas en chemin. Je crois, par tous les diables, que tu voudrois faire de moi un Don Quichotte, & me perſuader que des moulins à vent ſont des géans... Vois, comme je les crains...

En diſant cela, l'écuyer tira ſon vieux ſabre, & d'un ſeul coup qu'il donna ſur l'arbre, abattit une groſſe branche. Pédrillo ſe crut mort, & n'oſoit plus reſpirer. Il ſe jeta ventre à terre, & appliqua ſes mains ſur ſes yeux. Quand il s'apperçut que tout étoit tranquille, & qu'il ne réſultoit rien de fâcheux de la témérité de ſon maître, il ſe releva peu-à-peu & reprit courage.

Je n'aurois pas cru, dit-il à voix baſſe, que vous euſſiez eu autant d'intrépidité... Ne chantons pas encore victoire. Ne voyez-

vous

vous pas couler du ſang de la branche que vous venez d'abattre ?

Tiens, regarde, cherche, examine toi-même, & conviens que tu es le plus imbécille garçon de tout le royaume de Valence.

Ce que je viens de dire n'eſt pas auſſi fou que vous le penſez. J'ai lu des faits bien plus ſurprenans. Un certain prince Troyen dont le nom ne me vient pas, a été changé en cyprès par un magicien mahométan. Un pape nommé *Silvius* fit abattre cet arbre. Chaque coup de coignée qu'on y donnoit en faiſoit ſortir du ſang auſſi frais que celui d'un enfant qui vient de naître. Les perſonnes employées à cet ouvrage furent ſaiſies d'une frayeur mortelle. On inſtruiſit Silvius de ce qui ſe paſſoit, & il n'en fut pas ému. Il ordonna que l'ouvrage commencé fût continué... Eh bien, monſieur, que croyez-vous qu'il advint ? ... On entendit les accens d'une voix qui ſortit du cyprès ; & on diſtingua très-bien ces paroles... Je ſuis Cel *** qui a été métamorphoſé en cet arbre par un magicien mahométan. Avant cet accident, je n'ai eu le loiſir, ni de me confeſſer, ni de pourvoir en aucune autre manière à mon ſalut. Vous tous qui m'écoutez, daignez faire quelques prières pour le

repos de mon ame... Ceux qui étoient présens fondirent en larmes.

Je vois avec plaisir que tu es bien instruit, & que tu sais tirer un grand parti de tout ce que tu as lu. Ta mémoire est heureuse. Tu possèdes l'art de raconter agréablement : je parierois mon château avec toutes ses dépendances, que tu serois en état d'entrer en lice avec le premier bachelier de la célèbre université de Salamanque.

Vous êtes bien honnête, Monsieur, reprit Pédrillo en faisant une profonde inclination; soit que vous vouliez me badiner ou que vous parliez sérieusement, il n'est pas moins vrai que je suis en état de me tirer d'affaire vis-à-vis de bien des docteurs des trois ou quatre facultés. Je n'avois pas encore huit ans que je savois par cœur les histoires de Phèdre & les fables de Tacite... Vous ne vous en seriez pas douté ?... Je vous dirai même plus : c'est que feu notre curé (Dieu ait son ame en paix), disoit souvent à ma grand'mère, que si l'on me faisoit étudier je pourrois devenir évêque, ou au moins grand-vicaire. Qui sait en effet ce qu'il en auroit été, si monsieur votre père ne m'eût fait venir au château de Rosalva, au moment que mon aïeul se préparoit à m'envoyer chez

ſon frère qui étoit bedeau dans un village près de Tolède. J'ai ſouvent ouï dire qu'il étoit en faveur chez monſeigneur l'archevêque... Ne penſez pas, ſeigneur don Silvio, que je croie avoir beaucoup perdu à l'échange. Les honnêtes gens ſavent s'accommoder de tout. Monſieur ſait que je lui ſuis inviolablement attaché depuis ſon enfance, & que je l'ai toujours fidèlement ſervi. Je ne doute pas que vous ne faſſiez ma fortune, lorſque nous aurons trouvé la belle & puiſſante princeſſe que nous cherchons.

Pédrillo continua encore quelque temps ſur le même ton, ſans que ſon maître qui penſoit à ſes affaires perſonnelles s'en apperçût. Le babil de Pédrillo tenoit beaucoup de celui de ces enfans, qui, ſe trouvant ſeuls dans un appartement obſcur, ſont ſaiſis par la peur, & ſe parlent haut à eux-mêmes. Quand le valet s'apperçut que ſon maître ne l'écoutoit pas, ſes frayeurs redoublèrent. Il fit des vœux à tous les ſaints du paradis, pour obtenir, par leur interceſſion, la grace de revoir le ſoleil avant de mourir.

CHAPITRE XX.

Ce qui ſe paſſa dans un foſſé, à l'occaſion d'une ſalamandre.

Nos voyageurs marchèrent encore quelque temps ſans ſavoir où ils alloient. Ils atteignirent enfin par haſard une des extrêmités du bois, d'où ils découvrirent une vaſte plaine. Cette perſpective valut un cordial au pauvre Pédrillo qui commença à reſpirer à ſon aiſe. Quelle fut ſa joie! lorſqu'il apperçut une lumière dans le lointain. Il s'imagina que c'étoit un endroit habité. Nous y trouverons sûrement un cabaret, diſoit-il, où nous pourrons attendre commodément l'arrivée du jour.

Sa gaieté fut bientôt interrompue, car la lumière ſe trouva tout-à-coup à une très-petite diſtance de ſon maître & de lui. Cette marche n'étoit pas naturelle. Dès que don Silvio vit ce corps lumineux, il s'écria, avec un tranſport de joie que nous ne pouvons rendre: eh bien! Pédrillo, qu'apperçois-tu? me ſuis-je flatté en vain? N'avois-je pas raiſon de me repoſer entièrement ſur les bontés de l'illuſtre fée Rayonante?

Que dois-je appercevoir, Monſieur, demanda Pédrillo ?

Comment oſe-tu me faire une pareille queſtion ? Tu ne vois pas cette ſalamandre qui a plus d'éclat que tous les aſtres du firmament, & qui vient poliment au-devant de nous ?

Une ſalamandre ! où eſt-elle donc ?... Pour moi, je ne vois qu'un homme de feu qui nous aura bientôt atteint, s'il continue à marcher au pas redoublé... Je devine bien pourquoi il ſe trouve ici... Monſieur, c'eſt un mort qui, de ſon vivant, a arraché quelques bornes dans ce canton, pour aggrandir ſes terres aux dépens de ſes voiſins. Par punition peut-être rôdera-t-il des ſiècles entiers.

Eſclave de la ſuperſtition ! tu ne verras donc jamais que des objets hideux. Regarde fixement & d'un œil aſſuré ; & tu verras que ce que tu prends pour un homme de feu eſt préciſément une ſalamandre : oui, une ſalamandre, te dis-je, & une des plus belles : une de celles qui donnent de la ſplendeur au cortège de la puiſſante fée, ma protectrice. Examine toutes les parties de ſon corps. Vois ſa brillante chevelure flotter ſur ſes épaules, & deſcendre en boucles ſur ſes aîles azurées,

Vois ſes yeux qui ont autant d'éclat que l'étoile du matin. Vois ſon air majeſtueux : ne diroit-on pas que c'eſt une immortelle qui prend ſon vol vers l'Ethérée.

Ma foi, ſeigneur don Silvio, ou je ſuis fou, ou vous n'êtes pas de ſang froid. Je ne vois aucun des objets que vous venez de détailler ; mais je diſtingue très-bien une maſſe de feu qui s'élève dans les airs ; tantôt elle s'approche, tantôt elle s'éloigne. Vous pouvez lui donner tel nom que vous jugerez à propos, mais il eſt certain que j'ai ſouvent vu dans ma vie des hommes de feu qui avoient préciſément...

Pédrillo, ſi ta ſimplicité & ta bonne foi ne m'inſpiroient de la compaſſion, je parlerois de manière à mettre fin à tes viſions. Je n'aurois jamais penſé que M. Pédrillo s'obſtineroit à me diſputer quelque choſe de ſi clair. Tu devrois avoir aſſez bonne opinion de mon diſcernement pour croire que je pourrois diſtinguer une ſalamandre d'un homme de feu ; puiſque j'en ai vu plus de mille à la ſuite de la fée Rayonante. Celle qui ſe préſente a sûrement été députée pour traiter avec moi de quelqu'affaire importante. Il ſe pourroit auſſi qu'elle eût été ſimplement employée pour nous ſervir de guide dans notre voyage.

Quoiqu'il en ſoit, nous la ſuivrons; & le reſte ſe développera.

Allons, Monſieur, ce ſera donc une ſalamandre, puiſque vous le voulez ainſi. Il eſt à préſumer que vous vous connoiſſez mieux que moi en choſes ſublimes. Monſieur eſt ſans doute né un dimanche; car on dit que ceux qui naiſſent ce jour-là voient des eſprits en plein jour.

Ce que tu dis n'eſt pas impoſſible. Peut-être qu'une fée a voulu m'être favorable dès l'inſtant de ma naiſſance... Oui, Pédrillo, tu as raiſon. Les eſprits élémentaires ſont inviſibles aux perſonnes ordinaires; & moi, je les puis voir, puiſque je diſtingue parfaitement cette ſalamandre.

Mais, Monſieur, je ne ſuis donc pas une perſonne ordinaire, car je vois auſſi quelque choſe. La ſeule différence qu'il y ait entre vous & moi, c'eſt que cette maſſe de feu vous paroît être une ſalamandre plus belle qu'un chérubin, & qu'à mes yeux, elle n'a que l'apparence d'un homme de feu.

C'eſt l'effet d'une imagination frappée, te dis-je. Tu réitères ce qui s'eſt paſſé il y a une heure. As-tu oublié que tu prenois un chêne pour un géant.

Doucement, Monſieur, ne parlons plus

de cela. Oublions ce qui eſt fait. Si je vous laiſſe votre ſalamandre, vous pouvez bien me paſſer mon géant : qui ſait à quel degré ils ſont parens... Eh ! Monſieur, le terrein ſur lequel nous conduit votre ſalamandre me ſemble baiſſer... nous marchons comme dans l'eau... Que le diable emporte l'homme de feu qui nous guide ! Ces drôles-là prennent plaiſir à conduire les voyageurs dans des déſerts, ou à les faire tomber dans des précipices.

Silvio ne faiſoit plus attention à ce que diſoit ſon valet. Il marchoit devant lui à grands pas, ſuivant toujours la prétendue ſalamandre. Pédrillo eut à peine achevé de parler, que ſon maître tomba juſqu'aux genoux dans un trou marécageux. Auſſitôt que Pédrillo eut entendu le bruit de la chûte, il vola au ſecours, mais avec ſi peu de précaution, qu'il ſe trouva dans un plus grand embarras que ſon maître. Il étoit ſur une petite hauteur, d'où il prit un élan qui l'entraîna au milieu d'un bourbier. Ses plaintes & ſes cris donnèrent à penſer qu'il s'étoit caſſé un bras ou une jambe.

Que t'eſt-il arrivé, mon pauvre Pédrillo, s'écria le chevalier qui travailloit inutilement

à ſortir de ſon foſſé, parce que ſon grand ſabre l'incommodoit beaucoup ?

Où êtes-vous donc, mon cher maître, répondit Pédrillo d'une voix mourante ?... Avez-vous encore votre forme naturelle, ou ſommes-nous déjà changés en grenouilles ? hélas ! il me ſemble m'entendre croaſſer... Enfin, nous y voilà donc. J'avois bien dit qu'il nous arriveroit quelque cataſtrophe. Aurez-vous la bonté de profiter de ce que je pourrai dire une autre fois ?... Où eſt actuellement la ſalamandre ? Où ſont ſes boucles flottantes, ſes aîles azurées, & ſes yeux plus brillans que les étoiles ? Elle s'en ſera allée au diable, ſans s'embarraſſer comment nous nous tirerons d'ici.

Le mal n'eſt pas ſi grand, lui dit Silvio. Si nous ſommes tombés, ce n'eſt pas la faute de la ſalamandre. Que ne regardions-nous mieux ? elle répandoit aſſez de clarté pour nous faire éviter ce bourbier. Je ne puis attribuer ce malheur qu'à ton indiſcrétion.

Oh ! Ne dites pas cela, répondit Pédrillo qui s'étoit tiré de la boue. Je n'ai révélé aucun des ſecrets que vous m'avez confiés, & vous ne pouvez....

C'en eſt aſſez. Dans un voyage tel que celui que nous avons entrepris, on doit s'at-

tendre à toute ſorte d'évènemens. C'eſt à nous à les prévenir. Tiens, Pédrillo, je commence à avoir quelques doutes. Ce n'eſt pas que je ne ſois bien aſſuré d'avoir vu une ſalamandre; mais peut-être que nos ennemis, pour ſe venger de n'avoir pas ſur nous un pouvoir abſolu, ont voulu nous tendre quelques piéges pour nous faire renoncer à notre entrepriſe.

Si j'oſois parler, je ſais bien ce que je dirois.

Et que dirois-tu?

Que nos ennemis n'ont peut-être pas eu tant de tort que vous le croyez.

Pourquoi?

C'eſt qu'il me ſemble que c'eſt une grande imprudence de notre part de nous expoſer ainſi la nuit, en courant les bois & les montagnes ſans connoître le chemin & ſans ſavoir où nous allons. Nous riſquons à chaque pas de nous rompre la tête en nous heurtant contre les arbres, ou à être engloutis dans des marais remplis de grenouilles. Et tout cela, monſieur, pour fuir un ſac de cent mille ducats qu'il ne tiendroit qu'à nous d'épouſer, ſans qu'il nous en coûte autre choſe qu'un ſimple oui.

Le foſſé de grenouilles a fait une étrange

révolution dans ta façon de penſer... Avant d'entrer plus avant dans cette matière, donne-moi du linge, afin que j'en puiſſe changer.

Vous avez moins lieu que moi d'être mécontent de la ſalamandre. Je ſuis couvert de boue de la tête aux pieds. Il me faudra une journée entière pour me ſécher. Je crois voir près d'ici un endroit où nous pourrions nous aſſeoir... Remarquez, monſieur, ajouta Pédrillo, en ouvrant ſon havre-ſac, que la prévoyance n'eſt pas une ſottiſe. Où en ſerions-nous, s'il nous falloit attendre que la fée Rayonante nous envoyât du linge? ... Je crois que nous ſommes actuellement aſſez à notre aiſe pour pouvoir parler de ſang froid. Si nous nous repoſions ici juſqu'à l'arrivée du jour, & qu'alors nous repriſſions le chemin du château... Seroit-ce un mal? ... Il me ſemble que nous avons commencé une choſe dont nous ne verrons jamais la fin. J'aimerois mieux chercher une épingle dans un grenier à foin, qu'un papillon dans ce grand monde. On ne pourroit rien faire de plus pour la belle Danaë des grecs. Il eſt vrai que le papillon eſt princeſſe de naiſſance, & par conſéquent, un animal d'importance; mais tandis qu'elle n'eſt que

papillon, elle eſt bien moins qu'une marionette. Quand la princeſſe Cacamacha paroît, on eſt sûr de trouver Lolotte derrière la toile. C'eſt une ſatisfaction pour le domeſtique du galant. Mais un papillon n'a pas de Lolotte à ſa ſuite... Vous riez, monſieur, vous trouvez mon raiſonnement drôle? il n'eſt pourtant pas ſi ſot... Je conviens que madame Rayonante vous a promis de grandes choſes. Mais promettre eſt un article, & tenir en eſt un autre, diſoit Jean à Pérette... Dona Mergélina n'eſt pas tant à dédaigner, parce que cent mille ducats ſont toujours appétiſſans. Quand il y en auroit quelques-uns de moins, qui ſait ſi cela ne vaudroit pas encore mieux que la principauté que le papillon bleu doit vous apporter en mariage? Si on examinoit les choſes de bien près, on verroit peut-être que dona Mergélina eſt une nièce de la fée Fanfreluche. Et quoique cette Fanfreluche ſoit la plus vieille, la plus décharnée & la plus méchante de toutes les fées, elle peut pourtant d'un ſeul coup de baguette changer en rubis toutes les tuiles de votre château.

Cela peu être vrai, mais conviens à ton tour que Mergéline eſt trop laide pour qu'on

puiſſe lui accorder le moindre ſentiment d'amour.

J'avoue qu'elle n'eſt pas la plus belle de ſon ſexe. Cependant ſi vous l'avez examinée de bien près, vous devez avoir apperçu ſur ſon viſage...

Beaucoup de dartres, de rouſſeurs & de marques de petite vérole.

Ah! monſieur, vous n'examinez que la ſuperficie des choſes. La beauté reſſemble à une fleur qui ſe fanne d'abord après le printemps. La violette qui n'a qu'une apparence très-médiocre, vaut mieux que le paſſe-velours... Vous êtes prévenu contre mademoiſelle Mergéline. Elle n'eſt pas ſi déſagréable que vous vous l'imaginez. Je conviens qu'elle eſt un peu boſſue; & qu'au premier abord on croiroit que ſes cheveux ſont rouges; ſi on les conſidère dans un certain jour, ils paroiſſent plutôt couleur de roſe; & cette couleur ne lui ſied pas mal. Bref, ſi j'étois à la place de monſieur, je ferois comme le borgne. J'ouvrirois un œil du côté des cent mille ducats, & je fermerois celui qui ſe trouveroit vis-à-vis de mademoiſelle Mergéline. L'argent dirige l'univers entier. Point d'argent, point de ſuiſſe: voilà où je m'en tiens. Les ſoixante-dix

ſages de l'Orient viendroient me dire le contraire que je n'en démordrois pas.

Don Silvio avoit eu la complaiſance d'écouter une partie du babil de ſon domeſtique qui jaſa des heures entières. Il calculoit d'avance ce qui lui reviendroit du mariage que ſon maître contracteroit avec la nièce de la fée Fanfreluche. Aux dépens des cent mille ducats de Mergéline, il bâtiſſoit les plus beaux châteaux qui aient été faits en Eſpagne.

Il étoit ſi occupé de ſes projets, qu'il parla long-temps ſans s'appercevoir que Silvio s'étoit endormi. Comme il n'étoit pas habitué à s'entretenir avec lui-même, il ſe tut, tira un flacon de ſon havreſac, but un coup, & ſuivit l'exemple de ſon maître.

CHAPITRE XXI.

Réveil déſagréable de Pédrillo.

PÉDRILLO ronfloit encore, lorſque ſon maître ſortant d'un ſommeil où il avoit été très-agité, s'élança ſur lui tout-à-coup, & lui dit, en le prenant à la gorge... Maudit nain! rends-moi mon portrait, ou tu es mort.

Hai ! Au ſecours ! Au meurtre ! Au feu ! Au voleur ! On m'aſſaſſine ! s'écria Pédrillo en donnant des coups de pieds & des coups de poing. Il ne devinoit pas pourquoi on le réveilloit de la ſorte.

Rends-moi ma princeſſe, te dis-je, ou...

Eh ! Par tous les diables ! Je crois que c'eſt vous, monſieur don Silvio ! Etes-vous donc poſſédé de l'eſprit malin ? Pourquoi attenter ainſi à ma vie ? Avec vous, on n'eſt pas sûr un inſtant de ſon exiſtence. Comment ! Qu'eſt-ce donc, demanda Silvio, honteux & conſterné... Eſt-ce toi, Pédrillo ? . . .

Ce n'eſt pas de jeu, monſieur mon maître. Vous faites ſemblant de ne pas me connoître. Où avez-vous appris à ſurprendre les gens dans le ſommeil ? Si vous prenez les choſes ſur ce pied-là, je me démets dès ce moment de mon emploi. Aidera qui voudra votre grandeur à chercher le papillon bleu.

Où ſuis-je ? Qu'entends-je ? Eſt-ce un ſonge ? Non. Il eſt bien vrai que je retrouve ici... mon ami Pédrillo.

Je vous rends grâce, monſieur le gentilhomme. Pédrillo eſt bien ſenſible à l'honneur que vous lui faites. Mais ſi c'eſt ainſi que vous traitez vos amis, vous ne trouverez

pas mauvais... Oh ! Je parie qu'il y a encore des nains & des ſalamandres en jeu.

Calmes-toi, mon cher Pédrillo, tu n'as rien à craindre. Je jure, par ma belle princeſſe, que mon intention n'étoit pas de te faire mal... Je ne ſais comment le Nain-vert m'a échappé au moment qu'il étoit en mon pouvoir, ni comment il a pu te ſubſtituer.

Ne l'avois-je pas dit ? Nous y voilà... le Nain-vert. Il y a long-temps que j'ai penſé que dès que nous ſerions hors du château, le diable nous feroit pourſuivre par tous les dragons, les géans & les nains-verts de l'enfer. Mais à propos, Monſieur, il me ſemble que le Nain-vert a été métamorphoſé en curedent. La reine des ſalamandres n'eſt guère jalouſe de tenir ſa parole. On ne doit médire de perſonne ; mais je veux être un menteur ſi vous n'êtes pas ſa dupe.

Et vous, vous-êtes un inſolent M. Pédrillo. Apprenez que vous pourriez vous repentir d'avoir parlé avec tant d'irrévérence...

Il n'y a pas cinq minutes que vous étiez ſur le point de m'étrangler, parce que, comme vous le dites vous même, vous me preniez pour le Nain-vert. Je dis, ou le Nain-vert eſt curedent, ou il n'eſt pas curedent. S'il eſt curedent, vous n'avez pu vous

loir l'étrangler, parce qu'on n'étrangle pas un curedent : & vous n'avez pu me prendre pour le Nain-vert, parce que je n'ai pas l'air d'un curedent. J'ajoute que ſi le Nain-vert n'eſt pas curedent, la fée Rayonante en a, &c... Ma concluſion n'eſt-elle pas juſte ? Monſieur a-t-il quelque choſe à répliquer ?

Tu es bien habile, Pédrillo. Mais écoute-moi à ton tour ; & puis nous verrons quelle conſequence nous aurons à tirer.

CHAPITRE XXII.

Que ne peut l'illuſion !

APRÈS que Pédrillo eut promis de ſe taire, Silvio commença ainſi. — Tu étois à peine endormi que...

Un petit moment, Monſieur, vous étiez endormi vous-même long-temps avant moi.

Je te dis, moi, que j'étois éveillé : & cela doit te ſuffire... Après avoir réfléchi à tout ce qui nous étoit arrivé, une ſylphide a paru devant moi. — Une ſylphide ! s'écria Pédrillo, en regardant fixement ſon maître. — Oui, une ſylphide, continua tranquillement

notre héros ; & une des plus belles qui ait jamais paru aux yeux d'un mortel. « Don » Silvio, m'a-t-elle dit, je ſais qui tu cher- » ches. Viens avec moi : je te préſenterai à » l'objet qui captive ton cœur ; mais à con- » dition que tu ne ſeras pas inſenſible à ce » bienfait ». Je ferai tout ce que vous exigerez de moi, m'écriai-je, en me jetant à ſes pieds, pour vous témoigner ma reconnoiſ- ſance... « Je ne te demanderai rien que tu » ne puiſſes faire, reprit la ſylphide ; mais, » avant tout, allons voir ta belle princeſſe. » Nous ſerons bientôt d'accord ſur le reſte ». En diſant cela, elle détacha une roſe du bouquet qui couvroit ſon ſein, & la jeta par terre. Au même moment, cette roſe ſe changea en un char de nacre de perle, par- ſemé d'émeraudes : il étoit attelé de douze oiſeaux du paradis. Je me plaçai à ſes côtés, & quelques minutes après, nous deſcen- dîmes dans un lieu enchanté. Je ne finirois jamais, ſi je voulois t'en détailler tous les agrémens.

Oh ! monſieur, je vous prie de continuer. Je me paſſerois de manger toute la journée pour vous entendre raconter.

Repréſente-toi une plaine immenſe, où l'art des fées a réuni tout ce que l'imagina-

tion la plus brillante peut ſe figurer d'agréable. La beauté de ces lieux ſurpaſſoit tout ce que les poëtes ont dit de Tarante, de la Theſſalie & de l'aimable réduit de Daphné. Des ruiſſeaux argentés ſerpentoient agréablement dans des prés émaillés de fleurs. On alloit dans de petits labyrinthes entrelacés de myrthe, de jaſmin & de chevrefeuille, par des allées touffues de tilleuls & d'orangers. Ah ! Pédrillo, tout ce qui annonce la félicité ſe trouvoit réuni dans cette délicieuſe ſolitude qui paroiſſoit n'être conſacrée qu'à l'amour & aux amans. Des troupes de jeunes nymphes, en habits de gaze, folâtroient deſſous les myrthes, ou danſoient avec de petits amours ſur des tapis de fleurs, ou ſe baignoient voluptueuſement dans des ſources de criſtal.

Monſieur, il y a lieu de croire que vous êtes né ſous une heureuſe étoile. Tubleu ! Vive la ſylphide. C'eſt un être bien différent de cette maligne ſalamandre qui ſe plaiſoit à nous mettre dans l'embarras, & à nous faire tomber dans les foſſés de grenouilles. Encore ſi vous m'aviez emmené avec vous !, Lorſqu'il eſt queſtion de quelque partie agréable, perſonne ne penſe à moi.

Ce n'eſt pas tout, continua Silvio. Il ne

faut pas annoncer la victoire avant la fin du combat, disoit le sage Solon... Mes regards se fixoient sur tous les objets qui concouroient à donner de l'agrément à ce séjour enchanté. J'apperçus une nymphe assise sur un banc. Elle jouoit avec un papillon qu'un fil d'or presqu'imperceptible tenoit attaché à son bras. Ciel! Que devins-je, quand, en m'approchant plus près, je vis que ce papillon étoit ma belle princesse. Oui, c'étoit précisément ce papillon bleu aux aîles d'azur que nous cherchons... « Es-tu le jeune che-» valier, me dit la nymphe, qui voyage » sous la protection de la fée Rayonante, » dans le dessein de rendre au papillon bleu » sa forme naturelle ? » C'est moi-même, répondis-je, belle nymphe. Oui, c'est moi; & je suis prêt à vous sacrifier ma vie, si... « Oh! Je ne te demande pas ta vie, me » dit-elle, en m'interrompant. Si tu peux » me prouver que tu es réellement Don » Silvio de Rosalva, le papillon bleu est à » toi... Parlez divine nymphe, quelle preuve » exigez-vous ?... Faites-moi voir le portrait » de la princesse. Si tu es Don Silvio tu » l'as... Je n'exige aucune autre preuve ». — Ah! malheureux! où étoit, dans ce fatal moment, la fée bienfaisante ? Où étoit ma

protectrice ? ... Je lui ai donné le portrait. A peine l'a-t-elle eu que j'ai vu : pourrai-je le dire ? j'ai vu, au lieu de la belle nymphe, l'épouvantable Nain-vert. Ce petit monstre ! Il étoit transporté de joie ; il sautoit & dansoit de plaisir. Il tournoit & retournoit mon trésor dans ses affreuses mains. Il me montroit les dents & me disoit d'un ton moqueur... « Je possède enfin ce que je desirois. » Apprens, foible rival, que la possession » de la belle princesse n'est dûe qu'à celui » qui sera muni de ce portrait. Il ne te reste » plus aucun espoir. Va : ce n'est qu'à ma » joie & à mon ravissement que tu dois la » conservation de ta vie ; mais souviens-toi » que j'observerai rigoureusement tes dé- » marches. Je saurai pénétrer tous tes desseins » & les traverser. Si tu entreprends quelques » témérités auprès de mon amante, ta perte » est assurée ».

Juge, Pédrillo, juge de ma fureur. Ce discours me transporta de colère. Je voyois mon cher portrait au pouvoir de ce détestable nain. Je m'élançai tout-à-coup sur lui, résolu, ou de perdre la vie, ou de r'avoir ma princesse.

Votre projet étoit louable, Monsieur ; mais pourquoi falloit-il que je fusse mis en

jeu ; & au moment qu'il fut queſtion d'étrangler ?

C'eſt ce que je ne puis moi-même concevoir. Je terraſſois le Nain, & quand j'ai été ſur le point de l'égorger, j'ai reconnu ta voix ; & mes yeux me confirment que c'étoit toi qui te débattois ſous mes mains. Le Nain avoit diſparu ; & je me retrouvai dans l'endroit où la ſylphide étoit venue me chercher.

Où étoit donc cette ſylphide, pendant que vous vous querelliez avec le Nain-vert ?

Je l'ignore. A peine étois-je deſcendu du char que la ſylphide & tout l'équipage ont diſparu.

Voilà une hiſtoire bien déſagréable... Elle commençoit ſi bien ! Qu'il eſt dommage qu'elle ne finiſſe pas mieux ! Mais... s'il m'étoit permis de faire une queſtion... Croyez-vous, Monſieur, que la choſe... que toutes ces circonſtances ſoient véritablement arrivées ?

En puis-je douter ? J'étois éveillé quand la ſylphide eſt venue ; je l'ai vue de mes propres yeux. — J'avois l'uſage de mes ſens & de la ſaine raiſon. Oh ! oui, je crois qu'il eſt très-vrai que j'étois éveillé ; & ſi cela eſt...

Voilà préciſément la queſtion. Je penſe, moi... Enfin je penſe ce que je penſe.

Tu penſes que ce n'eſt qu'un rêve? Plût à Dieu! Mais...

Lorſque vous me dites que vous aviez vu la fée Rayonante, je crus d'abord que ce n'étoit qu'un ſonge. Mais quand vous m'eûtes fait voir le portrait de la princeſſe, je me rendis : on ne peut pas aller contre de ſi fortes preuves. Si vous pouviez me montrer actuellement une plume d'un de ces oiſeaux du paradis qui traînoient votre char, je dirois que tout ce que vous venez de raconter eſt vrai... Mais... Oui, c'eſt cela même... Que nous ſommes... que je ſuis imbécille!... Tournez-vous un peu, monſieur le chevalier... Ne l'ai-je pas deviné? Ne voilà-t-il pas le portrait que le Nain-vert vous a enlevé?

O raviſſement! s'écria Silvio, lorſqu'il trouva le portrait dans l'endroit où il le portoit ordinairement. — Tu as raiſon, Pédrillo. Où ſuis-je? Eſt-ce bien vrai? N'eſt-ce pas une illuſion? comment as-tu pu faire cette heureuſe découverte, mon cher Pédrillo? Tes yeux ont été guidés par la puiſſante fée Rayonante,

Pour cette fois, Monſieur, je crois que vous faites trop d'honneur à votre fée Rayonante. Je parierois tout ce que j'ai que le nain n'a vu ni le papillon bleu, ni votre portrait. Au reſte, quand vous vous diſpoſerez à dormir, j'aurai ſoin de m'éloigner de votre perſonne, parce qu'il n'eſt point amuſant de terminer, étant éveillé, les querelles que vous avez en rêve avec le Nain-vert.

Silvio enchanté de poſſéder ſon portrait, applaudit en ſouriant au badinage de ſon valet. Après s'être entretenus quelque temps de rêves ſinguliers, ils s'enfoncèrent dans la forêt, pour s'y repoſer à l'ombre.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui ſe paſſoit à Roſalva.

Nous interromprons un inſtant le fil hiſtorique du voyage de notre jeune héros, pour raconter ce qui ſe paſſa après ſon départ au château de Roſalva.

Nous en étions à Maritorne qui fut effrayée de ſe trouver dans le bois au lever du ſoleil, tandis qu'on attendoit au village ſon retour & l'arrivée du chirurgien. Elle chercha long-temps quelqu'excuſe qui pût au moins pallier ſa négligence, lorſqu'on la queſtionneroit ſur les motifs de ſon retard, mais elle n'en trouva point. Elle étoit prête à ſe livrer aux fureurs du déſeſpoir, lorſque Jacob ſon amant s'éveilla. Il demanda avec vivacité à ſa maitreſſe, quel pouvoit être le ſujet de ſes lamentations. La tendre Maritorne détailla d'une manière bien touchante l'embarras où elle étoit, & la répugnance qu'elle avoit à retourner chez Dona Mencia dont la commiſſion n'étoit pas faite. N'eſt-ce

que cela, ma mie? lui dit Jacob. Tu ne dois pas te chagriner pour cette bagatelle. J'aurai bientôt imaginé un expédient qui te tirera d'affaire. Je connois particulièrement maître Blas le chirurgien. Il eſt amoureux d'une fille fraîche & jolie comme toi, qui demeure dans une ferme ſituée à un quart de lieue de ſon village. Le chirurgien Blas, qui pince très-bien la guittare, va toutes les nuits chanter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Cours actuellement chez lui, & tu diras que tu es venue le chercher vers minuit, mais qu'il n'y étoit pas. Tu feras la même hiſtoire à Dona Mencia, & tout ira bien.... Ecoute! Maritorne, ma mie, ne t'égare pas dans le bois avec maître Blas. Il en ſait aſſez pour faire prendre le mauvais chemin à une jeune fille. Sambleu! Si j'apprenois quelque choſe.... Je ne me poſſéderois plus....

Maritorne tranquilliſa ſon amant le mieux qu'elle le put. Ils ſe ſéparèrent après s'être donné de nouveaux témoignages d'amour, & que Jacob eut prouvé à ſa maîtreſſe qu'il étoit digne de toute ſa conſtance.

Il étoit environ ſix heures du matin, lorſque Dona Mencia s'éveilla. Son impatience avoit hâté le terme de ſon ſommeil. Elle

attendoit avec une tendre agitation le moment qui devoit l'enchaîner par les liens ſacrés de l'hyménée. L'avenir lui promettoit des réveils bien plus doux. Après s'être mouchée & regardée dans un petit miroir qui reſtoit ordinairement ſur ſa tabl e nuit, elle offrit ſon ame à Dieu & ſortit de ſon lit. Elle ſe reſſouvint alors de l'accès de fièvre que ſon neveu avoit eu la veille. La crainte que cet accident ne mît quelques obſtacles à ſon mariage, ou au moins ne retardât l'accompliſſement de ſes chaſtes déſirs, lui donna un moment de triſteſſe & d'agitation. Elle prit un deshabillé galant, un peignoir de mouſſeline fine attaché ſous ſon menton avec un ruban ſouci, & vola à l'appartement de ſon neveu. Il eſt difficile de ſe peindre la ſurpriſe de la vieille dame, lorſqu'elle ne trouva ni don Silvio ni ſon domeſtique. Elle parcourut des yeux tous les recoins de la chambre, où elle croyoit qu'un violent tranſport auroit pu les jeter l'un & l'autre. Elle viſita en déſeſpérée toute la maiſon, fit aſſembler ceux qui s'y trouvoient, & jeta la conſternation dans leurs eſprits, en leur apprenant que don Silvio ſon neveu s'étoit enfui. O vous, ames ſenſibles! Vous, qui fûtes enchaînés ſous les loix de l'amour!

repréſentez-vous la ſituation de la tendre & malheureuſe Mergéline. Cette nouvelle déchira ſon cœur. Ses yeux annonçoient le trouble & l'inquiétude qui règnoient dans ſon ame. Dona Mencia reſta long-temps immobile. On n'entendoit retentir tout le château que de ſoupirs d'amertume, de gémiſſemens & de ſanglots. La dame Béatrice paroiſſoit cependant moins troublée que les autres. Elle avoit depuis long-temps des vues ſur Pédrillo, auquel elle ne croyoit pas être indifférente. Elle ne pouvoit s'imaginer qu'il auroit eu la cruauté de partir pour un ſi long voyage ſans lui faire ſes tendres adieux. Je parie, dit-elle, qu'ils ſont dans le cabinet de verdure, ou qu'ils ſe promènent dans le parc. A ces mots, tout le monde ſortit comme un éclair. Chacun alla faire des recherches d'un côté oppoſé. On parcourut le jardin & les bois ſans qu'on pût même découvrir aucune trace. La groſſe Maritorne, qui arriva pendant le trouble, ſe mêla, ainſi que maître Blas, parmi ceux qui cherchoient. Elle faiſoit ſemblant de n'être occupée que du jeune ſeigneur don Silvio. Elle avoit mis le chirurgien dans ſa confidence pour ce qui lui étoit arrivé pendant la nuit : & ce chirurgien avoit reçu d'avance

le paiement de ſa diſcrétion. Maritorne ne pouvoit rien refuſer pour ſe ſouſtraire aux dures réprimandes de ſa maîtreſſe.

Le nombre des affligés en apparence étant ainſi augmenté, on viſita non-ſeulement le cabinet de verdure, le jardin & le parc, mais on parcourut les bois & les champs voiſins. Quand on fut obligé de reprendre le chemin du château, le déſeſpoir & les ſanglots redoublèrent. Dona Mencia fit entrer la troupe dans une grande ſalle pour tenir conſeil ſur une aventure ſi extraordinaire. On agita cent matières différentes. Chacun tiroit des conjectures & étoit d'un avis oppoſé. Tout le monde parloit à la fois. Le bruit devint ſi grand, que perſonne ne s'entendit plus. Cependant la préſence & le ton de Monſieur Rodrigue en imposèrent; ſon avis fut qu'on réfléchît un moment, & qu'enſuite on expliqueroit l'un après l'autre avec modération, à haute & intelligible voix, ſon ſentiment & le parti qu'il y avoit à prendre dans un événement de cette importance. Monſieur Rodrigue étoit grand orateur, & joignoit à la facilité de s'énoncer une voix qui auroit été une aſſez bonne haute-contre dans le chœur d'une cathédrale. Maître Blas & lui furent élus

chefs du tribunal. La ſéance dura juſqu'à deux heures après-midi. Lorſqu'il fut queſtion de recueillir les voix, le tumulte recommença ; chacun vouloit ſoutenir ſa thèſe ; & ce ne fut qu'après que la dame Béatrice & maître Blas eurent rétabli le calme, qu'on conclut : *qu'il étoit impoſſible de ſavoir ce que don Silvio & ſon domeſtique étoient devenus ; & que, comme il étoit trois heures paſſées, & que tout le monde étoit exténué de faim & de fatigue, on ſerviroit le dîner ; ſauf à s'aviſer à l'iſſue d'icelui ſur de nouvelles recherches, & prendre toutes les meſures convenables en pareil cas.*

CHAPITRE II.

Déjeûner. Jalouſie de don Silvio.

TANDIS que nos voyageurs ſe repoſoient, Pédrillo fit ſentir à ſon maître qu'il étoit de l'avis d'Aſclépiade & de pluſieurs autres célèbres naturaliſtes, qui penſoient que pour pouvoir ſoutenir les fatigues d'un long voyage, il falloit chaque jour ſe conforter l'eſtomac par un bon repas....

Lorſque nous ſommes partis, nous n'avions

pas le temps de nous ébattre à table ; ainſi, Monſieur le chevalier, j'eſpère que vous ne trouverez pas mauvais que nous reprenions ici des forces & du courage.

Don Silvio n'eut rien à objecter à l'avis de ſon valet. Celui-ci, après avoir choiſi une place commode pour le repas, ouvrit ſon havreſac, & en ſortit un bon gros pâté bien conditionné que la dame Béatrice avoit apporté de Xelva pour faire un plat d'entremets au repas de noce....

Je vois votre ſurpriſe, Monſieur, & je devine à votre air que vous ne pouvez comprendre comment ce pâté eſt tombé entre mes mains. La pauvre dame Béatrice!.. Ha, ha, ha....comme elle ſera étonnée quand elle s'appercevra que les oiſeaux ſont dénichés? Vous voyez, ſeigneur don Silvio, qu'il eſt ſouvent eſſentiel de ſe faire aimer de toutes les perſonnes qu'on fréquente. Si je n'avois pas mérité l'eſtime & la confiance de la dame Béatrice, nous pourrions actuellement contenter notre appétit avec des glands & des faines : ce qui ne me ſemble pas fort appétiſſant.

Elle t'a donc donné ce pâté elle-même ? Non pas préciſément ; mais je paſſai hier au ſoir près d'elle quand elle alla à l'office.

Elle me fit ſigne d'y venir. Nous jasâmes quelque temps enſemble, & pendant la converſation.... Non, je ne puis feindre avec vous, monſieur.... Hé bien! Je vous avouerai donc ingénument que je voulus lui voler un baiſer. Elle détourna vîte la tête comme pour l'éviter & me dire des injures analogues à ma témérité : elle tendit même ſon bras pour me donner un ſoufflet. J'ai employé tout mon ſavoir pour l'appaiſer & j'y ſuis parvenu. Pour ſceller notre réconciliation, elle m'a donné une cuiſſe de dinde. Au moment que je reçus ce bienfait, j'apperçus dans l'armoire le pâté, ſur lequel je jetai un œil de convoitiſe. Remarquez bien, je vous prie, monſieur, de quelle manière je ſuis venu à bout de m'en emparer. Vous ne vous ſeriez pas douté de mon adreſſe; mais quand il eſt queſtion de vous ſervir, il n'eſt rien que je ne faſſe. Oui, s'il le falloit, j'irois à Rome voler la mule du pape.

Béatrice ne s'eſt-elle pas munie de la clef de l'office?

Voilà préciſément ce qui rendoit le reſte difficile. Après m'être bien aſſuré que tous ceux qui étoient dans le château dormoient, j'ai été, ſans faire du bruit, à la porte de ſa chambre. J'ai mis mon oreille au trou de

la ſerrure ; & quand je l'ai entendue ronfler, j'ai ouvert la porte bien doucement, bien doucement, je me ſuis gliſſé du côté de ſon chevet, où j'ai trouvé, en tatonnant, l'anneau qui raſſemble ſes clefs ; la clef de l'office en mon pouvoir, le pâté étoit à moi. Ah ! Seigneur don Silvio, quel plaiſir d'empaqueter un pâté dont le parfum porte au nez de ſi douces ſenſations.... Voilà, pour vous montrer que je n'ai rien oublié, ajouta-t-il, en tirant de ſon havreſac un gros flacon de vin de Canaries... S'il n'eſt pas le meilleur de ſon eſpèce, je conſens à ne boire que de l'eau. — Pédrillo ceſſa quelque temps de parler pour mieux manger. Le tiers du pâté fut bientôt mangé. Il décoiffa ſon flacon, & but pluſieurs fois à la ſanté de la dame Beatrice. Il devint peu à peu ſi gai, qu'il ſe mit à chanter de toutes ſes forces. Il faiſoit ſauter ſa bouteille, en s'écriant : vivent les fées, vivent les princeſſes & les papillons. Qu'il eſt agréable de voyager quand on eſt muni d'un havreſac bien lardé. —

Pour en revenir, je diſois que.... Mais, quoi !.. Qu'avez-vous donc, monſieur ?... Vous ne paroiſſez guère diſpoſé à vous réjouir. Vous ne buvez ni ne mangez... Allons, allons. Vertubleu ! point de mélancolie. A quoi

cela conduit-il ? à rien. Profitons de la vie. Réjouiſſons-nous tandis que nous ſommes garçons. Qui ſait ſi nos femmes ne nous priveront pas du plaiſir de boire... A ta ſanté, ma chère Béatrice, à ta ſanté... Allons donc, monſieur. On aura aſſez le temps de baiſſer les oreilles quand il n'y aura plus rien dans la bouteille.

Mon cher Pédrillo, réjouis-toi tant que tu le pourras ; mais ne fais aucune attention à moi. Je te félicite de ta gaieté. Si tu étois à ma place, tu en aurois moins.

Pourquoi, monſieur ? Que vous eſt-il encore arrivé de fâcheux ?

Ah ! Pédrillo, pourrois-je oublier que le terme de mon bonheur eſt encore éloigné ? Qui ſait combien j'ai d'obſtacles à ſurmonter ! Je t'aſſure que ſi les promeſſes de la fée Rayonante ne me ſoutenoient, je ſuccomberois à mon déſeſpoir & à la triſteſſe de mes penſées.

Nous en préſerve le ciel & notre dame de Guadeloupe, s'écria Pédrillo, en laiſſant tomber ſa bouteille ! Réfléchiſſez-vous à la terreur que ce langage peut m'inſpirer ? Puiſque vos malheurs ne ſont que dans l'imagination, vous pouvez les éviter. Pourquoi prendre plaiſir à ſe chagriner ? Pour moi,

quand je me porte bien, & que j'ai de quoi boire & manger, je ſuis alerte, gai & content. Je ne m'occupe jamais de l'avenir, quand il ne m'offre pas de riantes images. Je ne m'inquiète pas plus du temps qu'il fera demain, que ſi je n'euſſe jamais été ni crotté ni mouillé.

Comment peux-tu exiger que je me livre à la gaieté, ou que j'éprouve même un inſtant de repos, lorſque mon eſprit & mon cœur ne ſont occupés que des dangers auxquels ma chère princeſſe eſt expoſée? Hélas! tu ſais, Pédrillo, tu ſais qu'elle erre dans le monde ſous la forme d'un papillon... Qui ſait?... Cette forme eſt peut-être la plus funeſte à l'amour & la plus dangereuſe pour moi.

Dangereuſe, monſieur? Quels dangers peut vous faire courir un papillon? Vous m'avez dit qu'il étoit à l'abri de la voracité des hirondelles, &....

Il eſt bien vrai que la fée m'a aſſuré que j'étois aimé de la princeſſe; mais... qui peut me répondre de la conſtance de ſon amour; qui peut me répondre de ſa fidélité? Qui peut m'aſſurer que ſes feux ſi rapidement allumés ne s'éteindront pas de même, ou que (& c'eſt ce qui me fait frémir) je ne perde

out-à-coup le fruit de l'impreſſion que je dois avoir fait ſur elle, lorſqu'elle voltigeoit légèrement autour de moi? Rien ne peut diſſiper mes inquiétudes & mes allarmes. Grands dieux! aura-t-elle aſſez de force pour réſiſter à la ſéduction? Ne ſuccombera-t-elle pas aux guerres qu'on lui livrera ſans-ceſſe? Cruelle penſée! Que ne ſuis-je à portée d'écarter les téméraires qui...

Pour le coup, ſeigneur don Silvio, j'y perds mon latin... C'eſt un fait, vous dis-je... Cependant, j'ai de la peine à comprendre... En vérité, monſieur, on s'y perd: on ne ſait plus à quoi s'en tenir. La forme de papillon eſt une forme dangereuſe, dites-vous: & vous craignez la ſéduction. Vous avez peur qu'on ſurprenne ſon cœur, tandis qu'elle eſt papillon. C'eſt en vérité pénétrer bien avant dans la matière... Il n'y a plus à en douter... C'eſt de la jalouſie... Oui, vous craignez que d'autres papillons n'approchent le vôtre de trop près... Hi, hi, hi. Etre jaloux d'un papillon! C'eſt une eſpèce de jalouſie inouïe. Il y a apparence que quand elle ſera princeſſe, vous ſerez auſſi jaloux des puces qui ſe promèneront par-ci par-là dans ſes cotillons.

Ecoute, Pédrillo, dit le chevalier d'un air

ſérieux, je m'apperçois que tu veux faire le plaiſant, & rien n'eſt plus inſoutenable que les plaiſanteries déplacées... N'as-tu jamais lu l'hiſtoire du Bourgeon ou celle de l'éternel Printemps ?

Du prince Bourgeon ? Nenni ma foi, je ne le connois pas. C'eſt la première fois que je l'entends nommer.

En ce cas-là, tu ne connois pas non plus l'isle des papillons ?

Des papillons qui reſſemblent au vôtre ?

Oui... Apprends que ces papillons ſont une eſpèce de gènies ailés. Leur beauté ſurpaſſe celle des divinités. Ils ſont auſſi tendres que l'amour, mais auſſi légers & auſſi inconſtans. Ils volent de conquêtes en conquêtes. A peine tel papillon a-t-il juré à ſa belle une fidélité éternelle, qu'on le voit empreſſé près d'une nouvelle maîtreſſe à qui il proteſte qu'il n'a jamais aimé qu'elle. En un mot, le même jour, la même heure, le même inſtant voit naître ſa flamme, la voit croître & s'éteindre.

Voilà une plaiſante manière d'aimer... Ces papillons parlent donc ?

Ne t'ai-je pas dit que ce ne ſont pas des papillons ordinaires; mais une eſpèce de ſylphes qui, au ſentiment d'un certain naturaliſte Arabe, proviennent des amours ſecrets

d'une ſylphide & d'un jeune faune. Ces petits individus tiennent de leurs mères la beauté & une jeuneſſe éternelle; l'inconſtance leur vient de l'héritage paternel.

Ah, ha, je me rappelle, s'écria Pédrillo... Oui, c'eſt cela même, je comprends à merveille. J'ai ſouvent vu dans le cabinet de madame de ces poupées ailées dont vous parlez. On lit au bas de leur portrait... Amours de Flore & de Zéphire... Je n'ai jamais rien vu de ſi beau; mais je n'ai pas oſé les examiner à mon aiſe, parce que notre vicaire dit que c'eſt pécher que d'arrêter ſes yeux ſur de pareils objets .... Celui qui a la hardieſſe de parler ſeul a toujours bon droit... Entre-nous, monſieur, ce vicaire n'eſt pas plus froid qu'un autre. Devineriez-vous avec qui je le trouvai dernièrement?.... Avec la groſſe Maritorne. Tubleu! ils ne diſoient pas enſemble des *Patenotres*... Vous pouvez m'en croire, le fait eſt certain... Le diable m'emporte ſi j'en dis davantage ... Malheur à celui qui parle ſur le compte de ces meſſieurs.

Je t'en conjure, cher Pédrillo... Confie-moi ce que tu as vu : je te jure un ſecret inviolable.

Pardonnez-moi, monſieur. Je n'oſerois

vous le dire... Si c'eût été la dame Béatrice... encore cela pourroit paſſer... Mais... Maritorne! la groſſe Maritorne! Fi! M. l'abbé, c'eſt indigne.

C'en eſt aſſez, interrompit Silvio en rougiſſant, je n'en veux pas ſavoir davantage... Parle-moi de ce que tu as vu en peinture dans le cabinet de ma tante.

C'eſt bien dit. Pourrois-je m'en reſſouvenir? ... Cela me vient... Je n'oſois donc pas regarder fixement ces peintures; mais j'entrevis, du coin de l'œil, que mademoiſelle Flore étoit repréſentée dans un bain à mi-corps. Comme elle ſe croyoit ſeule, elle étoit nue comme un ver. Monſieur Zéphire ſon amant étoit aſſis au deſſus d'elle ſur un nuage, & lui lançoit des regards ſi vifs qu'on auroit dit qu'il alloit la dévorer des yeux. Une troupe de petits bons hommes ailés voltigeoient autour d'eux & s'entrebattoient à coups de roſes.

Apprends que ces papillons ſont captifs par un enchantement que la jalouſie de l'amour leur a attiré. Ils perdent leur forme auſſi-tôt qu'ils ont l'imprudence de ſortir de l'île où ils ſont nés: ils deviennent papillons, ſe mêlent & ſe confondent avec tous les inſectes qui portent ce nom. Leur penchant inſurmonta-

ble pour les querelles amoureuſes les a ſouvent rendus bien redoutables ; car lorſqu'ils parlent...

Ils parlent donc ? Que cela doit être plaiſant ! ... Un papillon qui parle ! ... : Par S. Bonaventure, que n'en ai-je un ſeul en mon pouvoir ! J'aurois bientôt fait une fortune brillante... Il eſt vrai que dans de pareilles circonſtances, monſieur ne doit pas être bien tranquille. Vous n'avez pas tant de tort qu'on l'auroit pu penſer. Un papillon qui parle, qui eſt un ſylphe & qui peut, au moment qu'on y penſe le moins, devenir un beau garçon... Peſte ! Il n'y a pas là à badiner. Il eſt très-poſſible que la princeſſe faſſe connoiſſance avec un de ces petits Lutins. Et puis ils ſe repoſeront ſur un arbriſſeau. Ils jaſeront enſemble... Un diſcours en amène un autre. On ſe rapproche inſenſiblement. On ſe trouve ſi près. Et ainſi de fil en éguille on en vient... Vous me comprenez ? ... L'humanité eſt fragile. Si le pauvre petit animal oublioit qu'il eſt votre amante, un inſtant ſuffiroit ...

Si je ne ſavois, répondit Silvio avec emportement, ſi je ne ſavois que tu ne comprends pas la force de tes expreſſions, je te punirois ſur le champ d'avoir eu la témérité de ſoupçonner la vertu de mon incompara-

ble princeſſe. Inſolent ! De quel droit oſes-tu inſulter un être ſi reſpectable & ſi auguſte ?... Si je ſuivois mon penchant...

Ah ! pardon, ſeigneur don Silvio, pardon ! Je veux mourir, ſi j'ai eu intention de vous déplaire... On n'oſe pas dire un petit mot que vous ne vous en fâchiez... On ne peut abattre un arbre ſans que les branches tombent. De deux choſes l'une. Ou vous êtes jaloux, ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes vous avez ſujet de l'être. Si vous n'en avez pas de raiſons, eh ! par tous les diables, que faites-vous de la jalouſie ?

Si je ſuis jaloux, comme tu le pretends, je ne le ſuis que de ſon cœur ; & je ſuis loin de penſer qu'elle voulût faire un pas qui dérogeât à la vertu la plus auſtère. Elle eſt deſtinée à moi ſeul : la fée Rayonante m'en a donné ſa parole ; & la princeſſe ſait qu'elle ne doit aimer que moi. Ainſi, je ſuis aſſuré de ſa perſonne ; & je me mépriſerois moi-même, ſi je pouvois douter un moment de ſa ſageſſe. Notre perſonne, dans le ſens que je l'entends eſt toujours en notre pouvoir, mais nos penchans ne dépendent pas de nous. Un autre pourroit jouir du cœur de ma princeſſe, tandis que je ne poſſéderois que ſes charmes.

En vérité, monſieur, je ne comprends pas vos diſtinctions. Vous ſéparez le cœur de la perſonne, & la perſonne du cœur : & il me ſemble à moi, qu'ils ſont inſéparables, que l'un ne va jamais ſans l'autre ; que ſi je poſſède la perſonne, je ſuis également poſſeſſeur du cœur... Mais je dis que ſi j'avois une femme qui ne m'aimât pas de tout ſon cœur, l'oreille me démangeroit terriblement, fut-elle la vertu même. Quand une fois... Doucement. Quel bruit ! N'entendez-vous rien, monſieur ?

Non. Qu'entends-tu donc ?

Ha, c'étoit quelque choſe qui ſe ſecouoit dans le feuillage... Il m'a ſemblé que le bruit venoit de ce côté-là... Peut-être n'étoit-ce qu'un oiſeau... Pourvu que ce ne ſoit pas un oiſeau de proie... Ecoutons ; monſieur... Je n'entends plus rien. Que diſions-nous tout-à-l'heure ? Ha, nous parlions de votre jalouſie. Je diſois donc que... Ciel ! Le bruit recommence... ſaint ange gardien ! Qui eſt-ce qui vient là ? Dieu, ſecourez-nous... ſainte Vierge, ne nous abandonnez pas... monſieur ! ... une naine ! .... une magicienne...

Tais-toi, lâche ! lui dit tout bas don Silvio qui appercevoit l'objet qui faiſoit peur à ſon domeſtique... Je crois que c'eſt une fée.

Une fée, dites-vous ? Elle eſt ſans doute

de l'eſpèce de celles qui paſſent par les cheminées. Elle reſſemble bien plus à une ſorcière qu'à...

Arrête ! Peut-être eſt-elle de mes amies, les plus belles fées ſe plaiſent ſouvent à paroître ſous la figure de vieilles femmes pour voir de quelle manière elles ſeront accueillies des jeunes gens.

Ha, ha, je vois à préſent ce que c'eſt... Hi, hi, hi, une bohèmienne, monſieur. Examinez-la attentivement, vous verrez que c'en eſt une. Elle vient à propos pour nous dire notre bonne aventure.

Ne te déconcertes pas, lui dit Silvio à l'oreille; mais je t'aſſure que c'eſt une fée. En tout cas, il faut prendre le parti le plus ſage. Quelle qu'elle ſoit, nous agirons comme ſi elle étoit fée: & nous ne riſquons rien.

Pendant cette converſation, la prétendue fée s'approchoit toujours. C'étoit, comme l'avoit dit Pédrillo, une vieille bohèmienne qui ne rôdoit point ſans raiſon dans cette forêt. Elle fut auſſi étonnée que nos voyageurs, lorſqu'elle vit un jeune homme de qualité parcourir ces déſerts avec ſi peu de ſuite.

✾

CHAPITRE III.

Ce qui ſe paſſa avec la Bohémienne.

DÈS qu'elle fut près d'eux, don Silvio ſe leva, la ſalua poliment, & lui demanda s'il pouvoit faire quelque choſe pour ſon ſervice.

Sainte Barbe ! s'écria-t-elle, que fait un ſi beau Monſieur dans ce bois... Vous êtes-vous égarés, ou cherchez-vous ? ...

Eh ! madame la bohémienne, interrompit Pédrillo, pas tant de curioſité s'il vous plaît. Nous ne vous avons fait aucune queſtion, ainſi laiſſez...

Tais-toi, impertinent ! s'écria don Silvio, en jetant un coup-d'œil furieux ſur ſon valet. Il eſt certain, ma bonne vieille, que la rencontre que vous faites auroit lieu de vous étonner, ſi vous ne ſaviez d'avance quel eſt l'objet que je cherche.

Hem ! grand'mère, n'eſt-il pas vrai que vous ſavez dire la bonne aventure ? Regardez un peu dans la main de monſieur, & dites-moi s'il a une phyſionomie heureuſe.

Je n'ai que faire de ſa main, répondit la vieille, je vois cela dans ſes yeux... Mon

Si vous voulez, y mettre un Ducat, je vous ferois des vers, qui vous feront grand plaisir.

beau monsieur, tout jeune que vous êtes, je parie que vous connoissez déjà l'amour... Vous rougissez ?... N'ai-je pas deviné ?

Tubleu ! la mère, vous lisez dans les yeux ? Cela étant, vous voyez sans-doute aussi que la princesse que monsieur aime est un papillon ?

Un papillon, reprit la bohémienne ? Je n'ai pas de peine à le croire... Est-il bien grand, mon beau monsieur ? Mange-t-il déjà seul ? Je me connois assez en papillons de cette espèce. Il fut un temps où j'en avois un bon nombre en cage à Séville... Il y a apparence que celui dont vous êtes amoureux s'est évadé, puisque vous le cherchez ?

Il me semble, la vieille, que vous en savez là-dessus plus que nous, reprit Pédrillo. Oh ! çà, puisque vous lisez tant de choses dans les yeux de monsieur le chevalier, regardez dans ses mains, & je parie que vous en lirez encore plus. Ouvrez la main, monsieur, si vous voulez bien... Eh bien ! commère, que dites-vous de ces linéamens ?

Ma foi, répondit la bohémienne, voilà une main bien blanche & bien potelée. Un moment, mon beau monsieur... Si vous vouliez y mettre un ducat, je vous dirois des vérités qui vous feroient grand plaisir.

Un ducat, demanda Pédrillo ? Peſte ! quelle commère... Je crois que vous avez envie de vous amuſer à nos dépens, & de boire quelques coups à la ſanté de mon maître... Un ducat ?... Si vous euſſiez encore dit un réal, on pourroit le riſquer... Me comprenez-vous bien... Nous ſavons ſans vous ce que...

Oh ! Je parie bien que non, reprit la vieille.

Tenez, ma bonne, voici un ducat. Ne faites pas attention aux propos de cet imbécille qui ne ſait ce qu'il dit.

Mon jeune monſieur, répondit la bohémienne, vous êtes ſi noble, ſi grand & ſi généreux dans tout ce que vous faites, que ſi j'étois encore ce que je fus jadis... J'ai eu mon temps comme une autre. On vieillit. Je me rappelle qu'on ne m'appeloit que la belle bohémienne, & que les jeunes meſſieurs de Tolède ſe diſputoient l'avantage de me tenir compagnie & de me donner des ſérénades. Alors, les doublons me venoient ſans que je m'en apperçuſſe.

Bha, Bha, que nous importe la manière dont vous paſsâtes vos quarts-d'heures, il y a cent ans. Quand le diable n'étoit encore qu'un enfant, vous aviez des dents dans la

bouche... Mais vous tenez notre ducat & vous n'avez encore rien dit. — Votre main ſeigneur don Silvio...

Un ſeul petit ducat de plus, mon beau monſieur, & je vous apprendrai tout ce que vous deſirez de ſavoir.

Le voici, lui dit Silvio, ſans faire attention au mécontentement de ſon valet. — Prenez-le, ma bonne. En diſant ce dernier mot, le chevalier préſenta ſa main & le ſecond ducat.

Oh ! la belle main ! Qu'elle annonce de proſpérités !... Ne te l'avois-je pas dit ? Tu es amoureux, mon petit ami ; tu es amoureux. Ah ! le bon petit cœur. Va, n'en rougis pas. Tu es à un âge où il faut entretenir ſon cœur. La belle choſe que l'amour !... Comment ?... laiſſe, laiſſe-moi bien examiner... Une gentille petite perſonne... Oui, vraiment tu es amoureux d'une jolie enfant.

L'y voilà... Elle a ma foi deviné, s'écria Pédrillo.... Gentille & petite comme une marionnette.

Elle eſt bien jeune, ajouta la bohémienne & un peu volage.

Volage ? En effet, dit Pédrillo : car elle voltige tantôt deſſus les buiſſons, tantôt dans les plaines, & ſur les montagnes, & dans les

forêts, ſans qu'il nous ſoit poſſible de l'atteindre.

Tout cela ſe paſſera. On vieillit : le temps apprend à penſer ſolidement... Quoiqu'elle ſoit légère, elle ne laiſſera pas de t'aimer, n'eſt-ce pas ?

Voilà préciſément ce que nous voudrions ſavoir, répondit Pédrillo : parce que nous avons certains doutes, certains petits ſoupçons qui font... que nous ne ſommes pas... bien sûrs... de ſa... ſa...

Arrête, interrompit don Silvio, en le regardant avec dépit. Je t'impoſe ſilence.

Qu'elle en aime un autre, continua la vieille ? La petite ruſée ? Un autre !... Cela eſt terrible ; mais non pas impoſſible. Voilà pourtant, voilà comment ſont toutes ces jeunes fillettes. Après cela, fiez-vous à elles... Et elles en aiment un autre ?... Je gagerois que c'eſt un de ces petits étourdis à colifichets, un de ces papillons qui volent autour de mille belles fleurs ſans pouvoir ſe fixer ſur aucune...

Holà ! madame la bohémienne, s'écria Pédrillo qui vit pâlir ſon maître. Vous en dites plus que nous n'en voulons ſavoir.

En voilà aſſez, dit Silvio en retirant ſon bras...

bras,.. Laiſſez-moi... Mon malheur eſt aſſuré : elle l'a lu dans ma main.

Qu'importe, pourvu qu'on ne le liſe pas ſur votre front ? Oh çà, grand'mère, nous voulons changer de converſation. Que dites-vous de ma main ? Voilà une piécette. Je crois que vous pouvez me dire de jolies choſes.

Sous quelle étoile ſont nés ces gens-là ; s'écria la vieille en regardant dans la main de Pédrillo. Vous êtes amoureux comme... je ne ſaurois le dire... Hai, hai, voilà cinq ou ſix femmes d'un trait.

Cinq ou ſix femmes ? Ne vous trompez-vous pas ? Bon dieu ! Que ferai-je de toutes ces femmes ?

Si elles ne ſont pas pour toi, elles ſeront pour les autres. J'en vois une ici qui, je crois, te procurera des amis.

Quoi ? Vous voyez dans ce moment la perſonne que j'ai dans l'imagination ? & vous la voyez dans ma main.

Sans doute.

C'eſt ce que nous allons voir... Eſt-elle grande ou petite ? vieille ou jeune ? maigre ou épaiſſe ? Répondez-moi là-deſſus.

Elle n'eſt ni grande ni petite.

Bon.

Ni vieille ni jeune.

Vertubleu !

Et on peut ajouter qu'elle a plus d'embonpoint que de maigreur.

Comment pouvez-vous voir tout cela dans ma main ? Ne voyez-vous pas auſſi ſes deux grands yeux noirs ?

En effet. Oui, ils ſont beaux ; mais un peu fripons. Sa chevelure eſt noire auſſi ; & ſa bouche eſt garnie d'un ratelier d'ivoire.

En vérité, vous la connoiſſez mieux que moi-même. Mais allons plus loin...

Et que dites-vous de ſa gorge ?

Elle eſt charmante.

Et de ſes jambes ?... Ha, peut-être que ſes cotillons vous empêchent de les voir ; mais vous pouvez m'en croire, il y en a peu d'auſſi fines.

Tu as raiſon. Elle eſt tout-à-fait gentille ; mais elle n'en eſt que plus dangereuſe pour toi.

Pourquoi, dangereuſe.

Oh ! Ce n'eſt pas une queſtion à faire.

Tu l'apprendras à tes dépens. Tu ſauras que la poſſeſſion d'une jolie femme tire ſouvent à conſéquence.... Allons, je ne dis plus rien.

Diable ! En voilà aſſez, à moins que vous

ne veuilliez dire tout-à-fait que je ſerai co...

Je ne veux pas préciſément dire cela; mais quelque choſe qui en approche... Mais je m'apperçois que je perds ici mon temps. Je penſe que vous en avez aſſez pour votre argent. J'ai des affaires ailleurs. Adieu, mes enfans, portez-vous bien : au revoir.

La bohémienne ſe retira & laiſſa Pédrillo dans de cruelles incertitudes. Il ne ſavoit que penſer ſur le compte de la diſeuſe de bonne aventure... Je vous garantis, diſoit-il en courant du côté où étoit ſon maître, je vous garantis que je n'y conçois rien... Si cette vieille ſorcière n'eſt pas une fée, il y a tout lieu de croire que c'eſt un eſprit malin qui parle par ſa bouche. Elle ne peut ſavoir naturellement toutes les vérités qu'elle vient de me dire. Comment a-t-elle pu ſavoir que vous étiez amoureux d'une princeſſe, & que cette princeſſe eſt un papillon. Elle m'a dépeint la dame Béatrice comme ſi elle eût été préſente... Il eſt pourtant bien vrai que nous l'avons vue aujourd'hui pour la première fois de notre vie. Que penſe monſieur de tout cela? Quelqu'effort que faſſe mon eſprit, il ne peut ſortir de ce labyrinthe. Tout me paroît obſcur & embrouillé.

Don Silvio étoit triſtement appuyé ſur le

tronc d'un arbre. Il paroiſſoit ne faire aucune attention aux propos de ſon valet. Enfin, il ſe leva tout-à-coup, comme ſortant d'une eſpèce de léthargie, & dit,..

Ecoute, Pédrillo. Je te dirai ma façon de penſer ſur cette aventure ſingulière: & je ſuis sûr de ne pas me tromper; mais avant, dis-moi ce qu'eſt devenue la bohémienne.

Elle a diſparu, monſieur, & je ne ſais comment. Ç'a été l'affaire d'un inſtant. Je n'ai fait que regarder derrière moi pour voir où vous étiez, & je ne l'ai plus vue. Je t'avoue, Pédrillo, que j'ai eu bien de la peine à me retenir au moment qu'elle m'a annoncé, en termes ambigus, l'infidélité de ma princeſſe. Ce qu'elle m'a dit d'abord n'a fait aucune impreſſion ſur moi, parce que tu lui découvrois, inconſidérément, une partie de la choſe; mais quand elle a ajouté que j'étois ſacrifié à un papillon, je me ſuis ſenti tout hors de moi-même: je n'aurois pu me contenir, & j'ai pris le ſage parti de m'éloigner pour réfléchir ſolidement à tout ce qui venoit de m'arriver,.. Fais bien attention à tout ce que je vais te dire. Par la mine, les geſtes, le ton & l'équivoque des paroles de cette vieille femme, j'augure que ce que nous avons pris ce matin pour

une ſylphide ou une ſalamandre, étoit préciſément cette bohèmienne ſous différentes formes. Toutes ces apparitions ne ſont que des eſſais de méchanceté. On voudroit, en me faiſant peur, me forcer à renoncer à mes deſſeins. Je ſuis moralement sûr que cette vieille bohèmienne eſt la fée Caraboſſe elle-même : car elle en avoit la démarche, le ton & le maintien. Quoiqu'il en ſoit, rien ne ſera capable d'ébranler les fermes réſolutions que j'ai priſes. « Non, mà chère » princeſſe, continua-t-il, en élevant la » voix & fixant les yeux ſur le portrait » qu'il avoit, rien ne pourra éteindre la » flamme que votre beauté a allumée dans » mon cœur ! Duſſiez-vous avoir de l'in» différence, être inconſtante, ou même » infidelle, je ne pourrai ceſſer de vous » adorer ! Loin de moi, la penſée qui pour» roit vous repréſenter ingrate, lorſque la » fée bienfaiſante qui nous protège m'a aſſuré » de toute votre tendreſſe... Hélas ! peut» être êtes-vous retenue loin d'ici, dans une » ſolitude où vos douleurs & votre deſtinée » vous ont entraînées. Peut-être cachée dans » le centre d'une roſe prête à s'épanouir, » humectes-tu ſes tendres feuilles de tes lar» mes. Peut-être gémis-tu de te voir aban-

» donnée de ton amant..... Ciel! moi,
» t'abandonner! Ah! divine princeſſe, ai-
» mable ſouveraine de mon ame! Duſſent
» mes ennemis trancher mes jours par la
» mort la plus affreuſe, ils ne pourront
» empêcher que mon ombre animée par un
» amour éternel ne te cherche, ne te ſuive,
» & ne vole à ton ſecours en quelque cir-
» conſtance & en quelqu'événement que tu
» puiſſes te trouver. Sans envier le ſéjour
» des dieux, j'irai dans ton ſein chercher
» un nouvel Eliſée ».

Don Silvio prononça ces mots avec tant d'énergie, avec un ton ſi touchant & ſi pathétique, que Pédrillo ne put retenir ſes larmes. Par ma foi, monſieur, s'écria-t-il, en s'eſſuyant les yeux, vous avez merveilleuſement l'art d'attendrir. Comment, toutes les belles choſes que vous venez de dire, ont-elles pu venir dans votre imagination? Il eſt bien dommage que vous ne ſoyez ni curé ni vicaire. Si vous euſſiez prêché avec ce pathétique, vos auditeurs vous auroient ſouvent interrompu par leurs ſanglots. Je voudrois bien avoir retenu tout ce que vous avez dit. Je ne me rappelle que de la roſe épanouïe, des larmes, des ombres qui doivent être immortelles. Vous avez auſſi parlé

des dieux, de leur ſéjour, de la tendreſſe & de Sainte Eliſabeth. Je ne comprends pas comment vous avez pu raſſembler tout cela. Mais pour en revenir au principal...

Le principal & même le ſeul objet qui doit nous occuper, c'eſt le papillon bleu. Il faut le chercher & le trouver. Fais ton paquet & continuons notre route... Mais je vois ici pluſieurs ſentiers... Lequel prendrons-nous ? Où eſt Pimpim ? C'eſt à lui à le choiſir... Il me ſemble qu'il y a quelque temps que je ne l'ai vu ?

Cette queſtion fut un coup de foudre pour Pédrillo, qui ſe rappela que Pimpim n'avoit pas reparu depuis l'aventure du foſſé. Comme il craignoit que ſon maître ne lui pardonnât pas ſa négligence, il aſſura que le petit chien ne pouvoit pas être loin... Je l'ai porté toute la nuit, ajouta-t-il, car le pauvre animal n'auroit pu nous ſuivre. Il étoit ce matin à côté de moi quand la fée Caraboſſe eſt venue. Je m'en vais l'appeler : dès qu'il m'entendra, il viendra... Pédrillo appela Pimpim de toutes ſes forces. Don Silvio le ſeconda ; mais leurs cris furent inutiles. Ils ne furent pas plus heureux que les Argonautes, lorſqu'ils cherchoient le charmant Hilas que les nymphes avoient caché dans leur grotte. Ils

parcouroient les plaines & les vallons; les bois & les prairies: ils faiſoient retentir le nom de Hilas dans toute la contrée; mais Hilas étoit dans les bras de la plus belle des nymphes, où il avoit perdu l'uſage de ſes ſens, au moins celui de l'ouïe. Ce qui étoit arrivé aux Argonautes arriva à nos voyageurs; mais avec cette différence: au lieu de repoſer ſur le ſein d'une belle nymphe, Pimpim étoit enveloppé dans le ſâle tablier de la vieille & dégoûtante bohèmienne. Après avoir quitté les voyageurs, elle avoit trouvé ce pauvre petit animal épuiſé de fatigues & preſque mort. L'ayant trouvé petit & joli, elle l'emporta.

Ce nouvel accident jeta don Silvio dans la plus noire mélancolie. Il étoit abattu de triſteſſe: ſes forces l'avoient preſqu'entièrement abandonné. Pédrillo n'eut pas de peine à lui perſuader que Pimpim avoit été volé par la fée Caraboſſe; mais il ne pouvoit le faire renoncer aux projets inſenſés que ſon déſeſpoir avoit fait naître.

Peut-être étoit-ce le moment de propoſer à ſon maître de retourner du côté de Valence; mais depuis la converſation qu'il avoit eue ſur le pâté & les coups de vin des Canaries qu'il avoit bus, il avoit renoncé à retourner

ſur ſes pas. Il auroit même été fâché que don Silvio en eût parlé. D'ailleurs, Pédrillo n'enviſageoit jamais que le moment préſent. Un beau jour lui faiſoit oublier tous les déſaſtres qu'il avoit eſſuyés, & toutes les penſées ſiniſtres qui lui étoient venues dans une nuit obſcure. Pédrillo tenoit beaucoup de Sénèque. La ſeule différence qu'il y avoit entre ce jeune Eſpagnol & le philoſophe que nous venons de citer, c'eſt que le premier ne ſe donnoit pas la peine de concilier les oppoſés qui aſſailliſſoient ſon jugement... Il employa alors toute ſon éloquence à perſuader à ſon maître que Pimpim ſe retrouveroit.... Repoſez-vous de ce côté-là, lui dit-il, ſur les ſoins de la fée Rayonante. Qui ſait quelles ſont ſes vues ſur la perte que nous croyons avoir faite. Il eſt sûr que ſi la fée, votre bonne amie, veut être honnête vis-à-vis de nous, il faut qu'elle tienne ſa parole. Il faut bon gré, malgré, que nous ayons notre princeſſe, & je n'en démordrai pas.

Cette fermeté tranquilliſa un peu notre héros affligé. On ſentoit dans le bois un air frais qui venoit d'un lac voiſin. On tourna de ce côté-là, en faiſant des vœux pour le retour de Pimpim.

CHAPITRE IV.

Don Silvio ſe laſſe de chercher le papillon bleu : il s'endort après un bon goûté champêtre.

DON Silvio n'avoit entrepris ſes voyages que pour chercher le papillon bleu ; ainſi il n'eſt pas étonnant que tous ceux qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage fixaſſent ſon attention.

Pédrillo crut une fois que les fées Fanfreluche & Caraboſſe avoient projeté enſemble de réunir dans le bois tous les papillons du monde pour intriguer don Silvio. On les voyoit ſortir par centaines & par milliers de deſſous les brouſſailles. Notre chevalier, qui croyoit à chaqu'inſtant appercevoir ſa princeſſe, ſe mit en tête de pourſuivre ces petits inſectes juſqu'à ce qu'il eût attrapé ſon amante : Pédrillo avoit beau murmurer, jurer & peſter, il fallut ſuivre ſon maître.

Après avoir beaucoup couru, il leur ſembla que les papillons enchantés ne prenoient plaiſir qu'à les fatiguer. Parmi ces inſectes, il y en avoit preſque de toutes les couleurs : on en voyoit de gris-blancs, de gris-de-lin, &c.

mais aucun d'eux ne parut être princeſſe.

Monſieur le chevalier, dit Pédrillo tombant de fatigue au pied d'un chêne, je voudrois que la fièvre prît à tous les papillons, excepté à votre princeſſe. Je n'en puis plus, Monſieur, & je vous proteſte que ſi madame Rayonante ne s'intéreſſe pas plus à nous qu'elle n'a fait juſqu'à préſent, je renonce à l'honneur & au plaiſir de chercher avec vous le papillon bleu.

Pédrillo, mon ami, je ſuis ſi foible que je ne puis aller plus loin. Regarde, je te prie, s'il n'y a pas de ton côté un endroit commode où nous puiſſions nous repoſer. Lorſque j'aurai repris mes forces, je te dirai ce que j'ai dans l'imagination.

Tâchez, Monſieur, d'aller douze pas plus loin. Il me ſemble voir là-bas une ſortie qui donne ſur un champ... plus loin, plus loin derrière ces oliviers... Je crois que nous y trouverons un aſpect agréable.

Ils trouvèrent en effet un terrain charmant. D'un côté s'élevoit une haie de roſiers jaunes & blancs, couverte de mille autres fleurs champêtres. On voyoit au loin des gorges ſéparées par des prairies où couloient cent petits ruiſſeaux qui auroient pu ſervir de modèles aux copiſtes de la nature. Les eaux

qui ſerpentoient à droite & à gauche, ſe réuniſſoient dans un fleuve, dont les rives étoient couvertes d'arbres fruitiers que la main des nymphes ſembloit avoir pris plaiſir à tailler. L'enſemble de cette riante contrée formoit une perſpective ſi agréable, que l'œil étonné du ſpectateur croyoit admirer les peintures qui décorent le ſéjour des dieux.

Quel lieu ! s'écria don Silvio, qui paroiſſoit reprendre une nouvelle exiſtence. Qu'il eſt doux de s'y repoſer ; mais qu'il ſeroit cent fois plus doux encore d'y paſſer ſa vie, ſi... Grand Dieu ! Je n'oſe m'arrêter à une penſée ſi raviſſante. L'idée de la réalité m'ôte l'uſage de la raiſon... Un ſemblable plaiſir ſeroit trop vif... & le cœur de l'homme ſeroit trop foible pour goûter cette félicité ſuprême... Qui ne croiroit que les nymphes ou les fées ont formé ces agréables mêlanges ; cette charmante diverſité pour nous ranimer ! ... Pédrillo ! Porte-moi un flacon de l'eau qui coule ſous ces roſiers : je ſuis altéré... En diſant cela, le chevalier s'étendit ſur le gazon qui lui parut plus doux que le duvet.

Pédrillo revint avec un flacon rempli d'une eau plus claire & plus tranſparente que le criſtal. Courage, monſieur, cria-t-il de loin

à ſon maître ; voilà de l'eau en abondance ; & qui plus eſt, voilà deux bouteilles de vin de Malaga. Il eſt vrai qu'elles nous coûtent bien cher, mais la liqueur n'en aura que plus de ſaveur... Va !... A la ſanté de notre princeſſe ! Ce qui n'eſt pas encore fait ſe fera... Ne perdons pas tout eſpoir, monſieur. Il n'y a pas long-temps que nous ſommes en voyage... Peut-être nos affaires ſe feroient mieux, ſi nous montrions moins d'empreſſement. On ſait que les femmes ont des caprices. Je parie que ſi nous marchions plus lentement, que nous nous rafraîchiſſions plus ſouvent, & que nous fiſſions ſemblant d'être moins amoureux de la princeſſe, elle viendroit elle-même, & ſe laiſſeroit prendre avec auſſi peu de réſiſtance que cette bergère, qui pour fuir ſon amant ſe ſauva dans une grotte. Au reſte, elle n'agiroit qu'à ſon avantage. Croyez-vous qu'elle aime mieux être papillon que princeſſe & votre femme ? Oh ! que non : elle ne me trompera pas. Ainſi, nous avons encore des reſſources ; & en dépit de la maudite Caraboſſe, nous nous réjouirons ici : nous y prendrons de nouvelles forces... Allons, de la gaîté ! ſeigneur don Silvio : *bonum vinum lætificat cor hominis.* Or çà, mettons la main à l'œuvre... Qui

ſait ſi nous ne dînerons pas demain dans un château d'albâtre & ſur des aſſiettes de nacre de perles incruſtées de rubis ?

Pédrillo étoit engageant, & l'appétit preſſoit notre jeune Héros qui conſentit enfin à manger. Don Silvio prouva dans cette occaſion, que le ſage Zoroaſtre avoit raiſon quand il diſoit, dans je ne ſais quel livre, qu'un pâté froid & une bouteille de vin entre les mains de quelqu'un qui a bon appétit, eſt un remède infaillible contre toutes les calamités de la vie... Les eſprits agités du jeune chevalier paroiſſoient ſe tranquilliſer à meſure que le pâté & le vin diminuoient. Les vapeurs ſpiritueuſes du Malaga diſſipèrent peu-à-peu cette noire mélancolie qui l'avoit tant abattu ; & elle fit place à des idées plus riantes. L'agrément de la perſpective & la variété du payſage qui ſurpaſſoit tout ce que l'art peut produire, auroient également touché l'ame de quelqu'un moins ſenſible que don Silvio... Il ſe laiſſa aller à un doux ſommeil. Il ſembloit que le dieu du repos qui vouloit lui être propice, eût ordonné aux zéphirs de le rafraîchir & de le couvrir de feuilles de roſes.

Pédrillo but & mangea à ſon aiſe. Quand il en eut aſſez, il prit ſon havreſac, le porta

à trente ou quarante pas, le cacha derrière une haie, où il le crut en sûreté, & s'endormit aussi.

CHAPITRE V.

Plaisante aventure.

PÉDRILLO avoit fait environ deux ou trois heures de sommeil qui l'avoient entièrement remis de ses fatigues, lorsqu'il se leva & sortit de derrière son buisson, pour voir ce qu'étoit devenu son maître. Une bergère insensible qui auroit rêvé à des plaisirs qu'elle mépriseroit, & qui à son réveil se seroit trouvée entre les bras d'un berger, n'auroit pas éprouvé plus de surprise que Pédrillo, lorsqu'il apperçut deux jeunes beautés cachées à moitié derrière un rosier, qui contemploient en silence & avec la plus grande attention don Silvio dormant encore. Elles étoient parées comme les bergères qui habitent les bords du Lignon, & n'avoient pas au-delà de dix-sept ou dix-huit ans. Elles étoient si belles que Pédrillo douta si elles n'étoient pas quelques-unes de ces nymphes ou de ces sylphides que son maître avoit

coutume de voir quand il dormoit. Rêvai-je, ſe dit-il à lui-même : mon imagination veut-elle tromper mes yeux ?... Un petit moment... Frottons les un peu... Claquons des mains... Bon... C'eſt bien moi... Attendez... C'eſt un fait. Je ſuis bien éveillé. Ce ſont bien mes yeux que je touche. J'ai beau les ouvrir, les fermer, les r'ouvrir & les refrotter. Je vois toujours ces deux belles créatures... ſuppoſé qu'elles ſoient des créatures... Je croirois plutôt qu'elles ſont des fées, & des plus belles qu'on ait jamais vu.

Pédrillo ne put ſe laſſer de promener ſes regards ſur ces deux jeunes beautés. Plus il les conſidéroit, plus il ſe diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu de ſi beau.... Une d'elles paroiſſoit un peu plus grande & plus dégagée que l'autre. Son déshabillé étoit d'une toile des Indes blanche comme la neige & couverte de guirlandes de fleurs d'Italie. Ses cheveux étoient parſemés de diamans. Mais l'éclat de ſes yeux ſembloit ternir ſes pierreries. La blancheur de ſon teint & de ſes bras ſurpaſſoit l'albâtre.

Tant de ſplendeur éblouit Pédrillo qui ne douta plus que ce ne fut la fée Rayonante. Il en fut entièrement convaincu, lorſqu'il apperçut à une certaine diſtance quelques

gens en habits chamarés qu'il prit pour des ſalamandres. Les doutes qu'il avoit eus de temps en temps ſur l'exiſtence de la fée Rayonante, & ſur la vérité des faits qui en provenoient, s'évanouirent dans cet inſtant. Il étoit enfin perſuadé que le papillon bleu étoit une grande princeſſe, & l'apparition de la fée de qui dépendoit le dénoûment de ces aventures, lui fit croire que ſon jeune maître triompheroit dans peu de tous les nains ſes ennemis, & qu'il deviendroit le plus fortuné de tous les princes.

Occupé de ſi flatteuſes eſpérances, il ſe gliſſa tout doucement du côté des fées. Quand il vit qu'elles ſe parloient, il s'arrêta à quelques pas d'elles, ſe cacha deſſous des feuillages, & prêta une oreille attentive, comme un jeune faune qui épie le rendez-vous de quelques nymphes qui doivent, dans une belle nuit, prendre le plaiſir du bain....

Convenez, diſoit la petite qui étoit une brune piquante que Pédrillo ne put fixer ſans ſentir des battemens de cœur qu'il n'avoit jamais éprouvés, convenez que vous ne fixez pas ce beau jeune homme ſans émotion. Que cette attitude lui eſt avantageuſe! Que ſa chevelure eſt belle! Que ſa phyſionomie eſt ſéduiſante! Quel teint! C'eſt la

blancheur du lys & la couleur de la roſe. Je vous proteſte qu'Endimion n'étoit pas ſi beau... Ne déſireriez-vous pas en ce moment être une autre Diane ?

Que tu es folle, répondit la prétendue fée! D'où peuvent te venir... Je l'avouerai, cependant... Laure ! en effet il eſt beau... mais s'il s'éveilloit... partons, Laure...

C'eſt bien dit ; Madame a raiſon, répondit malignement la petite. Il peut d'un inſtant à l'autre s'éveiller ; & que penſeroit-il s'il nous ſurprenoit ſi près de lui ?

Mais, reprit la fée, je voudrois bien ſavoir qui il eſt... ſon air, ſon ajuſtement ſemblent annoncer qu'il n'eſt pas de la claſſe ordinaire.

Oh! Vous avez raiſon. Il n'eſt pas de la claſſe ordinaire. Une dévote, qui l'auroit trouvé comme nous couché au milieu des roſes, l'auroit pris pour un ange.

Je ne ſaurois m'imaginer qui il eſt. Je ne connois perſonne dans le voiſinage...

Cela eſt naturel, reprit la petite brune. Il y a tout au plus trois ſemaines que vous réſidez dans ce pays-ci, & vous n'y connoiſſez que don Gabriel que vous aviez vu à Valence.

Ne parle pas ſi haut. Je crains à chaque inſtant qu'il ne s'éveille ; & je ne voudrois pas

pour le monde entier qu'il nous vît ici... mais, ma chère Laure, imagines-tu quel motif a pu conduire ici ce jeune homme, qui paroit être de qualité.... ici.... tout ſeul...

Pas ſi ſeul, mes belles Dames, s'écria Pédrillo.

Ah!

Voilà des fées bien peureuſes, ajouta le valet qui n'avoit pu réſiſter à l'envie démeſurée de parler.

Les belles ne purent ſavoir d'abord d'où étoit partie la voix qui leur avoit cauſé tant de frayeur. Mais, quand elles eurent apperçu Pédrillo qui étoit d'une taille avantageuſe & d'une figure prévenante, elles revinrent à elles-mêmes.

Je vois bien, continua-t-il, que vous voudriez ſavoir quelle eſt l'eſpèce de découverte que vous venez de faire. Si vous voulez me promettre le ſecret, car il eſt de la dernière conſéquence qu'une certaine vieille tante que nous avons ne ſache pas ce que nous ſommes devenus, je vous le dirai. Il y a là-deſſus du myſtère, mais je crois ne rien riſquer en le découvrant à de ſi belles dames. Oh! non : car vous ne ref-

ſemblez pas du tout aux nièces de la fée Fanfreluche.

Expliquez-vous un peu plus clairement, mon ami, dit Laure en jetant ſur lui un regard, que l'intelligent Pédrillo ne manqua pas d'obſerver. Expliquez-vous; mais ſoyez bref, car je crains que ce jeune Monſieur ne ſe réveille.

Vous pouvez être tranquille ſur ce point. Il n'a pas fermé l'œil la nuit dernière; & quand il eſt en train de dormir, le ciel & la terre ſe réuniroient qu'il ne s'éveilleroit pas. Il s'eſt endormi de fatigue, parce que depuis minuit nous avons fait au moins vingt-quatre milles.

Vingt-quatre milles? reprit-elle avec étonnement. Et à pied?

On va vîte, ma belle demoiſelle, lorſqu'on voyage en féerie. On s'éloigne de ſon pays ſans ſavoir comment; & ſouvent on a fait un mille qu'on ne croiroit pas avoir fait quatre pas.

Cela peut être, reprit Laure; mais peut-on ſavoir ce que vous appelez voyager en féerie?

Un petit moment, mademoiſelle. Vous faites-là une queſtion à laquelle on ne peut répondre en ſi peu de temps. Mais, pour

abréger, je vous dirai que nous cherchons une princeſſe, ou, pour parler plus cathégoriquement, un papillon dont mon maître eſt amoureux. Dès que cet inſecte ſera trouvé, il doit ſe changer en princeſſe & être épouſé par mon maître. Voilà tout le myſtère. Sur-tout, mademoiſelle, gardez le plus profond ſecret. Nous avons des meſures à garder vis-à-vis de certains nains qui ont des vues ſur notre princeſſe.... S'ils apprenoient quelque choſe de nos projets, tout ſeroit perdu.

Que penſe Madame de notre rencontre, demanda Laure à ſa maîtreſſe? Il me ſemble que je fais un ſonge enchanté.

Qui eſt donc votre maître? demanda la Dame.

La plus belle, la plus noble & la plus généreuſe de toutes les Dames d'Eſpagne, je puis vous dire cela mieux qu'un autre, parce que je ſuis ſon frère de lait...

Je vous demande uniquement quel eſt ſon nom.

DON SILVIO DE ROSALVA, répondit Pédrillo. Son château eſt à trois milles en deçà de Telva. Son père s'appeloit don Pédro de Roſalva. Il étoit mon parrain; c'eſt pourquoi je fus baptiſé ſous le nom de

Pédro. Quand j'étois petit on m'appeloit Pédrillo; & il y a apparence que je m'appellerai comme cela toute ma vie, à moins que le ſeigneur don Silvio ne trouve ſa princeſſe, & qu'alors il me faſſe préſent d'un des marquiſats, comtés ou duchés qu'elle lui apportera en mariage.

Pédrillo diſoit tout cela avec tant de franchiſe & d'un air de ſi bonne foi, que nos belles ſoupçonnèrent qu'il y avoit en effet quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire dans ce qu'elles voyoient & entendoient.

Vous nous dites, mon ami, que votre maître eſt amoureux d'un papillon qui doit ſe changer en princeſſe?.. Ne voulez-vous pas, plutôt, dire qu'il eſt amoureux d'une princeſſe qui a été métamorphoſée en papillon par quelqu'enchanteur?

Préciſément, répondit Pédrillo; & nous attendons qu'elle redevienne princeſſe. Mais, pour vous parler vrai, il me ſemble que la fée Rayonante qui a promis ſa protection à mon maître, agit pour nous avec beaucoup de négligence & de lenteur. Je crains bien que toutes nos eſpérances ne ſoient mal fondées.

Quelle eſt donc cette fée que vous appelez Rayonante, demanda Laure ?

Que nous importe, répondit la Dame. Nous n'avons pas de temps à perdre. Je crains que la nuit ne nous ſurprenne avant que nous ſoyons arrivées à Lirias : & mon frère ſera inquiet.

En diſant ces mots, elle jeta encore un regard ſur don Silvio, & partit. Laure qui l'avoit remarqué, fit intérieurement mille commentaires ſur les œillades. Pédrillo crut devoir conduire ces belles Dames juſqu'au chemin où leurs mulets les attendoient. Le ſavoir vivre avoit moins de part à cette démarche que l'amour. L'aimable Laure avoit fait plus de progrès ſur ſon cœur en un inſtant, que la dame Béatrice en pluſieurs années. Il étoit éperdûment amoureux de la belle brune. Il croyoit avoir mille choſes à lui dire; mais l'émotion lui ôtoit l'uſage de la parole. Elles étoient déjà loin, qu'il étoit encore dans la même place où il les avoit conduites. Il les ſuivit des yeux auſſi loin que ſa vue pût s'étendre.

CHAPITRE VI.

Qui étoient les Dames que Pédrillo prit pour des fées.

ON ne peut trouver étonnant que Pédrillo n'eût pas l'eſprit préſent, dès le moment qu'il commença à remarquer les coups d'œil que Laure lui lançoit. A peine les Dames furent-elles parties, que le prudent valet fut fâché de ne s'être pas informé à ſon tour de leur nom & de leur demeure.

Il ne ſeroit pas juſte que le lecteur fût la dupe des diſtractions de Pédrillo. Ainſi, nous nous ferons un devoir de ſatisfaire bien vîte ſa curioſité. Nous nous éloignerons en cela de la marche ordinaire des romanciers qui attendent des occaſions ſouvent trop éloignées pour le développement des ſujets qu'ils traitent. Ils veulent abſolument faire trouver leurs perſonnages raſſemblés dans un cabaret ou dans un coche.

La Dame que Pédrillo prit pour une fée, parce que ſa chevelure étoit ornée de bijoux, s'appeloit dona Felicia de Cordena. Elle n'avoit alors que dix-huit ans, & étoit venue

veuve de don Michel de Cordena, qui avoit eu la ſage précaution de mourir après deux ans de mariage, âgé de ſoixante-neuf ans. Il laiſſa à ſa femme, qu'il inſtitua ſon unique héritière, des biens immenſes. Pour acquérir cette grande fortune, le défunt avoit paſſé une grande partie de ſa vie dans le Mexique.

Ces deux riches époux avoient choiſi Valence pour leur ſéjour. Cette ville réunit tant d'agrémens, elle eſt ſi avantageuſement ſituée, que les Eſpagnols l'ont ſurnommée *la Belle*. Dès que dona Félicia fut maîtreſſe de ſon ſort, elle réſolut de ſe retirer à la campagne pour pouvoir s'y occuper avec plus de liberté des fantaiſies romaneſques dont elle avoit nourri ſon imagination. La lecture des Poëtes avoit produit le même effet ſur ſon eſprit que les contes des fées ſur celui de Silvio. Ce chevalier prenoit plaiſir aux métamorphoſes, aux enchantemens, à la magie, aux nains, &c. Au lieu que Félicia n'aimoit que les tableaux que font les poëtes, des amans & des bergers d'Arcadie. Elle n'auroit jamais conſenti à paſſer de ces agréables chimères dans les bras d'un vieillard ſexagenaire, ſi elle n'avoit eſpéré que la fortune de ſon époux la mettroit dans le cas d'effec-

tuer ce qu'elle ne voyoit que dans ſon imagination.

Dona Félicia joignoit à une rare beauté, tous les talens qui rendent les laides ſupportables. Elle jouoit parfaitement du luth. L'harmonie, la flexibilité & la juſteſſe de ſa voix raviſſoient tous ceux qui l'entendoient chanter. Elle deſſinoit & peignoit également bien. Et pour réunir tous les arts agréables, elle s'amuſoit quelquefois à faire des ſonnets, des idylles & des éclogues.

On peut ſe faire une idée de la révolution qu'opéra dans les eſprits de Valence la mort du vieux mari d'une femme ſi accomplie. Toutes les belles craignirent de ſe voir abandonnées de leurs amans; & les jeunes courtiſans ſe faiſoient honneur de travailler à une ſi brillante conquête. Par précaution, les poëtes firent ſuccéder les épithalames aux élégies, quoiqu'il ne fût pas queſtion alors de ſecond mariage. Tout le monde étoit en haleine, excepté celle qui étoit l'objet de tant de préparatifs. A peine le temps de ſon deuil & l'hiver furent-ils paſſés, qu'elle quitta la ville, ſans paroître ſe ſoucier du déſeſpoir que cauſeroit ſon départ à ceux qui avoient formé des prétentions ſur elle. Dona Félicia ſe retira avec ſon frère dans une terre

qu'il poſſédoit dans la plus agréable contrée d'Eſpagne.

La bienſéance & l'amitié que cette jeune veuve avoit pour ſon frère, la déterminèrent à choiſir cette retraite, quoiqu'elle poſſédât elle-même dans le voiſinage une terre très-conſidérable & fort bien ſituée. Nous ne devons pas oublier que ce frère paſſoit pour un gentilhomme plein d'honneur & de mérite.

Dona Félicia avoit fait conſtruire dans ſa terre une eſpèce de bergerie dont elle vouloit faire une nouvelle Arcadie. C'étoit le lieu favori où elle alloit de temps en temps faire des parties de plaiſir. Elle revenoit préciſément de ce petit hermitage, accompagnée de ſa fidèle Laure, lorſqu'elle paſſa au milieu de ce riant boſquet où don Silvio s'étoit endormi. La fraîcheur qu'on y reſpiroit l'engagea à mettre pied à terre pour y cueillir des roſes ſauvages. Un bouquet de ces fleurs qui viennent ſans ſoin & ſans culture au milieu des champs, lui paroiſſoit préférable à ceux qu'on forme dans des parterres ſoigneuſement cultivés.

Quelque magique ou myſtique que paroiſſe aux ſages la ſympathie, nous en emploierons le mot pour exprimer la ſource ou les effets

des mouvemens qu'on éprouve au premier abord d'une perſonne inconnue.

Quarante jeunes cavaliers s'étoient donné toutes les peines imaginables pour toucher le cœur de la belle Félicia, ſans qu'un ſeul eût été préféré, ou même regardé d'un meilleur œil. Dans ce grand nombre, il y en avoit certainement quelques-uns qui avoient du mérite : Eh bien ! dona Félicia avoit du diſcernement : elle leur rendoit juſtice, les eſtimoit & les conſidéroit à proportion de leur vertu... mais rien de plus.... Peut-être que dans certain lieu, dans de certaines circonſtances, à certains jours, à certaines heures... dans de certaines diſpoſitions, auroit-elle eu certaines foibleſſes : car, ſelon le ſavant Avicenne qui ſuivoit à la lettre la morale du R. P. Eſcobar, il y a dans la vie des événemens heureux qui viennent à propos au ſecours de la vertu chancelante. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les galans dont nous venons de parler, auroient ſoupiré auprès de dona Félicia autant de temps que les Céladons en employèrent à gémir tendrement aux pieds de leurs divinités, qu'ils n'auroient pas ému ſon cœur ; il étoit réſervé à don Silvio, enſeveli dans le ſommeil, d'inſpirer à la belle veuve ce ſentiment qu'on ne peut décrire.

Les ſenſations qu'elle éprouva dans le court eſpace d'une minute, firent ſur ſon cœur des impreſſions plus douces que tout le beau langage de ſes adorateurs de Valence. Si l'état extatique où elle étoit lui eût permis de réfléchir ſur elle-même, elle auroit ſenti qu'elle ne pouvoit goûter le bonheur ſuprême qu'en donnant ſon cœur à ce jeune inconnu, & en partageant avec lui ſa fortune.

Nous nous éloignerions trop du fil de notre hiſtoire, ſi nous voulions chercher la véritable ſource de la ſympathie. Nous laiſſons à nos lecteurs le ſoin de faire là-deſſus les hypothèſes qu'ils jugeront à propos.

Soit donc que dona Félicia & don Silvio ſe ſoient aimés avant de ſe rencontrer, ſoit qu'il y eût un rapport inné entre leurs ames, ſoit que leurs génies aient eu une liaiſon particulière l'un avec l'autre, il eſt certain que la ſympathie exiſta auſſi réellement dans leur nature, qu'il eſt vrai que la peſanteur, l'élaſticité & la force magnétique réſident dans toutes les choſes exiſtantes. Ainſi, on ne peut faire un crime à la belle dona Félicia d'avoir reſſenti pour notre jeune héros ce qu'elle n'avoit jamais éprouvé pour perſonne.

Nous avons eu recours à toutes ces comparaiſons pour ne bleſſer la délicateſſe de

perſonne. Si l'on eſt curieux de ſavoir notre ſentiment ſur la ſympathie, nous croyons en avoir dit autant qu'il en faut pour mettre nos lecteurs à portée de nous commenter facilement. Sans nous occuper plus long-temps de ces ſubtilités, nous reviendrons à nos belles, que nous avons laiſſées dans le chemin de Lirias.

CHAPITRE VII.

Qu'on ne doit pas omettre.

LES goûts ſont ſi différens que nous ne répondrons pas qu'il n'y ait de nos lecteurs qui s'intéreſſeront plus vivement pour Laure, quoiqu'elle ne fût qu'une belle de la ſeconde claſſe, que pour ſa maîtreſſe. Quoiqu'il en ſoit, nous avons des raiſons pour ne pas faire ici le détail de ſes aventures. On voudra bien ſe reſſouvenir que nous avons dit de cette brunette tout ce qui eſt néceſſaire pour la repréſenter aimable, vive, jolie & ſpirituelle.

Le fameux père Sanchez remarque dans ſon chaſte & ſavant livre *de Matrimonio*, ou du Mariage, que l'amour agit différemment ſur une jeune veuve & ſur une jeune fille.

La première, dit-il, devient gaie, vive, enjouée & pétillante. L'autre, au contraire, conſerve un air réſervé, une eſpèce de mélancolie qui eſt, ajoute-t-il, l'effet de la ſecrète horreur qu'éprouve l'ame, quand elle eſt ſur le point d'être arrachée de l'état céleſte des anges, pour ſe trouver enſevelie dans un abîme de plaiſirs groſſiers & charnels qui entraîne cette déſagréable incorporation qui peuple l'univers par le péché.

Le profond reſpect que nous avons pour la ſainte inquiſition nous impoſe ſilence. Nous ne taxerons point d'erreur le grand Sanchez : mais nous blâmerons la nature qui, ſans avoir aucun égard à l'autorité de celui-ci, qui a inventé de nouveaux péchés, s'eſt écartée de ſa route ordinaire vis-à vis de dona Félicia & de ſa jolie confidente. Chemin faiſant, la première gardoit un profond ſilence; & la jeune fille, ſans ſonger au danger où elle étoit de perdre ſon innocence, ſe livroit à tant de gaieté, que la ſœur d'un Séraphin auroit voulu être à ſa place pour ſuccomber à la tentation.

Elle avoit fait une partie du chemin, n'avoit fait entendre que quelques ſoupirs qui n'étoient pour mieux dire que des fragmens

de ſoupirs, parce que dès qu'elle les remarquoit, elle les renfermoit dans ſon ſein.

Enfin, la pétulante Laure ne put plus ſe taire : elle crut même avoir gardé trop longtemps le ſilence. Elle entama la converſation par une queſtion qui devoit en produire une autre, & peu à peu elle forma un entretien ſuivi.

CHAPITRE VIII.

Entretien entre dona Félicia & ſa confidente.

VOUS êtes bien mélancolique, madame !

Mélancolique ?

Oui, & même un peu penſive.... Je ne ſais quel terme on doit employer pour dire qu'on remarque ſur la figure de quelqu'un un trouble charmant.... Un trouble qui plaît.

Je ne ſais ce que tu veux dire.... Je ſuis telle que j'ai été toute la journée.

Pas tout-à-fait, madame.

Pourquoi n'aurois-je pas la même ſérénité ?

Je n'en ſais rien.... Mais il me ſemble avoir entendu dans le moment un petit ſoupir.

Un ſoupir ?

Oui.... Il reſſembloit à celui que laiſſeroit

échapper une jeune demoiſelle de quatorze ans qui ſeroit témoin des empreſſemens qu'auroit un beau cavalier pour ſa ſœur aînée.

Tu rêves. Quelle ſingulière comparaiſon ! Tu prends pour un ſoupir le mouvement innocent de la reſpiration. Et tout cela pour converſer ſur un ſujet que tu médites depuis un quart-d'heure.

Je vous remercie, madame, vous auguriez trop bien de mon ingénuité... Puiſque vous n'avez pas l'air inquiet, & que vous ne voulez pas avoir ſoupiré, nous changerons de converſation.

La tête me fait un peu de mal.

Il faut avouer que l'endroit où vous avez cueilli ces roſes eſt un lieu bien agréable.

Très-agréable.

Un ſéjour charmant... Je crois que madame n'eſt pas fâchée d'y avoir mis pied à terre. Convenez que le petit Endimion que nous y avons trouvé endormi, ſurpaſſoit en agrémens perſonnels la plus élégante jeuneſſe de Valence.

Tu parles de ce jeune homme avec bien de l'intérêt ? Je pourrois croire...

Madame pourroit le conjecturer ſi je n'en parlois point du tout.

Je t'entends... Mais je ne puis dire avoir trouvé en ſa perſonne cette beauté ſurnaturelle que tu parois y avoir remarquée.

Je n'ai pas parlé de beauté ſurnaturelle, madame... Je m'entends très-peu en choſes ſurnaturelles... Vous lui accorderez au moins quelque choſe de ſéduiſant que n'a pas don Alexis qui paſſe pour le phénix du royaume.

Je ne ſais ſi c'eſt faire l'éloge de quelqu'un que de le comparer à don Alexis. Je n'ai jamais regardé ce jeune homme que comme un étourdi & un petit fat dont le plus grand mérite eſt d'avoir les mains douces & potelées, les dents blanches, & de ſavoir entretenir les femmes qui penſent comme lui de modes & de colifichets.

Je ne ſais pourquoi ce don Alexis eſt venu ſe préſenter à mon imagination. Je crois qu'il ne ſeroit pas long-temps le courtiſan favori, ſi notre don Silvio s'aviſoit de faire un petit voyage à Valence. Si ma ſuppoſition s'effectuoit, le bel Alexis pourroit bien ſe borner à faire ſa cour aux ſuivantes de celles qui ſe diſputent actuellement ſa conquête.

Je ne ſais de quel œil tu as regardé ce don Silvio; mais tu me parois bien prévenue en ſa faveur. Je le crois aimable. Je ne ſais s'il eſt beau ou laid...

Aimable... Oui, voilà l'expreſſion : c'eſt ce que je voulois dire. Quant à ſa beauté... Elle n'eſt pas accomplie. Par exemple, des cheveux blonds...

Tu veux dire châtains ?

Oui, châtains. Mais comme il a un teint extrêmement délicat... un teint de femme, je croirois que des cheveux blonds...

Il me ſemble que la nature a mieux dirigé les choſes que tu n'aurois fait. Ses cheveux s'accordent à merveille avec la couleur de ſon viſage.

Je crois pourtant que, s'il avoit quelque choſe de plus mâle dans la phyſionomie, il n'en ſeroit que mieux. Je m'imagine que ſi on l'habilloit en femme, dona Leonore qui certainement eſt connoiſſeuſe, s'y méprendroit.

Il eſt vrai qu'il n'a pas les traits d'un Hercule ; & cependant on voit dans ſa phyſionomie quelque choſe de grand & de noble... Tu l'as aſſez bien conſidéré pour avoir obſervé tout cela auſſi bien que moi.

Il me ſemble, au contraire, que vous l'avez mieux examiné dans une minute que moi dans un quart-d'heure. Que dites-vous de ſa bouche ? Elle paroît riante ; mais un peu trop petite...

Je ne ſais pourquoi tu t'entêtes à critiquer préciſément ce qu'il a de mieux.

Je vous demande pardon, madame ; je n'en parle qu'au haſard.... Si je ne craignois de vous déplaire....

Me déplaire ? Tu n'y penſes pas, chère Laure.... A te dire vrai, je ne ſais moi-même ce que je dis. Pourquoi m'arrêtai-je ſi long-temps à cela ? Quelle que ſoit la beauté de don Silvio, que nous importe ?

Vous avez raiſon, madame ; il ſuffit qu'il ſoit aimable, c'eſt l'eſſentiel : tout dépend de ce point. Il me ſemble avoir lu quelque part qu'on embellit tout ce qu'on aime.

Si cela eſt vrai, tu es amoureuſe ; car ſelon le portrait que tu en fais, il eſt bien plus beau que la ſtatue d'Apollon qui eſt au Vatican.

Il a encore cet avantage ſur la ſtatue dont vous parlez : c'eſt qu'il reſpire ; & à mon avis, ce n'eſt pas peu.

Finiſſons notre apologie & nos comparaiſons.... Te rappelles-tu ce que nous a dit le garçon qui paroiſſoit être ſon domeſtique ?

Si on doit ajouter foi aux paroles de cet homme, don Silvio eſt d'une naiſſance diſtinguée. Il eſt fils de don Pédro de Roſalva, dont j'ai ſouvent ouï parler à monſieur votre père, comme d'un très-brave officier. Mais

pour vous dire mon ſentiment, je crois que ce nommé Pédrillo nous en a impoſé.

Cela peut être. Pourquoi le crois-tu?

C'eſt que Pédrillo ajoute que ſon maître eſt amoureux d'un papillon, qu'un nain eſt ſon rival, & qu'il a pour protectrice une certaine fée qui doit changer ce papillon en princeſſe, ainſi du reſte. Tout cela me paroît incroyable; mais ce garçon a raconté ce que je viens de vous dire d'un ton ſi naïf, avec un air ſi vrai, que je puis croire qu'il n'en a pas voulu faire une plaiſanterie.

Je t'avoue, chère Laure... Eh! pourquoi t'en ferois-je un myſtère! que je m'intéreſſe au ſort de ce jeune homme... Si ſon domeſtique dit vrai, il eſt évident que la tête lui tourne.

Il faudroit donc que Pédrillo fût auſſi fou que ſon maître; car je vous proteſte qu'il a parlé de papillons, de princeſſes, de nains, de fées & de marquiſats, avec autant de ſang froid que s'il eût parlé des choſes les plus ordinaires.

Il y a là-deſſous de l'incompréhenſible: cependant on peut deviner, par le diſcours confus de ce laquais, que ſon maître eſt parti de chez lui ſecrétement, & que c'eſt une aventure amoureuſe qui a occaſionné cette

ſuite. N'as-tu pas compris auſſi qu'il étoit obſédé par une vieille tante qui traverſoit ſon penchant? Peut-être que les duretés de cette vieille tante l'ont rendu fou. Il eſt toujours dangereux de réſiſter aux grandes paſſions.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir l'amour & la raiſon ſe contrarier. Si nous ne convenons que Pédrillo eſt auſſi amoureux ou auſſi frénétique que ſon maître, toutes nos diſſertations ſeront inutiles... Il eſt bien affligeant de ſe repréſenter un ſi beau cavalier dénué de bon ſens... Une penſée auſſi triſte eſt bien capable de produire le ſoupir qui vous eſt échappé... Pour cette fois, madame, vous ne le nierez pas. C'eſt un de ces ſoupirs ſi bien étouffés qu'on ne peut les nier. Je l'ai vu naître, croître & s'élever. Il faiſoit mouvoir la gaze qui couvre votre gorge. Vos lèvres ſe ſont entr'ouvertes, & il s'eſt envolé ſur les aîles de l'amour.

Que tu es folle, ma chère Laure!

Je ne ſuis point folle; & je penſe que don Silvio peut être attaqué d'une eſpèce de folie, ſans être préciſément fou, ſans avoir ce dégré de frénéſie qui tient de la fureur, & qui effraie. Peut-être que ſa maladie ne produit aucun autre mauvais effet que de le faire rôder çà & là. Pour cela, il peut n'en

être pas moins aimable & digne de captiver le cœur d'une jeune dame qui le trouveroit endormi ſous des roſiers, dans un lieu tel que celui où nous venons de le rencontrer.

Te voilà perſuadée que je dois abſolument aimer ce jeune inconnu... Définis-moi cette ſorte de folie qui fait courir le monde à l'aventure.

Il me ſemble que don Silvio pourroit être une eſpèce de don Quichotte qui, pour me ſervir de l'expreſſion de Pédrillo, voyage en féerie, comme faiſoit autrefois le chevalier de la Manche. Un jeune homme, né vif & pétulant, élevé à la campagne, qui n'auroit jamais vu le monde ni aucun objet qui pût ſatisfaire la délicateſſe de ſon goût, ne pourroit-il pas avoir la fantaiſie de rôder ainſi à l'aventure; &, s'il avoit lu des romans & des contes de fées, ne pourroit-il pas ſe perſuader que les palais enchantés & toutes les magnificences qu'ils renferment exiſtent réellement, & que les fées, les nains, les ceintures bleues & les baguettes magiques ſont dans la nature?

Ce ſeroit une ſingulière erreur. Mais il me ſemble qu'en effet elle eſt poſſible. Dans ce cas, que devons-nous conjecturer de ſon

amour pour une princeſſe qui eſt métamorphoſée en papillon ?

Je parierois, madame, que cette princeſſe eſt une jeune payſanne qui a faſciné ſes yeux. Son imagination échauffée l'a élevée au rang de princeſſe ; & enfin, par l'enchantement imaginaire de quelque magotine, elle a été métamorphoſée en papillon. Je ſuis perſuadée que ſi don Silvio voyoit une jeune dame qui eût l'adreſſe de toucher ſon cœur, le papillon dont il eſt amoureux reprendroit auſſitôt ſa forme naturelle, ſans le ſecours d'aucune baguette magique ni d'aucun taliſman.

Ma curioſité ſe réveille. Je ſuis fâchée de n'avoir pas attendu le terme de ſon ſommeil.

Puiſque ſon château n'eſt éloigné que de quelques milles de celui de Lirias, il ſera facile d'apprendre des détails ſur tout ce qui le concerne. Qui ſait ſi le génie qui prend ſoin de ſa deſtinée ne le conduira pas à notre demeure, puiſque les nôtres ont tourné nos pas dans le lieu où il ſe repoſoit.

Quand Laure eut prononcé ces mots, elles atteignirent la cour du château de Lirias, où nous les laiſſerons mettre pied à terre, & continuer auſſi long-temps qu'elles le deſireront leur entretien ſur le jeune inconnu, qui paroiſſoit avoir donné de l'émotion à la belle veuve.

CHAPITRE IX.

Myſtères ontologiques.

Si jamais humain s'eſt trouvé dans de cruelles alternatives, c'eſt Pédrillo, lorſqu'il eut perdu de vue les beautés dont nous venons de parler. Nous ſerions dans un auſſi grand embarras que lui, ſi nous entreprenions de peindre ſa ſurpriſe. Il ſe fit mille queſtions à la fois ſans être plus éclairci. Etois-je éveillé ou rêvois-je, ſe diſoit-il? Les dames que j'ai vues ſont-elles des fées ou des mortelles? Se ſont-elles envolées, ou ont-elles diſparu? Tout cela étoit autant de problêmes qu'il ne pouvoit réſoudre. Après avoir long-temps combattu en lui-même, il renonça à l'eſpérance de découvrir la vérité, & ſe laiſſa aller à une triſteſſe qui fut la ſuite de ſes doutes ſur ſa propre exiſtence.

Douter des choſes qui nous affectent le plus, c'eſt ſans contredit la plus cruelle ſituation de la vie. L'homme eſt trop foible pour s'arrêter long-temps à cette idée. Auſſi Pédrillo crut-il ſentir la diſſolution de ſon être. S'il eût été cartéſien, il auroit pu réſoudre

ſes doutes en ſe faiſant cet argument : *je penſe, donc j'exiſte.* Quoiqu'il en ſoit, le fameux Deſcartes lui-même auroit peut-être été auſſi embarraſſé que le pauvre Pédrillo, s'il ſe fût trouvé dans les mêmes circonſtances.

Il eſt à préſumer que ſi le domeſtique de don Silvio eût été métaphyſicien, il ſeroit devenu dans le moment où nous le repréſentons, à force d'analyſes, de diſtinctions & de combinaiſons, fondateur d'un nouveau ſyſtême philoſophique, qui auroit détruit dans peu ceux des dualiſtes, des matérialiſtes, des idéaliſtes, des platoniciens, des péripatéticiens, des ariſtotéliciens, des ſtoïciens, des épicuriens, des réaliſtes, des paraclétiſtes, des machiaveliſtes, des roſe-croix, des cartéſiens, des newtoniens, &c.

Nous ne pouvons penſer ſans frémir aux ſuites funeſtes qu'auroit entraîné dans la ſociété le ſyſtême de Pédrillo, qui auroit été établi ſur l'idée de la non-exiſtence de toutes choſes. De là, plus de mœurs, plus de loix, plus de religion. Comment les curés pourroient-ils exiger des offrandes & la dîme d'un homme qui n'exiſteroit pas ? comment pourroit-on juger & condamner un accuſé qui prouveroit, par un long raiſonnement, qu'il n'étoit pas, dans le temps qu'on

l'accuſe d'avoir commis le crime pour lequel on veut le punir ? Il eſt heureux pour l'humanité, que Pédrillo n'eût pas une teinture de philoſophie ſpéculative. Au lieu de raiſonner long-temps ſur la cruauté de ſa ſituation, il s'occupa des moyens d'en ſortir.. Mon maître, ſe dit-il enfin, doit être d'autant plus impartial dans cette affaire, qu'il a dormi tout le temps qu'a duré l'aventure : il pourra mieux que perſonne me tirer de ce labyrinthe.

Nous n'examinerons point ſi le remède que trouva Pédrillo convenoit à ſa ſituation. Pour éviter toutes les recherches que nous pourrions faire ſur l'eſprit *agiſſant & ſouffrant*, nous ferons une petite pauſe pour paſſer à un chapitre plus intelligible.

CHAPITRE X.

L'illuſion peut être avantageuſe.

PÉDRILLO ſe détermina à éveiller ſon maître, qui devoit l'aider à ſortir de la perplexité où il ſe trouvoit. Le valet prit mal ſon temps. Don Silvio étoit occupé d'un rêve ſi agréable qu'il n'en auroit jamais voulu ſortir. — Malheureux ! s'écria-t-il en

s'éveillant, dans quelle circonſtance viens-tu me troubler ?

Par tous les diables ! Seigneur don Silvio, il n'eſt pas queſtion de rêver actuellement. Il y a des hiſtoires bien réelles ſur le tapis... Je vous prie, mon cher maître, je vous conjure, au nom des bontés que vous avez toujours eues pour moi, de me dire bien ſincèrement ſi je ſuis véritablement Pédrillo ou non. Ceux qui ont dit que tout étoit au mieux, ont dit une ſottiſe.

Tu extravagues, mon cher Pédrillo. Qui peut te faire penſer que tu ſois un autre que toi-même ?

Dites-moi ſeulement, avant toute choſe, ſi je ſuis bien moi. Les raiſons de ma demande vous ſeront développées avec le temps ; mais il faut d'abord répondre à ma queſtion, & répondre directement. Vous verrez que l'affaire eſt plus importante que vous ne vous l'imaginez.

Pourquoi, imbécille, ne ſerois-tu plus Pédrillo ? Il y a vingt-cinq ans que tu l'es ſans avoir perdu ta forme ordinaire.

Regardez-moi bien, Monſieur, conſidérez-moi de la tête aux pieds, & atteſtez-moi la vérité de mon exiſtence avec autant

de franchiſe que j'ai atteſté que vous étiez gentilhomme.

Il eſt auſſi certain, te dis-je, que tu es Pédrillo, qu'il eſt vrai que je ſuis gentilhomme.

Allons, puiſque vous le dites, il faut le croire. Tout eſt dans l'ordre. A vous dire vrai, Monſieur, j'ai bien une eſpèce de preſſentiment, de certaines notions qui me confirment que vous avez dit la vérité. Mais il m'eſt arrivé des choſes ſi ſingulières, ſi étonnantes, qu'il ne ſeroit pas étrange que j'euſſe oublié juſqu'au nom que je porte.

Que t'eſt-il donc arrivé ? Sois bref : je t'en ſupplie.

Monſieur, reprit Pédrillo d'un air grave, cela ne ſe raconte pas ſi vîte. Il eſt plus aiſé à un docteur de faire cent queſtions dans une minute, qu'il ne l'eſt à un écolier d'y répondre dans un jour. Si vous m'accordez du temps, je vous promets de vous raconter clairement tout ce qui s'eſt paſſé. J'ai encore tout cela bien préſent à la mémoire. Il me ſemble vous voir dormir ; il me ſemble voir cette petite brunette vous contempler en ſouriant, vous fixer d'un air fripon, & me lancer des coups d'œil d'une vivacité... Ah ! j'en ſuis tout pétrifié... Au moment qu'elle

ſont montées ſur leurs mulets... que je meure ſi je ne croyois pas que cette même petite brunette portoit mon cœur en croupe...

N'abuſes pas de ma patience, lui dit Silvio qui n'entendoit rien à tous ces propos. Racontes-moi avec ordre tout ce qui t'eſt arrivé depuis l'inſtant où je me ſuis endormi.

Voilà préciſément mon deſſein; mais à condition que vous ne vous impatienterez pas. J'ai tant de choſes à raconter, que je ne ſais en vérité par où commencer. Mon eſprit eſt ſi plein de ce que j'ai vu... Mais puiſque vous voulez que je commence, apprenez donc, Monſieur, qu'il n'y avoit pas long-temps que vous étiez endormi, que j'ai été ſurpris par des bâillemens, aaaah, des baillemens, aaaah, ſi ennuyeux, que j'étois obligé de chercher à me diſtraire, parce que je ne voulois pas m'endormir. Mon projet étoit de veiller pendant le ſommeil de monſieur. J'ai lutté long-temps, mais en vain. Enfin, j'ai pris le parti de boire encore trois ou quatre coups de Malaga. Peu-à-peu le flacon diminuoit ſans que mon envie de dormir ſe diſſipât. Je ſentois mes yeux s'appeſantir. Fatigué de reſter tant de temps à capituler avec le ſommeil...

En vérité, ſi tu ne viens plus vîte au fait,

je mourrai avant d'avoir entendu la fin de ton hiſtoire. Allons, tu as dormi; & puis tu t'es éveillé : ou bien n'as-tu vu qu'en ſonge toutes les ſingularités que tu veux me raconter ? Tu aurois pu dire tout cela en trois mots. Avançons.

Oui, vraiment, avançons. Le moyen d'avancer ſi vous m'interrompez à chaque mot ! ... Où en étois-je ? ... Ha, ah, c'eſt où je m'endormois.

Pourquoi donc t'arrêter à l'article du ſommeil, puiſque te voilà réveillé ?

Ne faut-il pas s'endormir pour ſe réveiller ? Puiſque vous le voulez ainſi, continuons. Je me ſuis donc enfin réveillé; & à vous dire vrai, je dormirois peut-être encore, ſi je n'euſſe été interrompu par de certaines choſes... qui preſſoient... Je ne ſais comment tourner cela pour le dire poliment.

Vîte, vîte.

Chaque choſe en ſon temps, Monſieur; or donc je ne pouvois me débarraſſer du ſommeil. Je me tournois & me retournois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... Ma foi je me ſuis aviſé de me frotter les yeux...

Tu me fais mourir. Falloit-il que ma malheureuſe deſtinée me donnât pour compagnon...

Je ſerois fâché, Monſieur, d'abuſer de votre patience. Les choſes viennent peu-à-peu. Pour raconter mon hiſtoire d'une manière intelligible, je ne puis omettre aucune des circonſtances qui l'ont précédée, parce que vous jugerez de-là que je jouiſſois de toute ma raiſon. Mais puiſque cela vous ennuie, j'abrégerai pour venir au fait.

A merveille, Pédrillo, je t'écoute avec plaiſir.

Apprenez donc, mon cher maître, qu'au ſortir de mon ſommeil, au moment que je me propoſois d'aller découvrir ce que vous faiſiez, j'ai vu... Devinez ce que j'ai vu?

Tu as vu dans une fontaine le plus ſot, le plus imbécille, & le plus inſupportable valet qui ait exiſté en Eſpagne.

Vous n'y êtes pas, monſieur. J'ai vu... J'ai vu... une fée... Mais la plus belle fée qui ait habité dans le monde des fées. Elle étoit mille fois plus belle que madame Rayonante, ſi ce n'étoit elle-même. Elle ſurpaſſoit tout ce que vous m'avez dit des Bellines, des Charmantines, &c.

Une fée, dis-tu? Et d'où peux-tu ſavoir qu'elle étoit fée?

D'où je peux le ſavoir? Vertubleu? monſieur, me prenez-vous pour un ignare, pour

un

un homme qui n'a jamais rien vu ? Quoi ! je ſerois depuis tant de temps à votre ſervice, & je ne ſaurois pas diſtinguer une fée d'avec un autre être ? Pédrillo ne connoît pas une fée ! je vous dis, Monſieur, que ſon viſage étoit auſſi reſplendiſſant que s'il eût été taillé tout entier dans une eſcarboucle. Elle répandoit tant de clarté à deux ou trois milles à la ronde, qu'on auroit dit que le ciel étoit parſemé de ſoleils. Si ce n'étoit pas une fée, vous pouvez hardiment jeter au feu tous vos contes de fées, & dire qu'il n'en fut jamais & que jamais il n'y en aura.

Cela ſuffit. Dans quel endroit l'as-tu vue, & que faiſoit-elle ?

Ce qu'elle faiſoit ? Tubleu ! Elle vous regardoit, vous obſervoit, vous examinoit & vous fixoit. Elle étoit debout tout près de vous. Elle ſe baiſſoit de temps en temps, & vous regardoit toujours avec complaiſance.

Etoit-elle ſeule ?

Oh ! voilà la principale circonſtance. Si elle eût été ſeule, le cas n'auroit pas été ſi embarraſſant ; & je crois que j'aurois depuis long-temps fini mon hiſtoire. Avec cette fée étoit une autre petite fée ou nymphe qui me regardoit toujours, & mes regards étoient fixés ſur ſa jolie petite taille.

Ne pourrois-tu pas me dire à-peu-près comment étoit ſa figure, ou à qui elle reſſembloit ? Je pourrai peut-être deviner qui elle eſt.

C'eſt une drôle de petite nymphe, ſes yeux ſont noirs comme du jais.

Je te demande comment étoit faite la fée, s'écria don Silvio d'un air impatient.

C'eſt ce que je diſois, monſieur. Elle étoit tout-à-fait gentille. Ni trop graſſe ni trop maigre ; mais d'un embonpoint appétiſſant ; fraîche comme les roſes qui l'entouroient ; un teint d'incarnat, fleuri comme les prairies que vous voyez... Une gorge... des bras... Ah ! monſieur, comme tout cela me paroiſſoit potelé. Je ne puis vous dire quelle étoit ma ſituation : je l'ignore moi-même. La dame Beatrice comparée à cette nymphe n'eſt qu'une pagode. Si j'avois vu la brunette la première, la femme-de-chambre de madame votre tante n'auroit jamais fait faire tic tac dans mon cœur.

Je veux, te dis-je, que tu me parles de la fée ; & tu ne penſes qu'à celle qui l'accompagnoit.

Eh ! De quelle autre pourrois-je vous parler, monſieur ? Je n'ai pas même eu le temps de la conſidérer à mon aiſe. Je donne-

trois toutes choſes au monde que vous l'euſſiez vue vous-même. Je l'aurois regardée des années entières ſans me laſſer...

Mais la fée ?

La fée ?

Oui.

Pour ce qui regarde la fée ; elle étoit debout vis-à-vis de vous, comme j'avois l'honneur de vous le dire tout-à-l'heure. La petite alloit & venoit. Je découvrois à chaqu'inſtant dans ſa figure quelque choſe de joli qui me donnoit des diſtractions... Ne vous ai-je pas dit, dès le commencement, que la fée étoit d'une beauté ſurprenante ! Je penſe que les diamans & les eſcarboucles qui étoient parſemés dans ſa friſure, valent au moins deux ou trois royaumes. Sa tête jetoit tant d'éclat qu'on ne pouvoit la regarder ſans être ébloui... mais la plus petite...

Bon. Mais. N'as-tu rien ouï ? Ne ſe parloient-elles pas ? Que diſoit la fée ?

Elles diſoient de bien belles choſes. J'ai retenu mot à mot toute leur converſation. — Il faut convenir, diſoit une d'elles, que le jeune cavalier qui s'eſt endormi ſous ces roſiers a une figure bien prévenante. — Cela eſt vrai, madame, répondoit l'autre. Il n'y a pas à Valence un ſeul homme d'auſſi bonne

mine. — Mais, qui pourroit-il être, a ajouté la fée ? — Madame, a répondu la petite, il y a apparence qu'il a été transporté ici par quelque pouvoir magique. Nous connoissons tous les messieurs du voisinage, & il n'y en a aucun d'aussi bien fait...

Si elles ont dit tout cela, mon cher Pédrillo, il y a à parier que ce n'étoient pas des fées. Ce sont des aventurières. Les fées ne s'exprimèrent jamais ainsi.

Je l'ai soupçonné comme vous, monsieur, & c'est ce qui m'a enhardi à les approcher & à leur parler; mais les grands yeux de la petite & les diamans de la fée m'ont ébloui... A propos, j'oublioís une circonstance essentielle : c'est qu'il y avoit des salamandres qui les attendoient dans le chemin que vous voyez là-bas.

Des salamandres ? Tu m'étonnes.

Oui, monsieur, des salamandres habillés de sept à huit couleurs. Elles étoient auprès des mulets qui devoient transporter les fées.

Tu te trompes : ce n'étoient pas des salamandres. Je vous promets que si, monsieur; des salamandres vivans en corps & ame. Dès que les deux dames ont été remontées sur les mulets, ils se sont envolés & ont disparu dans un clin d'œil.

Pédrillo, ou tu veux t'amuſer aux dépens de ton maître, ou les vapeurs du malaga ont faſciné tes yeux au point de te faire prendre pour des vérités les chimères que tu me racontes. Depuis qu'on lit les hiſtoires des fées, & depuis que les fées elles-mêmes exiſtent, on n'a jamais lu ni ouï dire qu'elles voyageaſſent ſur des mulets. Si tu diſois encore, qu'elles étoient dans une voiture d'or ou ſur un char d'ivoire traîné par des mulets ailés, à la bonne heure, on te croiroit ſans difficulté. Mais quand tu me diras qu'une fée ne voyage pas avec plus d'appareil qu'une femme ordinaire, on te répondra que tu ne t'y connois pas. Ta prétendue fée eſt ſurement une dame qui poſsède quelques terres dans ce canton. Ta nymphe aux yeux noirs eſt ſa femme de chambre. Et ceux que tu as pris pour des ſalamandres étoient quelques laquais ou quelques piqueurs qui ſeroient, je te jure, bien embarraſſés s'il leur falloit courir d'un pole à l'autre dans l'eſpace de quatre ou cinq minutes.

Monſieur, reprit triſtement Pédrillo, je me flattois de mériter plus de confiance de votre part. Je n'aurois pas penſé que vous me croiriez capable de vous en impoſer. Si les ſalamandres que j'ai vu auprès des mulets

n'étoient pas des ſalamandres, peu m'importe ; mais pourquoi voudrois-je vous tromper & dire une choſe pour l'autre. L'homme de feu que vous avez pris la nuit dernière pour une ſalamandre, n'étoit pas la dixième partie auſſi ſalamandre que celles que j'ai vues ici. La dame étoit poſitivement une fée, ſi ce n'étoit même votre princeſſe ; car elle reſſembloit beaucoup au portrait que la fée Rayonante vous a donné.

Tu rêves encore, mon cher Pédrillo.

Ma foi, monſieur, la choſe eſt telle que j'ai l'honneur de vous le dire.... Faites-moi voir, s'il vous plaît, le portrait de la princeſſe... Peſte ! elles ſe reſſemblent comme deux gouttes d'eau. Il n'y a de différence que dans la grandeur, car il eſt certain que ce portrait ne couvriroit pas même la main de celle que je viens de voir... Je jurerois que c'eſt elle-même.

Pédrillo, ſi toutes les chimères qui accompagnent ton hiſtoire ne ſuffiſent pas pour te convaincre que tu n'as vu qu'en ſonge tout ce que tu viens de me raconter, tu n'as qu'à m'écouter, & ton illuſion ſe diſſipera... Je ſuis auſſi certain qu'il eſt vrai que j'exiſte que ce portrait ne reſſemble à perſonne qu'à ma princeſſe. Or, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe

ceſſer d'être papillon avant que je l'aie trouvée & que je lui aie arraché la tête & les ailes ; donc il eſt également impoſſible que la perſonne que tu as vue ſoit ma princeſſe. Voilà le plus clair des argumens poſſibles. Euclide ne l'auroit pas propoſé avec plus de netteté.

Je n'entends rien aux argumens, monſieur, mais ce que j'ai vu, je l'ai vu. Lorſque je tiens un oignon, tous les licenciés & bacheliers de l'univerſité de Salamanque voudroient me perſuader que cet oignon eſt un gigot de mouton, que je ne les croirois pas. Pourquoi cela ? Parce que mes yeux ſont mes yeux, & que perſonne ne peut mieux ſavoir que moi, que ce que je vois eſt ce que je vois. Monſieur croira ce qu'il jugera à propos de l'hiſtoire que je viens de lui raconter. Le temps développera qui de nous deux a raiſon. Je penſe que la fée ne s'en tiendra pas à une ſeule viſite. Elle m'a paru faire une petite mine qui ſignifioit qu'elle méditoit quelque choſe ; & je crois qu'elle a été fâchée d'apprendre que vous étiez amoureux d'un papillon enchanté.

Tu lui as donc confié que j'étois amoureux ? Si je ne devois pas le dire, répondit Pédrillo effrayé, je vous en demande mille pardons,

monſieur. Je ne ſais moi-même comment cela m'eſt échappé. Mais la petite brune avoit un ton ſi mielleux, qu'elle m'a ſéduit. La friponne ! il y a apparence qu'elle m'avoit enchanté. J'ai penſé que puiſqu'elle étoit une fée, elle ſavoit d'avance de quoi il étoit queſtion ; & qu'il ſeroit dangereux de ne pas répondre poſitivement à toutes ſes queſtions.

Elle t'a donc queſtionné ?... Et tu lui as tout avoué ?

Oui, monſieur, mais ſeulement en gros, ſans entrer dans aucun détail. J'ai même ſi bien brodé les choſes qu'elle n'y auroit rien compris, ſi elle n'eût été une fée. Mais comme je l'ai déjà dit, la petite avoit l'air de tout ſavoir avant que j'euſſe ouvert la bouche. Je parie qu'elle n'a queſtionné que pour voir ſi je lui répondrois ſincèrement.

Que diſoit à tout cela celle que tu croyois être une fée.

Elle paroiſſoit inquiète & vouloit s'en retourner. Que penſera mon frère, diſoit-elle de notre longue abſence ? Il eſt tard, partons. En diſant cela, elle a jeté ſur vous un regard plein de vivacité, & elle paroiſſoit avoir des inquiétudes.

O ciel ! s'écria Silvio en pâliſſant. Il me

ſemble voir tomber un voile de devant mes yeux. Pédrillo, j'ai un ſecret preſſentiment que cette fée eſt la ſœur du Nain-vert.

Faſſent les dieux que vous n'ayez pas deviné ! Je me rappelle pour ſurcroît de malheur que ſon jupon de deſſous étoit de tafetas vert, & que ſon corſet étoit doublé d'une étoffe de la même couleur. Parbleu ! je ſuis un grand nigaud de lui avoir dit tant de choſes. Mon intention n'étoit pas mauvaiſe... Mais ce petit minois fripon... Qui pourroit-il être ?

Plus je réfléchis aux circonſtances qui accompagnent ton récit, mieux je vois que mes conjectures ſont vraiſemblables. Non, je ne puis plus douter que ce ne fût cette déteſtable Mergéline.

Mais, Monſieur, cette fée étoit plus brillante que l'Aurore, plus belle que Vénus ; & Mergéline, ſauf le reſpect que je vous dois, eſt la plus laide de toutes les créatures. Comment accorder cela ?

La fée Fanfreluche, ſa tante, a aſſez de pouvoir pour lui donner la forme qu'elle juge à propos ; & ce n'eſt pas ſans deſſein qu'elle lui a donné, comme tu me l'aſſures, de la reſſemblance avec mon adorable princeſſe. Cet article eſt très-vrai, Monſieur.

S'il dépend de cette tante Fanfreluche de donner à ſa nièce le degré de gentilleſſe qui lui plaît, pourquoi ne la rendit-elle pas belle le jour qu'elle vint à Roſalva. Elle vous croyoit ſans doute partiſan des boſſes & des cheveux couleur de feu. C'étoit en vérité avoir bien mauvaiſe opinion de votre goût.

On a eu des raiſons pour tout cela, reprit don Silvio. Crois-tu que cette laide ne s'imagine pas être une beauté accomplie ? Elle ne penſe pas que ma belle princeſſe ait ſur elle le moindre avantage. L'amour-propre eſt la paſſion dominante des fées. Il a l'art de métamorphoſer ſans avoir recours aux baguettes ni aux taliſmans. Quand je me rappelle ce qui s'eſt paſſé dans le jardin de la fée Rayonante, & que je me reſſouviens de l'aventure que j'ai eue avec la ſylphide, j'ai tout lieu de craindre...

Fort bien, Monſieur, répondit Pédrillo. Si la belle Dame qui vous a regardé ſi attentivement eſt dona Mergelina, ce n'eſt pas ma faute; je n'ai pu l'empêcher; mais je vous demande grâce pour la petite aux yeux noirs qui l'accompagnoit... Je ne ſais de quel œil je l'ai regardée... mon cœur me dit tout bas que la forme ſous laquelle

je l'ai vue étoit véritablement ſa forme naturelle. Je conſens à me laiſſer couper les oreilles s'il eſt poſſible de trouver dans l'univers deux yeux, une bouche, un petit nez qui lui aillent auſſi bien que ceux qu'elle avoit. En un mot, je ne ſouffrirai jamais qu'on lui joue un mauvais tour. Si vous voulez la faire métamorphoſer, je conſens qu'elle devienne oranger & rien autre choſe: encore y mets-je cette condition qu'on me changera en abeille, & qu'aucun autre inſecte de cette eſpèce, ſoit frélon, guèpe ou bourdon, n'aura le privilège de l'approcher au moins de cent pieds cubes à la ronde.

Que l'amour eſt ingénieux! Je te conſeille cependant, mon ami, de ne pas te repaître d'eſpérances chimériques. Le Nain-vert a ſouvent pris la forme d'une belle nymphe. N'oublie pas ce qui m'eſt arrivé ce matin à moi-même. La ſeule choſe qui me conſole, c'eſt qu'elles m'ont laiſſé le portrait de ma princeſſe.

Je penſe, Monſieur, que c'eſt à moi que vous devez en avoir l'obligation. Quand elles ſe ſont approchées de vous, elles avoient ſûrement projeté de vous l'enlever; mais je ſuis venu à temps. Le petit lutin me faiſoit des mines... Elles chuchotoient entr'elles

ſans vous perdre de vue. Mais elles ont été ſtupéfaites quand je me ſuis avancé. Un autre n'auroit peut-être pas eu tant de hardieſſe au moins?

Fort bien, reprit Silvio en ſe levant pour continuer ſa route. Je ſuis heureux de m'en être ſi bien tiré... La ſoirée me paroît agréable, nous pourrons faire quelques milles avant l'obſcurité. Nous découvrirons peut-être dans peu ce que ſignifie l'apparition que tu as eue.

Pédrillo qui n'étoit jamais court dans la converſation, ſaiſit l'occaſion que lui préſentoit le mot *ſignifié* pour différer en chemin ſur tout ce qu'on appelle ſignification & preſſentiment. Il rappela toutes les hiſtoires qu'il avoit ouï raconter dans ſon enfance, ſans remarquer que ſon maître ne l'écoutoit pas. Pourvu qu'il pût ſatisfaire ſon envie de parler, il ne ſe ſoucioit guères qu'on ne l'écoutât pas. Il avoit cela de commun avec certains poëtes qui, quand ils vont voir leurs amis, commencent à ſe placer, tirent leurs manuſcrits & les liſent ſans remarquer qu'ils ennuient leurs auditeurs, que l'un d'entr'eux dort, que l'autre baille, & que tous ſont inſenſibles à leur enthouſiaſme.

CHAPITRE XI.

Dans lequel don Silvio paroît avantageuſement.

Nos voyageurs avoient à peine fait une demi-lieue, qu'ils entendirent partir aſſez près d'eux deux coups de piſtolets, qui furent immédiatement ſuivis de pluſieurs cris de déſeſpoir.

J'entends une voix qui appelle du ſecours, dit don Silvio : il faut y aller, & voir ſi nous pourrons rendre quelque ſervice au malheureux.

Pédrillo étoit auſſi courageux & auſſi intrépide au grand jour, qu'il étoit poltron pendant la nuit. Il ſuivit courageuſement ſon maître. Dès qu'ils eurent fait ſoixante pas, ils apperçurent dans un champ bordé de haies, trois jeunes cavaliers à cheval, qui étoient pourſuivis à perte d'haleine, par ſept autres dont les quatre premiers étoient bien montés. Don Silvio, ſans faire attention au danger, vola hardiment au ſecours des plus foibles. Il jeta auſſitôt les yeux ſur un jeune homme de bonne mine qui combattoit contre

trois avec la valeur qui eſt naturelle à un eſpagnol, lorſqu'il en vient aux mains pour ſa maîtreſſe. Un moment plus tard, la bonne volonté de notre héros eût été inutile. Un des adverſaires du jeune cavalier étoit ſur le point de porter un coup mortel à ſon ennemi, lorſque don Silvio ſe précipita entre les deux combattans, & détourna adroitement le glaive qui alloit décapiter le jeune écuyer.

Quoique notre jeune chevalier fût de ſang froid, & qu'il ne parût nullement avide de carnage, il combattit avec tant de bravoure, & vainquit avec tant de facilité, qu'il inſpira du reſpect & de la terreur à ſon adverſaire.

Pédrillo de ſon côté n'étoit pas oiſif. Il eſt vrai qu'il n'avoit pour toute arme qu'un gros bâton d'épine, mais il ſut s'en ſervir avec tant de dextérité, qu'il eut la ſatisfaction de voir tomber à ſes pieds deux de ſes ennemis. La victoire ſe déclara tout-à-fait en faveur du parti que ſoutenoient nos voyageurs. Les ennemis abandonnèrent deux de leurs camarades dangereuſement bleſſés, & ſe ſauvèrent par une prompte fuite.

Dès que le combat fut fini, don Silvio chercha des yeux le jeune cavalier pour qui

il s'étoit ſi généreuſement intéreſſé, afin de le féliciter ſur ſon triomphe; mais celui-ci avoit couru vers une jeune dame qui s'étoit évanouie à peu de diſtance du champ de bataille, dans les bras de ſes femmes. Il eut mille peines à la faire revenir à elle-même. On n'auroit pu deviner, à la conduite du jeune homme, & par les ſoins qu'il prenoit pour cette dame, ſi elle étoit ſa ſœur ou ſon amante. Auſſitôt qu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens, il lui dit : «ma chère Hiacinte, ſi votre liberté & la vie de votre ami ont quelque prix à vos yeux, rendez grâce à ce brave chevalier : il eſt mon libérateur; nous devons tout à ſa généroſité».

A ces mots, don Silvio s'approcha de la dame avec un air noble & honnête. Son maintien étoit celui d'un héros modeſte & généreux qui jouit intérieurement du plaiſir d'avoir ſervi l'humanité. Après avoir ſalué reſpectueuſement la jeune dame, il lui temoigna, en termes que nous ne pouvons rendre, ſa ſatisfaction d'avoir contribué à ſa délivrance. La belle étoit foible, & ne pouvoit encore répondre que par ſes geſtes : mais don Eugenio, c'eſt ainſi que s'appeloit le jeune cavalier, & don Gabriel, ſon ami, qui lui devoient l'un & l'autre la vie, lui

témoignèrent leur reconnoiſſance avec la plus grande énergie.

Don Silvio conſidéra attentivement la jeune dame, & fut étonné de ſentir à ſon aſpect une certaine émotion, parce qu'il étoit fortement perſuadé qu'aucune femme au monde ne pouvoit faire impreſſion ſur ſon cœur, où la belle princeſſe régnoit avec tant d'empire. La jeune perſonne ne paroiſſoit avoir que dix-huit ou dix-neuf ans. Elle n'étoit pas d'une beauté accomplie; mais elle avoit dans la phyſionomie un air de candeur & d'honnêteté qui fait plus d'impreſſion ſur les ames ſenſibles que la parfaite régularité des traits. Au premier abord, on ne pouvoit s'empêcher de s'intéreſſer à elle. Son regard étoit touchant, ſa voix flexible & ſonore. Le nuage de triſteſſe qui couvroit ſon viſage ne pouvoit dérober aux yeux du ſpectateur le ſourire d'innocence qui ſe formoit ſur ſes lèvres demi-cloſes.

Don Silvio parut ſentir l'effet que devoient produire ces charmes. Eugenio s'en ſeroit infailliblement apperçu, & en auroit pris de l'ombrage, ſi la douleur des bleſſures qu'il avoit reçues au combat ne l'eût tout-à-fait abſorbé. On travailla ſur le lieu même à mettre le premier appareil. Spectacle cruel

pour une amante ! Hiacinte ne levoit pas les yeux de deſſus don Eugenio. Dieux ! quel fut ſon effroi, lorſqu'elle vit couler le ſang à gros bouillons. On auroit dit que ſon ame s'anéantiſſoit. Son cœur trop ſenſible ne put réſiſter à ce ſpectacle. Elle fit un effort pour prononcer le nom d'Eugenio, & perdit une ſeconde fois connoiſſance. D'où notre jeune Héros préſuma qu'Eugenio & la belle Hiacinte s'aimoient tendrement. Il ſe perſuada que cette dame étoit une princeſſe, & que ſon amant avoit un rival qui avoit voulu lui ôter la vie pour ſe rendre maître de ſa maîtreſſe. Cette idée redoubla l'intérêt qu'il avoit pris au ſort de ces jeunes inconnus.

Les deux bleſſés & les autres témoins de l'évanouiſſement d'Hiacinte volèrent à ſon ſecours. Ils oublièrent le danger où ils étoient pour ne penſer qu'à ſoigner la belle. Ce ne fut qu'à force de reſpirer du ſel d'Angleterre, qu'elle recouvra ſes eſprits. Après s'être livrés à la joie, don Eugenio & don Gabriel firent panſer leurs plaies. Dès que cette douloureuſe opération fut faite, on parla de partir. Le jour commençoit à baiſſer; & pour ne pas s'expoſer, on réſolut de paſſer la nuit dans la première auberge

qu'on rencontreroit. D'ailleurs la dame étoit encore ſi foible, qu'on n'auroit pu lui faire faire un mille ſans s'expoſer à altérer ſa ſanté. Elle & les deux bleſſés n'avoient beſoin que de repos. Don Silvio leur offrit de les accompagner pour plus de sûreté. Eugenio reçut avec joie cette marque d'amitié & d'honnêteté. Il étoit inquiet de ſavoir qui étoit le brave chevalier auquel il devoit la vie. Après beaucoup de complimens, don Eugenio ſe plaça dans la voiture à côté d'Hiacinte, & donna ſon cheval de monture à notre jeune chevalier.

Pédrillo qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis la fin du combat, paroiſſoit ſtupéfait. Il promenoit ſes yeux étonnés ſur tous les objets qui l'environnoient, & recevoit d'un air ſatisfait tous les complimens que lui faiſoit don Eugenio ſur ſa bravoure. Ce ne fut qu'à force de ſollicitations qu'il conſentit à monter dans une ſeconde voiture, où il y avoit des femmes qui lui impoſoient du reſpect & qui reſtreignoient l'envie qu'il avoit de parler.

CHAPITRE XII.

Ils arrivent dans une auberge.

On avoit marché ſi lentement qu'il étoit dix heures lorſqu'on arriva devant une auberge dont la porte étoit fermée. Nos voyageurs firent tant de carillon que l'hôte ſe douta que c'étoit des gens de qualité qui, ſe trouvant trop tard en route, vouloient paſſer la nuit dans ſa maiſon. Lorſqu'on lui demanda à ſouper, il répondit que tout ſon gibier avoit été conſommé la veille, que les oiſeaux de proie avoient dépeuplé ſon colombier, que les belettes avoient détruit ſa volaille & mangé les œufs qu'il conſervoit; mais que le lendemain à l'heure du dîner il auroit de la viande de boucherie toute fraîche. J'aurai l'honneur, ajouta-t-il, de vous ſervir un repas délicat tel que des perſonnes de votre état le méritent. Ma maiſon eſt toujours la retraite des voyageurs de qualité. Avant-hier nous eûmes l'honneur de loger monſieur le comte de Leyra, & lundi dernier madame la ducheſſe de Medina-Sidonia avec toute ſa ſuite.

Monſieur l'aubergiſte auroit parlé toute la nuit ſi on eût été diſpoſé à l'écouter; mais la perſonne la plus intéreſſante de la compagnie avoit beſoin de repos; & on ſe conſola des déſaſtres arrivés dans la baſſe-cour de l'hôte.

Pédrillo & le valet-de-chambre de don Eugenio allèrent à l'écurie pour faire panſer les chevaux & les mulets de leurs maîtres. Ils n'y trouvèrent aucune eſpèce de fourage: l'année avoit été pluvieuſe.

Dona Hiacinte demanda la permiſſion de ſe coucher après avoir renouvelé ſes remercîmens aux défenſeurs de ſa vie.

Don Silvio accompagna les deux bleſſés dans leur chambre, leur ſouhaita une bonne nuit & ſe retira.

Eugenio & ſon ami don Gabriel étoient inquiets de ſavoir qui étoit Silvio. Ils avoient haſardé, autant que la bienſéance le leur avoit permis de petites queſtions auxquelles notre héros n'avoit jamais répondu qu'à double-ſens. Ils conjecturèrent que ce jeune homme étoit un aventurier d'une eſpèce ſingulière. Sa bonne mine & ſa valeur parloient en faveur de ſa naiſſance; mais il n'avoit pas cet air aiſé, maniéré & prévenant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, &

dont les jeunes gens de qualité font uſage dans les principales villes d'Eſpagne. Nos gentilshommes remarquèrent encore la ſingularité de l'acoûtrement de don Silvio. Le grand ſabre qu'il portoit à ſon côté n'échappa pas à leur vue. Tout cela formoit un aſſemblage ſi burleſque qu'ils ne ſavoient guères à quoi s'en tenir.

Pendant que les deux cavaliers prenoient des meſures pour ſatisfaire leur curioſité, notre héros s'applaudiſſoit d'avoir pu rendre quelque ſervice à une des plus aimables princeſſes du monde, & aux jeunes princes ou cavaliers qui l'accompagnoient. Comme don Silvio ne doutoit pas qu'il n'y eût dans le voiſinage quelque puiſſante fée qui s'intéreſſoit au ſort de ceux qu'il avoit ſecourus, il ſe flatta que cette immortelle lui accorderoit ſa protection, & quelque part à ſa deſtinée. Ces réflexions le conduiſirent inſenſiblement à penſer à ſa chère princeſſe. Il embraſſa ſon divin portrait, réfléchit à ſa triſte métamorphoſe & aux pièges que lui tendoit la fée Fanfreluche. Il paſſa deux heures à gémir & à déplorer ſon infortune. Des ſonges agréables ſuccédèrent peu-à-peu à ces penſées ſiniſtres, & il s'aſſoupit dans une meilleure aſſiette.

CHAPITRE XIII.

Tête-à-tête.

TANDIS que la princeſſe dormoit, ainſi que les jeunes cavaliers de ſa ſuite, Pédrillo, que, comme nous l'avons déjà remarqué, toutes les circonſtances préſentes intriguoient, ne put réſiſter à l'envie de faire connoiſſance avec mademoiſelle Thérèſe. Heureuſement qu'il n'y avoit alors perſonne dans l'hôtellerie qui fût en état de lui diſputer l'avantage d'un tête-à-tête.

Pédrillo profita de l'occaſion, & ſe lia avec la femme-de-chambre de la belle Hiacinte. Il fut la trouver à la cuiſine, où elle étoit allée voir le ſouper frugal qu'on lui préparoit. Tandis qu'on lui réchauffoit un vieux civé de lièvre, il entama la converſation. D'abord mademoiſelle Thérèſe ne parut pas faire attention à ce que diſoit Pédrillo. En affectant un air indifférent, elle avoit pour but de ſavoir peu-à-peu du valet qui étoit ſon maître. Pédrillo étoit auſſi ruſé qu'elle. Il réſolut de lui faire acheter auſſi cher qu'il le pourroit le ſecret qu'elle avoit envie de pénétrer. Il com-

bina bien les choſes, & ſe promit à lui-même de ne rien dévoiler juſqu'à ce qu'elle lui eût raconté l'hiſtoire de dona Hiacinte. Je n'enfreindrai pas, ſe diſoit-il, la loi que mon maître m'a impoſée. Je ſerai diſcret.

La belle Thérèſe s'apperçut qu'elle avoit affaire à un garçon déterminé, & qu'il ſeroit impénétrable juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit la première des aventures de ſa maîtreſſe. Elle perdit par degré de ſon ſérieux, de ſon flegme & de ſa réſerve. Elle ſatisfit la curioſité de Pédrillo en racontant, d'une manière circonſtanciée, tout ce qui regardoit la belle inconnue. Le valet apprit donc que dona Hiacinte ne poſſédoit rien au monde que des charmes. Sa beauté lui tenoit lieu de richeſſes & de naiſſance. On ſoupçonnoit même qu'elle avoit été trouvée. La perſonne à qui elle devoit ſa première éducation n'avoit pu lui donner aucune connoiſſance ſur les auteurs de ſes jours. Pédrillo apprit avec étonnement que la belle Hiacinte avoit joué la comédie pendant quelques années ſur le théâtre de Grenade. Tous ceux qui l'avoient vue avoient été épris de ſes charmes. On pouvoit compter au nombre de ſes adorateurs l'élégant Ferdinand, comte de Mazora. Ce jeune ſeigneur, dit Thérèſe, a fait toutes les démarches

poſſibles & des dépenſes infinies pour captiver le cœur de ma maitreſſe. Mais elle y a été inſenſible. Don Eugenio de Lirias eſt le ſeul cavalier qui ait pu émouvoir ſon cœur. Elle l'aime paſſionnément. Il y a lieu de croire qu'ils ſe marieront enſemble. Le projet de don Eugenio étoit, en faiſant quitter le théâtre à ma maîtreſſe, de la mettre pour quelques mois au couvent à Valence. Ce temps-là révolu, il l'auroit inſenſiblement produite dans le monde ſous un autre nom. Don Ferdinand, dont le cœur eſt toujours agité, apprit, quelques jours avant leur exécution, les projets de l'amant de ma maîtreſſe. Il fut informé du temps du départ de dona Hiacinte. Il quitta Grenade, réſolut de pourſuivre don Eugenio, & de ſe rendre poſſeſſeur de ma maîtreſſe. Toutes ſes meſures étoient ſi bien combinées, qu'il nous a atteint aux environs de Montaſa. Son projet n'a pas réuſſi. Notre bonne fortune a voulu que don Eugenio, que nous croyions à Valence, vint au-devant de nous avec ſon ami don Gabriel. Il ne s'imaginoit pas trouver ſon amante entre les mains de ſon rival. A peine fut-il près de nous, qu'il déclara hardiment qu'il conſentiroit plutôt à perdre la vie que la belle Hiacinte. Il auroit vraiſemblablement perdu l'une & l'autre, ſi

ſa

ſa bonne fortune ne lui eût ſuſcité un puiſſant ſecours dans la perſonne du jeune chevalier, & dans celle de l'intrépide Pédrillo.

Après que la complaiſante Thérèſe eut achevé l'hiſtoire de la belle Hiacinte, elle exigea que Pédrillo lui racontât à ſon tour les aventures de ſon maître. Celui-ci avoit préparé des excuſes. Il ſe prévaloit de l'importance du myſtère; il alléguoit la fidélité qu'il devoit à ſon maître & le danger qu'il encourroit s'il commettoit une indiſcrétion de cette nature. Thérèſe déploya inutilement toute ſon éloquence. Elle eut recours à mille expédiens qui auroient dû exciter la reconnoiſſance de Pédrillo. Celui-ci répondoit toujours qu'un ſecret de l'importance du ſien ne pouvoit tout au plus être confié qu'à une ſeule perſonne pour laquelle on n'avoit rien de caché. Il exigea un prix ſi conſidérable, pour dévoiler ſon ſecret, que mademoiſelle Thérèſe, ſans être une Lucrèce, l'auroit pu trouver exceſſif. Elle ſe trouva effectivement embarraſſée. Elle oppoſa ſes réflexions à celles de Pédrillo, & n'omit rien pour l'amener à un accommodement plus raiſonnable. Le valet perſiſta à dire qu'il ne pouvoit détailler les aventures de ſon maître que dans un tête-à-tête. La demoiſelle fut obligée de ſacrifier

ſes ſcrupules aux deſirs qu'elle avoit d'apprendre l'hiſtoire de don Silvio. Après avoir fait promettre au valet qu'il n'abuſeroit pas de ſa confiance, ils ſe renfermèrent enſemble dans un cabinet, où on ne ſait s'ils tinrent conſcieneuſement leurs paroles.

CHAPITRE XIV.

Examen remarquable.

DON Silvio avoit à peine dormi deux heures qu'il fut éveillé, ainſi que le rapporte l'hiſtoire, par des légions de puces. Le lecteur ne nous accuſera-t-il point d'écrire des futilités ? Il n'eût dépendu que de nous d'employer quelque cauſe plus noble & plus élevée pour tirer notre héros du ſommeil ; mais nous aimons mieux ſacrifier notre gloire que de nous écarter de la vérité.

Tandis que notre héros s'occupoit à faire la guerre à ces inſupportables inſectes, il crut entendre dans la chambre voiſine de la ſienne, & qui n'en étoit ſéparée que par une mince cloiſon, la voix d'une femme. Il prêta l'oreille & entendit très-diſtinctement ces mots : *je n'y conſentirai qu'à condition que*

Vous me ferez voir le portrait de la princeſſe. Mais comment cela pourroit-il être poſſible, répondit une autre voix. *Suppoſez que je me haſarde à aller dans ſa chambre, pourrai-je arracher ce portrait qui eſt attaché à ſon cou, ſans l'éveiller. Ciel! que deviendrois-je! où en ſerions-nous?*

Oh! point d'excuſe.... je n'aurois pas cru. Je vous le répète : je veux avoir le portrait ; ou ne vous imaginez pas que je....

Ici les voix ſe baiſèrent ; & don Silvio qui en avoit trop entendu ne put ſe réſoudre à écouter plus long-temps... Quoi ! s'écria-t-il, en ſe laiſſant tomber ſur ſon chevet : on trame quelque choſe de ſecret contre moi, contre ce qui m'eſt mille fois plus cher que la vie ! Ah ! Rayonante, hâte-toi de venir à mon ſecours, ſinon, ma perte eſt aſſurée. Don Silvio prononça ces mots d'un ton ſi élevé, que Pédrillo & Thérèſe ſe turent. La demoiſelle, après avoir entendu appeler trois fois ſon confident, crut que le parti le plus ſage étoit de ſe retirer. Elle ouvrit un petit cabinet attenant à ſa chambre pour s'y cacher. Elle n'auroit pas voulu, pour les choſes les plus précieuſes, qu'on l'eût trouvée tête-à-tête avec un homme. Thérèſe ne fut pas aſſez adroite pour ſe dérober à la vue de

don Silvio, qui entra tout-à-coup dans l'appartement où étoit ſon domeſtique. Le génie le plus ſubtil auroit été embarraſſé s'il ſe fût trouvé dans la place de Pédrillo. Tous les argumens qu'il auroit pu pouſſer, tant *in feſtino* qu'*in baroco* lui euſſent été inutiles. Le ſimple inſtinct tira notre valet d'affaire.

Eſt-ce vous, Monſieur, s'écria-t-il, en faiſant ſemblant de ſortir d'un profond ſommeil... Que vous eſt-il arrivé? Pourquoi vous vois-je de ſi bonne heure ſur pied?

Habille-toi promptement & ſuis-moi dans ma chambre, répondit le chevalier, d'un air qui fit trembler ſon domeſtique. Don Silvio ferma à clef la porte par laquelle mademoiſelle Thérèſe étoit ſortie.

Si vous me laiſſez ſeul, dit Pédrillo, après avoir réfléchi un inſtant, je ſerai prêt dans un clin d'œil.

Ne perds pas de temps ſi tu ne veux pas encourir ma diſgrâce.

Pédrillo ne douta plus que ſon maître n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec Thérèſe. Il jura contre cette demoiſelle, & maudit mille fois le jour où il l'avoit vue pour la première fois. Cette Thérèſe qui lui paroiſſoit, deux heures auparavant, ſous un aſpect enchanteur, ne préſentoit plus à ſon imagina-

tion qu'un objet odieux. Il prit le parti d'en impoſer à ſon maître, à force de menſonges.

Après avoir pris la ferme réſolution de ſe laiſſer plutôt écorcher vif que de convenir du moindre mot, il entra dans la chambre du chevalier. Dès que don Silvio l'apperçut, il lui dit de fermer la porte au verrou. Et il commença ſon interrogation avec le ton dur & ſérieux d'un préſident de l'inquiſition.

Qui eſt la perſonne qui étoit avec vous dans votre chambre, il y a un inſtant.

Quelle perſonne; Monſieur, répondit Pédrillo, qui faiſoit ſemblant de ne rien comprendre à la queſtion de ſon maître?

Coquin, s'écria Silvio, c'eſt préciſément ce que je veux ſavoir.

Je n'ai vu aucune autre perſonne que la vôtre, Monſieur, lorſque vous avez ouvert la porte pour m'éveiller; car j'imagine que vous ne voulez pas parler des punaiſes qui m'ont aſſiégé. Les maudits inſectes! je veux ne pas être honnête garçon, s'ils n'ont pas fait un tintamarre dont je ſuis encore étourdi. Une demi-douzaine de matoux s'étoient donné rendez-vous au-deſſous de mes fenêtres pour donner des ſérénades à la jeune chatte de l'hôtellerie....

Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter. J'ai vu

ſortir une perſonne de votre chambre : je l'ai entendue converſer avec vous ; & je veux ſavoir qui elle eſt.

Monſieur, reprit triſtement Pédrillo, je veux mourir tout-à-l'heure ſi je fais que répondre à vos queſtions. Je ne vous contredirai pas. Si vous avez vu quelque choſe, c'eſt que vous êtes le bien-aimé des fées, & qu'elles vous ont favoriſé au point que vous voyez ſouvent beaucoup où les autres ne voient rien. Si j'ai vu quelque choſe, ce n'étoit qu'en rêve...

Maraud, dit don Silvio, en tirant ſon ſabre, ne crois pas que ton effronterie !... conviens ſur-le-champ de la vérité, ou tu es mort.

Ah ! mon cher maître, s'écria Pédrillo ; en ſe jetant à ſes genoux ; au nom de dieu, épargnez ma jeuneſſe, je conſens à vous dire tout ce que je ſais... Pourquoi me traiter avec cette cruauté ? .... Je vous ſers depuis tant d'années ... J'aurois traverſé les flammes pour vous plaire... Je vous conjure, à mains jointes, de rengaîner cet effroyable ſabre. Je vous avouerai tout... Il eſt pourtant bien triſte de mourir pour n'avoir rien vu ! Oh ! bienheureux ſaint Jacques, ſi je mentois cette fois-ci ... En vérité, monſieur, quand vous

m'auriez trouvé couché auprès de la femme de chambre de madame Hiacinte, vous ne me traiteriez pas avec plus d'inhumanité.

Vain détour. Me crois-tu aſſez inſenſé pour m'imaginer que la femme de chambre d'une princeſſe voulût ſe familiariſer avec un garçon de ton eſpèce ? Je te répète pour la dernière fois que le ſeul moyen de ſauver ta vie, eſt de m'avouer tout ce que tu ſais. Sois ſincère, je ne te ferai aucun mal. Mais je ne veux pas être trompé.

Je ne puis que vous répéter, monſieur, que je ne ſais rien.

Réponds à mes queſtions... N'y avoit-il perſonne avec toi dans la chambre ?

Dix mille eſcadrons de punaiſes, comme j'ai déja eu l'honneur de le dire à monſieur, & pas une ame de plus.

Qui eſt donc la perſonne qui s'eſt eſquivée quand j'ai entr'ouvert la porte ?

Je l'ignore, ſeigneur don Silvio, parce que j'étois encore endormi lorſque vous m'avez appelé.

Il m'a ſemblé voir une femme ; mais je n'ai pu fixer ſes traits...

Morbleu ! monſieur, c'étoit donc un eſprit. Il n'y a rien d'impoſſible. En entrant dans cette maiſon je me ſuis méfié de quelque choſe.

Si vous avez véritablement vu quelque choſe, & que cette choſe ait diſparu, ce ne peut être qu'un revenant, qui a été aſſaſſiné dans cette chambre. Je ne voudrois pas pour un royaume en avoir vu autant. Je ſerois mort à l'inſtant.

Pédrillo parla d'un air ſi naïf & ſi ſimple que don Silvio penſa qu'il le ſoupçonnoit mal-à-propos... Mais, continua-t-il, ſi tu n'as rien vu, tu peux avoir entendu.

Vous ſavez, monſieur, que quand on eſt ſeul dans le coin d'une maiſon étrangère, on occupe ſon imagination de différentes choſes. Quand bien même j'aurois entendu quelque bruit, je ne m'y ſerois pas arrêté. Je n'oublierai jamais combien vous vous moquâtes hier de moi, parce que je voyois le géant à qui vous coupâtes bras & jambes. Mais puiſque vous convenez vous-même que ce cabaret n'eſt pas une retraite bien aſſurée, je ne rougirai pas de vous dire que j'ai ſenti, pendant une grande partie de la nuit, une peſanteur ſur mon eſtomac. Il me ſembloit que je portois un poids de cinquante livres, qui m'ôtoit l'uſage de la reſpiration. Quelque tems après, j'ai cru entendre parler pluſieurs perſonnes à voix baſſe. J'aurois volontiers prêté l'oreille à ce qu'elles diſoient: mais j'ai eu tant de frayeur, que je me ſuis enfoncé ſous ma cou-

verture où le ſommeil eſt venu à mon ſecours... Si je fais autre choſe que ce que je viens de vous dire, vous pouvez me tuer, me faire tout ce que vous jugerez à propos...

Pédrillo, mon ami, répondit le chevalier, avec un ton qui raſſura ſon valet, je ſuis ſatisfait... Je n'exige rien de plus. Si tu ſavois quelle eſt la cruauté, la malice & la noirceur de certaines perſonnes, que je ne peux pas nommer, tu ne ſeras pas étonné du courroux que je viens d'avoir. Apprends que j'ai entendu former un complot contre moi dans ta chambre. On ſe propoſoit de me ravir le portrait de mon adorable princeſſe. Je ſuis aſſuré que tu n'es pas coupable d'une ſi noire trahiſon; mais je te jure par mon ſabre, que j'ai entendu ta voix. Il y a apparence que l'une de celles qui veulent ma perte contrefaiſoit ta voix afin de te faire paſſer dans mon eſprit pour le plus ſcélérat des hommes.

Voilà qui eſt diabolique, monſieur: c'eſt porter la raillerie trop loin. Un honnête garçon qui ſe repoſe innocemment n'eſt donc pas en ſûreté. Un impertinent Nain-vert ou quelqu'autre magicien n'a qu'à prendre la forme & la figure d'un galant homme, & aller ainſi commettre des vols & des aſſaſſinats juſqu'à ce que l'innocent ſoit roué ou pendu... Mais,

monſieur, que diſoit le ſorcier qui contrefaiſoit ma voix.

Tranquilliſe-toi, Pédrillo. Je ſuis convaincu de ton innocence. Nous ſommes parvenus l'un & l'autre à faire échouer leurs deſſeins. Referme vîte ton havreſac : je ne veux pas reſter une heure de plus dans cette maiſon.

Voudriez-vous partir ſans prendre congé de la dame & des cavaliers à qui nous ſauvâmes hier la vie. Ils étoient ſi occupés de leurs bleſſures qu'ils n'ont pas eu le temps de nous remercier en regle. Il me ſemble que la noble action de ſauver la vie à quelqu'un mérite au moins un *dieu vous le rende.*

Je n'exige aucune reconnoiſſance de ce que j'ai dû faire. J'ai l'honneur d'être chevalier : mais quand je ne ſerois que d'une naiſſance ordinaire, je reitérerois tous les jours la même action pour un turc, pour un juif, ou pour un païen, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Quoique je ſois curieux de connoître ces étrangers, & que j'euſſe projeté d'attendre leur réveil, je ſuis obligé de changer de réſolution... Que je ſuis heureux de m'être éveillé aſſez-tôt pour prévenir les déſaſtres que j'allois eſſuyer ! Je ſuis ſûr qu'une main inviſible m'a tiré du ſommeil. Je ne ſuis pas à mon aiſe dans cette maiſon. La fée Rayonante ne m'a promis ſa

protection qu'à condition que je chercherois ma princeſſe. Rappelles-toi que nous n'avons eſſuyé de contre-temps que lorſque nous avons été dans l'inaction.

Exceptez le trou aux grenouilles, où votre ſalamandre nous a fait cheoir.

Je crois que tous ces déſaſtres ne nous ſont arrivés que parce que je n'ai pas ſtrictement obſervé le vœu que j'ai fait, de ne prendre aucun repos avant d'avoir retrouvé ma chère princeſſe. Enfin, Pédrillo, je ne puis me déterminer à reſter une heure de plus dans cette maiſon, où Fanfreluche a peut-être des amis. Eſquivons-nous le plus doucement qu'il nous ſera poſſible. L'aurore va paroître. Tout le monde dort encore. Si nos ennemis ſont ſur pied, la fée Rayonante nous enveloppera d'un nuage au travers duquel ils ne pourront nous appercevoir.

Comme il vous plaira, monſieur, répondit Pédrillo, enchanté d'en être quitte à ſi bon compte... Je parie bien que les puces qui nous ont tant inquiétés, ne ſont pas des puces naturelles, mais autant d'hériſſons enchantés qui avoient ordre de nous écorcher vifs.

Le valet, qui ne vouloit pas donner à ſon maître le moment de la réflexion, ſe hâta

de fermer ſon havreſac. Ils ſortirent doucement du cabaret ſans ſe mettre en peine du payement de leur écot. Ils prirent tant de précaution, que perſonne ne les entendit. Mademoiſelle Thérèſe s'étoit miſe au lit ſans ſe douter qu'elle ne reverroit pas Pédrillo à ſon réveil.

CHAPITRE XV.

Ce qui ſe paſſoit à Lirias.

DON SILVIO ne ſe trouvoit jamais au milieu de pluſieurs chemins qu'il ne gemît ſur la perte de Pimpim qui étoit ſi bon guide. Il fut obligé de ſe déterminer lui-même à choiſir ſa route : il prit celle qui l'avoit conduit au cabaret.

Puiſque nos voyageurs marchèrent pendant quelque temps ſans qu'il leur arrivât rien de remarquable, nous les laiſſerons ſuivre paiſiblement leur chemin, pour raconter ce qui ſe paſſoit à Lirias.

Dona Félicia ne trouva pas ſon frère au château. Elle queſtionna les domeſtiques, qui lui dirent que don Eugénio étoit monté à cheval avec ſon ami Gabriel, & qu'ils n'a-

voient emmené pour toute ſuite que le valet de chambre du premier. Il étoit déjà tard : les cavaliers n'arrivoient point : dona Félicia en fut extrêmement inquiette. La prudente Laure fit ingénieuſement tomber la converſation ſur don Silvio. Ce ſouvenir charmoit toujours ſa maîtreſſe. L'amour que ſon aſpect lui avoit inſpiré ne lui permettoit plus de taire ſes ſentimens à Laure, qui avoit aſſez d'eſprit & de diſcrétion pour mériter ſa confiance. La grande affaire étoit de ſavoir ſi la naiſſance, les mœurs & le goût de don Silvio répondoient aux ſentimens de la belle Félicia, que mille doutes agitoient : elle en fit part à ſa confidente. L'une & l'autre conclurent qu'il n'étoit pas poſſible que la nature eut pris plaiſir à donner à don Silvio un extérieur ſi ſéduiſant, ſans l'avoir doué des qualités du cœur. On tourna même à l'avantage de notre héros les petits aveux qu'avoit faits ſon valet. On ne ſavoit cependant que penſer de l'enchantement dont Pédrillo avoit parlé, non plus que du papillon, de la princeſſe & du nain vert. Que devoit-on penſer de l'eſprit d'un jeune homme qui raconte avec franchiſe & d'un air de bonne foi que ſon maître étoit amoureux d'un papillon qui, avec le ſecours d'une fée, devoit changer de forme ?

Cet article étoit au-deſſus de l'intelligence de dona Félicia : mais Laure eut l'adreſſe d'en tirer aſſez d'avantage pour tranquilliſer ſa maîtreſſe. Elle diſoit que Pédrillo devoit avoir beaucoup de rhétorique, puiſqu'il employoit l'allégorie dans ſes diſcours. Laure remarqua que ſa maîtreſſe auroit mieux aimé que Silvio fût atteint d'un peu de folie, que de ſavoir qu'il aimoit une autre perſonne qu'elle. La confidente fut chargée de s'informer qui pouvoit être celui qui ſe donnoit le nom de *don Silvio de Roſalva.*

Un haſard heureux ou malheureux lui évita la peine de faire beaucoup de perquiſitions. Il y avoit quelque temps qu'un laquais du château de Lirias s'étoit caſſé la jambe ; & maître Blas, dont nous avons déjà parlé comme du plus habile chirurgien des environs, venoit ſouvent panſer le malade.

Mademoiſelle Laure entroit préciſément dans une chambre où il étoit, lorſqu'il finiſſoit de raconter l'hiſtoire de don Silvio, qui avoit fait beaucoup de bruit dans le voiſinage de Roſalva. Elle n'eut aucune peine d'apprendre tout ce qu'elle vouloit ſavoir ſur le compte de notre héros. Blas dépeignit au naturel le caractère de dona Mencia. Il parla de l'éducation & de la manière de vivre du jeune

chevalier ; il dit que la vieille tante projetoit de le marier avec un petit monſtre nommé Mergéline Sanchez ; & que c'étoit ſans-doute pour éviter une alliance ſi déſagréable, qu'il s'étoit évadé avec un valet nommé Pédrillo. Le chirurgien aſſura qu'aucun homme ne ſurpaſſoit le jeune chevalier en vertu, en ſavoir & en beauté. C'eſt moi, ajouta-t-il, qui lui ai enſeigné la muſique. Après un mois de leçons, il auroit pu être mon maître. Le chirurgien ne parut pas être informé que don Silvio eût une intrigue amoureuſe ; mais il n'oublia pas de dire qu'il avoit toujours remarqué dans ſa conduite quelque choſe de ſingulier & de romaneſque ; que dans une converſation qu'ils avoient eue enſemble il y avoit quelques ſemaines, il s'étoit apperçu que le chevalier croyoit à l'exiſtence des fées. Maître Blas rapporta tout ce qui pouvoit concourir à tranquilliſer dona Félicia. Elle étoit d'autant plus ſatisfaite, qu'elle voyoit que le penchant de don Silvio s'accordoit aſſez bien avec le ſien. — Peut-être, ſe dit-elle, eſt-il amoureux d'une princeſſe qu'il n'a jamais vue ? Il ſe ſera perſuadé que cette princeſſe a été métamorphoſée en papillon par une fée qui s'intéreſſe au ſort de ſon rival. Cette idée parut extravagante à dona Félicia. Elle chercha avec

Laure les moyens de connoître plus particulièrement don Silvio. Mille obſtacles ſe préſentoient. Leur pis aller fut de s'abandonner au haſard & d'attendre.

CHAPITRE XVI.

Comment don Silvio fut battu par des bergères.

DON SILVIO continuoit ſa marche avec ſon compagnon, en parlant des événemens qui anéantiſſoient les efforts de ſes ennemis. Ils s'arrêtoient de temps en temps dans des lieux agréables, pour y renouveller leurs forces. Ayant trouvé à l'entrée d'un petit bois de cyprès un ſiège de mouſſe qui étoit à couvert des rayons du ſoleil, ils s'y repoſèrent. Leurs yeux ſe promenoient ſur des prairies immenſes, qu'arroſe le Guadalaviar, lorſque Pédrillo fit tout à coup une exclamation, qui ſembloit annoncer à notre Héros le terme de ſes malheurs. —

Vive la joie, ſeigneur don Silvio! Nous avons trouvé notre princeſſe. Voyez-vous ce papillon bleu qui folâtre autour de ces roſiers ſauvages?

Pédrillo ne ſe trompoit pas tout-à-fait. Il

voyoit effectivement un papillon bleu ; & Silvio ne douta pas que ce ne fût ſon amante.

Je paſſerai de ce côté-là, Monſieur, tandis que vous irez bien doucement de celui-ci. Il ne nous échappera pas. Mais pourquoi tant de précautions ? Dès que la princeſſe vous appercevra elle volera dans vos mains.

Le papillon parut ſe conformer à l'opinion de Pédrillo. Il voloit en formant de petits cercles au devant du chevalier qui ouvroit ſes mains tremblantes pour le recevoir. Quel fut ſon état, lorſqu'il apperçut un autre papillon gris-blanc qui voloit directement du côté de ſa princeſſe avec une effronterie peu commune. Silvio devint furieux. Il ne ſavoit comment s'y prendre pour punir le téméraire. Après un moment de réflexion, il ſe précipita entre les deux inſectes, & eut aſſez d'adreſſe pour abattre d'un coup de baguette ſon audacieux rival. La princeſſe prit la fuite. Plus elle étoit pourſuivie, & plus vîte elle s'envoloit.

Il arriva par haſard que deux ou trois filles du village voiſin étoient aſſiſes ſur le bord du fleuve, où elles ſe repoſoient apparemment des fatigues de la journée. L'une d'elles cueilloit des fleurs ſauvages, dont les autres s'amuſoient à former des guirlandes.

Le papillon voltigea ſi long-temps d'une fleur à l'autre, qu'il tomba entre les mains d'une des bergères. Celle-ci lui lia les pieds avec un brin de fil, & s'amuſa à le faire voler devant elle. Silvio qui étoit aſſez près pour obſerver tout cela, dit à ſon valet... Voilà enfin l'explication du rêve que j'eus hier matin. Ne vois-tu pas une nymphe qui joue avec le papillon bleu?

Une nymphe, Monſieur? c'eſt une fille qui vient couper de l'herbe auſſi bien que celles qui ſont aſſiſes à côté d'elle.

Nos voyageurs firent une longue diſſertation pour ſavoir ſi cette fille étoit une nymphe ou une mortelle. Notre héros étoit entêté : il fallut que Pédrillo fît ſemblant de penſer comme lui.

Le chevalier s'avança à grands pas du côté de la prétendue nymphe, & exigea qu'elle lui rendît le papillon.

Que me donnerez-vous, jeune chevalier, lui dit la payſanne en riant?

Tout ce que tu voudras, répondit Silvio.

Fort bien, reprit la nymphe. Eh bien! donnez-moi le petit étui qui eſt pendu à votre cou. Joignez-y un demi réal, & le papillon eſt à vous.

Maudit Nain-vert, s'écria Silvio tranſporté

de colère, en tirant ſon vieux ſabre, ne crois pas te mocquer de moi impunément! duſſé-je verſer juſqu'à la dernière goutte de mon ſang, tu me rendras ce papillon.

Quel fut l'effroi de la bergère, lorſqu'elle ſe vit menacée d'un coup de ſabre! Pédrillo ſentoit bien que toutes ſes repréſentations ſeroient inutiles. Il ſe jeta précipitamment ſur ſon maître pour arrêter le coup qui alloit être porté. Les autres bergères accoururent au ſecours de leur compagne, ſe jetèrent en furie ſur Silvio & ſur ſon valet, & les aſſommèrent à coups de poing. L'amant de celle qui avoit été priſe pour le Nain-vert labouroit dans un champ voiſin. Il entendit les cris de ſa maîtreſſe, vola à elle & s'élança ſur nos deux voyageurs, qu'on laiſſa étendus, demi-morts, ſur le champ de bataille.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel l'auteur parle du plan de cette hiſtoire.

DEPUIS que les contes exiſtent, nous doutons qu'il y ait jamais eu un protegé des fées, ſoit prince, gentilhomme ou payſan qui ſe ſoit trouvé dans une ſituation auſſi critique que notre chevalier. Il eſt bien vrai qu'on a fait ordinairement eſſuyer des calamités aux héros des contes des fées. Ils ſont ſouvent obligés de ſe battre avec des dragons, des tigres, des ours, des léopards, &c. Ils ſont expoſés à être dévorés par des popances. Des fées édentées leur font perdre leur chemin, mettent leur vertu aux plus terribles épreuves, & après toute ſorte de revers, les changent en perroquets, en matoux, en grillons, &c. On feuilletteroit toutes les hiſtoires qui commencent par : *il y avoit une fois ;* on parcourroit tous les écrits de ce genre, qu'on ne trouveroit pas un ſeul exemple que le favori d'une reine

des ſalamandres & l'amant d'un papillon enchanté, ait été rompu de coups par des bergères & par un vigoureux laboureur. Le lecteur érudit en tirera des conſéquences à l'avantage de notre diſcernement. Il ne dépendoit que de nous de faire voyager notre héros ſur un char de ſaphirs attelé d'oiſeaux du paradis. Nous aurions pu lui faire mettre, tous les ſoirs, pied à terre dans des palais enchantés pour y être ſplendidement ſervi par la main des grâces. Si nous lui euſſions donné le chapeau rouge du prince Robolt ou la mule de la fée Mouſtache, ou la bague de Gigès, ou enfin, la baguette de la fée Cruſio pour le tirer de tous les périls qu'il rencontreroit, une jeune perſonne de dix ans auroit penſé que nous écrivions un conte. Mais notre hiſtoire eſt originale. On ne pourra nous reprocher d'y avoir fait entrer une ſeule anecdote qui ne ſoit dans l'ordre de la nature, & qui ne puiſſe arriver journellement. Par exemple, il eſt très-poſſible qu'une grenouille ſoit avalée par une cigogne. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on trouve un portrait dans un endroit où il eſt à préſumer que quelqu'un l'a perdu. Nous avons laiſſé voyager notre héros à pied, ſans nous inquiéter de ſon adreſſe à franchir

les foſſés, & à éviter les marais. Il n'a d'autre lit que la terre & d'autre gîte qu'un mauvais cabaret de village où les puces le meurtriſſent. Au lieu de lui faire boire du nectar ou de l'ambroiſie dans des vaſes de cryſtal de roche; au lieu de le faire combattre contre des géans ou des nègres enchantés, nous venons de lui faire donner les étrivières par de groſſiers payſans. Telle eſt la ſimplicité de la marche de notre hiſtoire. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les écrivains puſſent ſe flatter avec juſtice de n'avoir pas ſacrifié les traits du crayon à l'éclat du vernis. Notre but, en décrivant ces aventures dignes de foi, n'a pas ſeulement été d'égayer l'eſprit, ainſi que pourroient ſe l'imaginer quelques lecteurs ſuperficiels qui auront de la peine à concevoir à quelle autre fin pourra ſervir l'hiſtoire de don Silvio de Roſalva.

Nous pourrions démontrer, en citant les ouvrages des plus habiles hommes, que, depuis l'âge de quatorze ans juſqu'aux années climatériques, l'homme eſt atteint d'une certaine fièvre qui ne ſe diſſipe que par les violentes ſecouſſes du diaphragme. Le ſang s'éclairciſſant ainſi ranime les eſprits vitaux. Cette maladie a à-peu-près les mêmes pro-

priétés que le venin de la tarentule qui agit ſur celui qui a été piqué par cet inſecte juſqu'à-ce que les muſiciens jouent une certaine danſe dont la vertu ſympathique rétablit le malade. Nous attendons la ſeconde édition de cet ouvrage, à laquelle le bon goût du public donnera lieu, pour placer ici une longue diſſertation ſur les matières dont nous venons de parler. En attendant, nous déſirerions qu'on établît en Europe une académie de plus, & que cette compagnie de gens lettrés proposât un prix de cinquante ducats pour celui qui traiteroit le mieux la queſtion ſuivante : s'il ne ſeroit pas plus avantageux pour les hommes en général & pour la librairie qui, de l'aveu des politiques, eſt une des branches les plus conſidérables du commerce, de compoſer des livres dans le goût de ceux du bachelier de Salamanque, de Gargantua, &c. où l'on peint d'après nature, les fourbes, les hypocrites, les ſots & les fripons, que de couvrir beaucoup de papier de penſées morales, qui feroient un très-grand tort à la ſociété, ſi on ne les employoit ordinairement à emballer les bons livres.

Nous aurions voulu faire faire ces remarques à quelques-uns de nos perſonnages :

par exemple, à Pédrillo, qui a la permiſſion de tout dire; mais l'occaſion ne s'en eſt pas préſentée. Nous nous ſommes impoſé ce joug. Si quelqu'un y trouve à redire, nous lui faiſons très-poliment nos excuſes.

CHAPITRE II.

Dans lequel Pédrillo va paroître à ſon avantage.

PÉDRILLO fut le plus maltraité dans l'affaire que ſon maître & lui eurent avec les bergères. Il reſta près d'un quart-d'heure couché ſur l'herbe ſans connoiſſance. Le premier uſage de ſes ſens fut employé à ſouhaiter que toutes les nymphes, ſylphides, faunes, nains, princeſſes & papillons, ainſi que tous les contes des fées qui ont été écrits depuis la création du monde, & ceux qui pourroient être faits dans l'intervalle qui doit précéder la fin de l'univers, fuſſent à tous les diables avec les auteurs, les imprimeurs, les lecteurs & les Mécènes de ces ſortes d'ouvrages. Il maudit même les oies qui avoient produit les plumes dont on s'étoit ſervi pour écrire ces hiſtoires. Il jura contre la fonte qui

qui avoit ſervi à la conſtruction des caractères & contre la couleur qui avoit teint le papier. Plût à dieu, s'écria-t-il, que la ſainte inquiſition fît brûler ce fatras d'écrits diaboliques qui a fait tourner la tête au plus noble & au plus brave gentilhomme de l'Eſpagne! Oui, ajouta-t-il, ce ſont ces infames rapſodies qui ont expoſé mon jeune maître à recevoir tant de coups de bâton pour un vil inſecte, pour un papillon. Il ſentit alors que tout ce que don Silvio lui avoit dit de la fée Rayonante & de l'enchantement de ſa prétendue princeſſe n'étoit qu'illuſion.

Par Lucifer! Où a-t-on jamais ouï dire qu'une fée ait laiſſé roſſer juſqu'à la mort ſon protégé par des bergères & de groſſiers habitans de village? Encore, ſi c'eût été par des popances (1) ou par des dragons... je n'en ſerois pas ſi faché... Mais, par de pareils perſonnages! Je veux être dévoré ſur-le-champ, ſi votre maudite Rayonante, qui nous a cauſé ces maudits contre-temps, n'eſt pas une fée de l'eſpèce... Ah! ſi je voulois parler...

Pédrillo continua à jurer juſqu'à ce qu'il

(1) Popances, eſpèce de monſtres ou d'ogres qui vivoient de chair humaine.

s'apperçut que ſon maître, qui étoit étendu près de lui, avoit perdu connoiſſance. Ce ſpectacle effraya le timide valet, & lui fit oublier toutes ſes douleurs corporelles. Il appela don Silvio, le ſecoua & lui tâta le pouls. Après s'être apperçu qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie, il fit retentir dans la plaine des cris plus pitoyables que ceux du prince Boſſu lorſque la Dindonnière refuſa de l'épouſer. Pédrillo ſe rappela dans ſa frayeur qu'il avoit encore dans ſon havreſac, qu'heureuſement ſes ennemis n'avoient pas apperçu, un flacon de vin de Madère. Il courut le chercher & le répandit ſur ſon maître ſans regretter la liqueur qui ſe perdoit. Cette effuſion rappela les eſprits de don Silvio. Son évanouiſſement n'avoit été cauſé que par un rude coup qu'il avoit reçu ſur l'eſtomac, quoiqu'il eût déjà pluſieurs contuſions à la tête. Il ouvrit les yeux à demi, & dit, d'une voix prête à expirer : où ſuis-je ? Es-tu encore en vie, Pédrillo ?

Oui, mon cher maître, répondit le valet, qui ſembla reprendre une nouvelle exiſtence... Vous vivez auſſi !... Dieu en ſoit loué ! Si vous fuſſiez mort, ainſi que je commençois à le craindre, je me ſerois jeté dans le fleuve pour ne pas vous ſurvivre.

Paſſe le ciel que je puiſſe récompenſer ton zèle & ta fidélité. Mais... O ciel ! Dis-moi ſi tu ſais ce qu'eſt devenue ma chère princeſſe ?

La princeſſe ? répondit Pédrillo ; elle eſt allée au diable : je l'ai vu s'envoler avec autant de rapidité qu'un aigle... Morbleu ! je voudrois qu'elle nous eût... Mais qu'avez-vous donc, monſieur ? Mon cher maître, que vous arrive-t-il encore ?... Dieux ſecourez-nous ! Que faire ! Abominables fées !

Pédrillo renouvela ſes exclamations, parce que le chevalier ayant cherché le portrait de ſon amante, ne le trouva pas & retomba évanoui. On ne put le faire revenir qu'avec beaucoup de peine. Sa douleur étoit ſans bornes. Il s'y livra entièrement dès qu'il eut recouvré ſes eſprits & ſa raiſon. Pédrillo, qui, un inſtant auparavant, s'étoit déchaîné contre Rayonante & toutes les fées poſſibles, & qui avoit réſolu d'éteindre, à force de raiſons, l'amour que ſon maître avoit pour un papillon, ne ſavoit plus comment s'y prendre, quand don Silvio dit qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource pour terminer ſes malheurs, que de ſe jeter dans le Guadalaviar. Cette dure extrêmité ſaiſit Pédrillo. Il fit un effort pour rappeler ſon cou-

rage ; il embraſſa les genoux de ſon maître ; les arroſa de ſes larmes, & proféra mille juremens contre les fées & les féeries. Quand il vit que ſes paroles ne produiſoient aucun effet, il ſe mit à pleurer & à s'arracher les cheveux : c'étoit à qui crieroit le plus. Il fit ſon poſſible pour ſurpaſſer ſon maître. Il s'imaginoit que don Silvio ſe laſſeroit enfin, & que lorſque le premier accès de ſon déſeſpoir ſeroit paſſé, il pourroit gagner quelque choſe ſur ſon eſprit.

Dès qu'il remarqua que le chevalier commençoit à ſe tranquilliſer, il employa tout ce qu'il put imaginer pour rétablir le calme dans le cœur de ſon jeune maître. Il l'aſſura que ſi, contre ſon attente, le portrait étoit tombé entre les mains du nain-vert, la princeſſe n'en étoit pas moins en ſûreté. Je l'ai vue s'envoler, ajouta-t-il. Elle entraînoit le fil qui lioit ſes pieds. La fée Rayonante veut éprouver votre patience, & rien de plus. Reprenez courage, ne déſeſpérons de rien ; les choſes peuvent tourner différemment. Il ne faut pas ſe laiſſer abattre tandis qu'on a un ſouffle de vie. Les autres princes & chevaliers ont eu des peines telles que les vôtres, & même qui les ſurpaſſent. Que n'a pas ſouffert l'oiſeau-bleu juſqu'à ce qu'il ſe ſoit

débarraſſé de la laide Truitone, & qu'il ſoit devenu poſſeſſeur de ſa chère Florine ? Que n'en a-t-il pas coûté au prince Hekerik pour devenir l'époux de Brillantine, que le magicien noir avoit métamorphoſée en ſauterelle, quoiqu'elle fût la meilleure de toutes les princeſſes ? Vous n'avez pas encore été renfermé dans un cachot ; on ne vous a pas retenu, comme le frère de la princeſſe Roſette, dans un cloaque rempli de crapauds & de lézards. Vous n'avez pas été métamorphoſé en inſecte comme le prince de l'iſle-heureuſe. Vous n'avez pas encore eſſuyé le danger d'être mangé par des popances. Réfléchiſſez un peu, monſieur, & vous verrez que j'ai autant de ſujet de me plaindre que vous. Je ne ſais pourquoi, étant auſſi-bien que vous l'un des favoris de la fée Rayonante, j'ai reçu cent fois plus de coups que vous.

Je crois que la princeſſe qui m'en dédommagera eſt encore à naître. Vous, monſieur, vous recevez des coups, & vous en ſavez la raiſon ; mais perſonne ne me donne une définition raiſonnable de ceux que j'eſſuie. Pauvre Pédrillo ! telle eſt ta deſtinée. Je me ſoumets à tout, pourvu que je vous voie content. Je reſterai à votre ſervice juſqu'à

ce que la dernière de mes côtes ſoit fra-caſſée.

Cette repréſentation dictée par le bon cœur de Pédrillo, eut ſon effet. La certitude que la princeſſe vivoit encore & jouiſſoit de ſa liberté, ranima l'eſpérance de notre héros. Il reprit ſes eſprits & témoigna à ſon valet combien il étoit ſenſible à ſon affection. Il lui jura qu'auſſi-tôt que ſes vœux ſeroient comblés, il le récompenſeroit libéralement de tous les maux qu'il auroit ſouffert pour lui. Les circonſtances préſentes ne faiſoient enviſager que dans un grand lointain l'accompliſſement de toutes ces promeſſes. Pédrillo n'en fut pas moins touché. Il auroit volontiers oublié tous les coups de bâton qu'il avoit reçus, ſi la vivacité des douleurs eût agi avec moins de force. Il rappela tout ſon courage pour égayer ſon maître. Quand ils eurent trouvé une place à l'ombre, ils s'y arrêtèrent afin de ſe remettre des vives ſecouſſes qu'ils venoient d'éprouver. Les regrets qu'avoit don Silvio d'avoir perdu le portrait de ſa maîtreſſe, lui faiſoient oublier ſes autres malheurs. A chaque inſtant il renouveloit ſes plaintes ſur l'objet qui lui étoit le plus à cœur. Ses ſoupirs augmentoient à meſure que ſes larmes ſe tariſſoient. Cette anxiété dura juſ-

qu'à ce que l'exemple de Pédrillo & ſon appétit l'invitèrent à goûter des proviſions qui reſtoient dans le havreſac. Dans de ſi triſtes conjonctures, une bouteille de Malaga parut fort à propos. Ce jus divin excita la gaieté du pauvre Pédrillo, qui enviſageoit avec inquiétude la triſteſſe de ſon maître.

Seigneur don Silvio, dit-il, c'eſt dans le malheur que ſe montre une belle ame : c'eſt alors qu'il faut ſavoir ſe réſigner. Il n'y a aucun mérite à paroître joyeux & content quand tout va ſelon nos deſirs. Courage ! monſieur. Un lâche ne mérita jamais de poſſéder une jolie femme. La fortune roule comme une boule ; elle va tantôt à l'un & tantôt à l'autre. Ce jour étoit le jour de la tempête ; nous avons été roués de coups. Demain nous aurons un ciel ſerein, nous boirons, nous nous égaierons. Ainſi va le monde. Le temps amène la fin des revers, quand on peut le voir couler ſans murmurer. Le même champ produit les roſes & le chardon. On parle ſi long-temps de la fête du village qu'elle arrive enfin. Nous nous entretenons ſi ſouvent du moment où nous poſſéderons notre chère princeſſe, que nous en ſerons sûrement un jour paiſibles poſſeſſeurs. Je goûte une partie du plaiſir que

vous aurez lorſque vous verrez votre charmante maîtreſſe, non plus ſous la forme d'un papillon, ſous l'enveloppe d'un vil inſecte, mais dans toute ſa grandeur, comme une vraie princeſſe. Sa tête ſera couverte d'une riche couronne d'or, & ſon corps ſera vêtu d'une robe traînante, parſemée de perles & de rubis qui lui donneront plus d'éclat que n'en répand le ſoleil lorſqu'il nous paroît au milieu de ſa courſe. Vive l'eſpérance! C'eſt alors qu'on goûtera des plaiſirs. Les environs de ſon palais ſeront couverts de joueurs de violons. Tous les jours ſeront des jours de fête; on ne ſera occupé qu'à danſer, à ſauter, à boire, à manger & à jouer. On ſe divertira tant que les Fanfreluches & les Caraboſſes en mourront de dépit. De la gaieté! Point de mélancolie, vous dis-je. Par la ſambleu! Quand nous aurons la princeſſe elle-même, que nous importera ſon portrait! Si j'étois à votre place, voilà comme je penſerois. Je pourrois vous certifier que le Nain-vert n'a pas plus votre portrait que je pourrois vous jurer qu'il ne trouvera jamais à curer les dents d'une pucelle octogénaire. Votre prétendue nymphe n'étoit qu'une bergère, qu'une ſimple payſanne. Si vous ne voulez pas

m'en croire, nous pouvons nous informer. Le village n'eſt peut-être qu'à une lieue d'ici. Allons-y dès ce ſoir. Nous heurterons de porte en porte, juſqu'à ce que nous l'ayons trouvée : & alors il faudra qu'elle nous rende notre portrait, ou il n'y aura pas de juſtice dans le pays.

Si les choſes étoient telles que tu me les racontes, d'où pourroit venir l'étrange rapport qu'il y a entre l'aventure qui vient de nous arriver, & le rêve que je fis hier au matin ?

Votre rêve, monſieur, eſt encore auſſi préſent à ma mémoire que ſi je l'euſſe fait moi-même. Je n'y vois rien qui ſe rapporte à la ſcène qui vient de ſe paſſer. Où eſt la ſylphide qui vous eſt apparue ? Où eſt le char formé de douze émeraudes & attelé de ſix oiſeaux du paradis, ſur lequel vous avez été tranſporté dans un palais enchanté ? Les circonſtances qui ſont les principales, ne ſe trouvent point dans notre aventure. Vous avez vu en ſonge que le papillon étoit attaché avec un fil d'or au bras de la nymphe, & nous venons d'être témoins que le fil qui lioit le papillon, étoit un gros brin de chanvre que la payſanne deſtinoit à raccommoder ſes cotillons. Le teint de votre nym-

phe étoit blanc comme l'albâtre, & notre bergère étoit noire comme une égyptienne. J'ai ouï dire toute ma vie que le viſage des nymphes étoit formé de lys & de roſes. Quelle qu'elle ſoit, je ſuis sûr que ce n'eſt pas en rêve que j'ai reçu cent coups de bâton. Mais qu'y faire ? la choſe eſt paſſée : il faut ſe taire. A la ſanté de la princeſſe. J'eſpère qu'elle aura aſſez de reconnoiſſance pour nous tenir compte en temps & lieu de tout ce que nous avons ſouffert pour elle.

CHAPITRE III.

Situation critique.

NOTRE héros, qui ne pouvoit plus ſoutenir le babil de ſon valet, prétexta, pour le faire taire, qu'il avoit envie de dormir quelques heures juſqu'à ce que le fort de la chaleur fût paſſé. Il attrapa ſi bien le ton de ronfler naturellement, que Pédrillo s'endormit tout de bon.

Le chevalier avoit l'eſprit trop agité pour goûter un inſtant de repos. Mille idées différentes agitoient ſon cœur & ſon eſprit. Il commença à ſoupçonner que tout ce qui

l'avoit occupé juſqu'à ce moment, n'étoit que chimère... Mais diſoit-il, ſi l'apparition que j'ai cru avoir de la fée Rayonante, étoit ſeulement l'effet d'une imagination frappée ? Je ſerois bien fou : plus il réfléchiſſoit, plus il croyoit s'être nourri de futilités. Il ne trouvoit pas vraiſemblable que la fée Rayonante eût aſſez de mauvaiſe foi pour le livrer à la diſcrétion de quelques vils payſans, après lui avoir promis ſa haute protection. Ces doutes le jetèrent dans une frayeur inexprimable, & mirent tant de déſordre dans ſa tête, qu'il fut ſur le point de perdre le reſte de bon ſens que les fées & les féeries lui avoient laiſſé.

La réalité du portrait qu'il avoit poſſédé étoit l'unique ſoutien de ſon cœur & le fondement de ſes eſpérances.

Si tout ce que j'ai vu n'eſt qu'illuſion, s'écria-t-il, je ſuis entièrement convaincu, ô adorable inconnue, que l'amour que j'ai pour toi n'eſt pas une chimère. Que ce ſoit une fée qui ait placé ton portrait dans mon chemin, ou que je l'y aie trouvé par haſard ; que tu ſois princeſſe ou ſimple villageoiſe ; que tu me ſois deſtinée ou que tu doive combler les vœux d'un mortel plus heureux que moi, rien ne pourra arracher de mon

cœur ton image chérie. Tu me parois plus belle que toutes les nymphes. Qui pourroit m'attacher au monde, ſi ſon plus bel ornement eſt perdu pour moi ! Sans toi, ma vie ne ſeroit qu'un tiſſu de malheurs : je ne puis goûter de plaiſirs qu'à t'adorer.

Ces réflexions qui paroiſſent peut-être inſenſées au lecteur, produiſirent ſur notre héros un effet merveilleux. Il s'aſſoupit ſans s'en appercevoir : c'eſt ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux dans la ſituation où il étoit alors.

Don Silvio trouva deux avantages dans ſon ſommeil. Il oublia ſes malheurs & jouit du plaiſir de faire un rêve agréable. Sa chère princeſſe ſe préſenta à lui ſous ſa forme naturelle. Elle étoit parée comme une divinité. Un nuage couleur de roſe lui ſervoit de ſiège. Elle s'entretint pendant quelque temps avec le chevalier : elle ranima ſon courage, & l'invita à braver généreuſement tous les obſtacles que ſuſciteroient leurs ennemis communs. Elle l'aſſura que le terme de ſa métamorphoſe étoit prochain, & que bientôt elle ne lui apparoîtroit que ſous ſa forme naturelle. Cette charmante princeſſe dit à ſon amant d'un ton tendre & affectueux, qu'elle voudroit être mille fois plus

aimable pour le dédommager de toutes les peines qu'il ſe donnoit pour parvenir à être ſon époux. Don Silvio alloit lui témoigner ſa reconnoiſſance en bèaux termes lorſqu'elle diſparut.

Le rêve n'eut rien de déſagréable que cette dernière circonſtance. Mais le plaiſir d'avoir vu ſa princeſſe, les manières douces & honnêtes qu'elle avoit employées pour conſoler ſon amant, le rendirent inſenſible à toute eſpèce de chagrin. Il oublia le paſſé, & forma la réſolution de braver tout ce qui pourroit lui arriver de funeſte. Il ne déſira rien tant que de continuer ſon voyage pour arriver peu-à-peu à l'époque de ſon bonheur. Pédrillo fut éveillé. Dès qu'il eut appris le rêve qu'avoit fait ſon maître, il parla en ces termes.

Par ſaint Pantaleon: voilà qui eſt plaiſant! Comme nos rêves s'accordent! .... Vous avez eu l'apparition de la princeſſe, & moi, j'ai eu celle d'une très-jolie ſylphide. Il m'a ſemblé la rencontrer ſous ces roſiers où vous dormiez hier. La dame ou la fée n'y étoit pas. Nous avions tant de choſes à nous dire que j'ai oublié de lui demander ſon nom. Ah! comme le temps s'écouloit! Le ſoleil s'eſt couché ſans que nous nous en ſoyons

apperçus. Je me croyois un ſylphe. Dans l'univers entier je ne pourrois vous faire la deſcription de mon état. J'étois dans un enchantement... dans une extaſe... dans un délire... En un mot, je n'avois jamais été dans une poſition ſi agréable. N'avois-je pas dit que le ſort ſe laſſeroit de nous perſécuter, qu'il viendroit un temps où la fortune nous ſouriroit. Les revers que nous avons eſſuyés ne ſont sûrement pas venus par haſard. Qui ſait ce qui nous attend. La fée Rayonante veut peut-être réparer ſes torts. Je vous aſſure, monſieur, que ſi le Nain-vert tombe entre mes mains, comme je l'eſpère, les coups de bâtons que nous avons reçus lui ſeront rendus avec uſure.

CHAPITRE IV.

Les prédictions de Pédrillo commencent à s'accomplir.

APRÈS avoir marché quelque temps, nos voyageurs entrèrent dans un bois de châtaigniers. A meſure qu'ils avançoient, ils croyoient être dans un parc. On voyoit de diſtance en diſtance des cabanes de feuil-

lages, des jets d'eau, des grottes & des débris d'édifices. Ils ſe trouvèrent peu-à-peu dans un labyrinthe formé de roſiers, de myrthes & de chevrefeuilles. L'aſpect de tout cela étoit ſi agréable, que nos voyageurs ſe crurent aux environs de quelque palais de fées, & par conſéquent à la veille d'éprouver quelque choſe de ſingulier. Pédrillo s'écrioit ſouvent, n'avois-je pas dit, n'avois-je pas dit que Rayonante ſe comporteroit à l'avenir avec plus d'honnêteté ? Voyez, monſieur, ſi nous n'aurions pas eu tort de nous jeter dans l'eau pour combler les vœux de nos ennemis. Heureux! ſi nous n'y euſſions été changés qu'en crocodiles ou en cochons de mer. Au lieu que nous avons l'eſpérance de paſſer la nuit dans un château de cryſtal ou de diamans, où nous ſerons couchés ſur des matelas de ſoie, & ſervis par des ſylphides couvertes de pierreries.

En diſant ces mots, ils arrivèrent dans une allée d'orangers, au bout de laquelle s'élevoit un ſuperbe corps-de-logis. Les croiſées des balcons étoient entr'ouvertes, & laiſſoient voir une partie des ornemens intérieurs de quelques ſalles magnifiquement meublées. Le ſoleil dardoit ſes rayons ſur

les glaces, & la reverbération formoit un éclat dont les yeux de Pédrillo furent éblouis.

Malgré la joie qu'il reſſentoit d'approcher un ſi bel édifice, il ne pouvoit ſurmonter une certaine crainte intérieure. Tout ce que je vois, ſe diſoit-il, n'a-t-il point été opéré par magie ? A meſure que nos voyageurs s'approchoient du pavillon, les battemens de cœur de Pédrillo redoubloient. Don Silvio, que rien n'intimidoit, douta quelques momens de ce qu'il devoit faire. Ses ennemis lui avoient déjà tendu tant de pièges qu'il craignit que toutes ces apparences pompeuſes ne fuſſent de nouveaux eſſais de méchanceté, & qu'on ne lui reſervât des cataſtrophes encore plus funeſtes que celles qu'il avoit éprouvées juſqu'alors. Cependant les promeſſes que ſa chère princeſſe venoit de lui faire calmèrent un peu ſes inquiétudes.

Il avoit jeté quelques coups-d'œil ſur une ſalle, où il n'avoit pu appercevoir aucune autre eſpèce d'êtres vivans que quelques perroquets qui ſe promenoient ſur les baguettes dorées qui encadroient les tapiſſeries. Après quelques réflexions il réſolut d'y entrer & d'attendre patiemment l'iſſue de ſa découverte.

Quel fut ſon étonnement ! lorſqu'en mettant le pied dans cette ſalle dont la richeſſe

des ameublemens ſembloit annoncer la demeure de la plus grande des fées, il vit une quantité de chats de toutes les couleurs, dont une partie étoit étendue ſur des couſſins de brocard d'or ! Ces animaux prenoient leurs commodités comme s'ils euſſent été les maîtres de ce ſuperbe édifice & de tout ce qui y étoit contenu. Les uns ſe promenoient tranquillement entre des vaſes de porcelaine remplis de fleurs, & paſſoient avec adreſſe ſur les pagodes qui ornoient la cheminée, les autres paroiſſoient empreſſés autour d'une belle chatte blanche qui avoit au cou un double rang de perles. Elle étoit nonchalamment couchée ſur un ſopha couleur de roſe, brodé en argent.

Quelqu'un plus habile que don Silvio ſe ſeroit alors rappelé le conte de la chatte blanche. Notre chevalier ne fut pas plutôt entré dans la ſalle, que les chats lui firent entendre, par leurs miaulemens, qu'il étoit le bien-venu. Il crut être dans le même palais où un certain prince dont l'hiſtoire ne rapporte pas le nom, avoit paſſé trois ans dans la ſociété d'une très-ſavante, très-tendre, très-belle & très-vertueuſe chatte blanche qui, après un certain temps, devint la plus belle princeſſe du monde.

Nous ne dirons point quelle étoit la joie de don Silvio. Il ſe flattoit d'avoir une réception telle qu'il la méritoit. Ses eſpérances étoient fondées ſur ce qu'il ſavoit du bon cœur & de la généroſité de la chatte blanche. Cela ſuffiſoit pour lui perſuader qu'elle prendroit part à tout ce qui le regardoit.

Le chevalier s'approchoit du ſopha ſur lequel la chatte blanche ſe repoſoit, dans l'intention de lui parler avec tout le reſpect dû à une chatte d'une ſi grande naiſſance & douée de tant de belles qualités, lorſqu'une porte s'étant tout-à-coup ouverte, laiſſa voir, au grand étonnement de Pédrillo, la petite ſylphide qu'il avoit rencontrée dans le bois le jour précédent. Si cette apparition imprévue jeta l'étonnement dans l'eſprit de Pédrillo, il faut convenir que la jeune ſylphide ne fut pas moins ſurpriſe de revoir ce valet. Elle eut à peine jeté un coup-d'œil ſur nos voyageurs, qu'elle ferma la porte avec précipitation, & s'enfuit en jetant les hauts cris, comme ſi elle eût rencontré des fantômes.

Don Silvio ne ſavoit que penſer de cette manière ſingulière de paroître & de diſparoître au même inſtant; mais Pédrillo le tira ſur-le-champ d'embarras.

Nous y voilà, s'écria ce dernier. Notre

rêve eſt accompli. Je vous en félicite, Monſieur. N'ayez aucune inquiétude. Elle ne s'eſt enfuie ſi vîte que pour inſtruire la fée de notre arrivée.

De qui parles-tu donc, lui demanda Silvio, à voix baſſe.

- Je parle de la ſylphide qui vient d'entr'ouvrir la porte. C'eſt préciſément celle que je ſurpris hier à vous contempler, tandis que vous dormiez. C'eſt encore elle que j'ai vue ce matin en ſonge.

Pédrillo ! je m'abuſe, ou nous ſommes dans le palais de la chatte blanche. Cette chatte eſt en même temps une grande princeſſe & une bonne fée. Si la ſylphide que tu viens de voir eſt employée dans ce château, il y a apparence que la fée que tu vis hier avec elle étoit la chatte blanche elle-même.

Vous vous trompez, Monſieur. Ne croyez pas que cette chatte que vous voyez couchée ſur ce canapé ſoit la fée...

Ne parle pas ſi haut. Et ſouviens-toi qu'on ne peut avoir trop de circonſpection lorſqu'on ſe trouve dans des endroits qu'on ne connoît pas.

Don Silvio n'avoit pas fini de parler, que ſon valet fit un grand cri en ſe débattant. Un des perroquets de la ſalle, auquel apparem-

ment la phyſionomie de Pédrillo étoit inconnue, ou par des raiſons qu'on n'a jamais découvertes, lança en paſſant un coup de griffe ſur la joue de ce valet. Nos voyageurs qui n'avoient pas vu l'animal conjecturèrent, après un moment de réflexion, que le coup avoit été donné par un magicien ou quelqu'être inviſible.

Reçois ce petit ſoufflet comme une correction qu'on a voulu te donner. Apprends à modérer ton caquet. Cette main inviſible a eu intention de te rendre ſervice.

Voilà une étrange manière d'obliger les gens. Si c'eſt une main qui m'a frappé, il y a apparence qu'elle ne s'eſt pas coupée les ongles depuis ſept ans. Si pour chaque mot qu'on dit ici on reçoit une cicatrice, il faut que je me réſerve à faire coudre ma bouche, ou à avoir le grand & le petit alphabet imprimés ſur ma figure.

Tu ferois très-bien de mettre de la modération dans tes diſcours. Si tu te conduis ici avec ton imprudence ordinaire, je ne te réponds pas qu'il ne t'arrive des cataſtrophes encore plus déſagréables. -

Cela ſuffit, Monſieur, puiſque vous le trouvez bon, je jouerai le rôle d'un muet, d'un muet parfait... Mais... Hem...

Qu'as-tu donc ?

Attendez... J'entends quelqu'un... Eh ? Ne l'avois-je pas dit ?... Oui, ma foi... La fée ; la fée elle-même...

CHAPITRE V.

Apparition de la fée. Il eſt dangereux de rencontrer quelqu'un qui reſſemble à ſa maîtreſſe.

Il y a une demi-heure que nous cherchons des expreſſions aſſez fortes pour rendre au naturel l'état d'un homme que le plus haut degré de ſurpriſe a frappé. Malheureuſement tous les termes qui nous viennent ont été mille fois employés depuis qu'Homère écrivoit ſon Iliade ; & il n'y en a aucun qui puiſſe rendre ce que nous ſentons. Pour donner une idée de ce que nous éprouvons, nous ſommes obligés de faire quelques lourdes comparaiſons. Nous dirons donc qu'un jeune homme qui, par imprudence, auroit mis ſa main dans le trou d'une caverne où elle auroit été emportée par un coup de foudre, ou qu'un jeune marié qui, le lendemain de ſes noces, trouveroit à ſes côtés un monſtre, au lieu de

ſa jeune & belle épouſe, ſeroit moins étonné que ne le fut don Silvio, lorſqu'il apperçut dans ce palais enchanté l'image de ſa belle princeſſe qu'il croyoit encore papillon. Il ne pouvoit concevoir pourquoi il y avoit une reſſemblance ſi frappante entre ſon amante & la fée.

Dona Félicia (nous ne tairons pas plus long-temps que c'étoit la prétendue fée que notre héros voyoit à Lirias) avoit eu ſoin de ſe parer à ſon avantage. Son ajuſtement, en développant ſes charmes, lui donnoit un air ſi ſingulier, que ſi elle avoit eu une baguette d'ébène, une perſonne de ſang froid l'auroit priſe pour la fée Lumineuſe.

Elle étoit à ſa toilette lorſque Laure vint lui annoncer que don Silvio étoit venu à Lirias, ſans qu'on sût comment; & qu'il étoit entré dans l'un des appartemens. Dona Félicia crut ne pouvoir trop imiter dans ſa manière de ſe mettre l'air enchanté qui règne chez les fées pour hâter l'impreſſion qu'elle vouloit faire ſur le cœur du chevalier.

Elle l'aborda avec beaucoup de nobleſſe & d'honnêteté, quoiqu'elle eut à peine aſſez de force pour cacher le trouble qui s'élevoit dans ſon cœur. Elle ſe félicita hautement ſur le haſard qui avoit conduit dans ſon château un

jeune cavalier dont l'extérieur annonçoit beaucoup d'éducation. Elle lui fit entendre que ſon frère, qu'elle attendoit de moment en moment, ſeroit enchanté de faire connoiſſance avec lui. Si don Silvio n'avoit eu à combattre que l'étonnement où il étoit de trouver tant de reſſemblance entre la fée & ſa princeſſe, il l'auroit peut-être vaincu; mais la nature, qui ne perd jamais ſes droits, lui joua un tour dont il ne put ſe tirer. Le trop crédule Silvio avoit pris pour de l'amour & les impreſſions que le portrait avoit faites ſur lui, & les deſirs qu'il lui avoit inſpirés. Il ſe trompoit. Tous les mouvemens qu'il avoit éprouvés n'étoient que les foibles préſages de l'amour que l'original devoit lui faire naître.

La première rencontre de leurs yeux ſembla être le moment où leurs ames s'unirent pour jamais. La puiſſance de cette union ſympathique s'empara de toute l'exiſtence de notre héros. Ses premiers projets parurent s'évanouïr. Il crut prendre une nouvelle vie. En un mot, il étoit ſi hors de lui-même, qu'il ne put répondre que par des monoſyllabes aux politeſſes de la prétendue fée.

Dona Félicia auroit éprouvé bien moins de ſatisfaction, ſi don Silvio eût étudié les complimens qu'il lui faiſoit. Ce qui ſe paſ-

ſoit dans ſon cœur ſuppléoit à ce qui manquoit d'énergie dans les repliques de notre héros. Parce qu'elle étoit femme & qu'elle avoit beaucoup d'empire ſur elle-même, il ne lui en coûta preſque rien pour diſſimuler. Elle eut l'adreſſe de cacher ſon trouble, & l'attention de donner à don Silvio le temps de ſe remettre de ſon agitation. Après avoir avancé un fauteuil pour le chevalier, elle s'aſſit ſur le canapé, mit la petite chatte ſur ſes genoux, & parla de la récréation que lui donnoient les animaux qui étoient dans l'appartement.

Convenez, monſieur, que le premier aſpect des courtiſans de mimi vous a fait penſer que vous entriez dans le palais de la chatte blanche?

Belle fée, on ne ſauroit être trompé plus avantageuſement, répondit Silvio... puiſſiez vous pénétrer les replis de mon ame, & y lire ce que je n'aurai ni la force, ni la témérité de vous exprimer.

Dona Félicia ne jugea pas à propos de répondre à cette tendre & reſpectueuſe déclaration. Elle aima mieux parler de la façon de vivre & des belles qualités de la petite chatte blanche. Quelque puéril que fût cet entretien, il paroiſſoit très-important à don Silvio

Convenez Monsieur, que l'aspect des Courtisans de Muni vous a fait penser que vous entriez dans le Palais de la Chatte blanche!

Silvio qui écoutoit avec la plus grande attention tout ce que proféroit cette bouche de roſe. Chaque regard de la jeune veuve, les mouvemens qu'elle faiſoit, toutes les paroles qu'elle proféroit augmentoient le raviſſement dans lequel il paroiſſoit être plongé. Son imagination ne pouvoit lui repréſenter rien de plus parfait que l'objet qui étoit ſous ſes yeux. Il fut privé dans un ſeul inſtant du pouvoir de fixer ſon cœur ſur le papillon. Tous les fantômes qui occupoient ſon imagination, avant ſon entrée dans le château de Lirias, ſe diſſipèrent. Il ne ſe rappeloit plus ſa ſituation paſſée que comme un ſonge dont l'illuſion finit avec le ſommeil. Il oublia l'inſecte qu'il avoit aimé, & tout ce qu'il avoit dit, penſé, craint & eſpéré quelques heures auparavant. Tandis que la belle dona Félicia fut préſente, il ne vit qu'elle. Don Silvio pouvoit ſe plaire dans cette ſituation; mais la jeune veuve commençoit à être embarraſſée. Le ſujet de leur entretien étoit épuiſé. Les perroquets deſcendirent ſur le perron, & ſe mêlèrent heureuſement de la converſation qui, ſans eux, eût été languiſſante.

*

CHAPITRE VI.

Retour de don Eugenio.

DONA FELICIA parloit de ſon frère & de l'inquiétude qu'elle commençoit à avoir de ne le pas voir revenir, lorſqu'on ouvrit la porte qui étoit au fond de la ſalle. Don Eugenio de Lirias, la belle Hiacinte, & don Gabriel entrèrent. La jeune veuve courut au-devant de ſon frère, en faiſant une exclamation qui peignoit le plaiſir qu'elle avoit de le revoir. Elle ſe tourna enſuite du côté de don Silvio pour lui préſenter don Eugenio. Notre héros fut enchanté d'apprendre que ce jeune ſeigneur étoit le frère de ſon adorable fée.

Cette rencontre imprévue fut très-agréable de part & d'autre. Après que don Eugenio eut préſenté à ſa ſœur la belle Hiacinte, il témoigna à notre héros le plaiſir qu'il avoit de le revoir...

Vous ne ſavez peut-être pas encore, dit-il à ſa ſœur, tout ce que nous devons à ce jeune chevalier? Vous apprendrez bientôt ce qui concerne cette hiſtoire qui ne

doit plus être un myſtère pour vous. Je me contenterai de vous dire en ce moment, que vous voyez dans la perſonne de cet aimable inconnu, quelqu'un qui a eu le courage & la généroſité d'expoſer ſa vie pour ſauver celle de votre frère.

Vous devez ajouter, reprit notre héros, que votre valeur & celle de votre ami a prévenu la généroſité dont vous parlez, & en a rendu les effets inutiles. Si j'avois prévu tout ce que j'ai appris dans ce moment fortuné, & que j'euſſe eu mille vies, je les aurois ſacrifiées pour ſauver la vôtre.

Don Eugenio auroit répondu à un compliment ſi flatteur, s'il n'eût été curieux d'obſerver quelle impreſſion faiſoit ſur ſa ſœur l'aſpect de la belle Hiacinte.

Dona Félicia s'occupoit depuis une demi-heure de la manière dont elle s'y prendroit pour faire agréer à ſon frère le penchant qu'elle avoit pour don Silvio. Après quelques réflexions, elle dreſſa le plan de ſa confidence. Il étoit ingénieux : l'amour l'avoit dicté. Elle fut tranſportée de joie, lorſqu'elle apprit combien notre chevalier s'étoit acquis de droit ſur l'eſprit de don Eugenio. Silvio avoit été le libérateur d'un frère qu'elle aimoit tendrement. C'en étoit aſſez

pour justifier son affection ; elle espéroit encore tirer avantage des mystères qu'on avoit promis de lui révéler au sujet de la belle Hiacinte. Dona Félicia se flattoit d'obtenir sans peine le consentement d'Eugenio, parce qu'elle présumoit que celui-ci seroit bien aise d'avoir son agrément, supposé qu'il eût quelque vue sur la belle inconnue qu'on lui avoit présentée. Dès qu'elle s'aperçut de l'amour de son frère, elle ne cessa de louer Hiacinte. Eugenio en fut si flatté, qu'il ne put attendre sans impatience le moment où il devoit répandre dans le sein de sa sœur les mystères qu'il se proposoit de lui communiquer.

Il est inoui qu'il ait règné dans une société autant de sympathie que dans celle-ci, quoique ceux qui la composoient ne se connussent pour ainsi dire qu'indirectement, & qu'ils fussent tous liés par des intérêts différens : l'amour agit avec tant d'harmonie, qu'il produisit dans un seul moment cette confiance mutuelle qui ne s'acquiert ordinairement qu'après des années de peines, de soins & d'assiduité.

Don Gabriel prenoit part à la satisfaction commune, sans aucun intérêt personnel. Le calme qui regnoit dans son ame lui permet-

toit de contempler les autres, avec le diſcernement d'un ſage & la bonté d'un ami. Tout ce qu'il voyoit lui paroiſſoit énigmatique, mais il ſe promettoit d'être ſurpris agréablement, lorſque les myſtères ſe développeroient.

Quand chacun fut remis de ſon trouble & de ſa ſurpriſe, on prit place. Deux petits nègres, richement vêtus, portèrent des rafraîchiſſemens. Don Gabriel, très-amuſant dans la ſociété, avoit ſoin de ſoutenir la converſation par le récit de toute ſorte de jolies hiſtoires. Quand il en étoit temps, il avoit l'attention de faire un tour de jardin pour ménager des tête-à-tête aux amans.

Don Eugenio ſe prévenoit de plus en plus pour notre héros. Celui-ci prononçoit à chaqu'inſtant le nom de féerie. Le maître du château lui fit les plus vives inſtances pour l'engager à demeurer quelque temps à Lirias. Il lui fit entendre, de la manière la plus obligeante, qu'il ſeroit enchanté de ſe lier étroitement avec une perſonne dont l'époque de la connoiſſance avoit quelque choſe de ſingulier.

Silvio accepta ſes offres avec joie, & ſe conforma à la façon d'agir de tous les héros

des contes des fées, qui ne refusèrent jamais de s'arrêter dans un palais enchanté.

Dona Félicia se retira avec la belle Hiacinte, & don Eugenio conduisit son convive dans un appartement superbe, qu'il le pria d'occuper pendant le séjour qu'il vouloit faire à Lirias. Il se retira & laissa notre chevalier en liberté jusqu'au souper. Don Eugenio attendoit avec impatience que mademoselle Laure vînt lui dire que dona Félicia étoit seule dans son cabinet.

CHAPITRE VII.

Réciprocité.

ARISTOTE a remarqué qu'une des positions les plus désagréables de la vie est celle où se trouve un amoureux qui doit mettre un tiers dans sa confidence, & lui découvrir son penchant. Dona Félicia & don Eugenio son frère se trouvèrent dans cette situation critique. Ils auroient eu l'un & l'autre bien dès obstacles à surmonter, si les circonstances eussent été différentes. On se seroit débattu sur cette maxime : *Si tu étois dans ma place, tu penserois comme moi.* Mais la douceur de

leur caractère bannit tous les obſtacles qu'ils auroient pu ſe ſuſciter l'un & l'autre. Dona Félicia n'avoit pas abſolument beſoin du conſentement de ſon frère pour épouſer don Silvio; & elle pouvoit objecter à don Eugenio que ſon amour étoit déplacé, parce que celle à qui il donnoit ſon affection n'avoit ni naiſſance, ni titre, ni fortune; & peut-être, ni bonnes qualités: il l'avoit connue lorſqu'elle étoit comédienne. — Je conviens de tout ce que vous me dites, auroit ſans doute répondu don Eugenio. Tous mes amis, & le monde entier, peuvent me faire les mêmes objections: & ils ne me répéteront jamais que ce que ma raiſon m'a dit mille fois. Tout inſenſé que je paroiſſe à vos yeux, je ne le ſuis pas au point de croire qu'ils ont tort. Mais que peuvent toutes les repréſentations contre la voix de mon cœur, contre un penchant dont je ne ſuis ni ne peux ſouhaiter d'être le maître? La moitié de ces raiſons ſeroit de trop pour arrêter un ſentiment d'habitude; mais l'empire de la ſympathie, ma chère ſœur... il faut l'éprouver pour ſentir ſa puiſſance.

Dona Félicia auroit trouvé ce raiſonnement très-peu plauſible, ſi elle n'eût connu par expérience cette même ſympathie que

ſon frère auroit employée pour juſtifier une démarche que les faux délicats appellent étourderie ou foibleſſe.

Pour l'avantage de leur tendreſſe, ils ſe trouvèrent l'un & l'autre dans le même cas. L'affection qu'avoit dona Félicia pour Silvio, l'inſtruiſit qu'une ſympathie irréſiſtible règnoit entre ſon frère & Hiacinte. Eugenio n'étoit pas aſſez injuſte pour exiger que ſa ſœur étouffât des ſentimens dont il connoiſſoit le pouvoir. Ainſi, ils ne s'occupèrent que du moyen d'applanir les difficultés qui pourroient s'élever, & de remettre l'eſprit de don Silvio dans ſon aſſiette naturelle.

Les nouvelles qu'on avoit appriſes du chirurgien Blas, ſur le compte de notre héros, firent penſer à don Eugenio qu'on feroit revenir, ſans beaucoup de peine, le jeune homme à lui-même.

Ce ſont les occaſions, dit-il à ſa ſœur, qui l'ont conduit à tant d'extravagances. Je crois m'être apperçu que vous ne lui êtes pas indifférente. Vous avez, à la vérité, une rivale; mais elle n'eſt pas dangereuſe : elle n'eſt que papillon. Vous n'aurez pas à lui diſputer longtemps la victoire. Ce n'eſt pas qu'il faille d'abord heurter de front les chimères du jeune homme. Il eſt queſtion de gagner ſa

confiance : la nature & l'amour feront le reſte. La ſenſibilité s'emparera peu-à-peu de ſon ame, & en bannira les préjugés dont elle eſt actuellement nourrie.

Dona Félicia trouva le raiſonnement de ſon frère très-juſte. Elle avoit tracé le même plan pour ramener ſon amant à lui-même. Après avoir témoigné ſa reconnoiſſance à don Eugenio, elle fit l'éloge de Hiacinte, & dit, avec le ton de candeur & d'honnêteté qui lui étoit ordinaire, qu'il n'étoit pas poſſible que cette belle inconnue fût d'une naiſſance obſcure. Eugenio n'eut garde de la contredire. Quand ils furent convenus de confier à Hiacinte & à don Gabriel une partie de leurs ſecrets, ils ſe ſéparèrent, enchantés l'un de l'autre, & allèrent tenir compagnie à leurs convives en attendant le ſouper.

CHAPITRE VIII.

Qui l'emportera ?

L'ÉCLAT que répandoient les meubles de la ſalle à manger, la quantité de bougies qui y étoient allumées, la magnificence du ſervice, la ſaveur des mets, le bon choix & la

variété des vins auroient pu cauſer de l'étonnement à don Silvio, s'il ne ſe fût pas cru dans le palais des fées. Son cœur & ſon eſprit n'étoient occupés que de la belle Félicia. Elle ſeule avoit droit de captiver ſes regards. Une ſimple chaumière lui auroit paru auſſi brillante que l'étoit dans ce moment-là le château de Lirias, ſi elle eût été habitée par la veuve.

Toute la ſociété s'apperçut du déſordre qui règnoit dans l'ame de notre héros. Son amour n'échappa à perſonne. Dona Félicia qui ne pouvoit être trop aſſurée de ſa victoire, réſolut de ne rien épargner pour faire paſſer au chevalier une ſoirée agréable. On avoit eu ſoin de placer les muſiciens qui devoient donner un concert pendant le ſouper, de façon qu'ils ne fuſſent pas apperçus. On avoit ordonné aux ſymphoniſtes de ne jouer que des piéces choiſies : ce qui fut exécuté à ſouhait. Jamais on ne mangea avec plus d'appétit. Tous les convives furent gais. Chacun ſembloit ſe diſputer l'avantage de paroître aimable. Don Silvio qui ne voyoit pas les muſiciens, attribuoit aux talens des ſylphides, habitantes ordinaires des palais des fées, la mélodie qui frappoit ſon oreille. Il parut prendre tant de plaiſir à la muſique, que

dona Félicia fit faire bien vîte les préparatifs d'un grand concert.

Au ſortir de table, on paſſa dans une ſalle de concert où tout étoit diſpoſé de façon à faire reſſortir avec avantage les ſons de chaque inſtrument. On auroit dit que les plus grands artiſtes avoient travaillé aux décorations de cet appartement : l'aſpect des tableaux portoit à l'ame les plus agréables ſenſations. Dès que la compagnie entra, les muſiciens commencèrent le concert par l'exécution de quelques morceaux à grands effets, qu'ils eurent ſoin de modérer pour en venir inſenſiblement à des expreſſions moins bruyantes, mais plus douces & plus ſenſibles. On pria dona Félicia de jouer ſur le clavecin quelque choſe de ſa compoſition. Elle étoit trop honnête pour refuſer à ſes amis la ſatisfaction de l'applaudir. Tant de belles qualités extaſièrent Silvio. Don Eugenio ne pouvoit voir de ſang froid qu'on ne prodiguât des applaudiſſemens qu'à ſa ſœur. Il connoiſſoit les talens de ſon amante. Félicia fut priée par ſon frère d'engager la jeune Hiacinte à jouer de concert avec elle. Celle-ci y conſentit.... Quel duo ! Chacune n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat au goût de ſa rivale & à faire reſſortir ſon talent. Don Gabriel, que la prévention n'aveugloit pas,

ſut rendre juſtice à la beauté de leurs voix. Elles employoient tour-à-tour le vif & le touchant, le gai & le pathétique. On jugea avec raiſon que Pâris eût été embarraſſé dans le choix, s'il eût dû donner la pomme à l'une de ces deux muſiciennes. Hiacinte ne pouvoit être ſurpaſſée que par dona Félicia, & celle-ci ne pouvoit l'être que par Hiacinte. Les dames eurent tant de complaiſances, & les ſpectateurs trouvèrent le temps ſi court, que le lever du ſoleil avertit qu'il étoit temps de ſe retirer.

On ſe ſépara après s'être mutuellement ſouhaité un paiſible ſommeil. Nous ne ſavons pas ſi don Gabriel, qui avoit atteint la cinquantième année de ſon âge, & qui avoit vécu pendant tout ce temps-là comme un ſtoïcien qui enviſage de ſang froid le tumulte des paſſions orageuſes, paſſa la nuit ſans agitation. Mais nous pouvons atteſter que don Silvio ne s'étoit jamais trouvé moins diſpoſé à dormir. Il étoit ſi préoccupé de ſon enchantement, qu'il ne s'apperçut pas qu'au lieu de rencontrer dans ſon appartement ſon fidèle Pédrillo, il y trouva deux jeunes valets-de-chambre qui s'empreſsèrent à le déshabiller. Il étoit prêt à ſe mettre au lit, lorſqu'il ſe rappela que ce n'étoit pas ſon intention. Quand

les deux jeunes gens qu'il avoit pris pour des ſylphes furent ſortis, il reprit ſes habits, plaça un fauteuil au milieu de la chambre & s'y aſſit, ayant l'orient en perſpective, pour y rêver à ſon aiſe ſur tout ce qui avoit fait de ſi vives impreſſions ſur lui. Il croyoit ſentir en reſpirant la ſenſation d'un air magique. Il ſortit peu-à-peu d'une eſpèce d'engourdiſſement, & quand il fut revenu à lui-même, il ſe demanda ce qu'il devoit penſer de tout ce qui lui étoit arrivé dans ce palais. Il étoit bien perſuadé qu'il n'avoit rien vu qui eût rapport aux rêves qu'il avoit faits & aux apparitions qu'il avoit eues avant d'aborder le château de Lirias; mais quelle idée devoit-il ſe faire de la maîtreſſe de cette maiſon? Eſt-ce une fée, une mortelle, une divinité, ou la princeſſe elle-même? Si je compare ſa figure aux traits du portrait qui me ſont toujours préſens à l'eſprit, je ne peux m'y tromper... Cependant... Comment ſeroit-il poſſible?.. Peut-être n'eſt-elle qu'une parente de ma princeſſe; ou, peut-être eſt-elle née ſous la même étoile & avec la même conſtitution... N'a-t-elle point eu des raiſons ſecrètes pour en prendre la reſſemblance... Si je m'étois trompé? Si une douce erreur m'avoit ſéduit? Quand on cherche un objet

qu'on aime, on croit ſouvent le voir où il n'eſt pas...

Après avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, il s'en tint à cette dernière réflexion, qui lui parut la plus ſenſée, & qui s'accordoit le mieux avec la foi qu'il avoit jurée à ſon amante. Il réſolut de l'admirer dans la perſonne de dona Félicia. Ma princeſſe, ajoutoit-il, doit avoir plus de perfections que les divinités, puiſque celle qui n'en eſt qu'une foible image réunit toutes les qualités des mortelles les plus accomplies. Malgré la vénération qu'il avoit pour ſon amante, il ne pouvoit s'empêcher de trouver du plaiſir à penſer à dona Félicia. Il commença à ſe méfier de lui-même & des charmes de la belle, quoiqu'il ne crut rien appercevoir dans ſon cœur qui altérât ſon amour pour la princeſſe. Il lui venoit nombre d'idées ſingulières qu'il approuvoit & rejetoit tour-à-tour. Après avoir réfléchi long-temps ſur ce qu'il devoit faire, il crut que le parti le plus sûr étoit de s'éloigner de ce dangereux château, dès qu'il le pourroit, ſans manquer aux devoirs de l'honnêteté.

CHAPITRE IX.

Ce que peut un ſage.

Il y avoit déjà quelques heures que le ſoleil étoit levé lorſque notre héros ſe reſſouvint qu'il ne s'étoit pas couché. Eſſayer de dormir ayant l'eſprit ſi agité, ce ſeroit inutile. Ainſi, pour donner une plus ample carrière à ſon imagination, il deſcendit dans le jardin. Nous ne ſavons pas à quoi ſes réflexions l'auroient conduit, ſi don Gabriel, qui étoit accoutumé d'aller tous les matins reſpirer la fraîcheur, ne l'eût rencontré dans une allée. Il tenoit par haſard un ouvrage de métaphyſique. Ce livre le conduiſit à un entretien ſur l'exiſtence des êtres inviſibles. Don Silvio en raiſonna avec chaleur, & donna tout à la fois des preuves d'une imagination ſi vive & ſi embrouillée, que don Gabriel admiroit, en même-temps, ſon eſprit & ſes erreurs.

Si don Gabriel eût été du nombre de ces philoſophes opiniâtres, qui veulent que tout le monde cède à leur opinion & ſe conforme à leur ſyſtême, Silvio auroit paſſé d'un ſophiſme à l'autre; mais il étoit doux, hon-

nête & ſenſé. Il ſut paroître ſe conformer à quelques-unes des erreurs de notre chevalier, pour mériter ſa confiance & le faire renoncer à ſes préjugés les plus abſurdes & les plus dangereux.

Le lecteur ne nous ſauroit aucun gré, ſi nous rapportions ici la converſation des deux perſonnages qu'on vient de nommer. Nous dirons ſeulement que leur entretien roula ſur des thèſes de métaphyſique, & qu'elle dura juſqu'au moment où on ſe réunit dans un petit cabinet de verdure, attenant à l'appartement de dona Félicia, pour y déjeûner au frais.

Si don Gabriel ne put pas diſſiper tout-à-coup les chimères du jeune chevalier, il les ébranla vivement. Celui-ci promit de ſe former un nouveau ſyſtême qui ſeroit fondé ſur les leçons qu'il venoit de recevoir, & ſur les vérités qui le frapperoient à l'avenir.

CHAPITRE X.

L'amour l'emporte toujours.

DOM SILVIO s'étoit propoſé d'oppoſer beaucoup de fermeté à tout ce qui pourroit

porter atteinte à ſes ſentimens pour le papillon bleu... Je ſaurai bien réſiſter, diſoit-il, aux impreſſions que pourroit faire ſur mon cœur la reſſemblance que je crois trouver entre ma princeſſe & dona Félicia.

Cette réſolution lui donna un air ſi gêné, quand il ſe préſenta devant la belle veuve, qu'elle s'en apperçut au premier coup-d'œil, ſans paroître cependant y faire beaucoup d'attention. Elle en devina la cauſe avec cette précipitation qui eſt naturelle à l'amour, & ſe flata que ſa préſence diſſiperoit bientôt le nuage qui ſembloit envelopper le cœur de don Silvio.

Les moraliſtes ont ſouvent dit, & répéteront encore long-temps, qu'ils ne connoiſſent d'autre remède contre l'amour que de fuir auſſi vîte qu'il eſt poſſible, lorſque l'on s'en ſent attaqué, ou que l'on ſe croit sûr de l'être. Ce remède eſt ſans doute excellent; mais on ignore la méthode de s'en ſervir avec ſuccès: c'eſt ce qu'il auroit fallu décrire. On remarque qu'il n'eſt pas dans le pouvoir d'une perſonne enclinée à l'amour, d'en éviter les atteintes. On ſoutient même, en s'appuyant d'un nombre infini d'autorités, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un être qui a de l'apti-

tude à aimer, desire d'avoir des aîles pour en éviter les occasions.

Il est vrai que don Silvio avoit résolu de partir de Lirias aussi-tôt qu'il le pourroit; mais cette résolution n'étoit que conditionnelle. L'amour avoit droit de l'interprêter.

La belle Félicia communiquoit à l'air dont elle étoit environnée une espèce de force attractive qui saisit si fort notre héros, dès qu'il se trouva dans le tourbillon, qu'il en éprouva un saisissement qui... Nous laissons à nos lecteurs le soin de porter l'allégorie aussi loin qu'ils le jugeront à propos. Nous ajouterons que cette force magnétique, qui prend sa source dans les traits d'une jolie femme, a la vertu de bannir toutes les pensées, les opinions & les souvenirs qui pourroient s'opposer à ses effets.

Don Silvio fournit dans l'espace de quelques minutes un exemple de cette observation. Il s'étoit proposé de ne pas lever les yeux sur dona Félicia. Après un instant de réflexion, il crut ne pas pouvoir se dispenser de la regarder du coin de l'œil. Bientôt il hasarda un regard en ligne directe. Cet essai fut souvent réitéré. Sa timidité s'évanouït, il contempla la veuve à son aise, & se livra sans réserve à tout ce que l'aspect avoit

d'agréable & de ſéduiſant. Il goûta le plaiſir d'aimer, oublia toutes les réſolutions qu'il avoit priſes, ne penſa plus à la protection de la fée Rayonante, & ne crut plus qu'il exiſtât un papillon ou une princeſſe qui eût quelques droits ſur lui.

Dona Félicia ſe trouvoit à peu près dans la même ſituation. La force magnétique qui entraînoit don Silvio vers elle, agiſſoit auſſi puiſſamment ſur la belle que ſur notre héros. Si nous devons nous en rapporter à l'opinion de quelques ſavans qui ont pénétré plus avant que nous dans les replis de la nature, nous devons ajouter que la puiſſance attractive agiſſoit encore plus fortement ſur dona Félicia que ſur le chevalier. C'eſt ce penchant réciproque qui hâta le moment de la coadunation de leurs ames. Elles ſe confondirent l'une dans l'autre dès le moment que leurs yeux ſe rencontrèrent. Il auroit été auſſi difficile de les démêler, qu'il le ſeroit de ſéparer deux gouttes de roſée qui ſe trouvent réunies dans le ſein d'une roſe prête à s'épanouïr.

Pendant que la ſociété fut réunie, la converſation ne tarit point. On en vint inſenſiblement à l'époque où don Eugenio & notre héros ſe rencontrèrent. On parla de la part qu'avoit la belle Hiacinte à cette connoiſſance.

Chacun vouloit être inſtruit d'un myſtère qui intéreſſoit, pour ainſi dire, autant les amis que les amans. On pria la jeune inconnue de raconter l'hiſtoire de ſa vie. Quoique don Silvio dût être inſenſible ſur tout ce qui n'avoit pas un rapport immédiat à dona Félicia, il ne put réſiſter à la ſecrète émotion qui ſe fit ſentir en lui, lorſqu'on parla des aventures de Hiacinte. Mais ſon trouble paroiſſoit moins provenir de l'amour, que d'un ſentiment de tendreſſe & d'amitié.

Hiacinte n'avoit aucune raiſon pour taire à ceux qui étoient préſens les circonſtances de ſa vie, quoiqu'elle eût des choſes importantes à leur découvrir. La paſſion de don Eugenio, & tout ce que ce jeune ſeigneur avoit fait pour elle, devinrent les principaux événemens de ſon hiſtoire. Elle céda aux inſtances de ſon amant; & notre héros écouta ſon récit avec d'autant plus d'attention, qu'il ne doutoit pas que les fées n'euſſent beaucoup de part à tout ce qui lui étoit arrivé.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Hiacinte.

Il eſt vrai, & je ſuis très-diſpoſée à le croire, dit la belle Hiacinte, que moins une femme fait parler d'elle, plus elle mérite d'être eſtimée. Mais je ſerois bien à plaindre ſi cette règle étoit ſans reſtriction. Je conſens à raconter les aventures de ma vie dans un âge où la plus grande partie de mon ſexe commence à peine à ſortir de deſſous les aîles d'une mère ſage & bienfaiſante. Je ſerois inconſolable, ſi j'avois donné lieu à mon premier eſſor.

Je réclame votre indulgence en faveur d'une perſonne qui ne connoît que la vérité, & qui vous racontera tout ce qui lui eſt arrivé avec cette bonne foi que les perſonnes de mon état ſacrifient ordinairement à leur amour-propre.

Je ne vous parlerai point de mon origine, parce qu'elle m'eſt inconnue. Je ne ſais à qui je dois mon exiſtence; mais je me rappelle d'être tombée très-jeune entre les mains d'une bohémienne d'un certain âge qui m'a élevée.

Je me reſſouviens confuſément d'avoir habité dans une grande maiſon où j'étois entourée de femmes. Un petit garçon de ma taille ſe récréoit avec moi. Je ne ſais s'il étoit mon frère, ou s'il ne venoit dans l'endroit où on m'élevoit que pour y jouer avec un autre enfant. Toutes ces circonſtances ſe retracent ſi foiblement à mon eſprit, que je n'oſe les donner pour des vérités.

La bohémienne ſe diſoit ma grand-mère; mais je ne ſentois aucun mouvement dans mon cœur qui m'attachât à elle. Cette vieille n'omettoit rien pour me donner une éducation relative aux vues qu'elle avoit ſur moi. J'avois à peine ſept ans qu'on diſoit que je danſois très-joliment les baſques. La naïveté avec laquelle je répondois à toutes les queſtions qu'on me faiſoit, & l'adreſſe que je mettois à exécuter toute ſorte de jeux, m'attirèrent la bienveillance des perſonnes chez leſquelles elle me menoit pour gagner de l'argent. Mes premiers ſuccès engagèrent ma prétendue grand'mère à ne rien épargner pour développer les talens qu'elle croyoit voir naître en moi. A l'âge de douze ans, je jouois de la guittare & du théorbe. Je chantois la muſique à livre ouvert. Je prophétiſois l'avenir à de certaines perſonnes, en examinant le

dedans de leurs mains ou du marc de café.

Quoique je paruſſe n'être occupée que de frivolités, j'obſervois cependant avec la plus grande attention tout ce qui ſe paſſoit autour de moi, par-tout où je me trouvois.

Un jour que nous aſſiſtions à une fête de Tolède, où, de concert avec mes camarades, j'amuſois une nombreuſe ſociété par mon chant & ma danſe, j'apperçus dans la compagnie deux meſſieurs de bonne mine qui me fixoient avec attention. Quel dommage, diſoit l'un, qu'elle faſſe le métier de bohémienne! Avant qu'elle ſe connoiſſe elle-même, elle ſera la victime de la ſéduction. Croyez-moi, répondoit l'autre, elle a plutôt la mine de ſéduire les autres que d'en être ſéduite. Elle n'en ſera que plus à plaindre, répondit le premier. La vertu, qui eſt précieuſe dans tous les états, eſt un défaut dans le ſien.

Ce diſcours que j'entendis ſans qu'ils s'en apperçuſſent, fit une grande impreſſion ſur mon ame. Plus j'avois de peine à en concevoir le ſens, plus je m'efforçois de le pénétrer.

La vieille bohémienne qui n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat à ma gentilleſſe, ne ſe mettoit guère en peine de me faire con-

noître la vertu. Elle ne la connoiſſoit pas elle-même. Malgré cela, je n'ignorois pas tous les points de la ſaine morale. Un certain inſtinct qui me rendoit attentive à obſerver les mœurs, la conduite de mes camarades & les mouvemens de mon propre cœur, me fit diſtinguer le bien d'avec le mal. Les contes & les romans étoient les ſeules ſources où je puſſe puiſer le goût des mœurs. Cette légère connoiſſance de moi-même, & le ſouvenir du diſcours que les deux meſſieurs de Tolède avoient tenu ſur mon compte, me donnèrent une ſecrette horreur de mon état, & beaucoup de mépris pour ceux qui le ſuivoient. Je ſuis ſans doute bien malheureuſe, me diſois-je, puiſque les perſonnes ſenſées me trouvent à plaindre. Comment ne le ſerois-je pas, puiſque pour un vil ſalaire, je me donne en ſpectacle aux gens de la lie du peuple, & que je ſuis deſtinée à ſervir de jouet aux perſonnes de toute condition ? Ces penſées me rendirent ſi mépriſable à moi-même, que je perdis tout-à-fait le goût de mes occupations ordinaires.

J'étois préciſément occupée de ces ſages réflexions, lorſque la vieille me conduiſit dans un château où elle avoit coutume d'aller tous les ans. La maîtreſſe de cette maiſon étoit

étoit une veuve d'environ trente ans, qui faiſoit ſon occupation principale de l'éducation d'une fille fort aimable qui étoit à-peu-près de ſon âge. Cette dame parut touchée de mon extrême jeuneſſe, de mon innocence & du trouble qui obſcurciſſoit mes yeux. Elle me prit à l'écart, me fit différentes queſtions, & me parut très-ſatisfaite de mes réponſes. Elle me demanda ſi je n'avois pas envie de reſter avec elle. Sa ſérénité, ſon air doux & compatiſſant me captivèrent. Elle lut ma réponſe dans mes yeux. La joie étoit peinte ſur tous les traits de mon viſage. Mon cœur étoit ſi ſerré par le plaiſir, que je ne pus proférer un ſeul mot pour exprimer ma reconnoiſſance. Cette vertueuſe femme fit ſes propoſitions à la bohémienne, & n'oublia rien de ce qui pouvoit la déterminer à conſentir à notre ſéparation. La vieille avoit des vues bien différentes, & fut inébranlable. Elle dit à la dame que je lui étois ſi utile, qu'elle ne pouvoit ſe paſſer de moi que moyennant une ſomme conſidérable. La fortune de cette dame ne répondoit pas à ſa généroſité. Elle ne put ſatisfaire l'extrême avidité de la bohémienne. Quand je fus ſur le point de quitter la maîtreſſe de ce château, mes pleurs

inondèrent mon viſage. Elle fut ſi touchée de la ſenſibilité de mon ame, qu'elle ſe déterminoit à faire ce qu'on appelle l'impoſſible pour me garder. La vieille fit de nouvelles repréſentations. Après avoir fait valoir les droits de la tendreſſe maternelle qu'elle devoit méconnoître, elle allégua d'autres raiſons que je n'oſois contredire. Il fallut ſe réſoudre à partir. La vieille qui craignoit d'être pourſuivie, me fit traverſer les plus épaiſſes forêts & les montagnes les plus eſcarpées. Elle ſe reconnoiſſoit dans les routes les moins fréquentées, tant elle avoit la routine de ſon état. Nous arrivâmes pendant la nuit à Séville. J'étois inconſolable. Mes larmes couloient nuit & jour. La bohémienne fut obligée de laiſſer un libre cours à ma douleur, avant de me faire enviſager ma deſtinée ſous un point de vue qui, ſelon elle, devoit être fort agréable.

Dès notre arrivée à Séville, on changea notre façon de vivre. La vieille loua une aſſez jolie maiſon dans laquelle elle fit meubler un appartement que j'occupai ſeule. Elle n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à mes plaiſirs. Je recevois tous les jours des préſens en colifichets. On me donna des

maîtres pour me perfectionner dans l'art de la muſique.

Un matin, la bohémienne, munie de nouveaux préſens, vint dans ma chambre, & me tint ce langage.

Ma fille, me dit-elle, voici le temps où j'oſe me promettre de recueillir les fruits des dépenſes que j'ai faites pour vous donner de l'éducation. Après avoir employé les termes de la flatterie pour élever mes charmes fort au-deſſus de ce qu'ils étoient, elle m'aſſura que ma félicité dépendoit de l'uſage que j'en ferois. Tu vois par moi, ajouta-t-elle, que la vieilleſſe & la décrépitude ſont les plus terribles fléaux de la vie. On ne peut tirer avantage que de la jeuneſſe. Je ne puis te laiſſer aucune fortune; mais tes grâces & tes talens te tiendront lieu d'une mine d'or, ſi toutefois tu en fais un bon uſage. Ce préambule fut ſuivi d'une converſation ſur les ſentimens du cœur. Elle croyoit que ſes conſeils feroient d'autant plus d'impreſſion ſur moi, que j'étois ſans expérience. Elle rappela toute la vivacité de ſon imagination pour animer la mienne. Mon ſilence lui apprit que ſes tentatives ne faiſoient aucune impreſſion ſur moi. La bohémienne attribuoit plutôt mon indifférence à

la timidité qu'à l'inſenſibilité. Elle crut que le tête-à-tête d'un jeune homme ſeroit plus perſuaſif que ſes infâmes leçons. Elle ne tarda pas à me préſenter un petit fat qui paſſoit pour l'un des plus aimables cavaliers de Séville. Ce monſieur, me dit ma marâtre, brigue depuis long-temps l'avantage de vous connoître. Vous ſerez charmée de vous lier intimément avec lui. Elle prétexta des occupations & nous laiſſa ſeuls. Le jeune homme débuta par me faire de pompeux complimens qui furent ſuivis d'une longue déclaration d'amour. Je n'y répondis pas un ſeul mot. Croyant que je ne l'avois pas compris, il voulut ſe permettre quelques libertés qui lui attirèrent mon courroux. Je lui dis, d'un ton impoſant, qu'il me ſembloit qu'il avoit conçu bien vîte de l'inclination pour moi, pour une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas. Votre manière d'aimer, ajoutai-je, ne s'accorde pas avec mes ſentimens. Je vous déclare que les gens de votre eſpèce ne me paroîtront jamais dignes d'avoir des droits ſur mon cœur. En diſant ces mots, j'allai prendre ma guitare & je chantai quelques vieilles romances. Le jeu dura long-temps, & déplut à mon courtiſan qui, après avoir beaucoup bâillé, prit ſon

chapeau, me fit une profonde révérence & ſe retira.

Bientôt après le départ de cet original, je vis entrer la bohémienne dans ma chambre. Elle étoit gaie,.. Avec de telles diſpoſitions, me dit-elle, je préſume que tu feras mon bonheur. On n'eſt pas forcé d'aimer ceux qui ont du penchant pour nous; au contraire, rien n'eſt plus dangereux pour une jeune perſonne qui doit conſtruire elle-même l'édifice de ſon bonheur, qu'une paſſion ſérieuſe. Ma chère fille, on ne vous demande que de la complaiſance. Vous faites bien de mettre à un haut prix la bienveillance que vous voulez accorder plutôt à l'un qu'à l'autre. C'eſt actuellement le bon temps; ſachez en profiter. Votre quatorzième année ſera bientôt révolue.... Elle continua ſur le même ton ſans que j'euſſe la force de lui répondre.

On diroit à vous entendre parler, interrompis-je enfin, après bien des mouvemens d'impatience, que je dois revoir ce jeune homme?

Pourquoi non?... Oui, ma petite amie, tu le verras encore... Je t'en préſenterai vingt autres qui te plairont davantage.

Au lieu de répondre à ce diſcours odieux,

je verſai un torrent de larmes. Ce n'eſt qu'après un quart-d'heure de ſilence que je lui dis, en ſanglottant, que quoique je fuſſe bien jeune, la mort me répugneroit moins que les baſſeſſes auxquelles elle vouloit que je me livraſſe. Après ces mots elle me quitta bruſquement, ſans paroître s'appercevoir que les diſcours qu'elle m'avoit tenus m'avoient pénétrée de honte & de déſeſpoir. Eperdue, je me jetai ſur une chaiſe; je levai les mains au ciel & le conjurai de ne pas m'abandonner. La bonne dame que j'avois vue au château ſe préſentoit toujours à mon imagination. Elle me reverra avec plaiſir, me diſois-je; elle me recevra. J'ignorois les moyens de m'évader... Je ne ſavois ni le nom de cette dame, ni celui de ſa demeure. La bohémienne avoit toujours refuſé de me le dire. Elle évitoit même d'en parler en ma préſence. Je me reſſouvins enfin confuſément que le château dont j'aurois voulu ſavoir le nom étoit ſitué à quelques milles de Calatrava. Je ne doutai pas que, ſi j'étois une fois dans cette ville, on ne m'indiquât la demeure que je cherchois. Cette penſée remit un peu de calme dans mon ame; & je réſolus d'exécuter mon projet auſſitôt que je le pourrois.

CHAPITRE XII.

Suite de l'hiſtoire d'Hiacinte.

J'AI eu lieu de préſumer dans la ſuite que mes compagnes, que je ne voyois preſque plus, s'étoient prêtées avec plus de docilité que moi aux vues de la vieille. On affectoit depuis quelque temps de me taire tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon. Je ne voyois que du myſtérieux; je n'entendois que des chuchottemens. La déteſtable bohémienne leva pourtant le maſque. Les jeunes victimes s'accommodoient très-bien de leur nouvelle façon de vivre. Elles ne purent me vanter aſſez la félicité dont elles jouiſſoient. La plus âgée avoit porté le déſordre au point de me badiner ſur ce qu'elle appeloit ma cruauté, & d'inſulter à ma continence.

J'étois gênée; je jouois le rôle de la vertu ſur le théâtre de la débauche. Le moyen de rompre mes chaînes! La vieille ne me quittoit preſque pas. Elle me dit un ſoir, qu'il falloit que je paſſaſſe une partie de la nuit dans ſon appartement; qu'il y auroit bonne

compagnie ; & que c'étoit un cadeau à me faire que de me procurer des connoiſſances qui pourroient à l'avenir m'être utiles. Elle parla long-temps : je fis peu d'attention à ce qu'elle dit, parce que je n'étois occupée que de ma fuite. Je fus bien ſurpriſe de voir entrer chez moi ſept à huit jeunes gens qui me ſaluèrent avec plus de familiarité que s'ils euſſent été mes frères. Comme ma phyſionomie leur étoit inconnue, ils s'aſſemblèrent autour de moi, & me fixèrent d'un air effronté. La vieille qui s'apperçut de mon trouble, me tira à l'écart pour me dire que tous ces jeunes meſſieurs étoient des perſonnes de qualité, qui lui faiſoient l'honneur de venir quelquefois paſſer la ſoirée chez elle, & qu'ils n'avoient d'autres vues que de s'amuſer innocemment. Ils veulent ſe recréer entr'eux, ajouta-t-elle ; faire un petit ſouper & danſer juſqu'à dix ou onze heures. Ils paient bien. Ma maiſon eſt une demeure honnête. Perſonne ne trouvera mauvais que j'y reçoive bonne compagnie.

Je parus croire ce qu'elle venoit de me dire. Je lui répondis par un ſigne de tête.

On ſe conduiſit juſqu'au ſouper avec aſſez de ménagement. Je crus, pour la première fois, que la vieille n'avoit pas voulu me

tromper. Je chantai. On ſe mit à table. A meſure que le repas avançoit, la converſation devenoit deshonnête. Epargnez-moi la honte de faire le récit de cette horrible ſcène! Il me ſeroit impoſſible de vous peindre ma ſituation. Ma rougeur & mon embarras devinrent le ſujet de leurs ſarcaſmes. Quel fut mon effroi, lorſque j'entendis deux de ces élégans ſe dire : nous ſurmonterons ſa rigueur. Je voulus fuir, mais on m'arrêta. Je courus vers la bohémienne, je me jetai à ſes genoux & la conjurai d'épargner mon innocence. Elle ne fit que rire de mes allarmes. Va, me dit-elle, jeune étourdie, tu ne connois pas le bonheur, & tu ne le connoîtras de ta vie. Venez, don Fernand, venez conſoler cette pauvre enfant... Ces mots changèrent mon inquiétude en un déſeſpoir affreux. Je me précipitai du côté de la table, & m'emparai d'un coûteau en m'écriant que je le plongerois dans mon ſein ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de m'approcher. Cette réſolution donna lieu à mille fades plaiſanteries que je n'ai pas le courage de répéter. Accablée par la douleur, je me laiſſai tomber ſur ma chaiſe. Oh! pour le coup, dit malignement l'un des ſcélérats, voilà du tragique! Il faut tirer au ſort celui

qui domptera ce dragon furieux. Je n'étois plus à moi. Je me flattois que l'étrange révolution que cette ſcène opéroit dans tout mon être, hâteroit le moment de ma deſtruction. Mes vœux auroient ſans doute été comblés, ſi l'un des cavaliers qui étoient dans l'appartement, pour lequel tous les autres ſembloient avoir des égards, n'eût dit, d'un ton ferme, que je ne méritois pas un pareil traitement. Ces mots produiſirent l'effet que j'en attendois. La même perſonne fit ſigne à la vieille de me faire ſortir. On me conduiſit dans une petite chambre. Je me jetai promptement ſur un lit de repos, en donnant un libre cours à mes larmes. On me laiſſa ſeule l'eſpace d'une heure. Dès que j'eus recouvré l'uſage de mes eſprits, je penſai ſérieuſement à ma fuite. Tous les obſtacles me ſembloient levés. Mes vœux ſe bornoient à être éloignée d'un ſéjour ſi coupable. Il étoit nuit. Mon impatience redoubloit. Je ne voulois pas retarder davantage l'exécution de mon projet. Sans ſavoir poſitivement où ſe tournoient mes pas, j'allai vers la porte. Elle étoit fermée à clef. La crainte ne peut rien contre le déſeſpoir. J'ouvre ma fenêtre : je veux ſortir au péril de perdre ma vie ; des barres de

ſer s'oppoſent à mon paſſage. Abimée dans le plus noir chagrin, je retombe ſur mon lit. Mes gémiſſemens redoublent. J'accuſe le ciel d'injuſtice. Grand Dieu! m'écriai-je, ſe peut-il que je ſois la fille d'une mère ſi criminelle, d'un monſtre d'opprobre & d'ignominie! cela n'eſt pas poſſible. Ah! peut-être dois-je le jour à une mère tendre & vertueuſe qui pleure encore la perte d'une fille qui devoit faire ſa félicité, qui devoit la ſecourir, ſoutenir ſes vieux jours & hériter de toutes ſes vertus!

Je goûtois un plaiſir cruel à faire ces réflexions. De moment en moment ma ſituation me devenoit plus inſupportable. Je cherchai dans ma mémoire à confirmer mes conjectures; mais je n'y trouvai que des choſes obſcures & vides de ſens. Il ne ſe préſenta rien à mon imagination qui pût me faire chérir mon exiſtence. Je me confirmai à moi-même la réſolution que j'avois faite de réſiſter fortement à tout ce qui pourroit porter mon cœur à la corruption.

Telle étoit la ſituation de mon ame, lorſque la bohémienne revint. Elle me dit, avec un ton d'affabilité qui m'étonna, que je devois me préparer à la ſuivre dans une autre demeure, parce que, ſelon les apparences,

la ſienne me déplaiſoit. Elle ajouta qu'où elle me mèneroit, bien loin de dépendre de quelqu'un, je donnerois des loix. Je lui entendis dire beaucoup d'autres choſes qui devoient me donner une haute idée du bonheur qui m'attendoit. Après avoir voulu me perſuader qu'elle n'avoit eu d'autre deſſein que d'éprouver ma vertu, elle me dit que c'étoit à ma ſageſſe que j'étois redevable des bienfaits que j'allois recevoir. Je me reſſouvins auſſitôt de la perſonne qui avoit paru être touchée de mes peines. J'en voulus parler à la vieille; mais elle ne me fit que des réponſes vagues auxquelles je ne pus rien comprendre. Le déſir que j'avois de m'éloigner de cette maiſon ne me permit pas de réfléchir aux dangers qui pouvoient m'attendre. Au reſte, les réſiſtances que j'aurois faites pour ne pas la ſuivre auroient été inutiles. Elle jeta à la hâte un voile ſur ma tête, & me conduiſit hors de ſa maiſon. Il étoit minuit. Aucun nuage n'obſcurciſſoit les rayons de la lune. Après avoir traverſé à pied quelques petites rues écartées, nous montâmes dans un caroſſe qui nous attendoit. Je fus ſurpriſe d'y trouver une de mes camarades. J'appris qu'elle étoit deſtinée à me ſervir. Après avoir marché près d'une

heure, la voiture s'arrêta devant une petite maiſon de peu d'apparence. Nous deſcendîmes & fûmes reçues à la porte par une femme d'un certain âge qui tenoit une bougie allumée. Elle étoit vêtue d'une longue robe de gros drap gris. Une paire de lunettes couvroit ſon nez. Un long chapelet pendoit à ſa ceinture. C'étoit le véritable accoûtrement d'une Béate (1). Je crus d'abord entrer dans un couvent. Mais cette idée s'évanouit, lorſque la ſoi-disant béate m'ayant fait entrer dans un appartement de cinq pièces de plain-pied, me dit que c'étoit-là la demeure qui m'étoit deſtinée.

Chaque pièce qui compoſoit ma demeure étoit magnifiquement meublée. On y voyoit des glaces de Veniſe, des pagodes de porcelaine de la Chine & des tableaux des plus grands maîtres. Je n'avois pas eu le temps de revenir de ma ſurpriſe que la bohémienne entra & me dit : je te laiſſe livrée à toi-même, ma chère Hiacinte. Tu es aimable & jolie; tu as de la diſpoſition à être vertueuſe, je t'en félicite. Si tu profites des

(1) On appelle Béates, en Eſpagne, des femmes qui, ſans être enrôlées dans aucun ordre particulier font les vœux de religion, & vivent dans la retraite.

bienfaits dont la nature t'a comblée, tu pourras te faire un ſort plus avantageux que celui que j'aurois pu retirer de tes ſervices. Elle me quitta ſans attendre ma réponſe. La béate la ſuivit après m'avoir fait une profonde révérence & ſouhaité une bonne nuit. A peine me trouvai-je ſeule avec Stella, que je réfléchis ſur cette étrange aventure. J'interrogeai ma compagne qui me dit, pour toute réponſe, que le marquis de Villa-Hermoſa (c'eſt le nom de la perſonne qui avoit paru s'intéreſſer à moi au moment de la criſe) étoit ſorti avec la bohémienne, après que je fus renfermée dans ma chambre; & qu'il n'étoit revenu qu'après une heure d'intervalle. C'en fut aſſez pour m'apprendre que la malheureuſe bohémienne m'avoit livrée à ce jeune ſeigneur. Je paſſai le reſte de cette cruelle nuit ſur un ſopha. Mille penſées affreuſes rouloient dans mon eſprit. Je traçai le plan d'une conduite qui pût inſpirer de l'indulgence, des égards, de la pitié & de la vénération. Si le marquis m'aime, me diſois-je, je n'ai rien à redouter de ſa part. S'il eſpère me gagner par des préſens, il ſe trompe. Malheur à celui que l'avidité conduit au crime! La ſeule idée qu'il y eût quelque choſe au monde capable

de me ſéduire, de me faire oublier ce que je me devois à moi-même, révolta mes eſprits. Je me flattai d'avoir aſſez de force pour triompher de la ſéduction. Si mon cœur ſe laiſſe ſurprendre; s'il eſt vrai que l'amour ait ſur nous un empire deſpotique, je ſaurai me taire, je renfermerai en moi le feu qui me dévorera; je ne manquerai pas à la vertu. Tendres & vertueux auteurs de mes jours! qui que vous ſoyez, ma conſcience m'atteſte que je ne ſerai jamais indigne de porter le nom de votre fille.

De toutes les idées que j'avois, celle-ci me parut la plus flatteuſe. Elle élevoit mon ame au-deſſus de l'état vil où je me trouvois; elle me donnoit une certaine force d'eſprit que je ne pouvois attendre de mon âge. C'eſt dans ces diſpoſitions que me trouva le marquis. Dès ſa première viſite, il me découvrit ſes vues. Quoique, quelques heures avant, il eût paru prendre part à ma deſtinée, je ne reſſentis rien en moi-même qui me parlât en ſa faveur. Il étoit bien fait. Sa figure me parut noble; mais ſon air de prétention aſſez naturel aux hommes de bonne mine, me donna du mépris pour lui. Il n'avoit peut-être jamais penſé qu'une femme pût s'oppoſer à ſes vœux. Tant de

préſomption bleſſa mon amour-propre. Comment une jeune perſonne, qui n'étoit connue que pour la fille d'une bohémienne, pouvoit-elle être ſuſceptible des ſentimens qui caractériſent la nobleſſe de l'ame. Je n'abuſerai point de votre complaiſance pour vous répéter les déclarations qu'il me fit & ce que je lui répondis. La franchiſe avec laquelle je lui déclarai mon indifférence ſembla renverſer ſes projets. Je lui dis naïvement qu'il ne pouvoit mériter de reconnoiſſance de ma part, qu'en me procurant du ſervice chez une honnête dame. Il eut de la peine à concilier cette demande avec mon ton de fierté.

Le marquis de Villa-Hermoſa réitéra ſouvent ſes viſites. Il fut toujours froidement reçu. J'inſiſtois ſur ce qu'il me donnât la liberté... Que ferois-tu de ta liberté, me dit-il une fois d'un air de mépris?

Elle me ſouſtraira aux efforts des méchans.

Ecoute, Hiacinte, puiſque tu es ſi franche, je te parlerai à mon tour avec naïveté. Je t'ai trouvée dans une maiſon abominable. J'aurois cru te faire une injuſtice ſi je t'euſſe comparée à tes compagnes. Tu m'as plû. Ton innocence m'a prévenu en ta faveur. J'ai cru que ton caractère répondroit à tes

charmes. Je t'ai achetée... Achetée, monſieur ? ... Oui. A qui appartenoit le droit de me négocier ? Savez-vous que cette bohémienne qui ſe dit ma grand-mère ne l'eſt pas... Qui ſont donc tes parens ? Je l'ignore, monſieur, mais mon cœur m'atteſte que je dois le jour à des perſonnes honnêtes. Quelque ridicules que vous paroiſſent mes idées, elles ont aſſez d'empire ſur moi pour que les tréſors les plus précieux, & les menaces les plus cruelles, ne faſſent aucun changement dans ma façon de penſer.

Hiacinte, rends-toi. Je ne crois pas à la ſageſſe d'une fille de quinze ans. Ceſſe de jouer la vertu ou crains...

Je me jette à ſes genoux, je le conjure au nom du ciel de me donner la liberté, de m'abandonner à ma deſtinée. Il me relève, ſe proſterne lui-même à mes pieds, & me dit tout ce que la paſſion peut ſuſciter de plus vif. Il eſſayoit de pleurer. Son eſpoir étoit fondé ſur mon inexpérience, ſur ma jeuneſſe, ſur ma pauvreté. Il employa toute ſorte d'artifices pour me toucher ou pour m'intimider. La pureté de mon cœur ſembloit avoir pénétré ſon ame. Il me quitta, en me diſant d'un air de bonne foi, qu'il me laiſſoit trois jours pour réfléchir, & que

ſi après ce temps-là je perſiſtois à vouloir le quitter, il ne s'oppoſeroit pas à mon éloignement. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa tranquillement. Je m'applaudis mille fois de ma victoire. Le ſouper me fut agréable. Je jouiſſois d'un calme que je n'avois pas connu juſqu'alors. Le bonheur de me voir bientôt libre occupoit mon eſprit, lorſque j'entendis ouvrir la porte avec violence. C'étoit le marquis. Il étoit en robe-de-chambre. Son regard avoit quelque choſe de ſi farouche que j'eus peur. Je jetai un cri effroyable qui attira Stella dans mon appartement.

Le marquis, ſans dire mot, fit ſigne à ma camarade de le ſuivre. Je réſolus de profiter de ce moment pour m'évader. Après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour qu'on ne m'entendît pas, je me tranſportai à la porte de la rue. Elle étoit fermée à clef. Mes inquiétudes redoublèrent.... Le haſard me conduiſit par une petite allée, dans une chambre ſéparée d'un grand corps-de-logis, dont les fenêtres donnoient ſur la rue. Des grilles de fer s'oppoſoient à mon paſſage. Je me débarraſſai des habits qui pouvoient contribuer à groſſir le volume de mon corps; & après bien des peines je me trouvai dehors. Je ne vous peindrai

point la joie que je reſſentis en ce moment. Jamais le ciel ne m'avoit paru ſi ſerein. Après m'être recommandée aux protecteurs de l'innocence, je me mis à courir ſans ſavoir où j'allois. La maiſon que j'avois habitée en dernier lieu étoit ſituée à l'une des extrémités d'un fauxbourg; de ſorte que je me trouvai bientôt dans une grande route & en pleine campagne. Avec quelle vîteſſe je marchois! Au lever du ſoleil, je me trouvai à trois milles de Séville. En entrant dans le premier village qui ſe rencontra ſur ma route, je demandai du pain & du lait qui furent payés avec quelques-uns de mes ajuſtemens. Je continuai ainſi mon voyage, en me repoſant de temps en temps ſous les buiſſons qui pouvoient me mettre à couvert des rayons du ſoleil. A l'entrée de la nuit je cherchai un gîte. Je le trouvai à Calatrava, où j'eſpérai qu'on m'indiqueroit la demeure d'une dame ſur qui toutes mes eſpérances étoient fondées.

J'arrivai au château que je cherchois, ſans qu'il m'arrivât rien de remarquable. Je crus être deſtinée à un éternel malheur, lorſque j'appris que la demoiſelle du château étoit morte depuis quelques ſemaines de la petite vérole, & que ſa mère ayant perdu l'unique

objet qui l'attachoit au monde, s'étoit retirée dans un monaſtère au-delà de Tolède. Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Je tombai malade. Ma ſituation étoit cruelle. Manquant de tout, ſans argent, ſans connoiſſances, ſans aucune reſſource; que devenir? Je crus n'avoir d'autre parti à prendre que du ſervice chez quelqu'un d'honnête; mais où trouver une perſonne qui voulût recommander une inconnue?

Pendant que je réfléchiſſois ſur la biſarrerie de ma deſtinée, je vis arriver dans l'hôtellerie une troupe de comédiens. La directrice étoit une femme de bonne mine, dont le premier abord prévenoit en ſa faveur. Elle chercha bientôt l'occaſion de me parler & de faire connoiſſance avec moi. Elle gagna ma confiance. J'ignorois l'art de feindre vis-à-vis de qui que ce fût. Ma misère actuelle étoit encore un motif qui m'engageoit à ne rien taire de ce qui pouvoit intéreſſer en ma faveur. Je lui fis de bonne foi le détail de tous les événemens de ma vie. Elle m'écouta attentivement; & après m'avoir donné toute ſorte de marques d'amitié, elle me dit qu'il lui manquoit une actrice dont je pouvois remplir la place, ſi je le jugeois à propos. Elle n'omit rien de ce qui pouvoit me donner du

goût pour le théâtre, & me fit des propoſitions très-avantageuſes. Il étoit aſſez naturel qu'une fille qui, juſques-là, n'avoit été employée qu'à la ſuite d'une bohémienne, ſe trouvât flattée de jouer des rôles de reines.

Arſénie redoubla ſes inſtances pour me faire embraſſer un état qui, ſelon elle, n'étoit en lui-même ni mépriſable, ni indécent. Elle ajouta qu'il n'étoit tombé dans une eſpèce d'aviliſſement, que depuis que quelques comédiennes s'étoient impoſé la loi de renoncer à la vertu, & de tourner en ridicule celles qui en font profeſſion. Je ne vous cache pas, me dit-elle, qu'une actrice qui a des talens & de la figure ne ſoit plus expoſée au danger qu'une femme ordinaire; mais elle eſt plus digne d'eſtime quand elle conſerve la pureté des mœurs au milieu de la ſéduction.

Enfin, les diſcours d'Arſénie, les marques d'amitié qu'elle me donna, & l'aſpect de ma ſituation préſente, me déterminèrent à prendre un état pour lequel elle me crut quelques diſpoſitions. Lorſque je fus reçue dans la troupe, on détermina que j'irois débuter à Cortuba. Les ſpectateurs eurent la bonté de me recevoir favorablement. Ils jugèrent de mes talens comme Arſénie en avoit préſumé. Les applaudiſſemens qu'on prodigue à une

jeune actrice qui paroît pour la première fois sur la scène, sont aussi flatteurs que dangereux pour l'amour-propre.

Quoiqu'il en soit, mon cœur ne fut pas la dupe du plaisir que j'éprouvai tout le temps que dura le spectacle. Je crus ne devoir attribuer les applaudissemens du public qu'à l'impression que pouvoit avoir fait sur lui une figure nouvelle. Je n'oubliois jamais de rentrer en moi-même, dès que j'avois fini de jouer les rôles d'Aricie ou de Roxelane. La seule idée d'avoir paru en public me chagrinoit. Je craignois d'avoir excité, sous une forme empruntée, des passions qui sembloient devoir faire croire aux spectateurs que j'autorisois les leurs. Ma conduite n'en fut que plus réservée. Mon cœur se mit sans peine sous l'égide de la vertu; mais il me fut impossible de prévenir la calomnie. Je dois avouer qu'Arsénie, qui mérite toujours mon estime & ma confiance, m'aida à seconder mes vues. Elle m'a servi de mère & d'amie. Sa conduite n'a jamais démenti le premier discours qu'elle m'a tenu. Je me suis toujours fait un devoir de seconder ses vues & de suivre ses conseils. Nous logions ensemble; nous ne nous quittions pas. La douceur de son caractère & la pureté de ses mœurs ont été l'appui de mon innocence.

Nous quittâmes Cortuba pour nous rendre à Grenade, où nous obtînmes pendant l'eſpace d'un an que nous y reſtâmes les applaudiſſemens du public. C'eſt là que j'eus le bonheur de faire connoiſſance avec don Eugénio. Il jouiſſoit de l'eſtime de tous les ſages. On le donnoit pour exemple à la jeune nobleſſe de Grenade. Arſénie ſe fit un vrai plaiſir de l'admettre dans ſa ſociété. Je ne puis taire combien les belles qualités de don Eugénio lui donnèrent de droits ſur mon cœur. J'ajouterai même que peu après l'époque de notre connoiſſance, j'éprouvai pour lui des ſentimens qu'aucun homme ne m'avoit inſpirés. S'il eſt dans ma vie un événement dont je dois m'applaudir, c'eſt ſans doute de celui d'avoir acquis ſa tendreſſe. Le monde, qui ne juge ſouvent que ſur de fauſſes apparences, m'a attribué des fautes que je n'ai jamais commiſes. Je me ſuis flattée que don Eugénio ſauroit rendre juſtice à ma ſimplicité & à ma bonne foi. Je crois que le temps & les circonſtances lui prouveront que je n'étois pas indigne de ſon attachement.

CHAPITRE XIII.

Don Eugénio continue l'hiſtoire d'Hiacinte.

HIACINTE fut ſi émue en prononçant ces derniéres paroles, que malgré l'effort qu'elle fit pour cacher ſon trouble, elle fut obligée de faire une pauſe. Permettez-moi, belle Hiacinte, lui dit don Eugénio, de continuer votre hiſtoire, puiſque vous en êtes à l'époque où les événemens de votre vie commencèrent à être unis à ceux de la mienne.

Il y a près d'un an, continua le ſeigneur de Lirias, que mes affaires m'obligèrent d'aller à Grenade. Don Gabriel, vous fûtes du voyage. J'allai au ſpectacle, où je vis Hiacinte pour la première fois. Elle me plut & me toucha. Ce furent les effets naturels que durent produire les agrémens de ſa perſonne & la vérité de ſon jeu. Les applaudiſſemens que lui donnoit le public ne m'aveuglèrent point ſur ſon compte. Dans les ſcènes froides, aſſez communes ſur notre théatre, je ne vis qu'une actrice ordinaire. Mais lorſqu'il étoit queſtion de développer une ame noble

&

& généreuſe, d'exprimer le ſentiment, de faire mouvoir les ſeuls reſſorts de la nature, Hiacinte me parut inimitable. Je ſortis de la comédie, frappé des talens de cette belle actrice. Son image me ſuivoit par-tout. Les ſons touchans de ſa voix retentiſſoient ſans ceſſe dans mes oreilles. Ni la ſociété de mes amis, ni les parties bruyantes que nous fîmes, ne purent détruire l'impreſſion qu'Hiacinte avoit fait ſur mon cœur. Je m'efforçai en vain d'éloigner le ſouvenir de ſes charmes. Il me frappoit au milieu des plus importantes occupations. Après quelques jours d'intervalle, je retournai à la comédie. Hiacinte ne parut pas. De l'avis de tous les ſpectateurs, ſon rôle fût ſuperieurément exécuté par une de ſes camarades. Si j'euſſe été de ſang froid, j'aurois pu, comme un autre, rendre juſtice à ſes talens. Mais dans la ſituation où j'étois, comment m'auroit-elle plu ? Elle n'étoit pas Hiacinte. En converſant avec un de mes voiſins, le haſard voulut que nous parlaſſions d'Arſénie, qui paſſoit pour la tante de mon actrice favorite. Ce jeune homme me parla avec tant d'éloge de la façon de vivre & de l'honnêteté de ces dames, que je réſolus de leur faire une viſite. Je m'apperçus bientôt qu'on ne m'en avoit pas impoſé. C'eſt

à vous à juger ſi je fus attentif à obſerver Hiacinte. Son air d'innocence ſembloit devoir la mettre à couvert de toute idée ſuſpecte. Il étoit impoſſible de la voir d'un œil indifférent. Sa ſimplicité, ſa franchiſe & ſa bonne foi lui interdirent l'uſage de tous les artifices que les belles mettent ordinairement en jeu, pour ſubjuguer les hommes d'un certain état. Elle plaiſoit ſans chercher à plaire. Ses paroles, ſes geſtes & ſes regards annonçoient le calme de ſon cœur. Ses charmes ſe développoient aſſez d'eux-mêmes... Votre préſence, Hiacinte, me diſpenſe de donner plus d'étendue à votre portrait. La nature ne peut être copiée qu'imparfaitement... Je n'étois plus maître de mon cœur, & je ne ſavois pas juſqu'où mes ſentimens pouvoient me conduire. Je m'habituai à la voir journellement. Tout ce qui me paroiſſoit agréable avant de la connoître, me devint inſipide. Je me retirai de toutes les ſociétés. Les quart-heures que je paſſois éloigné d'Hiacinte, me ſembloient avoir la durée des ſiècles.

Les reproches de mes amis me forcèrent à leur découvrir le ſecret de mon ame. En diſcutant avec eux, je ſentis que le penchant qui me lioit à la belle comédienne devoit faire le bonheur ou le malheur de ma

vie. Ceux qui croient qu'on peut ſe roidir contre l'amour, ne le connurent jamais. Je ſais qu'on voit naître, ſe refroidir & ceſſer, d'un œil indifférent, un attachement contracté par vanité, par déſœuvrement, par caprice, par habitude ou par convenance. Mais les liens d'une véritable tendreſſe ſont indiſſolubles. Je me dis à moi-même tout ce qu'un ſage auroit pu m'objecter ſur ma paſſion. Je ne ſavois que trop qu'on ne bravoit pas impunément les préjugés qui condamnoient mon amour; mais quand on aime comme j'aime, un regard, une ſeule larme de tendreſſe dédommagent un amant tendre & délicat des plus grands ſacrifices, ou plutôt il n'en fait point.

Ma liaiſon avec Hiacinte dura pluſieurs mois ſans qu'elle s'apperçût des ſentimens qui m'attachoient à elle. Je voulus voir ſe développer d'elle-même, cette ſympathie qui devoit règner dans nos cœurs. Quelque réſervée que fût ma conduite, Arſénie lut dans les replis de mon ame. Quoiqu'elle dût juger avantageuſement de ma façon de penſer & de mes principes, elle ne me crut ni aſſez d'amour, ni aſſez de courage pour vaincre les préjugés du temps. Elle voyoit une barrière

insurmontable entre son amie & moi. J'ai vu depuis combien elle en avoit été allarmée.

Pendant que j'étois à Grenade le sort, jaloux de mon bonheur, y conduisit don Fernand de Zamora. Dès qu'il vit Hiacinte, il en fut épris. Un tel rival m'auroit donné mille inquiétudes, si j'eusse moins connu le caractère de mon amante. Je laissai Hiacinte livrée à elle-même dans les momens les plus critiques. Son indifférence pour don Fernand mit le comble à ma satisfaction.

J'étois sur le point de mettre Arsénie dans ma confidence, lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre maligne qui fit désespérer de sa vie. Cet évènement l'engagea à me prévenir sur ce que je me proposois de lui dire. Elle me fit prier de lui accorder une heure d'entretien particulier, pour me donner quelque éclaircissement sur sa destinée, & pour me parler d'Hiacinte... Je l'aime comme si elle étoit ma fille, me dit Arsénie. Je serai peut-être forcée de la laisser dans des circonstances épineuses. C'est cette seule idée qui pourroit me faire regretter une vie tissue d'événemens malheureux que je ne puis espérer de voir finir qu'en cessant d'être. Mon attachement pour Hiacinte n'est fondé que sur les rares qualités de son ame. Il me seroit

bien doux (mais je n'oſe l'eſpérer) de voir ſa deſtinée unie à la vôtre. Elle ſe trouve dans la ſituation la plus épineuſe de la vie. La jeuneſſe & l'innocence unies à la beauté ſont des préſens funeſtes à mon ſexe, lorſqu'on a eu le malheur de naître dans la miſère & ſans nom. Telle paroît être la deſtinée d'Hiacinte. Celui qui ne rougiroit pas de tomber aujourd'hui à ſes pieds pour lui jurer un amour éternel, ſe trouveroit offenſé s'il ſoupçonnoit que ſes amis ou ſes parens cruſſent ſes démarches ſincères. Jugez ſi je dois être inquiète ſur le ſort de ma nièce. Je ne l'ai jamais crue née pour l'état qu'elle a embraſſé. Elle eſt aimable & vertueuſe. Elle ne peut être inſenſible. Je deſirerois qu'elle trouvât un honnête homme qui ne rougît pas de révérer la vertu par-tout où elle ſe trouve... Don Eugenio ! J'ai peut-être déjà lieu de craindre ou de m'applaudir qu'elle ait rencontré un mortel tel que je viens de vous le peindre... Pardonnez, homme généreux! Ma ſituation autoriſe mon ingénuité. Une perſonne qui bientôt n'aura plus rien à craindre ni à eſpérer des hommes, voit à travers le nuage épais des préjugés... Vous ne doutez pas que je ne me ſois apperçue de vos ſentimens pour Hiacinte ; & vous ſaviez mieux

que qui que ce ſoit, que perſonne n'en eſt plus digne. Je vous eſtime infiniment, don Eugénio, mais que dois-je penſer de votre penchant pour ma jeune amie ? Je vous conjure les larmes aux yeux d'avoir égard à ſon innocence & à ſa jeuneſſe.

Je découvris à Arſénie tout ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, depuis l'inſtant que j'avois vu Hiacinte. Je lui dis combien j'avois de courage pour ſacrifier toute fauſſe honte à notre commune félicité. Arſénie ſe chargea de préparer mon amante à recevoir l'offrande de mon cœur. Hiacinte m'écouta avec bonté, & me dit que la confiance qu'elle avoit en moi, prouvoit que ſon ame n'étoit pas indigne de ma généroſité. Mais c'eſt-là, ajouta-t-elle, la ſeule marque de retour que je puiſſe vous donner. Les événemens de ma vie ne me permettent pas de ſouſcrire aux bontés que vous avez pour moi. Tandis que je ſerai incertaine de ma naiſſance, je ne pourrai, ſans me croire criminelle, conſentir à une union qui feroit le bonheur de ma vie.

Ce fut en vain qu'Arſénie joignit ſes prières aux miennes pour faire conſentir Hiacinte à prendre des meſures relatives à ma tendreſſe. Elle perſiſta à vouloir s'enſevelir dans la retraite, ſi elle avoit le malheur de perdre

ſon aimable tante. Nous obtînmes ſeulement qu'elle laiſſeroit le choix des lieux à ma diſpoſition, & qu'elle ne contracteroit aucun vœu ſans mon conſentement. J'écrivis ſur le champ à un de mes amis à Séville, pour qu'on apprît de la bohémienne quelle étoit la naiſſance de Hiacinte. On me répondit que la vieille femme dont je parlois avoit pris la fuite pour échapper aux châtimens de la police, qu'elle avoit mérités par le déréglement de ſa conduite. Sur ces entrefaites, je fus obligé de quitter Grenade pour aller à Valence, où les affaires de ma ſœur m'appeloient. Je laiſſai mon amante auprès de ſa digne amie, dont la mort ſeule put la ſéparer.

CHAPITRE XIV.

Soupçons de don Silvio.

HIACINTE reprit le fil de ſon hiſtoire à l'époque de la mort d'Arſénie, & raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis ce moment juſqu'à celui où notre héros rencontra don Eugénio, & lui prêta un ſecours généreux pour arracher ſa maîtreſſe des mains raviſſantes de don Fernand de Zamora. Thérèſe

convint que c'étoit par elle que don Fernand avoit appris le jour du départ d'Hiacinte. Elle convint encore que ce chevalier eſpagnol avoit fait toutes les démarches poſſibles pour la mettre dans ſes intérêts, & lui procurer les moyens d'enlever ſa maîtreſſe. Le haſard, comme on le ſait, amena don Eugenio, ſon ami don Gabriel & notre héros qui renverſèrent les projets du raviſſeur.

La belle Hiacinte n'oublia pas de réitérer ſes remerciemens à notre héros, qui avoit bien voulu s'expoſer pour la ſauver. Don Silvio répondit à ce compliment avec toute l'honnêteté d'un chevalier de la table ronde. Je ſuis très-flatté, ajouta-t-il, très-magnifique Hiacinte, d'avoir été l'un des auditeurs de votre hiſtoire. Quant à vos doutes ſur votre naiſſance, je puis vous répondre que vous n'avez qu'à vous montrer & parler pour convaincre qu'elle eſt auſſi diſtinguée que votre mérite. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez nullement parlé des fées. Eſt-il impoſſible que les enchantemens n'aient eu aucune part aux événemens de votre vie? Cette queſtion, faite avec le plus grand ſang froid, excita les ſpectateurs à rire.

Voudriez-vous, lui répondit Hiacinte, que j'euſſe fait un conte de fée de mon hiſtoire?

Si j'euſſe cru vous y faire trouver plus d'agrément, il m'eût été facile de faire une Caraboſſe de la bohémienne, une Lumineuſe de la dame du château de Calatrava; & un Nain-vert de don Fernand.

Selon moi, reprit dona Félicia, votre récit y auroit gagné. Si un poëte s'aviſoit de dire tout unimènt : Daphnis s'aſſit à l'ombre pour reſpirer le frais. Il prit de l'eau qui couloit à ſes côtés pour étancher ſa ſoif, on lui riroit au nez. Mais quand il dit que la déeſſe des jardins ordonna aux fleurs de croître pour ſervir d'oreiller au beau Céladon. Les zéphirs parſemèrént leurs aîles de feuilles odoriférantes pour l'embaumer. La jeune Hébé lui offrit à boire d'une onde pure dans un vaſe de cryſtal ou de nacre de perle : alors nous croirons que ce poëte aura rempli ſa tâche.

Don Gabriel qui s'appercevoit de l'embarras de Silvio, dit que la belle Hiacinte n'avoit fait que l'abrégé de ſa vie. Les fées, continua-t-il, peuvent avoir opéré les événemens extraordinaires, & plus j'y réfléchis. —

Pardonnez-moi, don Gabriel, interrompit Hiacinte. Je n'ai jamais ſu que les fées ſe ſoient intéreſſées à mon ſort. Je ne crois pas que vous veuillez me perſuader que toutes les

chimères qu'on lit dans les contes des fées ſoient des réalités ?

Se peut-il que vous en doutiez, s'écria don Silvio ! Il faudroit ceſſer d'ajouter foi à tout ce qu'ont écrit les hiſtoriens.

Ne vous échauffez pas, interrompit don Gabriel en ſouriant. Hiacinte ne dit cela que par plaiſanterie. Si elle parle ſérieuſement, je me charge de changer ſa façon de penſer... Mademoiſelle ne connoît peut-être que les contes de la Barbe bleue, du Chaperon rouge ou de la petite Souris ? Vous n'avez jamais ouï raconter l'hiſtoire du prince Biribinker ? Les faits qui y ſont rapportés ſont très-dignes de foi, parce qu'ils ſont tirés du ſixième livre des événemens incroyables du fameux Palaphatus.

Le prince dont vous parlez, Monſieur, m'eſt tout-à-fait inconnu. Je ſerois curieux de.....

Et vous le ſeriez bien plus, ſi vous ſaviez combien cette hiſtoire eſt intéreſſante : je puis vous aſſurer qu'elle ſurpaſſe tout ce qui eſt écrit dans les contes de fées.

Vous excitez autant ma curioſité que celle de don Silvio, reprit le chevalier de Lirias. Je ſais que perſonne ne peut révoquer en doute les faits que rapporte un écrivain plus

ancien qu'Homère. Malheureuſement pour les perſonnes qui aiment à s'inſtruire, le ſixième livre des œuvres de Palaphatus s'eſt perdu, & il contenoit l'hiſtoire du prince Biribinker.

Si vous ſuſpectez l'authenticité des faits que je raconterai, je vous citerai au tribunal de don Silvio.

Chacun parut curieux d'entendre une hiſtoire dont le nom ſeul annonçoit quelque choſe d'original. On convint de ſe raſſembler vers le ſoir dans le petit bois de myrthes.

Le ſoleil commençoit à devenir chaud. On enfila une allée couverte pour regagner le château.

L'hiſtoire d'Hiacinte avoit fait naître quelques ſoupçons à don Silvio. Il n'attendit que le moment d'un tête-à-tête pour les confier au chevalier de Lirias.

Que diriez-vous, don Eugenio, ſi Hiacinte étoit ma ſœur.

Votre ſœur! une de vos ſœurs s'eſt-elle donc perdue?

J'en ai une qui a diſparu à l'âge de trois ans.

Ciel! que je ſerois heureux ſi vos ſoupçons étoient fondés!... En effet, je ſuis étonné de n'avoir pas eu la même penſée, car il règne une reſſemblance frappante entre vos deux phyſionomies. Mais ne vous rappe-

lez-vous aucune circonſtance qui ait ſuivi ou précédé le moment où votre ſœur s'eſt perdue ? N'êtes-vous fondé ſur aucun indice à croire vos conjectures vraies ?

Si l'inſtinct n'étoit pas trompeur, je penſerois volontiers que les ſenſations que j'éprouvai, lorſque je la vis pour la première fois, étoient la voix de la nature... Mais... Don Eugenio, ne nous arrêtons pas davantage à cette idée. Nous nous flatterions mal-à-propos.

Eh ! pourquoi ?

Il ſe trouve une circonſtance dans l'hiſtoire d'Hiacinte que je ne puis concilier avec mes premiers ſoupçons, ou plutôt, qui les détruit totalement.

De grace, expliquez-vous.

Hiacinte a été élevée par une bohémienne. Elle dit que cette bohémienne l'a enlevée à ſes parens... Ma ſœur avoit trois ans lorſqu'elle diſparut ; & actuellement elle doit être de l'âge d'Hiacinte... Quant au nom, ha ! il eſt différent ; car ma ſœur s'appeloit Séraphina... Le nom ne fait rien à la choſe ; on peut l'avoir changé. Mais l'idée qu'elle a d'avoir été enlevée par une bohémienne détruit toutes mes conjectures, parce que je ſuis aſſuré, perſuadé & convaincu que ma véri-

table ſœur a été enlevée par une véritable fée.

Ce diſcours faillit faire perdre patience à don Eugenio. Il eut beaucoup de peine à ſe contenir. Si ce ſont-là toutes les preuves que vous avez à me citer pour me perſuader qu'Hiacinte n'eſt pas votre ſœur, j'oſe encore eſpérer le contraire. Ne diſcutons pas ſur les noms, & croyez que la bohémienne mérite autant d'être appelée fée qu'une Fanfreluche, qu'une Caraboſſe ou une Magotine.

Pendant que chacun étoit occupé de ſes idées particulières, & qu'Hiacinte faiſoit ſa toilette, dona Félicia s'étoit retirée ſeule dans ſon boudoir, où elle s'abandonnoit aux plus charmantes réflexions. Elle s'applaudiſſoit de ſes avantages ſur don Silvio. Mais l'amour eſt ſi timide que la plus légère incertitude l'effraie. C'eſt ſouvent quand il touche au moment de ſa félicité qu'il craint le plus. Dona Félicia crut devoir faire agir tous ſes charmes pour bannir le papillon bleu du cœur de notre héros. Elle voulut lui permettre d'aſſiſter à ſa toilette. On fit entendre à Laure qu'elle pouvoit dire à don Silvio que madame étoit viſible.

Si nous n'avions donné pluſieurs fois des preuves de notre ſavoir faire, nous profiterions de cette occaſion pour décrire la plus

agréable de toutes les ſcènes. Que pouvoit le ſouvenir d'un vil inſecte, d'un chétif papillon ſur don Silvio qui ſe trouvoit vis-à-vis d'une belle veuve âgée de dix-huit ans ?

Si dona Félicia eut occaſion à ſa toilette de faire reſſortir tous les charmes de ſa figure, elle n'oublia pas à table de donner des preuves de ſon eſprit & de la vivacité de ſon imagination. L'après-dîné fut ſi doux qu'on oublia de faire la ſieſte ; chacun prit part à une converſation où régnoient l'amitié, l'amour & la confiance. Don Silvio ne ceſſoit de rendre hommage à ſa nouvelle divinité. Il auroit même oublié qu'on devoit lui raconter l'hiſtoire du prince Biribinker ſi Hiacinte ne l'en eût fait ſouvenir. Comme don Gabriel n'avoit en vue, en racontant cette hiſtoire, que de détruire les chimères & les préjugés de notre héros, il prévint ſes autres auditeurs ſur la ſingularité de ſa narration. Cet aveu piqua encore plus la curioſité des dames. A peine Hiacinte eût-elle prononcé le mot de Biribinker, qu'on ſomma don Gabriel de tenir ſa parole. Silvio ne ſortit de ſes douces rêveries que lorſqu'il apprit qu'il étoit queſtion d'un conte de fées. On ſe rendit dans l'endroit marqué. Chacun prit place dans une hollandoiſe de jaſmin, & l'ami commun

commença ſon récit par un court, mais pompeux éloge de l'hiſtorien Palaphatus.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire du prince Biribinker.

DANS un pays dont *Strabon* ni la *Martiniére* n'ont parlé, vivoit jadis un roi dont les actions furent ſi peu mémorables, que les hiſtoriens n'eurent rien à écrire ſous ſon règne. Malgré les précautions que prirent les auteurs pour rendre douteuſe à la poſtérité l'exiſtence de leur ſouverain, ils n'ont pu empêcher que nous n'appriſſions, par des mémoires dignes de foi, certains détails qui concernent le caractère & la manière de vivre de ce monarque. Il étoit bon. Il faiſoit quatre repas par jour, dormoit bien, & aimoit ſi paſſionnément la paix & le repos, qu'il étoit défendu, ſous les peines les plus rigoureuſes, de prononcer devant lui les mots d'épée, de fuſil, de canon,

&c. L'énorme circonférence de ſon ventre lui donnoit un air ſi majeſtueux, que tous les ſouverains de ſon temps étoient obligés de lui céder le pas. On n'a pu ſavoir poſitivement ſi le ſurnom de grand qu'il portoit lui avoit été donné pour faire alluſion à ſa taille, ou pour quelqu'autre raiſon ſecrette. Ce que je puis certifier, c'eſt qu'aucun de ſes ſujets ne paya ce ſurnom d'une ſeule goutte de ſang. Lorſqu'on crut qu'il étoit temps de marier ſa majeſté, pour maintenir la couronne dans ſa famille, l'Académie des ſciences & belles-lettres furent chargées de dépeindre la figure & de tracer le caractère de la princeſſe qu'on jugeroit digne de remplir les vœux de toute la nation. Après un grand nombre de ſéances, meſſieurs de l'Académie parvinrent à finir leur modèle. On envoya des ambaſſadeurs dans toutes les cours de l'Aſie; & on trouva, après beaucoup de recherches, une princeſſe qui reſſembloit parfaitement à la perſonne qu'on vouloit avoir pour reine. Son arrivée cauſa une joie inexprimable à tous les habitans de l'empire. Les noces furent célébrées avec tant de magnificence, que cinquante mille couples des ſujets de ſa majeſté furent obligés de reſter célibataires pour ſubvenir plus

aiſément aux fraix immenſes qu'exigea la pompe des fêtes. Le préſident de l'Académie, qui étoit ſans contredit le plus mauvais géomêtre de ſon temps, eut l'adreſſe de ſe faire attribuer tout ce qu'on avoit imaginé de beau & d'agréable pour le mariage du roi, il crut que ſon bonheur & ſa réputation ne dépendoient plus que de la fécondité de la reine; & comme il étoit beaucoup plus verſé dans la phyſique expérimentale que dans la métaphyſique, il employa des moyens ſecrets pour que la reine accouchât dans le temps qu'il avoit déſigné, du plus beau prince qui fut jamais. Le roi en fut d'une ſi grande joie, qu'il nomma auſſitôt le préſident ſon grand viſir.

Dès que l'héritier préſomptif de la couronne fut né, on aſſembla vingt mille jeunes filles de la plus rare beauté, pour choiſir parmi elles la nourrice du prince. Chacune ſe flattoit de parvenir à ce poſte honorable & lucratif, parce que le médecin avoit expreſſément ordonné qu'on choisît la plus belle. M. le docteur ne ſentoit pas la difficulté d'exécuter un pareil ordre : auſſi fut-il fort embarraſſé lui-même dans le choix. Il ne ſavoit guères pourquoi il donnoit la préférence plutôt à l'une qu'à l'autre. Il avoit

passé trois jours entiers à faire son examen, qu'il n'étoit encore parvenu qu'à réduire au nombre de vingt-quatre les vingt mille aspirantes. Cependant le cas étoit urgent, le jeune prince jeûnoit; & M. le médecin étoit prêt à se déterminer en faveur d'une grande brunette, parce qu'elle avoit la bouche plus petite & la gorge plus belle qu'aucune de ses compagnes, lorsqu'on vit arriver inopinément, une abeille d'une grosseur prodigieuse avec une chèvre noire. Elles demandèrent l'une & l'autre à parler à la reine.

« Grande reine, dit l'abeille, j'ai appris » que vous cherchiez une nourrice pour » votre fils, le plus beau de tous les princes. Si vous avez assez de confiance en » moi pour me préférer à toutes ces créatures à deux pieds, vous n'aurez pas lieu » de vous en repentir. Je ne nourrirai votre » fils que de miel de fleurs d'orange. Vous » le verrez croître, embellir, & prendre » un embonpoint qui vous enchantera. Son » haleine répandra un parfum plus agréable » que celui du jasmin : sa salive sera plus » douce que du vin de Canarie, & ses » langes...

» Puissante reine, interrompit la chèvre, » méfiez-vous de cette abeille. Je vous

» donne ce conſeil en amie. Il eſt vrai que » ſi vous êtes jalouſe que votre jeune » prince ſoit un doucereux, vous pouvez » le lui confier; mais le ſerpent eſt caché » ſous les fleurs. Elle le pourvoira d'un » aiguillon qui lui attirera des malheurs in- » finis. Je ne ſuis qu'une chèvre; mais je » jure, par ma barbe, que mon lait lui ſera » plus ſalutaire que ſon miel. Il ne produira » en effet, ni nectar, ni ambroiſie. Je vous » promets en revanche qu'il ſera le plus » vigoureux, le plus ſage & le plus heu- » reux des princes qui furent jamais allaités » de lait de chèvre ».

Tous les ſpectateurs étoient étonnés d'entendre parler ainſi une chèvre & une abeille. La reine s'apperçut la première qu'elle avoit à faire à deux fées : ce qui la rendit quelque temps incertaine ſur le parti qu'elle devroit prendre. Comme elle étoit un peu avare, elle ſe déclara en faveur de l'abeille; ſi l'abeille tient ſa parole, diſoit-elle, le prince répandra tant de douceurs, qu'on pourra économiſer le ſucre qui ſe conſomme à l'office.

La chèvre irritée de ce qu'on dédaîgnoit ſes ſervices, proféra quelques mots dont on ne put comprendre le ſens, & l'on vit

paroître aussitôt un char magnifique, traîné par huit phénix. La chèvre noire disparut, & laissa paroître une petite vieille qui s'éleva dans les airs, en faisant à la reine & au jeune prince les plus terribles menaces. Le médecin ne fut pas moins mécontent que la chèvre du choix qu'on avoit fait d'une abeille pour nourrir le fils de sa majesté. Il crut indemniser la belle brunette en lui proposant de devenir sa gouvernante. Mais il attendit trop à lui faire cette proposition : elle avoit déjà trouvé une place plus lucrative. Le docteur fut obligé d'en choisir une autre parmi les dix-neuf mille neuf cent soixante & seize, parce que les vingt-quatre plus belles étoient retenues par les principaux seigneurs de la cour.

Les menaces de la chèvre noire firent tant de peur au roi, que le même soir il fit assembler son conseil d'état, pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre dans une circonstance si critique. Sa majesté qui étoit habituée à se faire lire tous les soirs des contes, connoissoit le caractère des fées, & n'ignoroit pas que leurs menaces sont à craindre.

Après que les plus fameux jurisconsultes du pays furent assemblés, & que chacun eut

propoſé ſon avis, il ſe trouva que trente-ſix conſeillers étoient de trente-ſix opinions différentes, & que chacune de ces opinions avoit trente-ſix difficultés. On tint pluſieurs ſéances dans leſquelles on diſputa avec beaucoup de vivacité. Le jeune prince auroit infailliblement atteint l'âge de virilité avant qu'on eût pu être d'accord ſur ce qu'on devoit faire, ſi le bouffon de la cour n'eût conſeillé au roi d'envoyer une ambaſſade au grand magicien Caramouſſal, qui demeuroit ſur le ſommet du mont Atlas, & qu'on y venoit conſulter, comme un oracle, de toutes les parties du monde. Comme ce bouffon paſſoit pour le perſonnage le plus ſenſé de la cour, il avoit l'oreille du roi, & ſon avis fut reçu. Quelques jours après, on fit partir l'ambaſſadeur qui, pour ménager les fonds du tréſor royal, fit ſi peu de diligence, qu'il n'arriva qu'après ſix mois de marche à la demeure de celui qu'il venoit conſulter, quoiqu'elle ne fut éloignée que de deux cent lieues de la ville capitale des états de ſon maître.

A peine l'ambaſſadeur eut-il mis pied à terre, qu'il fut admis, avec ſa ſuite, à l'audience du grand Caramouſſal, qui le reçut aſſis ſur un trône d'ébène. L'ambaſſadeur,

après avoir relevé ſa mouſtache & craché trois fois, ouvrit une grande bouche pour réciter une harangue que ſon ſecrétaire avoit compoſée, lorſque Caramouſſal le prévint & lui dit : « monſieur l'ambaſſadeur, je vous » diſpenſe de votre harangue, je devine à » votre figure qu'elle eſt très-éloquente ; » mais j'ai moi-même tant à parler, qu'il » ne me reſte pas un inſtant pour écouter » les autres. Je ſais d'avance ce qui vous » amène ici. Dites au roi votre maître qu'il » s'eſt attiré une puiſſante ennemie dans la » perſonne de la fée Caprofine. On pourra » cependant mettre le jeune prince à l'abri » des malheurs dont elle l'a menacé, ſi » on a ſoin d'empêcher qu'il ne voie aucune » laitière avant qu'il ait atteint l'âge de dix-» huit ans. Mais comme on ne peut prendre » trop de précautions, & qu'il eſt preſ-» qu'impoſſible qu'on échappe à ſa deſtinée, » je ſuis d'avis qu'on donne au fils du roi le » nom de Biribinker. Les vertus myſtérieuſes » de ce nom le tirèront heureuſement de » tous les dangers auxquels il pourroit être » expoſé ». Après avoir dit ces mots, Caramouſſal congédia l'ambaſſadeur qui arriva dans ſa patrie au bruit des acclamations de ſes concitoyens.

Le roi parut très-mécontent de la réponſe du grand Caramouſſal. Par mon ventre, s'écria-t-il, je crois que le magicien du mont Atlas ſe moque de nous... Biribinker!... Quel diable de nom! A-t-on jamais ouï dire qu'un prince s'appelât Biribinker? L'ordre de ne pas laiſſer voir de laitière à mon fils avant qu'il ait atteint ſa dix-huitième année, ne me paroît guère plus raiſonnable que le nom qu'on veut lui faire porter. Depuis quand la vue des laitières eſt-elle plus à redouter que celle des autres perſonnes de leur ſexe. Encore, s'il eût recommandé qu'on ne lui laiſsât voir ni danſeuſe, ni dame d'honneur de la reine, je n'y trouverois pas à redire... Mais, des laitières!... Cependant, toutes réflexions faites, puiſque le grand Caramouſſal le veut, que le prince s'appelle donc Biribinker. Il ſera du moins le premier de ce nom: ce que je crois ſuffiſant pour lui donner du relief dans l'hiſtoire. Je prendrai toutes les précautions néceſſaires pour qu'à cinquante lieues à la ronde de ma réſidence, il ne ſe trouve, ni vache, ni chèvre, ni laitière.

Le roi, qui ne réfléchiſſoit pas aux ſuites déſagréables qui réſulteroient de l'exécution d'un pareil projet, étoit ſur le point de faire

publier ſon édit, lorſque le conſeil aulique lui repréſenta qu'on ne pouvoit, ſans une eſpèce de tyrannie, forcer les fidelles ſujets de ſa majeſté à prendre leur café ſans crême. Le premier bruit de cette ordonnance avoit déjà excité les murmures du peuple. Il commençoit à crier hautement *à l'injuſtice.* Le roi fut obligé, à l'exemple de beaucoup d'autres rois, dont on lit l'hiſtoire dans les contes des fées, d'éloigner de ſa réſidence le prince héréditaire, qui fut confié aux ſoins & à la vigilance de l'abeille, ſa nourrice, avec prière de ne rien épargner pour le préſerver des embûches que pourroient lui tendre, & la fée Caproſine & les laitières.

L'abeille tranſporta le jeune prince au milieu d'une forêt qui avoit au moins deux cent lieues de circonférence. Le bois étoit ſi déſert qu'il n'y avoit pas une ſeule taupe dans toute ſon enceinte. La nourrice conſtruiſit une très-grande ruche de marbre rouge, autour de laquelle elle planta de longues allées d'orangers. Elle étoit reine d'un eſſaim de cent mille abeilles qui étoient ſans ceſſe occupées à faire du miel pour la nourriture de ſon ſérail & pour celle du prince. Elle plaça autour de la forêt des eſſaims de guèpes,

guèpes, éloignés l'un de l'autre de cinq cent pas, qui avoient ordre de veiller ſoigneuſement à la garde des frontières.

Le prince grandiſſoit à vue d'œil, & ſurpaſſoit en beauté & en rares qualités tout ce qui a jamais exiſté. Il ne crachoit que du ſirop, ne piſſoit que de l'eau de fleurs d'oranges, & ſes langes contenoient des choſes ſi délicieuſes, qu'on les envoyoit à la reine ſa mère, pour en tirer de quoi perfectionner les deſſerts de la cour, les jours de *gala*. Dès qu'il commença à parler, il bégaya des ſonnates & des épigrammes. Son eſprit devint peu-à-peu ſi mordant & ſi ſubtil, qu'aucune abeille de la ruche n'étoit en état de diſputer avec lui.

Lorſque ce jeune ſeigneur eut atteint l'âge de dix-ſept ans, il écouta un certain inſtinct qui lui dit qu'il n'étoit pas fait pour paſſer ſa vie dans une ruche d'abeilles. La fée Meliſotte, (c'eſt le nom de ſa nourrice) fit ſon poſſible pour l'égayer & pour le diſtraire. De très-habiles chats étoient obligés de lui miauler tous les ſoirs un concert Italien, ou un opéra de Lulli. Il avoit un petit chien qui danſoit ſur la corde. Une douzaine de perroquets, & autant de pies, avoient ordre de lui réciter des contes & de le récréer

par leurs saillies. Tous ces amusemens devinrent insipides à Biribinker qui ne songea plus qu'aux moyens de se procurer la liberté. Mais comment tromper la vigilance de ces fiers satellites, que Melisotte a commis à la garde des frontières? Ces sentinelles ne sont à la vérité que des guèpes, mais des guèpes qui répandroient la terreur dans l'ame d'un Hercule. Leur taille répond à celle d'un jeune éléphant, & leur aiguillon est aussi grand & plus dangereux qu'une hallebarde. Ces réflexions accablent Biribinker : sa captivité le désespère : ses jambes n'ont plus la force de le soutenir; il se jette au pied d'un arbre. Un bourdon presqu'aussi gros qu'un ours s'approche de sa personne & lui parle en ces termes :

Prince Biribinker, votre tristesse m'annonce que ce séjour vous déplaît. Je vous proteste que je suis mille fois plus malheureux que vous. Il y a quelques semaines que la fée Melisotte me fit l'honneur de me choisir pour son favori; mais je vous avoue que je suis hors d'état de m'acquitter encore de cette dignité. Soit dit entre nous, le sérail de notre reine est composé de plus de cinq mille bourdons qui ne sont certainement pas désœuvrés. Je ne me plaindrois pas si

elle me traitoit comme mes camarades ; mais la préférence qu'elle me donne me devient insupportable. Il n'y a pas moyen d'y tenir davantage. Prince, il ne dépendroit que de vous de nous procurer la liberté à l'un & à l'autre.

Comment cela ?

Je n'ai pas toujours été bourdon ; & vous seul pouvez me rendre ma forme naturelle. Le jour commence à baisser. La reine est occupée dans son cabinet à des affaires de la plus grande importance : mettez-vous à califourchon sur mon dos, & puis je m'envolerai ; mais avant toutes choses, promettez-moi de faire ce que je vous demanderai. Le prince le lui promit & se placa sur le dos du bourdon, qui fendit les airs avec tant de rapidité, qu'avant sept minutes ils furent hors de la forêt.

Actuellement vous êtes en sûreté, dit l'animal au cavalier. Le pouvoir du vieux magicien Padmanaba, qui m'a mis dans l'état où vous me voyez, ne me permet pas de vous accompagner plus loin. Mais écoutez bien, & observez ce que je vais vous dire. Si vous suivez le chemin qui est à gauche, vous arriverez dans une vaste prairie, au milieu de laquelle vous verrez un troupeau

de chèvres bleues qui paît autour d'une petite chaumière. Si vous entrez dans cette cabane, vous êtes perdu. Prenez toujours le chemin qui ſera à votre gauche, & marchez juſqu'à ce que vous découvriez un château à moitié écroulé. Ce qu'il en reſte ſuffira pour vous retracer ce qu'il fut autrefois. Après avoir traverſé pluſieurs cours, vous appercevrez un grand eſcalier de marbre blanc qui vous conduira dans un long corridor. Vous y verrez à droite & à gauche nombre de ſalles magnifiquement ornées & illuminées avec goût. Je vous avertis que ſi vous entrez dans quelqu'un de ces appartemens, la porte s'en fermera auſſitôt d'elle-même; & qu'aucun humain n'aura le pouvoir de vous rendre la liberté. Allez juſqu'à l'extrêmité du corridor: vous y verrez une porte fermée qui s'ouvrira à votre approche, ſi vous prononcez le nom de Biribinker. Entrez dans cet appartement, & paſſez-y la nuit: voilà ce que je vous demande, Seigneur, je vous ſouhaite un bon voyage. Si vous avez lieu de vous applaudir d'avoir ſuivi mon conſeil, n'oubliez pas que vous me devez de la reconnoiſſance.

A ces mots le bourdon s'envola, laiſſant le prince étonné de ce qu'il venoit d'en-

tendre. Impatient de voir vérifier les merveilles qu'on lui avoit prédites, il marche toute la nuit; c'étoit en été, & il faiſoit un très-beau clair de lune. Dès la pointe du jour, il apperçut le pré, la chaumière & les chèvres bleues. Biribinker ſe reſſouvint très-bien de la défenſe que lui avoit faite le bourdon; mais, à l'aſpect de la chaumière, il lui fut impoſſible de ſe conformer à l'avis de celui qui l'avoit ſagement conſeillé. Il entra dans la cabane, où il ne trouva qu'une jeune laitière vêtue d'un corſet & d'un cotillon plus blancs que l'albâtre. Elle étoit ſur le point de traire quelques chèvres qui étoient attachées à une crêche de diamans. Le vaſe qu'elle tenoit étoit formé d'un ſeul rubis. Au lieu de paille, l'étable étoit jonchée de fleurs de jaſmin. La rareté de ces bijoux auroit dû fixer, au moins un inſtant, l'attention du jeune prince; mais ſes yeux n'étoient fixés que ſur la jeune inconnue. En effet, Venus n'étoit pas plus belle, lors même que les zéphirs la tranſportèrent ſur le rivage de Paphos, & Hébé étoit moins ſéduiſante au moment qu'elle verſoit du nectar aux dieux. Les joues de la laitière étoient plus fraîches & plus vermeilles que la roſe qui vient d'éclorre. Le rang

de perles qu'elle portoit au cou, rehauſſoit encore la blancheur de ſa gorge. Tous les traits de ſon viſage, qui étoient parfaitement bien proportionnés, annonçoient de l'eſprit & de la bienfaiſance; ſon ſourire étoit raviſſant. Un ſeul de ſes geſtes auroit captivé un cœur. L'expreſſion de la tendreſſe & de l'innocence étoit répandue ſur tout ſon être. Cette charmante perſonne parut agréablement ſurpriſe de la rencontre du prince Biribinker, indéciſe ſur ce qu'elle devoit faire, elle s'arrêta, & le contempla d'un regard mêlé de pudeur, de timidité, de plaiſir & d'innocence. Oui, oui, s'écria-t elle, au moment que le prince tomba à ſes genoux, c'eſt lui; je n'en puis douter... Quoi! s'écria le prince tranſporté de joie, qui conjecturoit, par les mots qu'elle venoit de prononcer, qu'il étoit connu, & qu'on ne le regardoit pas d'un œil indifférent, eſt-ce que le trop heureux Biribinker... Dieux! s'écria la laitière, en reculant d'effroi, quel nom odieux viens-je d'entendre! comment mes yeux & mon cœur ont-ils pu me tromper juſques-là. Infortunée Galactine! ... A peine eut-elle achevé de parler, qu'elle ſortit de la cabane, & s'enfuit avec une vîteſſe ſurprenante. Le prince reſta un moment immo-

bile & conſterné. Il ne pouvoit comprendre pourquoi ſon nom avoit inſpiré tant d'horreur à la belle laitière. Toute réflexion faite, il prend le parti de la pourſuivre ; mais ſes efforts ſont vains : la fugitive court avec tant de légèreté, que ſes pieds ne font qu'effleurer l'herbe ; & bientôt un bois touffu la dérobe entièrement aux yeux du malheureux Biribinker. Il pénètre dans le bois, parcourt vingt ſentiers divers, & paſſe la journée à chercher inutilement les traces de celle qui a ravi ſon cœur.

Le ſoleil étoit déjà couché, lorſque le prince ſe trouva inopinément à la porte d'un vieux château à moitié écroulé. Il voyoit çà & là des reſtes de murs de marbre, & des colonnes renverſées, incruſtées de diamans. Il ſe heurtoit à tout moment contre des eſcarboucles & des rubis. Tout contribuoit à faire connoître à Biribinker qu'il étoit à la porte du palais dont ſon ami le bourdon lui avoit parlé. L'eſpérance de retrouver ſa laitière dans cette ſuperbe maſure, l'enhardit à y entrer. Après avoir traverſé trois grandes cours, il ſe trouva au pied de l'eſcalier de marbre blanc qu'on lui avoit indiqué. Sur chaque marche de cet eſcalier étoient deux lions qui, toutes les fois qu'ils

reſpiroient, jetoient tant de flammes par les yeux & les narines, qu'on y voyoit comme en plein jour. Mais à peine ces animaux féroces apperçurent-ils le jeune prince, qu'ils s'enfuirent en faiſant des rugiſſemens horribles.

Biribinker monta avec intrépidité, & arriva dans une longue galerie. Il y vit, en paſſant, les ſalles dont on lui avoit parlé; mais il ſe donna bien de garde d'y entrer. Chacune de ces ſalles qui étoit magnifiquement ornée, conduiſoit à des appartemens encore plus ſuperbes. A l'extrémité du corridor, le prince trouva une porte d'ébène fermée. Le trou de la ſerrure étoit rempli par une clef d'or, qu'il eſſaya inutilement de tourner. Mais dès qu'il eut prononcé le nom de *Biribinker*, la porte s'ouvrit d'elle-même. Il entra dans un grand ſallon dont les murs étoient couverts de glaces. Un luſtre de diamant, garni de cinq cent lampions, remplis d'huile de canelle, étoit ſuſpendu au-deſſus d'une table d'ivoire, de forme ovale, ſoutenue par des tréteaux d'émeraude. On voyoit deux buffets d'azur, couverts d'aſſiettes d'or, de gobelets & de coupes de même métal. Quand le prince eut conſidéré avec attention tout ce qui s'of-

froit à ſes regards, il apperçut une porte qui le conduiſit dans pluſieurs autres appartemens, qui ſe ſurpaſſoient tous en magnificence. Tant de beautés l'extaſioient, il ne pouvoit ceſſer de les admirer. Les avenues du château lui avoient annoncé un édifice abandonné; mais l'intérieur ne lui permettoit pas de douter qu'il ne fût habité: cependant il ne voyoit ni entendoit ame qui vive. Il leva un peu de tapiſſerie dans la dernière chambre, ſous laquelle il trouva une petite porte qui donnoit dans un cabinet, où l'art même des fées paroiſſoit être ſurpaſſé. On y étoit éclairé par un mélange agréable d'ombre & de lumière; & il n'y avoit pas moyen de découvrir d'où venoit ce crépuſcule enchanté. Les murs de granit noir & poli repréſentoient différentes ſcènes de l'hiſtoire de Vénus & d'Adonis. Une odeur délicieuſe ſemblable à celle qu'on reſpire dans un parterre, lorſque Zéphir vient ranimer les fleurs que le ſoleil a déſſéchées, étoit répandue dans tout le cabinet. Une douce harmonie frappoit agréablement l'oreille, comme ſi elle eût éré produite par un concert, aſſez avantageuſement placé pour ne laiſſer entendre que ces ſons touchans qui ſubjuguent les cœurs ſenſibles. L'unique

meuble de ce cabinet étoit un lit de repos le plus voluptueux qu'on puiſſe imaginer, dont les rideaux entr'ouverts étoient ſoutenus par un petit amour de marbre blanc & noir: on peut aſſurer qu'il ne lui manquoit que la parole. Cet aſpect excita un trouble ſecret dans l'ame de notre jeune prince. L'image de la belle laitière vint frapper ſon imagination avec une nouvelle force. Il exprime en termes pathétiques la douleur qu'il reſſent de l'avoir perdue. Il gémit, il l'appelle, il renouvelle ſes recherches; mais tout eſt inutile. Excédé de fatigue, il retourne dans le cabinet, & ſe reſout à profiter du lit de repos pour rétablir ſes forces. A peine eſt-il déshabillé qu'un beſoin indiſpenſable le force de regarder ſous le lit. Il y trouve un vaſe de cryſtal de roche qui porte encore les marques de l'uſage auquel on l'a autrefois employé. Le prince commence à y répandre de l'eau de fleurs d'orange; & auſſitôt le vaſe lui tombe des mains, diſparoît, & il le voit remplacé par une jeune nymphe d'une beauté raviſſante. Elle ſourit à ce jeune héros, s'apperçut du trouble que lui avoit cauſé cette étonnante métamorphoſe, & lui dit, ſoyez le bien venu, prince Biribinker! N'ayez aucun regret

d'avoir obligé une jeune fée qui, depuis deux cent ans, eſt l'infortunée victime de la jalouſie d'un barbare. Parlez-moi ſincèrement: ne croyez-vous pas que la nature m'a deſtinée à un uſage bien plus noble que celui auquel vous étiez prêt à m'employer? Elle exprima ces mots en lançant un regard dont la direction acheva de déconcerter Biribinker. Il avoit, comme nous avons dit, beaucoup d'eſprit & d'intelligence, mais autant d'étourderie. Il ſentit bien qu'il étoit de ſon devoir de répondre quelque choſe d'obligeant à la fée. Etant accoutumé de donner une tournure ſingulière à tout ce qu'il diſoit, ſon imagination ne put le préſerver de dire une ſottiſe. Il eſt heureux pour vous, belle nymphe, répondit-il, que je n'aie pas eu l'intention de vous obliger, dans le temps que je vous ai rendu un ſervice ſi important. Je ſais trop bien ce que la bienſéance....

Oh! trêve de complimens, répliqua la fée. Ils ſont déplacés dans un moment où tout m'engage à vous donner des preuves de ma gratitude. Je me dois entièrement à vous. Nous n'avons que cette nuit à reſter enſemble. Vous avez beſoin de repos. Vous êtes déja dèshabillé: couchez-vous. Il y a dans

la ſalle un canapé ſur lequel je paſſera commodément la nuit.

Madame, reprit le prince, ſans ſavoir ce qu'il alloit dire : je ſerois en ce moment... le plus heureux des mortels, ſi je... n'étois pas le plus malheureux. Je vous avoue que j'ai trouvé ce que je ne cherchois pas, en cherchant ce que j'avois perdu. Et ſi la douleur de vous avoir trouvée pouvoit... Non, la joie, voulois-je dire...

En vérité, interrompit la fée, je crois que vous rêvez. Je ne conçois rien à votre manière de faire des complimens... Convenez, prince Biribinker ? que vous êtes amoureux d'une laitière ?

Puiſque vous avez le talent de déviner, repondit le prince, je ne puis vous nier que Vous êtes amoureux d'une laitière que vous avez trouvée ce matin dans une chaumière, ou plutôt dans une étable.

Mais d'où vient, je vous prie... Comment pouvez-vous... ?

Elle étoit ſur le point de traire une chèvre bleue qui ſe repoſoit ſur une litière de fleurs de jaſmin. Le vaſe qu'elle deſtinoit à recevoir le lait étoit de rubis... Tout cela n'eſt-il pas vrai ?

Comment ſe peut-il, s'écria le prince,

qu'une perſonne qui, il n'y a qu'un quart d'heure (pardonnez-moi le mot) étoit encore... Je ne puis me déterminer à le dire... Vous me concevez ſûrement.

Et la laitière s'enfuit, lorſqu'elle entendit le nom de Biribinker.

Comment pouvez-vous ſavoir toutes ces particularités ? Il y avoit deux cent ans, ſelon votre calcul, que vous étiez dans l'état où je vous ai trouvée, lorſque j'ai eu l'honneur de faire inopinément connoiſſance avec vous.

De mon côté, cette entrevue n'étoit pas inopinée. Mais différez encore quelque temps votre curioſité. Vous êtes fatigué, & vous n'avez rien pris d'aujourd'hui. Venez avec moi dans le ſallon. Le couvert y eſt mis pour nous deux. Je me flatte que votre fidélité pour la belle laitière ne vous empêchera pas de me tenir compagnie, au moins à table.

Biribinker ſentit très-bien ce reproche; mais il fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. Après avoir fait une profonde révérence, il endoſſa quelques habits & accompagna la fée dans le ſallon.

Dès qu'ils y furent, la belle Criſtalline (c'eſt ainſi que ſe nommoit la fée) s'approcha de la cheminée, prit une baguette de bois d'ébène,

garnie aux deux bouts d'un taliſman de pierres précieuſes, & dit, je n'ai plus rien à craindre. Je ſuis actuellement maîtreſſe de ce palais, qu'un grand enchanteur conſtruiſit, il y a cinq cent ans. Je regne ſur quarante mille eſprits élémentaires, que le même magicien deſtina à le ſervir.

Criſtalline frappa trois fois ſur la table; & Biribinker vit au même moment cette table couverte de mets délicats & recherchés. Les flacons du buffet ſe rempliſſoient d'eux-mêmes.

Je ſais, dit la fée, que vous ne mangez que du miel. Goûtez, je vous prie de celui-ci; & dites-moi ſi vous en avez jamais mangé de meilleur—. Le prince jura que ce ne pouvoit être que de l'ambroiſie des dieux. On le prépare, répondit-elle, des exhalaiſons les plus pures de certaines fleurs qui ne ſe fannent jamais, & qui n'écloſent que dans les jardins des ſylphes... Que dites-vous de ce vin, continua-t-elle, en lui en offrant une coupe? Je vous proteſte, s'écria le jeune prince, tout hors de lui-même, que la belle Ariane n'en verſa jamais de meilleur à Bacchus—. On le preſſe, repliqua la fée, des raiſins qui croiſſent dans les jardins des ſylphes. C'eſt à ce jus délicieux dont ces eſprits

font un uſage continuel, qu'ils doivent leur jeuneſſe & leur gaieté immortelle.

La fée ne parla pas d'une des propriétés de ce nectar; mais le prince en reſſentit bientôt les effets. Plus il buvoit, plus il trouvoit de charmes à ſa compagne. Après le premier coup, il s'apperçut qu'elle avoit des cheveux du plus beau blond; au ſecond, il fut frappé de la beauté de ſon bras; le troiſieme lui fit découvrir une foſſette à la joue gauche; & le quatrième conduiſit ſes regards ſur une gorge dont la blancheur & le contour l'enchantèrent. Cette belle perſpective & l'attrait de porter à la bouche une coupe qui ſe rempliſſoit d'elle-même, à meſure qu'il la vidoit, le conduiſirent inſenſiblement à une douce rêverie, qui lui fit oublier toutes les laitières du monde. Que dirons-nous? Biribinker étoit trop poli pour laiſſer coucher une ſi belle fée ſur un ſopha; & la fée étoit trop reconnoiſſante pour laiſſer le prince ſeul dans un des appartemens d'un vaſte palais, où quarante mille eſprits rôdoient nuit & jour. En un mot, la politeſſe & la reconnoiſſance furent pouſſées à l'excès de part & d'autre; & Biribinker ſe montra digne de la bonne opinion que la fée avoit conçue de lui, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu.

Criſtalline, dit l'hiſtoire, s'éveilla la premiere, & rougit de voir un prince ſi extraordinaire en bonne compagnie. Seigneur Biribinker, lui dit-elle, je vous ai de grandes obligations. J'ai été délivrée par vous du plus déſagréable de tous les enchantemens. Vous m'avez vengée d'un jaloux. Il ne reſte plus qu'une ſeule choſe à faire; & après cela, vous pouvez compter ſur l'éternelle reconnoiſſance de la fée Criſtalline.

Qu'exigez-vous donc encore, demanda le prince, en ſe frottant les yeux?

Ce palais, répondit la fée, appartenoit comme je vous ai dit à un enchanteur. Il avoit un pouvoir preſqu'illimité ſur tous les élémens. Mais il ne poſſédoit aucun droit ſur les cœurs. Malgré ſon âge & ſa longue barbe, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, il étoit l'être le plus amoureux qui fut jamais. Il s'éprit de moi. Et je puis dire que s'il n'eut pas le talent de ſe faire aimer, il eut celui de ſe faire craindre. Remarquez, s'il vous plaît, la bizarrerie du ſort. Je lui refuſai mon cœur, qu'il s'efforça inutilement de gagner; & je lui abandonnai ma perſonne, qui ne lui étoit bonne à rien. Il devint jaloux par ennui, mais ſi jaloux, qu'il étoit inſupportable. Son domeſtique étoit compoſé

de ſylphes de la plus grande beauté. Si je prenois avec eux quelques innocentes libertés, le magicien étoit tranſporté de colère & de rage. Si par haſard il en trouvoit un dans mon appartement ou ſur mon ſopha, le ſylphe & moi étions rigoureuſement punis. J'exigeois du cruel magicien qu'il ſe fiât à ma vertu & à ma bonne foi; mais elles ne lui paroiſſoient pas un garant aſſez ſûr de ma fidélité. Il ſe défit de tous les ſylphes pour n'être ſervi que par des gnomes & des nains contrefaits, dont l'aſpect ſeul me faiſoit trouver mal, tant il m'inſpiroit de répugnance.

Cependant, comme l'habitude rend tout ſupportable, je me fis peu à peu à leur figure: de façon que je trouvai paſſable ce qui d'abord m'avoit paru horrible. Chacun d'eux avoit quelque choſe de révoltant dans ſa configuration. L'un portoit une boſſe ſemblable à celle d'un chameau; l'autre avoit un nez qui deſcendoit en forme d'arc juſqu'au deſſous de ſon menton. La bouche d'un troiſiéme reſſembloit à celle d'un faune, & diviſoit ſa tête en deux hémiſphères. En un mot, une imagination chinoiſe ne ſauroit inventer rien de plus groteſque que la figure de ces nains. Cependant le vieux Padmanaba ne s'appercevoit pas que parmi ces

gnomes il s'en trouvoit un plus dangereux que le ſylphe le plus accompli. Ce n'eſt pas qu'il fût moins hideux que les autres ; mais la nature, en ſe jouant, l'avoit doué d'une ſorte de mérite, d'une certaine qualité qui lui ſeyoit autant qu'elle déparoit ſes confrères... Je ne ſais ſi vous me comprenez, prince Biribinker.

Pas trop, répliqua le prince ; mais continuez : peut-être ſerez-vous plus intelligible dans la ſuite.

Grigri (c'eſt ainſi que s'appeloit le gnome) ne tarda pas à croire qu'il me déplaiſoit moins que ſes camarades. Il eſt tout ſimple qu'on cherche à ſe récréer quand on s'ennuie ; & Grigri avoit un talent merveilleux pour amuſer les dames. Padmanaba s'apperçut bientôt de la ſérénité & de l'air de contentement qui régnoient ſur mon viſage ; & il ne douta pas qu'ils ne fuſſent occaſionnés par des plaiſirs différens de ceux qu'il me procuroit perſonnellement. Malheureuſement il parvint, par une ſuite de calculs & de ſyllogiſmes, à découvrir les myſtères. Après nous avoir épiés pendant long-temps, il prit ſi bien ſes meſures, qu'il nous ſurprit enſemble dans ce même cabinet. Grigri y étoit occupé à me faire ſes agaceries & ſes careſſes ordinaires. Prince,

vous ne ſauriez vous faire une idée de la colère de Padmanaba : il écumoit de rage. Qu'il ſe fâchât contre lui-même de n'avoir pas le mérite de Grigri, à la bonne heure. Mais il étoit injuſte de nous en punir.

En effet, reprit Biribinker, rien de plus déplacé. Je parie que s'il eût eu les bonnes qualités de Grigri, vous l'euſſiez préféré à un nain....

Un moment. Vous allez apprendre la ſuite. Après qu'il nous eut fait tous les reproches que lui dictoit ſa cruelle jalouſie, il me changea... Vous ſavez en quoi... Et le pauvre Grigri en bourdon....

En bourdon, s'écria Biribinker. Voilà qui eſt ſingulier... Il ſe pourroit très-bien que je connuſſe monſieur Grigri.

A condition, continua la belle Criſtalline, que je ne reprendrois ma forme naturelle que lorſque le prince Biribinker auroit verſé... Pardonnez ſi ma pudeur m'empêche de m'exprimer plus clairement... Et au moment que j'eus le bonheur de vous connoître... je vous pris pour Grigri.

Vous me faites trop d'honneur, répliqua le prince. Si j'avois ſu que votre cœur fût épris d'un objet ſi...

Vos complimens me gênent & démentent

la bonne opinion que j'ai conçue de votre eſprit & de vos talens. Je ne ſais pourquoi j'ai tant de confiance en vous. Je me repoſe entièrement ſur votre diſcrétion. Mais comment s'eſt-il fait que nous ſoyons devenus ſi familiers ? La joie que j'ai eue de vous rencontrer, & la ſatisfaction que m'a procurée votre ſociété m'ont peut être entraînée à vider une coupe de plus qu'à mon ordinaire. Je me flatte cependant que vous ne paſſerez pas les bornes que preſcrit la décence.

Réellement, belle Criſtalline, vos propos me paroiſſent ſinguliers. Que votre mémoire eſt courte ! Je ne ſuis plus étonné que vos prétentions allaſſent juſqu'à vouloir que le vieux Padmanaba ſe reposât entièrement ſur votre vertu. Mais ne parlons plus de cela. Cette converſation vous déplaît. Dites-moi ce qu'eſt devenu le bourdon.

A propos, j'allois l'oublier. Le cruel Padmanaba a prononcé d'une manière ſi inintelligible ſur la délivrance du pauvre Grigri, que je ne ſais comment vous l'expliquer.

Mais enfin, à quel prix a-t-il mis ſa liberté ? Je ne ſais, répondit Criſtalline, ce que vous avez fait à cet enchanteur, ni pourquoi il vous a compromis dans un temps où votre biſaïeule n'étoit pas même née. Quoiqu'il en

ſoit, Grigri ne doit recouvrer ſa première forme que lorſque... Non... Je ne puis achever... Ma délicateſſe ne me le permet pas... Si vous ne pouvez me deviner...

Que ſur-le-champ je ſois moi-même changé en bourdon, ſi je devine un ſeul mot de ce que vous voulez dire. Achevez promptement, je vous prie : il fait grand jour; & je ne puis m'arrêter.

Comment, s'écria la fée, vous vous ennuyez avec moi! Ne pourrai-je, pour quelques heures, vous faire oublier une laitière? Votre intérêt exige que vous me faſſiez la cour : ſachez que je puis, plus que perſonne, contribuer à votre bonheur.

Que dois-je donc faire, repliqua Biribinker?

Le pauvre Grigri ne redeviendra Grigri qu'à condition que le prince Biribinker... Eh bien! devinez donc... S'il n'étoit pas queſtion de la délivrance d'un ancien ami, je ne pourrois me réſoudre à deviner le ſacrifice...

Je m'imagine que Padmanaba n'a pas exigé que je vous ôtaſſe la vie?

Que vous concevez difficilement!... un amant ſincère n'aimeroit-il pas mieux mourir que de voir ſa belle dans les bras d'un autre?

Ah, ah, je vous comprends, madame, dit froidement Biribinker. Je ſuis tout-à-fait

convaincu de la délicateſſe de vos ſentimens. Mais permettez-moi de vous faire reſſouvenir que ſi la délivrance de Grigri ne tenoit qu'à ce que vous voulez dire, il doit être déſenchanté. Quant au ſurplus, je ſuis le très-humble ſerviteur de meſſieurs Grigri & Padmanaba. Il y a dans ce palais dix mille gnomes, parmi leſquels on peut en choiſir un qui remplira la commiſſion mieux que moi... Mais vous voyez combien cette matinée eſt belle. Daignez, ô vous dont l'ame eſt totalement déſintéreſſée, m'indiquer la route que je dois ſuivre pour retrouver ma chère Galactine! Je publierai par-tout que vous êtes la plus généreuſe, & même, ſi vous le voulez, la plus grande de toutes les fées.

Vous ſerez ſatisfait, répondit Criſtalline. Allez chercher votre laitière, puiſque c'eſt là votre deſtinée. J'aurois peut-être ſujet de me plaindre de votre conduite : mais en faveur de votre paſſion, on peut vous pardonner bien des choſes. Partez, prince. Vous trouverez dans la cour une mule qui ne ceſſera de trotter que lorſque vous aurez rencontré votre Galactine. Et ſi, contre mon attente, il vous arrivoit quelques contre-temps, vous trouverez dans cette gouſſe de pois un remède infaillible contre tous les malheurs.

Que je ſuis enchanté, dit don Eugenio, en interrompant ſon ami, que vous tiriez Biribinker de ce maudit château. Quel inſipide perſonnage que cette Criſtalline !

En vous apprenant que c'étoit une fée, je vous en diſois aſſez, répliqua don Gabriel.

Je n'imagine pas, dit don Silvio, d'un grand ſérieux, que vous veuillez nier qu'il y ait des fées eſtimables. Oui, meſſieurs, il y en a qui ſont dignes de toute notre vénération. Je ſais qu'il y a quelque choſe de ſingulier dans leur conduite qui les diſtingue des mortels : mais pour cela, en ſont-elles moins reſpectables ?

Mais que dites-vous, reprit don Eugenio ? de la délicateſſe & de la vertu de Criſtalline.

Que ce n'eſt pas à nous à juger les fées, répondit don Silvio : & ſurtout dans cette occaſion. L'hiſtoire du prince Biribinker eſt le conte le plus extraordinaire que j'aie jamais lu.

Vous m'avouerez cependant, ajouta don Gabriel, que la conduite de Criſtalline eſt un peu répréhenſible. Au reſte, ſi vous vous mettez à la place du prince, vous ne trouverez pas la converſation de la fée auſſi inſipide qu'elle vous l'a paru dans ma bouche. On aime à entendre parler une belle perſonne,

dont le ſon de la voix eſt agréable. Elle perſuade, elle touche ſans qu'on faſſe attention à ce qu'elle dit.

Si vous n'avez rien de plus gracieux à dire de mon ſexe, répondit dona Félicia, vous ferez mieux de continuer votre hiſtoire, quelqu'ennuyeuſe qu'elle ſoit.

Biribinker, continua don Gabriel, mit la gouſſe de pois dans ſa poche, remercia la fée, & deſcendit dans la cour. Voici, lui dit Criſtalline qui l'avoit accompagné, la mule la plus extraordinaire qui fut jamais. Elle deſcend en droite ligne du fameux cheval de Troie & de l'âneſſe de Silène. Du côté paternel, elle a la qualité d'être de bois, & par conſéquent, de n'avoir beſoin ni de nourriture, ni de repoſer ſur la litière, ni d'être étrillée; du côté maternel, elle a celle de marcher légérement, ſans incommoder ſon cavalier, & d'être auſſi douce qu'un agneau. Vous pouvez monter deſſus, & la laiſſer aller à ſon gré. Elle vous portera auprès de votre laitière; & ſi vous n'y êtes pas auſſi heureux que vous le deſirez, vous n'en pourrez imputer la faute qu'à vous-même.

Le prince examina de tous les côtés ce courſier extraordinaire. Il auroit pu douter de ſes rares qualités, ſi tout ce qu'il avoit vu dans

dans le palais eût été moins merveilleux. Pendant qu'il montoit, Criſtalline voulut lui donner une preuve de ſa puiſſance. Elle fendit trois fois l'air avec ſa baguette; & auſſitôt les dix mille ſylphes que le vieux Padmanaba avoit ſoumis à ſon obéiſſance parurent. La cour, l'eſcalier, la galerie, & même l'air, étoient remplis de jeunes hommes aîlés, dont le plus laid ſurpaſſoit en beauté l'Apollon du Vatican. Par toutes les fées, s'écria Biribinker, quelle brillante cour vous avez-là, madame! Grigri peut reſter bourdon tant qu'vous plaira. Vous avez dans cette charmante légion de quoi vous dédommager de ſon abſence.

Vous voyez au moins, répliqua Criſtalline, que ma cour n'eſt pas dépeuplée. En diſant ces mots, elle lui ſouhaita un bon voyage, & Biribinker partit au trot ſur une mule de bois, en réfléchiſſant à tout ce qui lui étoit arrivé de merveilleux dans le château qu'il venoit de quitter.

CHAPITRE II.

Suite de l'hiſtoire du prince Biribinker.

J'OMETTRAI toutes les réflexions que fit Biribinker ſur ſa mule, continua don Gabriel, pour vous dire que la chaleur devint ſi forte vers midi, que ce prince fut obligé de mettre pied à terre à l'entrée d'une forêt, & qu'il s'y repoſa ſur le bord d'un ruiſſeau que quelques arbres touffus mettoient à couvert des rayons du ſoleil. Il y avoit tout au plus un quart-d'heure que notre voyageur prenoit le frais, lorſqu'il apperçut une bergère qui conduiſoit devant elle un troupeau de chèvres couleur de roſes : ſon projet paroiſſoit être de l'abreuver dans le ruiſſeau dont nous venons de parler.

Faites-vous une idée, don Silvio, du plaiſir que dût éprouver Biribinker, quand il reconnut ſa belle laitière dans la perſonne de celle qui conduiſoit les chèvres. Elle lui parut cent fois plus belle que lorſqu'il la vit pour la première fois. Galactine, au lieu de fuir, s'approchoit peu-à-peu du héros de mon conte. Elle s'aſſit enfin ſur l'herbe,

près de lui, ſans faire ſemblant de l'appercevoir. Le prince n'oſa l'aborder; mais il lui lança des regards ſi enflammés, que les cailloux du ruiſſeau en furent preſque vitrifiés. La bergère, d'un air indifférent, s'amuſoit à garnir ſa houlette de guirlandes. Si elle tournoit quelquefois les yeux de ſon côté, c'étoit comme par haſard. Le prince obſervoit alternativement les geſtes de ſon amante, & les interprêtoit tous à l'avantage des mouvemens de ſon cœur. On ne ſait ce qui l'enhardit; mais il s'approcha de Galactine, ſans en être apperçu, parce qu'elle étoit occupée à careſſer une jeune chèvre. Les yeux de nos amans ſe rencontrent. Biribinker n'eſt plus maître de lui-même. Il va ſe jeter aux genoux de ſa belle, & lui fait un diſcours auſſi éloquent que pathétique. Lorſqu'il l'eut fini, la bergère lui dit d'un ton honnête : je ne ſais ſi je vous ai bien compris. N'avez-vous pas voulu me faire entendre que vous m'aimez! — Ciel! ſi je vous aime, s'écria le prince avec tranſport! Souffrez que je vous adore, que mon ame ravie ſe proſterne à vos pieds. — Ecoutez, lui répondit la belle, je ne ſuis qu'une bergère, & je ne veux ni être adorée, ni que votre ame ſe proſterne à mes pieds : il me ſuffit

de ſavoir que vous m'aimez; mais je vous préviens que je ſuis moins facile à perſuader que la fée avec laquelle vous venez de paſſer la nuit. — Dieux! qu'entends-je.... Comment eſt-il poſſible... Qui peut... D'où ſavez-vous... Ah! trop malheureux Biribinker.

A peine eut-il prononcé ce nom fatal que la bergère fit un grand cri... Oui, oui, malheureux Biribinker, s'écria-t-elle, en ſe levant avec précipitation. Faut-il que ce nom odieux vienne encore frapper mes oreilles. Vous me forcez de vous haïr & de vous fuir, tandis que... Ici l'irritée Galactine fut interrompue par l'aſpect d'un géant effroyable. Biribinker ne ſavoit où ſe cacher. Le front de ce monſtre étoit ceint de deux chênes. Il marchoit à grands pas, en ſe curant les dents avec un orme. Il alla droit à la bergère, qu'il accoſta d'une voix ſi foudroyante, que plus de deux cent corneilles qui avoient leur nid dans ſa barbe, en ſortirent avec beaucoup de fracas... Que fais-tu avec ce nain, petite poupée, demanda-t-il à la bergère? Suis-moi inceſſamment, ou bien je te hacherai ſi menu que tu pourras ſervir à faire des pâtés. Et toi, dit-il au prince en l'empoignant, entre dans mon ſac.

Après ce discours énergique, le géant noua son sac, plaça la bergère sur son pouce & s'en alla. Biribinker crut être précipité dans le vuide immense. Il tomboit toujours. Il atteignit enfin le fond du sac; mais ce ne fut qu'après s'être si rudement heurté la tête contre un nœud de la couture du sac, qu'il resta quelques minutes sans connoissance. Revenu de son étourdissement, il se souvint de la gousse que la fée Cristalline lui avoit donnée. Il l'ouvrit & n'y trouva qu'un couteau de diamant, dont le manche étoit fait de l'ongle d'un griffon. Cet instrument étoit si petit qu'à peine il le pouvoit tenir entre ses doigts. Est-ce là tout ce que la fée Cristalline a fait pour moi, se dit-il à lui-même? A quoi veut-elle que me serve ce joujou? A peine est-il assez grand pour que je puisse l'employer à me couper la gorge. Qui sait? peut-être étoit-ce son intention. Avant d'en venir à cette extrémité, il faut tenter toutes les voies. Avec ce soupçon du couteau, ne pourrois-je pas faire un trou au sac. Je serai sans doute obligé de hasarder un saut périlleux... N'importe, j'aime mieux m'exposer à perdre la vie par un saut, que de courir risque que ce monstre fasse de moi des sauciſſes pour la nourriture de ses petits.

Biribinker ayant formé ce généreux projet, ouvrit ſon petit couteau, ſur lequel étoit gravé un taliſman, & travailla avec tant d'activité, qu'en peu de temps il fît une aſſez grande ouverture dans le ſac, quoique chaque brin de fil qui formoit la toile fût plus gros qu'un cable. Ils paſſoient préciſément alors dans une forêt. Le prince crut devoir profiter de ce moment pour s'échapper. Il eſpéroit de pouvoir s'accrocher à quelques branches des plus hauts arbres. Ce projet formé, il ſe laiſſe aller ſans que le géant s'en apperçoive, attrape une branche; mais elle ſe rompt, & le pauvre Biribinker tombe dans un grand baſſin de marbre, qui ſe trouve par bonheur perpendiculairement au-deſſous de lui. Ce qu'il avoit pris pour une forêt étoit un fort beau parc, auquel attenoit un magnifique château. Le prince crut être tombé au moins au milieu de la mer Caſpienne; ou, pour parler avec plus de vérité, il ne crut rien du tout. La frayeur l'avoit tellement ſaiſi qu'il reſta immobile; & il y a apparence qu'il n'auroit jamais revu le continent, ſi une nymphe, qui ſe baignoit préciſément alors, ne fût venue le ſecourir. Le danger où elle le vit lui fit oublier l'état dans lequel elle étoit.

En effet, il auroit eu le temps de ſe noyer tandis qu'elle ſe ſeroit habillée. Biribinker, en reprenant ſes eſprits, ſentit que ſon viſage étoit collé ſur le plus beau ſein qui fut jamais; & lorſqu'il put ouvrir les yeux, il ſe vit au bord d'un grand baſſin, entre les bras d'une nymphe dont le déſordre & la beauté réveillèrent le trouble de ſon ame. Cette ſituation lui parut ſi agréable qu'il ne put proférer un ſeul mot. Mais dès que la nymphe s'apperçut qu'il étoit hors de danger, elle ſe dégagea & ſe précipita dans l'eau. Biribinker qui croit qu'elle veut le fuir, fait retentir l'air de cris de déſeſpoir. La nymphe compâtiſſante élève ſa tête. Ses yeux rencontrent ceux du prince : ils rougiſſent l'un & l'autre : elle fait le plongeon & nage entre deux eaux juſqu'à l'autre côté du baſſin où étoient ſes habits. Le prince la ſuit; — Prince, que vous êtes indiſcret!

Pardonnez-moi, belle nymphe, vous venez de me rendre un ſi grand ſervice que je croyois...

Voilà les hommes! de purs ſentimens de pitié ou de généroſité nous conduiſent quelquefois à les obliger : & cela ſuffit ſelon eux pour les autoriſer à nous manquer... parce que je vous ai ſauvé la vie...

Que vous êtes cruelle! Vous attribuez à la témérité ce qui eſt l'effet de l'impreſſion qu'ont faite ſur moi vos charmes. Si vous voulez me priver de la vie que vous venez de me rendre, immolez-moi à vos traits, faites que je devienne la victime de votre beauté : & permettez que je vous contemple juſqu'à ce que je ſois changé en ſtatue.

Vous avez sûrement lu les poëtes, répliqua la nymphe. N'y eut-il pas autrefois une certaine Méduſe... Vous avez très-bien profité de la lecture d'Ovide : cela fait honneur à celui qui a été chargé de votre inſtruction.

Cruelle, s'écria Biribinker, comment pouvez-vous confondre le langage de mon cœur, qui ne trouve aucun terme aſſez énergique pour vous exprimer ce qu'il ſent, avec les vaines figures de la rhétorique?

Ne vous aviſez pas de diſputer avec moi, répliqua la nymphe : dans l'élément où je ſuis, j'ai de grands avantages ſur les mortels. Retirez-vous dans ce boſquet de myrthes, tandis que je m'habillerai.

Permettez qu'à mon tour je puiſſe vous être utile.

Point du tout : j'ai à mon ſervice des gens faits à cet ouvrage.

En diſant cela, elle fit ſortir des ſons d'une petite conque qui pendoit à ſon cou, & dans un inſtant toute la ſurface de l'eau fut couverte de jeunes nymphes qui formèrent un cercle autour de leur maîtreſſe. Alors Biribinker put bien moins ſe réſoudre à ſe retirer. Mais à peine les nymphes l'apperçurent-elles, qu'elles lui jetèrent une grande quantité d'eau au viſage. Le prince, pour ne pas courir le riſque de devenir un autre Actéon, s'enfuit auſſi rapidement que s'il eût eu déjà des pieds de cerf. Il portoit à tout moment la main au front, pour s'aſſurer que les bois n'étoient pas ſortis. Lorſqu'il ſe fut aſſuré que les cornes dont on l'avoit menacé, ne naiſſoient pas, il retourna ſur ſes pas, & ſe gliſſa derrière quelques haies de myrthes, pour y être témoin de la toilette de ſa belle nymphe. Peu s'en fallut qu'en ſortant de deſſous quelques arbriſſeaux il ne heurtât ſa tête contre le front de ſa bienfaitrice qui venoit le chercher. La manière dont elle étoit ajuſtée devoit naturellement le ſurprendre. Que vous êtes légèrement vêtue, madame, s'écria-t-il!

Cela eſt vrai, répondit la nymphe; & cependant je ſuis couverte de ſept voiles.

Je le crois ſur votre parole; mais...

Cette toile eſt compoſée d'une eſpèce d'eau extrêmement ſubtile, d'une eau ſéche. Les polypes la filent & les naïades la tiſſent. C'eſt ainſi que les *Ondines* ſe parent. Étant inſenſible au chaud & au froid, avec quelle autre toile voudriez-vous que je m'habillaſſe !

Le ciel me préſerve de trouver à redire à cette parure, répondit Biribinker. Mais il me ſemble que vous auriez pu vous diſpenſer de faire cette toilette...

Parmi nous, l'uſage l'emporte toujours ſur ce qu'on appelle bienſéance. On voit très-bien que vous n'avez jamais vu le monde que par le trou d'une ruche... Ne parlons plus morale... Vous n'avez pas encore dîné; & je ſais que, quelqu'amoureux que vous ſoyez de votre laitière, vous n'êtes pas habitué à vous nourrir de ſoupirs.

Après ces paroles, elle ſouffla dans ſa conque, & ſur le champ, trois nymphes ſortirent du baſſin. La première portoit une table d'ambre, ſoutenue par des tréteaux d'améthiſte. La ſeconde couvrit cette table d'une natte faite du jonc le plus fin, & la troiſième tenoit un panier d'oſier, rempli de diverſes couvertes, dans leſquelles ſe trouvoient différens mets exquis.

Je ſais, dit la nymphe à Biribinker, que vous ne mangez que du miel: goûtez de celui-ci: vous ne le trouverez peut-être pas mauvais, quoiqu'il ne ſoit produit que par des plantes marines. — Le prince en goûta & le trouva excellent. Après le repas deux naïades apportèrent un petit buffet de ſaphir garni de vaſes à boire: ils étoient faits d'eau compacte, durs comme le diamant, & auſſi tranſparens que le criſtal. Dès que Biribinker eut goûté de la liqueur qu'ils contenoient, il avoua qu'elle ſurpaſſoit infiniment les meilleurs vins de la Perſe.

Convenez, lui dit l'ondine, que mon dîné eſt auſſi délicat que le ſouper que vous donna hier au ſoir la fée Criſtalline, chez qui vous avez paſſé la nuit?

Comment pouvez-vous, belle ondine, vous comparer à une fée qui vous eſt tant inférieure?

Voilà encore un mauvais raiſonnement. Je n'ai pas dit cela par modeſtie; mais ſimplement pour entendre votre réponſe.

Comment ſe peut-il, belle déeſſe, que vous ſachiez tant de circonſtances ſur ma conduite? Dès que vous m'avez vu, vous m'avez appelé par mon nom.

C'eſt que je ſuis auſſi habile que la fée Criſtalline.

Vous ſavez que j'ai été élevé dans une ruche d'abeilles —.

On le ſent à vingt pas.

Que je ſuis amoureux d'une laitière...

Oh ! pour cela, amoureux comme on ne le fut jamais. Vous êtes encore plus épris de ſes charmes depuis qu'elle eſt devenue bergère : & qui ſait juſqu'où votre bonne fortune vous auroit amené, ſi le géant Caraculiamborix n'avoit.... N'importe ; ne vous en mettez pas en peine : vous la reverrez & vous ſerez auſſi heureux qu'on puiſſe l'être par la poſſeſſion d'une laitière.

Ah ! s'écria Biribinker qui commençoit à ſentir l'effet des liqueurs qu'il avoit bues, peut-on, après vous avoir vue, vouloir poſſéder un autre objet que vous ? Je n'ai des yeux que pour ma belle nymphe. Le moment où je vous ai vue pour la première fois, eſt le commencement de mon exiſtence. Je ne connois d'autre bonheur que celui d'être conſumé à vos pieds par le feu que vos regards ont allumé dans mon cœur.

Voilà qui eſt tout à fait éloquent, prince. Goûtez encore de cette coupe : cela ne vous fera aucun mal.

La converſation continua juſqu'au ſoir. Mais quel dut être l'étonnement de Biribinker, lorſque le lendemain à ſon réveil, il ſe trouva ſur le même lit de repos, dans la même ſituation où il s'étoit trouvé le jour précédent.

La déeſſe qui ſut, on ne ſait comment; le quart-d'heure auquel le prince s'éveilla, s'approcha de lui, & parla en ces termes :

Le deſtin vous a choiſi, mon cher Biribinker, pour obliger les fées malheureuſes. Puiſque le haſard a voulu que je ſois de ce nombre, il eſt juſte que je vous faſſe connoître qui je ſuis, & combien je vous ai d'obligations. Apprenez donc que je ſuis une de ces fées que l'on nomme Ondines, parce qu'elles habitent dans l'eau. Leur être eſt compoſé des atômes les plus ſubtils. On m'appeloit Mirabelle. L'état de fée, joint au rang que me donnoit ma naiſſance parmi les ondines, eût été plus que ſuffiſant pour me faire couler des jours heureux, s'il étoit poſſible d'échapper à ſa deſtinée. La mienne me condamnoit à être aimée d'un vieux magicien qui avoit un pouvoir ſans bornes ſur les eſprits élémentaires. Je puis dire avec vérité, qu'il étoit l'homme du monde le plus déſagréable : & ſans l'amitié d'un ſalamandre, qui étoit un des favoris du vieux Padmanaba...

Comment, s'écria le prince ! Padmanaba, dites-vous ? Quoi, cet homme à longue barbe qui change les fées en vaſes de N... & les gnomes en bourdons.

Préciſément celui-là, reprit la déeſſe. Il croyoit tant avoir à ſe plaindre de celle qui m'avoit précédée, qu'il étoit devenu jaloux de ſon ombre. Il congédia tous ſes gnomes, & prit à ſon ſervice des ſalamandres dont la nature enflammée étoit plutôt propre à inſpirer de la terreur que de la confiance. Vous vous rappelez, ſans doute, d'avoir lu dans Ovide l'hiſtoire de la belle Sémelé, qui fut réduite en cendres pour avoir voulu embraſſer un ſalamandre ? Celui que le vieux Padmanaba choiſit pour ſon favori, crut ne pouvoir s'empêcher d'avoir pour moi les égards qu'exige la politeſſe. Il s'imaginoit ne pouvoir employer des moyens plus efficaces pour faire ſa cour à ſon maître. L'enchanteur ne vit plus qu'un rival dans la perſonne de ſon eſclave. Il nous faiſoit obſerver avec tant de vigilance, qu'il ſavoit ſur le champ tout ce qui ſe paſſoit entre nous. Sa jalouſie augmentoit de jour en jour. Les rivaux de mon cher Salamandre n'omirent rien pour profiter de la crédulité de leur maître. Ils l'engagèrent à nous épier lui-même. On con-

certa les moyens de nous ſurprendre ; & nos ennemis triomphèrent. Quoique ma ſituation fût extrêmement délicate, la préſence d'eſprit ne me quitta pas. Je ſuppliai mon vieux mari de ne me condamner qu'après avoir entendu ma juſtification ; & j'étois ſur le point de lui citer le ſeptième chapitre de la métaphyſique d'*Averroës*, lorſqu'il m'interrompit par ces paroles : je t'ai trop aimée, ingrate ! Je n'ai pas la force de tirer de toi la vengeance que demande mon honneur offenſé. Les effets de mon reſſentiment ſeront bornés à une punition modérée. Je te bannis, continua-t-il, en me touchant avec ſa baguette, dans l'enclos du parc qui environne ce château. Garde ta forme naturelle & les prérogatives que te donne ta condition de fée. Mais ſi tu oublies encore la fidélité que tu me dois, ſois changée en un affreux crocodile. Je ſuis fâché de ne pas pouvoir rendre cet enchantement indiſſoluble. J'ai tout lieu de craindre que le temps verra naître un prince qui ſaura braver toute ma puiſſance. Ce que je puis faire pour ma ſatisfaction, c'eſt d'attacher la révocation de ton enchantement à la vertu d'un nom ſi extraordinaire, que peut-être mille années s'écouleront avant qu'on l'ait entendu prononcer dans aucune langue du monde.

A peine Padmanaba eut-il proféré ces paroles myſtèrieuſes, que je fus tranſportée par des mains inviſibles dans le baſſin où vous m'avez trouvée. Peu de temps après mon exil, j'appris que le vieillard, déſeſpéré de ma prétendue infidélité, avoit quitté le château ſans qu'on ſut ce qu'il étoit devenu. J'ignore auſſi quel eſt le ſort actuel de mon cher ſalamandre. Je fus long-temps inconſolable de ſa perte. Je lançois des regards ſi terribles ſur mes nymphes, que quelques-unes en devinrent paralytiques, & que d'autres accouchèrent avant terme; mais comme les grandes douleurs ne ſont pas de longue durée, mes chagrins ceſsèrent dès que je me rappelai que Padmanaba m'avoit laiſſé les moyens de conſerver mon bonheur & ma vertu. J'ai vu dans ce parc une quantité innombrable de princes & de chevaliers qui ont eu la douleur mortelle de ne plus voir qu'un crocodile hideux, lorſqu'ils vouloient aborder une aſſez belle fée. Leurs pleurs ont tellement groſſi le volume d'eau contenu jadis dans ce baſſin, qu'il reſſemble actuellement à un petit lac. Pluſieurs d'entr'eux qui, par déſeſpoir, ſe ſont précipités dans cet élément, y auroient trouvé la mort, ſi mes nymphes ne les en euſſent retirés. Vous ſeul,

trop heureux Biribinker, vous ſeul aviez le pouvoir de détruire un enchantement qui m'a expoſé à voir tant de témoins de mon malheur... Au reſte, prince, que le ſouvenir de ma confiance ne vous ſcandaliſe jamais. Lucrèce n'auroit pas été propoſée comme un modèle de vertu, ſi elle eût mis Tarquin dans l'impoſſibilité d'attenter à ſon honneur. Une femme d'une ſageſſe ordinaire auroit fermé ſon appartement au verrou. Lucrèce le laiſſe ouvert : elle fait plus, elle ſe rend ; mais c'eſt pour apprendre à l'univers que la plus légère tâche qui ternit l'éclat de la vertu, ne doit être lavée que dans le ſang. Voilà comme penſent les grandes ames. L'idée d'obtenir ma liberté & l'eſpoir de triompher déſormais de toutes les difficultés, ont été mes guides dans la conduite que j'ai tenue avec vous...

A la bonne heure, madame, répondit Biribinker. Je me démets actuellement de toutes mes prérogatives en faveur des ſalamandres, des ſylphes, des gnomes, des faunes & des tritons qui ſont à même de tenir votre vertu en haleine. Pour moi, je vous demande la permiſſion de me retirer, & je vous ſupplie de m'accorder votre puiſſante protection.

Partez quand il vous plaira. Je ne vous ai pas prié de venir en ces lieux. Quant à la protection que vous me demandez, je ne saurois vous cacher que votre bonheur dépend de vous-même. Si vous vous comportez comme vous avez fait jusqu'ici, toutes les fées du monde vous protégeroient que cela n'aboutiroit à rien. A-t-on jamais vu un amant tel que vous ! Vous courez les champs pendant le jour, pour chercher votre maîtresse, & la nuit vous l'oubliez. Chaque matin votre amour recommence, & chaque soir voit renaître votre infidélité. A quoi peut vous mener une pareille conduite ? Il faudroit que votre bergère fût un modèle de docilité, pour se satisfaire de cette façon d'aimer...

Le temps presse, reprit Biribinker. Dites-moi, de grâce, comment je pourrai délivrer ma chère Galactine des mains du maudit géant qui me l'a ravie hier...

Ne nous inquiétez pas du géant, répondit la nymphe. Un rival qui se cure les dents avec un orme, n'est guère redoutable. Je connois un gnome qui, tout petit qu'il est, pourroit vous faire plus de tort que Caraculiamborix. Ne vous occupez que des moyens d'adoucir votre bergère : le reste viendra de

ſoi-même. S'il vous arrivoit d'avoir beſoin de mon ſecours, caſſez l'œuf d'autruche que voici : & je vous promets qu'il vous rendra autant de ſervices que la gouſſe de la fée Criſtalline.

Mirabelle eut à peine achevé ces dernières paroles qu'elle diſparut, ainſi que le cabinet & le palais. Biribinker ſe trouva, ſans ſavoir comment, dans l'endroit où il avoit été enlevé par le géant Caraculiamborix. On ne peut être plus étonné que le fut Biribinker de toutes les choſes extraordinaires qu'il avoit vues depuis ſon évaſion de la grande ruche. Il ſe frotta les yeux, ſe pinça les bras, ſe tira le nez, & malgré tout cela, ne put encore deviner s'il étoit bien véritablement le prince Biribinker. Plus il y réfléchiſſoit, & plus il ſembloit que toutes ces merveilles ne lui étoient arrivées qu'en ſonge. Il étoit prêt à croire ſon opinion bien fondée, lorſqu'il vit ſortir du boſquet une chaſſereſſe dont l'air, la taille & les grâces annonçoient Diane. Elle étoit vêtue d'une longue robe de taffetas vert, parſemée d'abeilles d'or. Cet habit relevé juſqu'aux genoux, ſe croiſoit ſur l'eſtomac par le moyen d'une ceinture de diamans. Une partie de ſes beaux cheveux étoit nouée avec un rang de perles,

& le reſte flottoit en petites boucles ſur ſes épaules. Elle portoit une javeline dans ſa main, & un carquois d'or pendoit ſur ſon dos.

Pour le coup, dit Biribinker, je ſuis sûr que je ne rêve pas. La belle s'approcha ſi près de lui, qu'il la reconnut pour être ſa chère Galactine. Elle ne lui avoit jamais paru ſi raviſſante que dans cet ajuſtement, qui lui donnoit en effet un air de déeſſe. Notre héros oublia tout-à-coup les fées Criſtalline & Mirabelle, pour ſe jeter aux pieds de ſon amante, & lui témoigner, dans les termes les plus vifs, le plaiſir qu'il éprouvoit de l'avoir retrouvée. Mais Galactine étoit mieux inſtruite de ſes aventures qu'il ne ſe l'imaginoit. Comment, dit-elle, en détournant ſes yeux avec une eſpèce d'indignation qui ne faiſoit qu'ajouter à ſes charmes, comment oſes-tu paroître devant moi, après t'être rendu indigne, par des offenſes réitérées, du pardon que j'ai bien voulu t'accorder une fois?

Divine Galactine, que je ne ſois pas l'objet de votre courroux! Si vous m'abandonnez, je meurs.

Va prodiguer ailleurs des expreſſions qui

te ſont ſi familières! Va! ingrat! ... Perfide!... Tu ne m'aimas jamais.

Jamais? s'écria Biribinker les larmes aux yeux! jamais, au contraire, je n'aimai que vous. Cela eſt ſi vrai, que je jurerois par tout ce que j'ai de plus cher, par vous, que tout ce qui m'eſt arrivé dans un certain château, n'étoit que l'effet de l'illuſion. Je puis vous aſſurer que les diſtractions que vous interprétez à mon déſavantage n'étoient qu'un jeu auquel mon cœur n'eut pas la moindre part.

Quelles diſtractions! Je ne veux pas d'un amant ſujet à de pareilles abſences. Je n'ai jamais étudié la philoſophie d'Averroës, & je ne ſaurois comprendre comment le cœur de mon amant peut être innocent, lorſque...

Pardonnez-moi encore une fois, madame, dit Biribinker en ſanglottant.

Moi, vous pardonner!

Ces paroles dites d'un ton ferme, réduiſirent le prince au déſeſpoir —. Qu'entends-je, cruelle, vous voulez donc ma mort? Mes larmes ne ſauroient vous fléchir? Eh bien! Je jure par toutes les divinités que je ne ſouffrirai pas qu'un autre que Biribinker...

Oh! le plus odieux de tous les monſtres, s'écria Galactine en fureur, tu m'as fait encore entendre ce déteſtable nom! Fuis

pour toujours de devant moi, ou compte ſur les effets les plus terribles de la haine que je te jure.

La colère de Galactine fit trembler Biribinker juſqu'au fond du ſiège de ſon ame. Il maudit mille fois ſon nom & celui qui le lui avoit donné. Peut-être ſe ſeroit-il fracaſſé la tête contre le chêne le plus voiſin, ſi dans le même inſtant il n'eût vu ſix ogres qui s'emparèrent devant lui de ſa belle Galactine.

Ces ogres étoient d'une grandeur plus qu'humaine. Autour de la tête & des reins ils portoient des branches de chêne en forme de guirlandes, & ſur l'épaule gauche une maſſue d'acier. Biribinker les crut ſi redoutables, que malgré ſa valeur ordinaire, il déſeſpera de pouvoir dégager ſon amante. Il ſe reſſouvint alors que la fée Mirabelle lui avoit donné un œuf. Il le caſſa en tremblant, & fut plus étonné que jamais d'en voir ſortir une infinité de petites nymphes, de tritons & de dauphins, qui grandiſſoient à vue d'œil.

Les nymphes firent jaillir tant d'eau de leurs urnes, & les tritons de leurs narines, qu'en moins d'une minute, il ſe forma un lac qui n'étoit borné que par l'horiſon. Biri-

binker lui-même ſe trouva ſur le dos d'un dauphin qui nageoit avec tant de légéreté, que le prince ne ſe ſentoit pas mouvoir. Tous ces êtres aquatiques ſe rangèrent autour de lui, & firent leur poſſible pour le divertir par leur muſique & par leurs jeux. Mais Biribinker étoit occupé de la perte de ſa maîtreſſe, ſes yeux étoient continuellement tournés vers l'endroit où les ogres la lui avoient enlevée. Dans ſa douleur profonde, combien de fois ne fut-il pas tenté de ſe laiſſer aller dans l'eau : & il l'auroit fait indubitablement, s'il n'eût été retenu par la crainte de tomber entre les bras de quelques-unes des nymphes qui nageoient autour de ſon dauphin.

Il y avoit près de deux heures qu'il voyageoit, lorſqu'il s'apperçut que ſa compagnie étoit diſparue. On entrevoyoit quelque choſe dans le lointain qui ſortoit de l'eau & qui reſſembloit aſſez à une montagne. Cependant le lac devenoit extrêmement orageux; & en peu de temps, il s'éleva un ouragan ſi furieux, & il tomba une pluie ſi violente, que Biribinker s'attendoit à tout moment à voir terminer ſes malheurs avec ſa vie.

Cette tempête étoit occaſionnée par le mouvement d'une baleine mille fois plus groſſe que celles que l'on pêche ſur les côtes de

Groenland. Cet animal extraordinaire ne reſpiroit que de quatre heures en quatre heures : mais il s'élevoit chaque fois un orage ſi terrible qu'il auroit déconcerté le pilote le plus expérimenté. Biribinker battu par les flots du lac, ne put plus ſe tenir ſur ſon dauphin. Il s'abandonna aux vagues, & devint leur jouet, juſqu'à ce qu'étant attiré avec l'air que reſpiroit la baleine, il entra par une des narines dans le corps du monſtre. Le prince tomba pendant quelques heures, ſans ſavoir ſur quel corps il s'arrêteroit. Il vit enfin de fort haut que ſa longue chûte alloit être terminée dans un lac de dix ou douze lieues de circuit, qui ſe trouvoit dans l'une des cavités du ventre de la baleine. Il auroit apparemment trouvé la fin de toutes ſes aventures dans cet amas d'eau, ſans le voiſinage d'une iſle dont le rivage n'étoit qu'à deux cent pas de lui.

La néceſſité, mère de tous les arts, lui apprit à nager. Heureuſement arrivé à terre, il s'aſſit ſur un roc qui étoit à la vérité de pierre comme tous les autres rocs, & malgré cela auſſi mou qu'un couſſin de duvet. Pendant que ſes habits ſéchoient, il reſpiroit un parfum délicieux que répandoit une forêt de bois de canelle qui bordoit le rivage.

Curieux

Curieux de voir le pays, de s'informer s'il étoit habité, & par qui, Biribinker deſcendit de ſon roc, dès qu'il ſe fut un peu remis de ſes terreurs & des fatigues. Après avoir rôdé dans la forêt l'eſpace d'une demi-heure, il entra dans un grand jardin, où toutes les eſpèces d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes, de fleurs & d'herbes, étoient confondues dans le plus beau déſordre. L'art y étoit ſi raffiné que le plus bel arrangement ne paroiſſoit être qu'un ſimple jeu de la nature. On voyoit par-ci par-là des nymphes d'une beauté raviſſante. Couchées à l'ombre des buiſſons ou dans des grottes, elles faiſoient jaillir de leurs urnes de petits ruiſſeaux qui, après avoir parcouru le jardin en ſerpentant, formoient des jets d'un côté, tomboient en caſcade d'un autre, & ſe réuniſſoient dans des baſſins revêtus de marbre. Chaque pièce d'eau étoit habitée par différentes ſortes de poiſſons qui, contre l'uſage ordinaire des animaux de cette nature, chantoient avec tant de mélodie, que leurs concerts firent éprouver aux oreilles de Biribinker les ſenſations les plus agréables. On entendoit entr'autres une carpe qui faiſoit le deſſus à ravir: ſes roulemens auroient fait honneur au premier *Caſtre* de l'opéra P... Notre héros l'écouta

long-temps avec plaiſir. Plus il voyoit de merveilles, plus ſa curioſité étoit piquée. Inquiet de ſavoir à qui appartenoit cette isle enchantée, & ſi, comme il le croyoit, elle étoit ſituée dans un monde ſouterrain, il interrogea les poiſſons : car, ſe dit-il à lui-même, puiſqu'ils chantent, à plus forte raiſon parleront-ils. Ses queſtions furent inutiles. Les poiſſons chantèrent toujours, ſans ſe mettre en peine de lui répondre.

Biribinker, ennuyé d'attendre, pourſuivit ſon chemin & ſe trouva dans un grand jardin potager. Tous les légumes paroiſſoient y croître en abondance & ſans culture. En ſe frayant un chemin dans cette eſpèce de déſert, le prince heurta par haſard ſon pied droit contre un gros concombre.

Seigneur Biribinker, lui dit le concombre, faites attention une autre fois où vous poſerez les pieds.

Pardon, reſpectable concombre, lui répondit Biribinker. Je ne l'ai pas fait à deſſein. J'aurois certainement été ſur mes gardes, ſi j'euſſe pu m'imaginer que les concombres de cette isle fuſſent des perſonnages ſi importans. Je me félicite, cependant, de ce que cette petite inadvertance me procure le plaiſir de te connoître. J'eſpère que tu voudras

bien m'apprendre où je ſuis, & me dire ce que je dois penſer de tout ce qui vient frapper ici mes yeux & mes oreilles.

Prince Biribinker, répondit le concombre, votre préſence m'eſt extrêmement agréable. Je goûterai le plus grand plaiſir à vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi. Apprenez donc que vous êtes ici dans le ventre d'une baleine, & que cette isle...

Dans le ventre d'une baleine? interrompit Biribinker... Cela ſurpaſſe tout ce qui m'eſt arrivé juſqu'à préſent. Je ne ſerai plus étonné de rien. Ma foi, ſi on trouve dans le ventre d'une baleine de l'air, de l'eau, des isles, des jardins, un ſoleil, une lune & des étoiles... ſi les rochers y ſont auſſi mous que le duvet; ſi les poiſſons y chantent, ſi les concombres y parlent...

Oh! ne ſoyez pas étonné de m'entendre parler. Le don de la parole me diſtingue des autres concombres, citrouilles & melons de ce jardin. Vous auriez marché ſur cent autres concombres, ſans qu'ils euſſent proféré une ſeule ſyllabe...

Je te demande pardon encore un coup, repliqua Biribinker.

Point de pardon. Je ſerois fâché que cela ne me fût pas arrivé. Il y avoit long-temps

que je vous attendois ici ; & je commençois à déſeſpérer de vous voir arriver. Je vous proteſte qu'il eſt fort déſagréable d'être concombre pendant cent ans lorſqu'on n'eſt pas né pour cela, & qu'on eſt accoutumé à voir bonne compagnie. Enfin le temps eſt venu, j'eſpère que vous ne refuſerez pas de me venger du maudit Padmanaba.

Que dites-vous de Padmanaba ? Parlez-vous de ce magicien qui métamorphoſa la belle Criſtalline, & qui condamna la charmante Mirabelle à devenir crocodile toutes les fois que...

Préciſément. Plus de la moitié des enchantemens qu'à occaſionnés ce vieux fou eſt détruite : & j'eſpère reprendre bientôt ma forme naturelle.

Vous avez donc auſſi à vous plaindre de lui ?

Excuſez-moi, répondit le concombre, ſi cette queſtion me fait rire... Ne remarquez-vous pas que je dois être d'une condition plus relevée que les concombres ordinaires ? Mirabelle ne vous a-t-elle rien dit d'un certain ſalamandre que le vieux Padmanaba ſurprit dans des certaines circonſtances ? ....

Eh, mais, elle m'a parlé d'un amant, d'un être qui...

Doucement, vous en ſavez plus qu'il ne faut. Je ſuis préciſément ce ſalamandre, ce Flox dont on vous a raconté l'hiſtoire... Padmanaba, outré de la ſcène dont il avoit été témoin, jura de ne plus habiter ſon palais. Il ne ſe fioit pas plus aux mortels qu'aux demi-dieux. Les gnomes, les ſylphes, les ſalamandres & les tritons lui devinrent également ſuſpects. Il ne ſe crut en ſûreté que dans une ſolitude parfaitement inacceſſible. Après beaucoup de projets qu'il rejetoit preſqu'auſſitôt qu'il les avoit formés, il s'aviſa de ſe retirer dans le ventre de cette baleine, où il crut que perſonne ne viendroit le chercher. Des ſalamandres lui conſtruiſirent un palais; &, pour éviter de leur part toute eſpèce de trahiſon, il les changea, ainſi que moi, en autant de concombres, à condition qu'ils reſteroient tels juſqu'à ce que le prince Biribinker vint leur rendre leur forme naturelle. Je ſuis le ſeul à qui il ait laiſſé l'uſage de la raiſon & la facilité de parler. Il a cru que le ſouvenir de ma félicité paſſée ne feroit qu'aggraver mes maux. Quelque déſagréable que ſoit la figure d'un concombre, & quelqu'épaiſſeur que puiſſent avoir ſes organes, j'ai fait des obſervations, pendant cent années, qui m'ont conduit à des raiſonnemens juſtes. En un mot,

je connois les affaires du ſeigneur Padmanaba beaucoup mieux qu'il ne ſe l'imagine. Je vous inſtruirai de manière que vous pourrez rendre inutiles toutes les précautions qu'il a priſes pour vous échapper.

Je vous en aurai la plus grande obligation, répliqua le prince. Je me ſens une certaine inſtigation à jouer des tours au bon Padmanaba. C'eſt ſans doute ma deſtinée qui m'y entraîne ; car je n'ai reçu perſonnellement aucune offenſe de ſa part.

Comment ! vous ignorez donc qu'il eſt cauſe que le grand Caramouſſal qui demeure à la cime du mont Atlas, vous a donné le nom de Biribinker ? Et n'eſt-ce pas ce nom qui vous a été deux fois ſi fatal ? N'eſt-ce pas lui qui a rebuté votre belle laitière, qui l'a miſe entre les griffes...

Quoi ? c'eſt au vieux Padmanaba que je dois le nom de Biribinker ? Quelle connexion peut il y avoir entre le prince Biribinker & ce vieux magicien ? De grace, expliquez-moi ce myſtère. Je commence à croire que mon nom ſeul m'a attiré toutes les choſes extraordinaires que j'ai éprouvées. Je voudrois ſavoir ſurtout pourquoi ceux que je rencontre pour la première fois, & juſqu'aux concombres, m'appellent par mon nom, & paroiſſent auſſi

inſtruits que moi-même de toutes les circonſtances de ma vie.

Il ne m'eſt pas encore permis de ſatisfaire votre curioſité ſur ce point. Dès que notre entretien ſera achevé, il ne dépendra que de vous de connoître la vérité. La plus grande difficulté eſt ſurmontée. Padmanaba ne s'eſt jamais imaginé que vous viendriez le trouver dans le ventre d'une baleine.

Je vous avoue ſincèrement que j'y penſois encore moins que lui. Convenez qu'il a fait l'impoſſible pour échapper à ſa deſtinée. Mais vous me parliez, il y a un moment, d'un palais que ce vieillard a fait conſtruire dans cette isle par des ſalamandres? Je m'imagine que nous ſommes ici dans les jardins qui l'entourent. D'où vient que je promène inutilement mes yeux de tous les côtés pour l'appercevoir?

La raiſon en eſt très-ſimple. Vous le verriez infailliblement, s'il n'étoit pas inviſible.

Inviſible? J'eſpère, au moins, qu'il ne ſera pas impalpable.

Non; mais, comme il eſt conſtruit de flammes compactes...

Vous me parlez-là d'un ſingulier palais. S'il eſt conſtruit de flammes, comment peut-il être inviſible?

Voilà le merveilleux de l'affaire. Vous ne pouvez voir le palais dans l'état où vous êtes actuellement. Avancez environ deux cent pas de plus ; & la chaleur que vous reſſentirez, vous convaincra que je vous aurai dit vrai.

Après avoir vu tant de choſes extraordinaires dans le ventre de la baleine, Biribinker auroit-il dû douter des merveilles dont le concombre lui parloit ? Indécis, il s'avance vers le palais inviſible. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il ſent un degré de chaleur : plus il avance plus la chaleur augmente. Il revient ſur ſes pas, & cherche ſon ami le concombre, qui, dès qu'il l'entend lui crie : eh bien ! prince Biribinker, m'en croirez-vous à l'avenir ſur ma parole ? Vous devez être convaincu actuellement de l'exiſtence du palais de flammes dont je vous ai parlé ?

Je ſais qu'il ſubſiſte ; mais j'ignore de quelle manière j'y pourrai entrer. Je ne ſaurois te taire que j'ai une envie irréſiſtible de pénétrer dans ſon enceinte ; & dût-il m'en coûter la vie...

Vous ne payerez pas ſi cher l'accompliſſement de votre défir. Si vous voulez faire tout ce que je vous dirai, le palais deviendra viſible pour vous, & vous pourrez y entrer

en toute sûreté... Il ne vous en coûtera qu'un saut.

Quelque périlleux qu'il puisse être, je le hasarderai.

Eh bien, à soixante pas d'ici, derrière ces grenadiers, vous trouverez, au milieu d'un petit labyrinthe de jasmins & d'orangers, un bassin rempli de feu. Allez-vous y plonger; &, un quart-d'heure après, revenez me dire l'effet qu'aura produit le bain.

Rien de plus? Je crois que vous radotez, monsieur du concombre... Je dois me baigner dans un bassin de feu, & venir ensuite vous faire part des effets de ce bain? Rien n'est plus extravagant.

Ne vous fâchez pas. Il dépend de vous d'entrer dans le palais invisible ou de ne pas l'aborder. Si vous m'aviez paru moins déterminé à faire cette démarche, je ne vous en aurois pas dit un mot; je ne me serois jamais avisé de vous faire une pareille proposition. Le bain de feu, dont je vous parle, n'est pas si dangereux que vous vous l'imaginez. Padmanaba, lui-même, en fait usage de trois en trois jours. Sans cela, il ne pourroit pas plus que vous habiter un palais de flammes. Quoiqu'après le grand Caramoussal il soit le premier magicien de la terre, il est sujet comme

vous aux maux attachés à l'humanité. Sans l'uſage de ce bain, il ſeroit le plus malheureux des hommes. Il ne pourroit pas jouir en paix des plaiſirs que lui procure la ſociété de ſa belle ſalamandre.

Il vit donc avec une ſalamandre?

Sans doute. Croyez-vous donc qu'on ſe confine pour rien dans le ventre d'une baleine?

Et... Eſt-elle jolie?

Pour faire une pareille queſtion, il faut n'avoir jamais vu de ſalamandre. Ignorez-vous qu'une mortelle accomplie n'eſt qu'une guenon en comparaiſon de nos belles? Je connois, à la vérité, une ondine qui en fait de beauté pourroit diſputer le pas à la plus belle ſalamandre: mais auſſi, il n'y a qu'une Mirabelle parmi toutes les ondines.

Oh! ſi la ſalamandre du vieux Padmanaba n'eſt pas plus belle que Mirabelle, vous pouviez vous diſpenſer de tant déprifer les beautés mortelles. Je conviens qu'elle a des charmes; mais je connois une certaine laitière...

Dont vous êtes tant amoureux que vous avez juré à Mirabelle que vous ne la connoiſſiez pas. Si l'on vouloit juger de votre paſſion par vos principes...

Ceſſez de philoſopher, & dites-moi com-

ment je pourrai pénétrer dans le palais invisible. Ne puis-je donc me dispenser de prendre ce maudit bain de feu ?

Non.

Ah ! je serai rôti, grillé, consumé, &...

Que vous êtes singulier ! Je vous ai déjà dit qu'il m'importe extrêmement à moi-même que vous entriez dans le palais invisible où, si j'en dois juger par le nombre de circonstances... Je me tais... Depuis combien de temps ne gémis-je pas sur mon état de concombre ! combien ne souhaitois-je pas d'être débarrassé de cette lourde enveloppe qui sied si peu à un esprit aussi spéculatif que le mien ! Essayez le bain pendant quelques minutes seulement.

Allons, voyons donc ce qu'il en adviendra. Peut-être ne devrois-je pas avoir tant de confiance en vous ; mais ma destinée l'emporte sur ma raison. Je pars ; & si dans un quart-d'heure vous n'apprenez pas de mes nouvelles, résignez-vous patiemment à rester concombre jusqu'au temps que Padmanaba cessera, de son gré, d'être amoureux ou jaloux.

En disant ces mots, le prince fit une profonde révérence au concombre, & pénétra dans le labyrinthe. Il y vit un grand bassin rond, revêtu de pierres de diamans, & rem-

pli d'un feu qui ne paroiſſoit être entretenu par aucune matière combuſtible. Les flammes qui s'élevoient en ſerpentant touchoient les myrthes & les roſiers, ſans leur cauſer le moindre dommage. La fumée qu'elles produiſoient n'étoit qu'une légère exhalaiſon, qui répandoit l'odeur la plus délicieuſe. Biribinker conſidéra ces prodiges pendant quelque temps, & ſe trouva dans un état d'irréſolution qui ne faiſoit guère d'honneur à un héros de féerie. Peut-être ſeroit-il encore au bord du baſſin, ſi une puiſſance inviſible ne l'eût jeté au milieu des flammes, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Cette chûte lui fit tant de peur, qu'il ne put appeler de ſecours. Mais dès qu'il s'apperçut que ce feu, bien loin de lui cauſer de la douleur, pénétroit tout ſon être d'une chaleur voluptueuſe, il revint de ſa frayeur & goûta tant de délices dans ce bain, qu'il y auroit paſſé le temps preſcrit, ſi la chaleur qui augmentoit toujours ne l'en eût chaſſé. A peine fut-il hors du baſſin, qu'il ſe ſentit auſſi léger qu'un zéphir. La découverte du palais mit le comble à ſa joie. L'éclat de cet édifice ſurpaſſoit tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu. Biribinker ſe faiſoit une idée très-avantageuſe de la beauté que devoit renfermer un ſi magnifique châ-

teau. Puiſque, ſe diſoit-il, les rubis & les diamans, comparés aux matériaux qui ont ſervi à la conſtruction de ce palais, ne me paroiſſent que comme les pierres les plus communes, il eſt à préſumer que la ſalamandre, dont le ſeigneur concombre m'a parlé, doit l'emporter infiniment ſur toutes les beautés que j'ai connues. On croit avoir élevé aux fées de ſuperbes édifices, quand on en a fait les murs de ſaphirs ou d'émeraudes, les toits de rubis & les planchers de perles. En comparaiſon de ce palais de feu, que ſont-ils autre choſe que de viles chaumières!

Le prince avoit déjà traverſé la première cour du château dont la porte rayonnante s'étoit ouverte d'elle-même, lorſqu'il ſe reſſouvint que le concombre lui avoit expreſſément recommandé de revenir le retrouver au ſortir du bain.

Apparemment (c'eſt le prince qui parle) a-t-il des inſtructions à me donner, ſans leſquelles il y auroit peut-être de la témérité à vouloir pénétrer dans un tel palais. Puiſque je me ſuis ſi bien trouvé de ſes conſeils, il ne ſeroit pas prudent de ma part de croire que je puis actuellement me paſſer de lui.

Biribinker retourna vers ſon ami.

Eh! lui cria le concombre auſſitôt qu'il l'apperçut, le bain a fait ſur vous un effet merveilleux. Je vous jure, par la vertu de ma charmante Mirabelle, qu'il n'y a point de ſalamandre qui puiſſe vous réſiſter. Mais que deviendra votre fidélité pour la laitière?

Mon cher concombre, dans ma ſituation actuelle, vos remontrances deviennent inutiles.

Je voulois dire ſeulement...

Bon, bon, je vous devine à merveille, & je vous réponds que vos exhortations offenſent ma fermeté. Vous vous défiez de mon courage; & moi, je vous aſſure que le ſouvenir de ma divine laitière me prémunit autant contre les charmes réunis de vos beautés, que ſi elles n'étoient que d'horribles gnomides.

Nous verrons ſi votre généroſité, ſi votre délicateſſe... en un mot, ſi vos ſentimens... Après tout ce qui s'eſt paſſé dans un certain château, je ne puis qu'avoir très-bonne opinion de vous; mais, malgré tout cela, je ne ſaurois vous cacher que je vois votre fidélité en très-grand danger. Au reſte, vous êtes encore le maître d'entrer ou non dans le palais. Penſez-y. Réfléchiſſez-y murement...

Pourquoi as-tu donc voulu que je me

baignaſſe, s'il ne m'eſt pas permis d'y entrer. Encore un coup, ami, ne crains rien pour ma fidélité : elle eſt à toute épreuve. Dites-moi ce que j'aurai à faire lorſque j'y ſerai.

Vous ne trouverez de réſiſtance nulle part. Toutes les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Si vous avez quelque choſe à craindre, ce n'eſt que du côté de votre cœur.

Mais quelle mine crois-tu que me fera le vieux Padmanaba ?

Si je dois juger des heures par le mouvement des aſtres, il eſt déjà minuit, temps auquel le vieillard eſt enſeveli dans un profond ſommeil. Mais, ſuppoſé qu'il s'éveillât, vous n'avez rien à craindre de ſa colère. Tout ſon pouvoir doit céder à la vertu enchantereſſe de votre nom. Et, puiſque vous avez remporté tant d'avantages ſur lui, il y a tout lieu d'eſpérer que vous ne ſerez pas moins heureux cette fois-ci.

Qu'il en arrive ce qu'il voudra, je ſuis réſolu de tenter l'aventure. Je ne ſuis pas pour rien dans le ventre d'une baleine. Adieu, cher concombre, au plaiſir de te revoir.

Bien du bonheur au vaillant & aimable Biribinker. Que la proſpérité t'accompagne, toi, qui es la fleur & l'ornement de tous les chevaliers des fées. Que l'aventure, au-de-

vant de laquelle tu cours avec tant de courage, puiſſe ſe terminer avantageuſement. Vas, ſage fils de roi, porte tes pas où ta deſtinée t'appelle; mais garde-toi de négliger les avis d'un concombre qui eſt ton ami, & qui peut-être pénètre plus avant dans l'avenir qu'aucun faiſeur d'almanachs.

Cet éloquent adieu terminé, le concombre s'apperçut que ſon protégé avoit déjà enfilé la première cour du château. Biribinker n'étoit occupé que de ce qu'il alloit voir. Son imagination exaltée par le bain dont il s'étoit ſervi, lui repréſentoit la belle ſalamandre, qu'il eſpéroit voir bientôt ſous des traits ſi enchanteurs, qu'il déſira d'obtenir encore la permiſſion d'être infidelle à ſa belle laitière.

Lorſqu'il eut gagné le premier veſtibule, un bruit épouvantable vint frapper ſes oreilles. Il s'arrêta un moment pour écouter: pluſieurs femmes ſe diſputoient. Biribinker curieux de ſon naturel, voulut ſavoir quel étoit le motif de leur conteſtation. Il ouvre la porte d'une grande ſalle, où il trouve cinquante naines dont la laideur ſurpaſſe tout ce que l'imagination d'un Callot ou d'un Hogarth peut produire de plus burleſque.

Au premier coup-d'œil, Biribinker crut

être au ſabat. Il ſeroit certainement tombé en défaillance, ſi les ſingeries de ces naines ne l'euſſent forcé à éclater de rire. A peine ces gnomides, dont la plus jeune pouvoit avoir quatrevingt ans, l'apperçurent-elles, qu'elles coururent toutes au-devant de lui avec autant de célérité que leurs jambes torſes pouvoient le leur permettre.

Vous venez fort à propos, prince Biribinker, lui cria une des plus laides, pour terminer une diſpute qui a failli nous faire venir aux mains.

Vous querellez-vous pour ſavoir laquelle d'entre vous eſt la plus belle?

Préciſément: vous l'avez deviné du premier coup.

Imaginez-vous, mon beau prince, qu'après les avoir toutes forcées à me rendre la juſtice qui m'eſt dûe; cette guenon, cette petite pagode que voilà, oſe me diſputer la pomme.

O! le plus agréable & le plus juſte de tous les princes, s'écria l'accuſée, en lui pinçant les jambes, je m'en rapporte à votre déciſion. Regardez-nous attentivement l'une & l'autre, conſidérez-nous trait par trait, & prononcez en conſcience. Peut-être me flatterois-je trop, ſi je diſois tout ce que je penſe.

Eſt-il poſſible, prince Biribinker, dit la

première, qu'on pouſſe l'impudence juſques-là. Premièrement, elle n'eſt pas d'un pouce entier plus petite que moi : & vous m'avouerez que cela ne fait pas un objet. En ſecond lieu, je me flatte que ma boſſe oſera toujours ſe montrer à côté de la ſienne. Mes pieds, comme vous voyez, ſont auſſi larges & même plus longs que les ſiens. Elle ſe prévaut de la groſſeur & de la noirceur de ſa gorge ; mais vous conviendrez pourtant, ajouta-t-elle en ôtant ſon fichu, que la mienne, ſi elle n'a pas autant d'étendue, eſt au moins plus noire que la ſienne.

Soit, s'écria la rivale. Je te cède ce frivole avantage, puiſque je l'emporte ſur toi dans tous les autres points.

Vous riez, mon beau prince ? Je n'en ſuis pas étonnée. Rien n'eſt effectivement plus riſible que la vanité de cette guenon. J'ai honte de vanter moi-même mes attraits ; mais remarquez combien mes jambes ſont plus torſes que les ſiennes. Je ne vous parlerai pas du reſte. On voit que ſes yeux ſont beaucoup plus fendus que les miens, que mes joues ſont plus bourſouflées que les ſiennes, & que ſa lèvre inférieure... Enfin, je puis me flatter que la nature a prodigué ſes plus rares faveurs pour former chacune des

parties qui entrent dans la compoſition de mon être.

Mademoiſelle, lui répliqua Biribinker, auſſitôt que ſes éclats de rire lui permirent de parler, je ne ſuis pas un grand connoiſſeur, mais il me ſemble que votre compagne ne fait que plaiſanter, lorſqu'elle s'aviſe de vouloir paſſer pour plus belle que vous. Les grands avantages que vous avez ſur elle ſautent aux yeux, & je ne doute pas que le bon goût de meſſieurs les gnomes ne vous rende la juſtice qui vous eſt dûe.

La première gnomide parut très-choquée de cette déciſion; mais Biribinker qui avoit une envie demeſurée de voir la belle ſalamandre, n'écouta point les reproches qu'elle lui fit. Il ſe retira après avoir ſouhaité le bon ſoir à tout ce cercle de guenons qui, au lieu de lui répondre, ſe mit à rire à gorge déployée.

Le prince, ſorti de chez les gnomides, ſe trouva vis-à-vis d'un grand portail qui s'ouvrit de lui-même. Il regarda ce phénomene comme un préſage aſſuré du bonheur qui l'attendoit. Plein de courage & d'eſpérance, il traverſe une galerie, monte un eſcalier, entre dans une vaſte anti-chambre qui conduit d'un appartement à l'autre. Malgré le chan-

gement que le bain de feu avoit opéré dans ſa nature, il fut cent fois ſur le point d'être ébloui par l'éclat de l'ameublement.

Quelque diverſifiées & extraordinaires que fuſſent les choſes qui brilloient à ſes yeux, il les oublia toutes pour contempler quelques tableaux qui repréſentoient une jeune ſalamandre d'une beauté merveilleuſe. Il ne douta point que ce ne fuſſent des portraits de l'amante du vieux Padmanaba. Elle étoit repréſentée ſous toutes les attitudes imaginables. On la voyoit quelquefois endormie, & quelquefois éveillée, tantôt en Diane, tantôt en Vénus, ici en Flore, & là en Hébé : en un mot, les différens points de vue ſous leſquels on la voyoit dans ces portraits, donnoient une ſi haute idée de ſa perſonne, que le prince goûtoit déjà les prémices du plus parfait bonheur. Il étoit ſouvent incertain de ce qu'il devoit le plus admirer, ou la beauté de l'objet, ou le grand art du peintre. Il avoua que le *Titien* & *Rembrand* n'étoient que des barbouilleurs, en comparaiſon des peintres ſalamandres. L'aſpect de ces tableaux fit une ſi vive impreſſion ſur l'eſprit du jeune héros, qu'il attendit avec la plus grande impatience le moment de voir l'orginal de ce qu'ils retraçoient. Après avoir parcouru beau-

coup de chambres ſans trouver perſonne, il apperçut une porte entr'ouverte, qui le conduiſit dans le jardin le plus extraordinaire qui exiſta jamais. Les arbres, les plantes, les fleurs, les cabinets étoient de feu. Biribinker ne jeta qu'un léger regard ſur ce ſpectacle majeſtueux, parce qu'il voyoit au bout d'une allée un pavillon dans lequel il eſpéroit trouver ſa belle ſalamandre. Il y vole : la porte s'ouvre encore d'elle-même. Il entre dans une grande ſalle, & de là dans un cabinet où il ne voit qu'un vieillard, d'une figure majeſtueuſe, qui eſt couché ſur un ſopha & enſéveli dans un profond ſommeil. Le prince ne doute pas que ce ne ſoit le vieux Padmanaba. Quoiqu'aſſuré de n'avoir aucune violence à craindre de ſa part, il ne peut s'empêcher de treſſaillir, lorſqu'il fait attention qu'il eſt ſi près de cet enchanteur, & dans un endroit où tout eſt magique. Mais le ſouvenir qu'il a été choiſi par le deſtin pour détruire les enchantemens de Padmanaba, joint au deſir de voir la belle ſalamandre, ranime ſon courage.

Il s'approchoit du ſopha pour s'emparer d'un ſabre qui étoit ſur un couſſin à côté du vieillard, lorſqu'il crut donner du pied contre quelque choſe de mouvant. Curieux de ſavoir

quel eſt l'objet inviſible qui s'oppoſe à ſa marche, il cherche, il examine, & porte la main ſur un petit pied charmant. Selon le cours ordinaire de la nature, ce pied doit appartenir à une jambe; cette jambe doit même répondre à une autre partie du corps, & ainſi du reſte... Effectivement, de point en point, Biribinker parvint à découvrir, par le ſecours du tact, le corps inviſible d'une femme qui ne peut être que Vénus ou la belle ſalamandre. Au moment qu'il fait cette découverte, la plus agréable ſymphonie frappe ſes oreilles, ſans qu'il puiſſe appercevoir ni muſiciens ni inſtrumens.

Au premier coup d'archet, Biribinker effrayé s'éloigne de ſa belle inviſible. Il craint que le bruit n'éveille le magicien. Mais ſon étonnement & ſa terreur redoublent, lorſqu'il remarque que Padmanaba eſt diſparu.

Cet enchanteur avoit aſſez d'expérience pour ſe conduire prudemment dans toutes les occaſions. Il ſavoit depuis long-temps combien Biribinker lui ſeroit un jour dangereux. Et le ſeul déſir d'éviter la préſence d'un prince qui ne paroiſſoit être né que pour rompre ſes enchantemens, fut le ſeul motif qui le détermina à fixer ſon ſéjour dans le ventre d'une baleine. Mais comme

cette demeure ne lui parut pas encore un aſyle aſſez sûr pour lui & pour ſa belle ſalamandre, qui étoit l'unique objet de ſes ſoins, il la munit d'un taliſman qui avoit deux grandes qualités : celle de la rendre inviſible à tous les yeux excepté aux ſiens, & de produire, dès qu'on le touchoit, une muſique magique. Si Biribinker (c'eſt ainſi que raiſonnoit le vieux Padmanaba) ſi Biribinker ſurmonte tous les obſtacles qu'il rencontrera pour entrer dans le ventre de la baleine, & même pour pénétrer juſques dans l'enceinte du palais, je ſaurai ſouſtraire à ſes regards la belle; & s'il la découvre, quoiqu'elle ſoit inviſible, la muſique qui ſe fera entendre, auſſitôt qu'il portera les mains ſur le taliſman, le déconcertera, & me mettra en état de prévenir tout déſaſtre.

Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que le bon vieillard étoit ſujet à une eſpèce de léthargie qui le faiſoit dormir ſeize heures par jour. La mauvaiſe opinion qu'il avoit conçue du beau ſexe, depuis les tours qu'il avoit eſſuyés de la part des fées Criſtalline & Mirabelle, fut le motif qui l'engagea à enſevelir la belle ſalamandre, pendant tout le temps qu'il dormoit, dans un ſommeil enchanté dont perſonne que lui ne

pouvoit la tirer. Le ſeul Biribinker avoit le même droit, mais à de certaines conditions, & ſeulement dans de certaines circonſtances; & Padmanaba (c'eſt ainſi que le vouloit le ſort) perdoit dans un ſeul moment tous ſes droits ſur la belle ſalamandre.

Il eſt à préſumer que le prince chercha à découvrir la jambe de qui dépendoit le beau pied dont nous avons parlé. Et pour peu qu'on lui ſuppoſe de curioſité, on conviendra qu'il dut toucher le taliſman que portoit la ſalamandre : & on n'en peut plus douter, dès qu'on ſait que la muſique qui devoit être l'effet de ce toucher ſe fit entendre.

Ici, don Silvio ne put s'empêcher d'interrompre don Gabriel, pour le prier de s'expliquer un peu plus clairement ſur ce qui concerne le taliſman. Je vous trouve depuis quelque temps un peu obſcur, ajouta-t-il; je n'ai preſque rien compris de ce que vous avez raconté depuis le réveil du vieux Padmanaba. Toute la ſociété, ſans en excepter la belle Hiacinte, rit des remarques de don Silvio; & le ſeigneur Gabriel ne put ſe tirer d'affaire qu'en diſant que toute l'obſcurité dont ſe plaignoit don Silvio, ſe trouvoit dans la choſe même, & qu'en général, il y avoit peu de contes de fées qui fuſſent, d'un bout

bout à l'autre, exempts de choſes inintelligibles. Le chevalier parut être ſatisfait de cette réponſe, & don Gabriel continua ainſi ſon récit.

Dès que Biribinker eut touché le taliſman, le bruit de la muſique éveilla le vieux Padmanaba. On ne doute pas qu'il ne lançât un regard furieux ſur le prince; mais comme ſa force ne pouvoit agir ſur ſon rival, il ne lui reſtoit d'autre parti à prendre que de ſe rendre inviſible ſur le champ, & de traverſer avec promptitude tous les deſſeins de Biribinker.

Le prince qui avoit eu le temps de revenir du trouble où l'avoient jeté le concert inviſible & la diſparition de Padmanaba, voulut cependant ſavoir ce qu'étoit devenu ce magicien. Il parcourut tous les appartemens du château, muni du ſabre que le vieillard avoit oublié dans ſa fuite précipitée. Sur ce ſabre étoient gravées différentes figures magiques. Le prince ne pouvant retrouver ni l'enchanteur, ni aucune autre perſonne, ne douta point que Padmanaba ne l'eût laiſſé maître abſolu de ſon château & de ſa belle. Triomphant, il retourne dans le pavillon, jette ſon ſabre ſur le canapé, & court ſe précipiter aux pieds de la belle inviſible. Elle

dormoit encore, quoique la muſique continuât, tantôt en *Andante*, & tantôt en *Allegro*.

L'éclat que répandoient les meubles de l'appartement, la beauté des peintures & les ſons touchans & variés de la muſique entraînèrent le prince dans une eſpèce de délire. Il ne ſavoit ſi ſon eſprit devoit s'en rapporter aux mouvemens de ſon cœur. Il croyoit avoir trouvé une beauté incomparable ſur le ſopha; mais cette découverte pouvoit n'être qu'illuſoire, ainſi que la plûpart de celles qu'on fait dans des palais enchantés. Ce doute embarraſſa quelque temps Biribinker. Enfin, appuyé de quelques raiſons ſecrètes, il ſe crut à côté de cette belle ſalamandre dont le portrait avoit fait une ſi vive impreſſion ſur ſon ame. Cette idée lui fit oublier ſa belle laitière, ainſi que les avis du concombre. Peu-à-peu l'obſcurité augmentoit, & la muſique devenoit plus touchante. Ces momens n'étoient guères propres à modérer le raviſſement du prince... (*Ici ſe trouve une petite lacune dans l'original de cette hiſtoire. Sans haſarder la moindre conjecture, nous laiſſons aux auteurs de notre temps le ſoin de la remplir*)... Le prince, continue l'hiſtorien, ſortit de ſon extaſe, & s'apperçut avec ſurpriſe, que la belle invi-

ſible ſecondoit les vœux qu'il lui adreſſoit ; d'où il conclut qu'elle devoit être éveillée. Il ne manqua pas de lui faire, dans le langage ſublime auquel il avoit été accoutumé dans la ruche de la fée Méliſotte, les mêmes complimens qu'il avoit adreſſés en pareille occaſion à Criſtalline & à Mirabelle. L'inviſible n'y répondit d'abord que par des ſoupirs, & lui dit enſuite... N'avez-vous pas aimé Mirabelle & Criſtalline autant que vous m'aimez ? Ne leur avez-vous pas fait à chacune les mêmes proteſtations ? Peuvent-elles ſe flatter d'avoir poſſédé votre cœur pendant un ſeul jour ? Ah ! Prince, le ſort de celles qui m'ont précédées, eſt un préſage non équivoque du mien. Dans la certitude accablante de vous perdre dans peu d'heures, comment voulez-vous ?..

Le prince lui réitéra les ſermens les plus ſolemnels de l'aimer à jamais.

Quand vous vous comparez aux deux fées que vous venez de nommer, ajouta-t-il, vous vous compromettez vous-même. Elles n'ont aucune ſorte de mérite : elles ne pouvoient m'inſpirer qu'un goût paſſager. Je vous jure, par toutes les divinités qui préſident à l'amour, que depuis le moment que j'ai vu votre portrait dans la ſalle, la lai-

tière, que vous craignez, n'a pas plus d'empire ſur moi qu'aucune autre laitière du monde. Oh! s'écria-t-il, belle inviſible, que ne puis-je prendre à témoin toute la terre & tous les élémens avec ceux qui les habitent, quand je vous jure la plus inviolable fidélité... Nous en ſommes tous témoins, s'écrièrent quantité de voix mâles & fémelles... Biribinker, qui n'auroit jamais cru qu'on le prendroit au mot, ſe leva promptement pour voir d'où partoient ces voix. O ciel! Quelle langue ſeroit aſſez éloquente pour exprimer le trouble & la terreur qui le ſaiſirent, lorſqu'il vit l'appartement tout-à-coup éclairé? O merveille! ô aſpect terrible! Il ſe trouve dans le même cabinet qui avoit été le témoin de ſon infidélité. Au lieu d'être auprès de la belle ſalamandre, il ſe trouve aux pieds de l'horrible gnomide, à laquelle il avoit adjugé le prix quelques heures auparavant. Ce qui augmente ſa confuſion & ſa douleur, c'eſt de ſe voir au milieu d'une troupe de ſpectateurs qu'il auroit voulu ſavoir bien loin de lui. Il mouroit de honte pendant que tout le palais retentiſſoit d'applaudiſſemens & de cris de joie. Sur le côté droit du ſopha, il vit la fée Criſtalline tenant par la main le petit Grigri,

& ſur la gauche la charmante Mirabelle avec ſon cher Flox qui figuroit beaucoup mieux comme ſalamandre, que lorſqu'il étoit concombre. L'aſpect de la fée Caproſine, celui de la belle laitière & du vieux Padmanaba qui étoit aſſis à côté de ſa ſalamandre ſur une nue d'or & d'azur, portée par de petits ſylphes, mit le comble aux tourmens du malheureux Biribinker.

Courage! prince Biribinker, lui dit la fée Criſtalline, je vous pardonne l'excès d'impatience que vous fîtes paroître, lorſque vous voulûtes partir de chez moi: qui marche à une pareille conquête, ne ſauroit faire aſſez de diligence.

Prince Biribinker, lui dit Grigri, ne penſez pas que je doive vous avoir de grandes obligations; car s'il n'eût tenu qu'à vous, j'aurois été bourdon pendant toute l'éternité. Mais dans la ſituation où vous êtes, il ſeroit cruel de ſe mocquer de vous. Regardez ce qui vient de vous arriver comme une punition que vous avez bien méritée.

Si la belle auprès de qui nous vous avons ſurpris, continua Mirabelle d'un air malin, n'eſt pas à tous égards digne de vous, vous avez au moins l'avantage de n'avoir pas à faire à une prude.

Quant à moi, ajouta celui qui avoit été concombre, je devrois à la vérité être mortifié d'avoir recouvré ma figure & la poſſeſſion de ma chère Mirabelle, aux dépens de votre bonheur; mais, comme concombre, je vous ai généreuſement averti de craindre les ſuites d'une nouvelle infidélité, ainſi ne me blâmez pas, ſi comme ſalamandre je me réjouis de vous voir puni, pour n'avoir pas voulu ſuivre mes conſeils.

Vois maintenant, malheureux Biribinker, balbutia la fée Caproſine, vois comment Caramouſſal t'a ſouſtrait à mon courroux. Regarde à mes côtés l'aimable princeſſe Galactine que tu aimois comme laitière, & qui, malgré la haine que je t'ai jurée, t'étoit deſtinée, ſi, par une infidélité trois fois réitérée, tu ne t'étois rendu indigne d'elle.

Si ma compaſſion pouvoit te ſoulager, mon pauvre Biribinker, lui dit la belle laitière, tu ſerois moins malheureux. Je crois que les fées & les enchanteurs ont eu autant de part que toi-même aux fautes que tu as commiſes.

A ces mots, l'infortuné Biribinker leva les yeux, & lança ſur ſa chère laitière un regard mêlé de confuſion, de tendreſſe & d'amour.

Apprends, lui cria le vieux Padmanaba,

apprends, illuſtre Biribinker, modèle inouï de ſageſſe & de conſtance, que le vieux Padmanaba n'eſt pas encore aſſez âgé pour laiſſer ta témérité impunie. Puiſſe ton hiſtoire paſſer de nourrice en nourrice, & être tranſmiſe à la poſtérité la plus reculée, afin qu'elle apprenne combien il eſt dangereux de conſulter le grand Caramouſſal ſur ſa deſtinée, & de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans.

A peine Padmanaba eut-il ceſſé de parler, qu'on entendit dans les airs un bruit épouvantable qui ébranla les fondemens du château. Tout le monde, excepté Biribinker, fut ſaiſi d'effroi. Padmanaba même s'apperçut que cet orage venoit d'une puiſſance ſupérieure à la ſienne. Dans un clin-d'œil, le plafond de l'appartement & tous les toits du palais furent enlevés; & l'on vit au milieu des éclairs & du tonnerre, deſcendre ſur une nue, & prendre place entre le vieux Padmanaba & la fée Caproſine, le grand Caramouſſal monté ſur un hipogrife.

Le prince Biribinker eſt aſſez puni, cria-t-il d'une voix majeſtueuſe. Le ſort eſt ſatisfait; je le prends ſous ma protection... Diſparois, indigne guenon, cóntinua-t-il, en donnant un coup de baguette à la gnomide. Et vous,

prince Biribinker, choiſiſſez entre ces quatre belles (la ſalamandre, la ſylphide, l'ondine & la mortelle) celle qui vous plaira le plus. Elle ſera votre épouſe & vous guérira de l'inconſtance qui juſqu'ici a été votre unique défaut...

Si Padmanaba avoit eu des dents, il les auroit certainement grincées de dépit, tant il s'attendoit peu à un pareil dénouement. Toutes les belles avoient les yeux fixés ſur le prince. On liſoit dans ceux de la jeune ſalamandre qui n'avoit pas dit un ſeul mot, combien elle étoit fâchée d'avoir été remplacée par une gnomide auprès de Biribinker. Celui-ci qui paſſoit dans un moment d'une extrémité à l'autre, de l'excès de la honte & du déſeſpoir à la plus haute félicité, n'héſita pas une minute à faire ſon choix. Quoique les dames élémentaires fuſſent infiniment plus belles que ſa laitière, leurs charmes ne purent obtenir de lui qu'un regard paſſager. Il ſe jeta aux pieds de ſon adorable Galactine, & lui demanda pardon de ſes étourderies. Il courut aux genoux de Caramouſſal qui le releva, le prit par la main & le mena vers la laitière.

Recevez pour votre époux le prince Cacamiello; actuellement que mes vues ſont rem-

plies, il portera ce nom. Biribinker & la laitière n'exiſtent plus. Vous avez l'un & l'autre payé le tribut que vous deviez à la féerie, il ne me reſte plus qu'à remettre le prince Cacamiello dans le ſein de ſon auguſte famille & de vous l'attacher, princeſſe Galactine, par un lien indiſſoluble... Et vous, belles fées, ajouta-t-il, en ſe tournant du côté de Criſtalline & de Mirabelle, vous devez être ſatisfaites de mes procédés, puiſque par mes ſoins vous avez recouvré vos amans & vos premières figures. Et moi, pour me dédommager de mes peines, je m'approprie la belle ſalamandre qui ne faiſoit que dormir chez le vieux Padmanaba.

A peine le grand Caramouſſal eut-il achevé de parler, qu'il fendit trois fois l'air avec ſa baguette. Tout-à-coup l'enchanteur, le prince & la princeſſe ſe trouvèrent dans le cabinet du roi qui fut enchanté de revoir ſon fils, l'héritier préſomptif de ſa couronne, avec une ſi belle princeſſe, & pourvu d'un ſi beau nom (*Cacamiello*). Bientôt après leur arrivée, on célébra leurs noces avec la plus grande pompe. Quand le vieux roi fut parti pour le dix-neuvième monde, Cacamiello gouverna avec tant de ſageſſe, qu'il fut aimé de tous ſes ſujets. Il fit Flox ſon premier viſir, en

récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus étant concombre. Les fées Criſtalline & Mirabelle parurent à la cour toutes les fois que la reine accoucha. La première n'oublia jamais d'y mener ſon petit Grigri qui, malgré ſa laideur, gagna la tendreſſe & la confiance des dames d'honneur.

Ici ſe termine l'hiſtoire du prince Biribinker, ajouta don Gabriel : elle eſt auſſi vraie qu'inſtructive. J'aurai lieu de m'applaudir ſi j'ai réuſſi dans mon entreprife qui étoit de vous amuſer & de guérir la belle Hiacinte de ſes préjugés contre la féerie.

CHAPITRE III.

Remarques ſur l'hiſtoire précédente.

Si c'étoit-là votre unique objet, dit Hiacinte à don Gabriel, je ſuis fâchée que vous n'y ayez pas mieux réuſſi. A vous dire vrai, il me ſemble que l'extravagance ne peut être pouſſée plus loin que dans ce conte. Don Silvio ſeroit de trop bonne foi, s'il ne s'appercevoit pas de votre deſſein. Vous voulez faire perdre aux fées tout le crédit qu'elles ont ſur ſon eſprit.

Vous jugez un peu trop rigoureuſement de ce conte, répliqua don Eugenio. Il eſt vrai qu'on a bouleverſé la nature dans cette hiſtoire. Le caractère des perſonnages eſt tout-à-fait impertinent, & les aventures qu'on y raconte ſont incroyables. Si l'on vouloit juger les uns & les autres d'après les préceptes de la raiſon, de la vraiſemblance & de la ſaine morale, on ne trouveroit en effet rien de plus extravagant. Mais le pays de la féerie eſt ſitué au-delà des confins de la nature; il eſt gouverné par ſes propres loix, ou, pour parler plus exactement, il ne l'eſt par aucunes, ainſi que certaines républiques que je ne veux pas nommer. On ne peut juger d'un conte de fées que par un autre de la même eſpèce. L'hiſtoire de Biribinker, conſidérée ſous ce point de vue, eſt non-ſeulement auſſi vraiſemblable & auſſi inſtructive, mais plus intéreſſante encore qu'aucune hiſtoire de cette trempe, à celle des quatre Facardins près.

Je voudrois ſavoir, par exemple, demanda Hiacinte, ce que vous trouvez d'inſtructif dans ce conte.

Des moraliſtes de profeſſion, répliqua don Eugenio, qui peuvent extraire tout un ſyſtême de morale d'une ſeule élégie de Tibulle, ſeroient plus en état que moi de répondre à

cette queſtion. Mais pour ne pas abandonner entièrement ma thèſe, permettez que je vous faſſe une queſtion à mon tour. Le déréglement & le crime ne ſont-ils pas toujours punis dans cette hiſtoire; & la vertu n'y eſt-elle pas récompenſée dans la perſonne de la laitière? Après avoir lu ce conte, n'eſt-on pas convaincu que la curioſité qui nous porte à vouloir pénétrer dans l'avenir, pour nous ſouſtraire à notre deſtinée, eſt folle, imprudente & dangereuſe? Si le roi au gros ventre n'eût pas conſulté le grand Caramouſſal, on n'auroit jamais ſu qu'il étoit dangereux pour le prince de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans. Il n'auroit jamais porté le nom de *Biribinker*; il auroit été élevé à la cour de ſon père; & quand le temps de le marier ſeroit venu, on auroit fait demander par des ambaſſadeurs la princeſſe Galactine à ſes parens: & tout ſe ſeroit paſſé dans l'ordre naturel des choſes. La curioſité du roi ſon père & l'oracle prononcé par le grand Caramouſſal furent les ſeules cauſes de ſes déſaſtres. Le moyen qu'on employa pour que le prince ne vît point de laitière fut préciſément ce qui lui en facilita la rencontre. On n'avoit que faire du nom de Biribinker, parce que le prince n'auroit jamais eu aucune de ces aven-

tures ſingulières, s'il ne ſe fût pas appelé ainſi.

Vous parlez vrai, dit dona Félicia. Le ſeul nom de Biribinker fait la beauté de la pièce : le nom à part, ce conte ſeroit un conte très-ordinaire. Quoiqu'il en ſoit, je prends le prince Biribinker ſous ma protection ; & ſi j'avois l'honneur de porter un chapeau, je ſoutiendrois *contre tous & un chacun*, que l'amour du prince Biribinker, la vertu de madame Criſtalline, la délicateſſe de Mirabelle, avec ſes habits d'eau sèche & ſes diſtractions, le géant Caraculiamborix, l'œuf d'autruche, la baleine, les lacs, les isles & les châteaux enchantés qui ſe trouvent dans ſon corps, ainſi que le palais de feu & le concombre qui parle & qui connoît le cours des aſtres, & enfin que toutes les choſes merveilleuſes qu'on a eu ſoin de faire entrer dans ce conte, en font le conte le plus drôle que j'aie jamais entendu.

Vous omettez la carpe qui chantoit de ſi beaux airs d'opéra, dit Hiacinte, le chien qui danſoit ſur la corde, & les œillades enflammées de Biribinker qui vitrifièrent les cailloux d'un ruiſſeau.

On aura de la peine à trouver un conte, ajouta don Gabriel, où les matériaux les plus précieux ſoient auſſi prodigués que dans

celui-ci. Je ſuis sûr qu'on parcourroit tous les cabinets de curioſités de l'Europe, ſans y trouver un ſeau de rubis.

Notre héros avoit écouté attentivement tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre. Lorſqu'il s'apperçut qu'on attendoit ſon avis, il parla ainſi, avec le plus grand ſang froid:

J'aurois ſouhaité, je vous l'avoue, que le prince Biribinker eût été plus fidelle à ſa laitière qui devoit être une perſonne fort aimable, ou j'aurois déſiré qu'il fût puni plus rigoureuſement de ſon inconſtance. Mais, cela excepté, ainſi que la conduite & le caractère de quelques autres perſonnages du conte, je ne vois pas ce qu'on peut trouver d'extravagant ou d'impoſſible dans l'hiſtoire de ce prince.

Comment! don Silvio, reprit Hiacinte, vous croyez qu'il eſt dans l'ordre de la nature qu'un homme ſe cure les dents avec un orme? Vous croyez qu'il ſoit poſſible qu'une baleine jette de l'eau par ſes narines à cinquante lieues d'elle; qu'un rocher ſoit mou; que des poiſſons chantent, que des concombres parlent?

Oui, ſans doute, belle Hiacinte, répondit don Silvio, pourvu que nous ne veuillions pas juger de ce qui eſt poſſible à la

nature, par cette petite portion de la nature que nous avons ſous les yeux, & par ce qui ſe paſſe journellement devant nous. Il eſt vrai que Caraculiamborix, comparé aux hommes ordinaires, eſt un monſtre; mais il devient un pigmée vis-à-vis d'un habitant de Saturne. Pourquoi n'y auroit-il pas une baleine aſſez grande pour contenir des lacs & des isles?

Quant à la baleine, interrompit don Gabriel, on ne peut nier la poſſibilité de ſon exiſtence. Il y a apparence que c'eſt la même dont Lucien fait une deſcription détaillée dans ſon hiſtoire véritable. Cet auteur a découvert un pays immenſe dans cet énorme poiſſon; cette région étoit habitée par cinq ou ſix nations différentes qui, ſans doute, s'étoient entre-détruites, lorſque Padmanaba y fit conſtruire ſon palais. Ce qui pourroit rendre douteuſe toute cette affaire, c'eſt que Biribinker prétend y avoir vu un ſoleil, une lune & des étoiles...

Il ne faut pas prendre cela à la lettre, répliqua don Silvio. Mais il eſt très-poſſible que Biribinker crut y voir ces aſtres. Il ne tenoit qu'à Padmanaba de faſciner les yeux de ſon rival. Cet enchanteur pouvoit placer des ſalamandres à une certaine diſtance,

& les obliger d'imiter, par un cours réglé, le mouvement des aſtres qui roulent ſur nos têtes.

Je voudrois bien ſavoir, dit Hiacinte, ce que don Silvio appelle impoſſible ? S'il peut y avoir du feu compact & de l'eau sèche, un cercle quarré.

Pardonnez-moi, belle Hiacinthe, répliqua don Silvio. La rondeur fait l'eſſence du cercle. Il eſt donc impoſſible de ſe faire l'idée d'un cercle quarré. Mais la fluidité n'eſt pas une qualité eſſentielle de l'eau & du feu. La glace n'eſt pas autre choſe que de l'eau ſolide & compacte. Pourquoi l'art des génies élémentaires ne pourroit-il pas produire de l'eau sèche & du feu compact ? Ainſi, en ſuppoſant l'authenticité de l'hiſtorien, je ne trouve rien d'impoſſible dans l'hiſtoire du prince Biribinker.

Voilà où je vous attendois, dit don Gabriel; tout dépend de l'authenticité des témoins. Apprenez donc, don Silvio, que toute cette hiſtoire eſt de mon invention.

De votre invention ? s'écria notre héros interdit. Ah ! don Gabriel, je ne m'attendois pas à un pareil tour de votre part. Mais vous avez cependant nommé l'hiſtorien qui...

J'ai voulu ſavoir combien vous étiez pré-

venu pour les fées & la féerie. J'ai raſſemblé les objets les plus pitoreſques, pour en former un conte qui n'a ni rime ni raiſon : c'eſt le prince Biribinker.

Les dames s'étoient retirées pour ne pas gêner la converſation de nos deux chevaliers. Don Silvio ne ſe rendit pas auſſi facilement qu'on ſe l'étoit imaginé.

Je parie, lui dit don Eugenio, qu'au premier abord, vous avez cru que ce château & ces jardins étoient le ſéjour de quelques fées ? Et il eſt très-certain que vous êtes dans le village de Lirias. Mon grand'père, Gil Blas de Santillane obtint cette demeure de la généroſité & de la reconnoiſſance de don Alphonſe de Leyva. Les embelliſſemens que vous voyez ſont l'ouvrage de mon père don Félix de Lirias. Il me ſemble, mon cher chevalier, que vous avez très-peu vu le monde. Il n'eſt pas étonnant que votre imagination ait été frappée de la reſſemblance qui règne entre ces bâtimens & ceux dont vous avez lu la deſcription dans les contes. Convenez, don Silvio, qu'au moment que vous avez vu ma ſœur, vous vous êtes cru vis-à-vis d'une fée ? Cependant mon curé vous prouvera, par un extrait de baptême, qu'elle eſt mor-

telle & fille de bons chrétiens qui ne ſe ſont jamais rendus ſuſpects de magie. Il vous prouvera encore qu'elle eſt véritablement petite fille de l'aimable Dorothée de Jutella, à qui elle reſſemble tant, qu'on prend très-ſouvent le portrait de l'une pour celui de l'autre.

Ces dernières paroles firent plus d'effet ſur l'eſprit de notre héros que tous les argumens qui les avoient précédées. Après avoir fait un petit compliment ſur les charmes de dona Félicia, il ſe tut, & parut rêver à quelque choſe de ſérieux.

Il étoit temps d'aller à une comédie que don Eugenio faiſoit repréſenter pour l'amuſement de la ſociété, par une troupe ambulante de comédiens. Cette récréation & la préſence de dona Félicia rendirent à notre héros toute ſa bonne humeur. Le ſouper fut extrêmement gai. Silvio fit ſon poſſible pour plaire à la belle veuve, après s'être moqué du prince Biribinker & de toutes les fées, d'auſſi bonne foi que s'il n'eût jamais connu ni aimé de papillon.

*

CHAPITRE IV.

Découverte remarquable. Diſcrétion de Pédrillo.

Si le lecteur a quelque choſe de déſobligeant à nous dire, parce que nous avons perdu de vue Pédrillo, depuis que notre héros eſt à Lirias, nous le prions de nous pardonner. Une partie de ce chapitre ſera employée à réparer nos torts.

On doit ſe reſſouvenir encore que la première fois que la belle Laure apparut à Pédrillo, ſous la figure d'une ſylphide, elle lui déroba ſon cœur, ſans qu'il fût comment.

Le lendemain de l'arrivée de don Silvio à Lirias, mademoiſelle Laure deſcendit dans le jardin, pendant que tous ceux qui étoient dans le château faiſoient la ſieſte. Elle alla dans un cabinet de feuillages dans le deſſein de s'y repoſer. On ne ſait par quel haſard Pédrillo qui avoit la même intention, choiſit préciſément la même ſolitude. Nos deux perſonnages ſe rencontrèrent donc auſſi inopinément que Didon & le héros de Troye. Il ne fut point queſtion de ſommeil: on s'aſſit

pour jaſer. Pédrillo profita de cette circonſtance pour déclarer ſa paſſion à la belle Laure qui, contre la coutume des ſoubrettes eſpagnoles, n'étoit ni prude ni galante. On n'acquiert de droits ſur mon cœur, lui dit-elle, que par beaucoup de bonne-foi. Elle tourna Pédrillo de tant de manières, & lui fit tant de queſtions, que celui-ci lui raconta tout ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire de ſon maître. Laure apprit comment le portrait de la princeſſe enchantée s'étoit trouvé; & elle vit par la deſcription détaillée que lui fit le valet de don Silvio, que ce bijou étoit préciſément le même que ſa maîtreſſe avoit perdu en allant à ſon hermitage. Elle fit part de ſes conjectures à ſon ami; & ſur le récit que lui fit Pédrillo de la manière dont ce portrait avoit été enlevé à ſon maître, ils ſe mirent l'un & l'autre en chemin pour aller le revendiquer. Ils ne doutèrent pas que ce bijou ne fût entre les mains d'une des payſannes qui travailloient aux environs du château; & leur ſuppoſition ſe trouva juſte. Le portrait fut rendu pour quelques maravédis; & dès le même ſoir, on le livra à dona Félicia. Cette dame apprit en même-temps tout ce que Pédrillo avoit confié à ſa femme-de-chambre. Elle crut poſſéder alors le taliſman qui de-

voit déſenchanter ſon cher don Silvio de Roſalva.

Laure défendit à Pédrillo, ſous les peines les plus rigoureuſes, de rien révéler à ſon maître de tout ce qui s'étoit paſſé. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'impatience de Pédrillo. Il eut toutes les peines du monde à attendre l'occaſion de juſtifier cette remarque : que le moyen le plus sûr d'exciter certaines perſonnes à être indiſcrétes, eſt de leur recommander de ſe taire. Cette occaſion s'offrit dès le lendemain. Le maître & le valet étoient tous les deux amoureux ; & par conſéquent, ils dormirent très-peu. Dès la pointe du jour, Pédrillo vit ſon maître ſe promener dans le jardin d'un air rêveur. Il ſortit tout doucement de ſa chambre & l'alla trouver.

Don Silvio avoit paſſé une grande partie de la nuit à faire des réflexions peu avantageuſes aux fées. Depuis qu'il avoit ouï raconter l'hiſtoire du prince Biribinker, il n'ajoutoit plus foi à ces ſortes d'écrits. Ces réflexions l'entrainèrent dans des rêves qui roulèrent preſque tous ſur le chimérique des contes de fées, & ſur les charmes de dona Félicia. La fraîcheur de la matinée l'invita à jouir de la promenade.

Pédrillo chercha long-temps ſon maître avant de le trouver. Pendant qu'il s'étoit habillé, don Silvio s'étoit enfoncé dans les allées du labyrinthe. On ne pouvoit rien voir de plus agréable que cette ſolitude, tant par ſon étendue que par la diverſité de ſes ornemens. Les boſquets, les caſcades, les temples grecs, les pagodes, les ſtatues, &c., la faiſoient parfaitement reſſembler à ces jardins enchantés dont on lit la deſcription dans les romans. Notre héros ne pouvoit plus douter que toutes ces beautés ne fuſſent, malgré leur apparence magique, l'ouvrage de l'art: d'où il conçut que l'imagination ſeule produit ce merveilleux qu'il avoit pris juſqu'alors pour la nature même. Il goûtoit, à faire ces ſolides réflexions, le plaiſir que reſſent un eſprit actif au moment d'une nouvelle découverte, lorſque tout-à-coup il apperçut Pédrillo au travers d'une haie de lauriers ſauvages qui entouroit les ruines d'un vieux temple. Ce fidèle valet couroit à lui d'un air d'allégreſſe.

Oh! bon jour, ſeigneur don Silvio, lui cria-t-il, du plus loin qu'il le vit. Êtes-vous encore en vie? Morbleu! on ne vous voit pas un ſeul inſtant pendant toute la journée. Si je n'avois appris de mademoiſelle Laure

que vous étiez encore ici, j'aurois cru que les fées vous avoient enlevé.

J'ai bien plus à me plaindre de toi, repliqua don Silvio en riant. Il faut que ta ſylphide t'ait tout-à-fait enchanté, puiſque je ne t'ai pas revu, depuis que tu ſortis de la ſalle lorſque dona Félicia y entra.

Seigneur, je crois que vous parlez juſte, quand vous dites que je ſuis enchanté. Ce qui me le fait croire, c'eſt qu'on dit que les enchantés ne boivent, ni ne mangent, ſans maigrir. Je veux perdre mon nom, ſi depuis avant-hier, j'ai mangé la valeur de ce qu'une mouche peut emporter ſur ſes aîles. Tenez, quand nous ſommes à table, je ſuis toujours aſſis vis-à-vis de mademoiſelle Laure. Me voilà à la regarder continuellement: c'eſt tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je vois comment elle mange; je regarde dans ſa petite bouche. Ses dents ſont plus blanches que l'albâtre, & mieux rangées qu'une file de perles. Elle m'agace ſans ceſſe; elle me fait des petites mines, me marche ſur le pied, ou rajuſte ſon fichu; & moi dans ces circonſtances, j'oublierois ma foi de boire & de manger, ſi elle ne me mettoit de temps en temps quelques morceaux ſur les lêvres. Malgré tout cela je ſuis, mordié, fier &

diſpos. Voilà ce que produit la bonne compagnie. Il me ſemble, ſeigneur, que vous vous portez auſſi bien que moi ? Vous êtes ſi frais, vous avez de ſi belles couleurs... Je gagerois pourtant que vous n'avez dormi que très-peu la nuit dernière ?

Ces inſomnies, comme tu dis bien, ſont une ſuite des effets que produit la bonne compagnie. Mais comment te trouves-tu dans ce château, Pédrillo ? Ne penſons-nous pas bientôt à nous remettre en chemin ?

En chemin ? s'écria Pédrillo en faiſant un ſaut en arrière, & regardant ſon maître d'un air malin. Sambleu ! Avant de ſonger à partir, laiſſez-nous arriver comme il faut. Il n'y a rien qui preſſe, ſeigneur. On ne trouve pas par-tout des gîtes comme celui-ci. Que les fées diſent tout ce qu'il leur plaira ! je m'imagine qu'il vaut beaucoup mieux vivre parmi des chrétiens, qu'au milieu d'une nation d'enchanteurs, où l'on eſt ſans ceſſe entouré de lutins & d'eſprits, ſans ſavoir à qui l'on a à faire. La belle Laure fit ma conquête dès le moment que je la vis, quoique je la priſſe alors pour une ſylphide ; mais depuis ce temps-là, j'ai appris qu'elle eſt Laure, de la même pâte que nous, chrétienne comme nous ; & qu'au lieu d'être une

ſylphide

ſylphide ou une gnomide, elle eſt mademoiſelle Laure, femme-de-chambre de l'illuſtre dona Félicia de Cardena; & je l'en aime mille fois davantage. Vous badiniez ſans doute, ſeigneur don Silvio, quand vous m'avez dit que votre intention étoit de quitter ce château, ce château où l'on n'a rien à deſirer. Quoiqu'il ne ſoit ni de ſaphirs ni de diamans, il eſt cependant, à ce que m'a dit Laure, l'un des plus beaux qu'il y ait dans la province. Si j'étois à votre place, je ne deſirerois jamais d'autre habitation. Quoique je ne faſſe ſemblant de rien, je ſais bien ce que je ſais: on trouve ſouvent plus qu'on ne cherche. Reſſouvenez-vous en temps & lieu, ſeigneur, de ce que je vais avoir l'honneur de vous dire: nous ne ſortirons pas de ce château que nous n'ayons été témoins de deux ou trois noces: c'eſt moi qui vous en aſſure.

Je voudrois bien ſavoir quelle eſpèce de ſecret on t'a confié!

Vous me prenez donc pour un bavard? Vous mériteriez que je ne diſe rien du tout. J'ai mes raiſons particulières pour me taire; & je penſe que Laure a les ſiennes auſſi, puiſqu'elle m'a ſi ſévérement défendu de vous dire que la princeſſe.... Diantre! J'allois

découvrir le myſtère. Heureuſement je me ſuis retenu auſſi-tôt. Un peu de patience, ſeigneur; les fruits tombent d'eux-mêmes quand ils ſont mûrs. On verra, dans peu, des choſes extraordinaires. Convenons pourtant, ſeigneur, que vous êtes né ſous une heureuſe étoile! Vivent les fées & les papillons enchantés! Il eſt certain que ſi nous n'avions pas eu la folie de chercher le papillon bleu... Je n'en dis pas davantage. Vous voyez, ſeigneur, que je ne puis me taire. Si j'étois un indiſcret, ainſi que vous me l'avez ſouvent reproché, comment pourrois-je vous cacher que nous avons trouvé le portrait & la princeſſe?

Que dis-tu? Tu as trouvé le portrait de ma princeſſe? Où eſt-il? Où l'as-tu mis?

Pardonnez-moi, ſeigneur, répondit Pédrillo d'un grand ſens froid. Je n'ai point de portrait. Je n'ai pas dit que j'avois trouvé le portrait de votre princeſſe, & je mentirois ſi je le diſois.

Que dis-tu donc d'un portrait & d'une princeſſe qu'on a trouvés?

Vous ne m'avez pas compris, ſeigneur. Je n'ai pas dit ce que vous croyez avoir entendu; car voici le myſtère tel qu'il eſt... Mais puiſque j'ai promis de n'en rien dire, je ne

puis, ſans indiſcrétion.... Je vous conjure, ſeigneur, de ne pas me queſtionner. Le diable eſt malin. Je pourrois m'échapper ſans m'en appercevoir. Je vous dirai ſeulement que ſi nous avions ſu ce que je ſais à préſent, la fée Rayonante ne nous auroit pas expoſés à recevoir les coups de bâton, & nous n'aurions pas pourſuivi le papillon bleu... Mais je ſuis fou!... Alors nous n'aurions pas trouvé notre princeſſe, quoiqu'elle ne ſoit que... Cela eſt vrai. Oh! pour cela, oui. Qu'on en diſe ce qu'on voudra.... Doucement. Le myſtère étoit ſur le point de m'échapper...

Inſipide maraud, s'écria don Silvio, parle donc de manière qu'on puiſſe te comprendre!

Dites que je ſuis un âne, ſeigneur; mais, moi, qui vous parle, je n'y comprends pas plus que vous. A examiner la choſe de bien près, on diroit que la fée s'eſt moquée de vous, & cependant il eſt très-sûr qu'elle vous a tenu parole, parce que le portrait & la princeſſe ſont trouvés, quoique celle-ci ne ſoit pas un papillon bleu, ni une princeſſe, à proprement parler.... Tout cela eſt ſi embrouillé, que le diable n'y démêleroit rien.... Il faut pourtant que l'on ſoit quelque choſe; & ſi le portrait.... Je ne ſais où j'en ſuis.

La tête me tourne à force de réfléchir ſur nos aventures. On ne m'ôtera jamais la féerie de l'eſprit. Car il eſt clair qu'un ſimple haſard ne pouvoit arranger tout cela comme cela... Mais, ſi je ne me trompe, je vois venir la princeſſe.... Dona Félicia, voulois-je dire. Elle vient fort à propos. Une minute plus tard, mon ſecret ſeroit éventé.

A ces mots, il s'éloigna de don Silvio qui, dès qu'il apperçut dona Félicia, ne penſa plus à la curioſité que le myſtérieux Pédrillo lui avoit inſpirée. Notre héros enfila une autre allée dans l'eſpérance de rencontrer la belle veuve.

CHAPITRE V.

Partie du dénoüement.

DÈS que dona Félicia vit notre héros, elle prit une allée oppoſée à celle où il étoit. Les regards inquiets qu'elle jetoit de temps en temps autour d'elle annonçoient le trouble qui régnoit dans ſon ame. Elle déſiroit que don Silvio allât à ſa rencontre; & celui-ci n'étoit occupé que du moyen de la rejoindre. Nos amans parurent ſurpris l'un & l'au-

tre de ſe trouver de ſi bonne heure dans le jardin. La belle veuve, moins ſincère que le chevalier, prit pour prétexte l'envie qu'elle avoit eue de profiter de la fraîcheur de la matinée. Don Silvio avoua ingénument qu'il n'étoit venu dans le jardin que pour ſe livrer avec plus de liberté à tout ce qui l'occupoit depuis ſon arrivée dans ce ſéjour enchanteur. Le regard qu'il lança en même temps ſur dona Félicia, & le ſoupir qui lui échappa, ſuppléerent à ce qu'il y avoit d'obſcur dans ce diſcours. La belle fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir, & tourna la converſation ſur l'hiſtoire qu'on avoit racontée la veille. Elle lui demanda s'il n'y avoit pas rêvé pendant la nuit. Pour moi, ajouta-t-elle, je vous avoue que je n'ai fait que voyager dans le ventre de la baleine; & ſi vous êtes curieux de ſavoir quelques détails de plus ſur ce conte, je pourrai vous en faire, qui ne vous ſeront peut-être pas indifférens. Don Silvio répondit à l'aimable veuve, avec toute la franchiſe d'un amant de dix-ſept ans, que comme depuis qu'il l'avoit vue, il ne penſoit qu'à elle en veillant, il étoit tout naturel que ſes eſprits s'en occupaſſent encore, tandis que ſes ſens repoſoient. Il ajouta que depuis qu'il avoit l'hon-

neur de la connoître, il étoit entièrement convaincu, par tout ce qui ſe paſſoit en lui, qu'il ne pouvoit y avoir d'autre enchantement que celui qui produiſoit l'amour... Ah! (ce ſont ſes paroles) que ne puis-je vous peindre ma ſituation! Vous me donnez une nouvelle exiſtence. Votre aſpect répand un nouvel éclat ſur tout ce qui m'environne, & communique un nouveau degré de perfection aux beautés touchantes de la nature...

Don Silvio, interrompit la belle veuve, en jetant ſur le chevalier un regard plein de tendreſſe, qu'elle voulut cacher ſous un ſourire malin, ſi votre intention étoit de vous attirer un compliment, je vous dirois que vous êtes auſſi éloquent que le prince...

N'achevez pas, madame, reprit vivement notre héros qui fut ſi ſenſible à ce propos, que ſes yeux ſe remplirent de larmes, n'offenſez pas la ſincérité de mon ame par une comparaiſon que je mérite ſi peu. Je vous dis ce que je ſens; & je voudrois pouvoir vous le dire d'une manière qui exprimât mes ſentimens. Dès que je vous ai vue, tous les fantômes qui s'étoient emparés de mon eſprit ſe ſont diſſipés. Je n'enviſage plus ma vie paſſée que comme un vain ſonge.

Ici, le jeune-homme trop timide s'arrêta.

Ce qu'il vouloit dire fut interprêté par un coup-d'œil qui pénétra l'ame de la belle Félicia. Elle garda le ſilence pendant un moment.

Vous m'avez fait l'honneur, don Silvio, de me prendre pour une fée. Permettez que je vous prouve que je reſſemble au moins en un point à votre Rayonante. Tenez, voici le portrait que vous avez perdu: je penſe que c'eſt celui de la perſonne que vous aimez. Je vous le rends tel que vous l'avez reçu de ſes mains.

En diſant cela, elle lui donna le portrait avec un rang de perles, & s'amuſa beaucoup de l'embarras dans lequel le mit ce préſent inattendu. Il l'accepta d'une main tremblante, le contempla, regarda dona Félicia, revint au portrait & s'écria... De quelque part que puiſſe venir ce portrait, quelle que ſoit la perſonne qu'il repréſente, mes yeux me diſent que c'eſt le vôtre, madame, & mon cœur ſent qu'il n'eut de pouvoir ſur moi que parce qu'il reſſemble à la belle Félicia. Je ne l'ai pas reçu des mains d'une fée, comme vous venez de le dire: je l'ai trouvé dans le bois attenant au parc de Roſalva. Ce portrait avoit ſans doute été perdu: je l'ai trouvé. On me l'a volé: il eſt revenu entre vos mains. Tout cela m'an-

nonce un myſtère que je vous prie de m'expliquer. Je n'en puis douter, c'eſt votre portrait: dès que je le vis, il occupa entièrement mon ame. Je ſentis qu'il devoit repréſenter la ſeule perſonne qui puiſſe faire mon bonheur. Mon cœur y reconnut l'objet de tous ſes vœux: mais ces ſentimens ſe ranimèrent encore, lorſque j'apperçus l'original...

Prenez-garde, lui dit dona Félicia en riant: votre cœur pourroit vous avoir trompé. Ce portrait me reſſemble peut-être beaucoup; mais ce n'eſt pas le mien.

Ils arrivèrent inſenſiblement devant la porte de l'un des pavillons du château. Dona Félicia avoit remarqué le trouble de notre héros, lorſqu'elle lui dit que ce portrait n'étoit pas le ſien. Il ne ceſſa d'aſſurer qu'il n'avoit jamais aimé qu'elle dans cette image. Dona Félicia ne put être aſſez cruelle pour le laiſſer plus long-temps dans l'embarras. Elle le conduiſit par une ſalle dans un cabinet, où il vit deux portraits de grandeur naturelle, placés à côté l'un de l'autre, & qui ſe reſſembloient ſi parfaitement, qu'un grand connoiſſeur auroit eu de la peine à découvrir en quoi ils différoient l'un de l'autre.

Lequel de ces portraits eſt le mien, don Silvio?

Tous les deux, répondit Silvio. Il eſt viſible que l'un eſt la copie de l'autre.

Vous vous trompez. Celui-ci eſt au moins de ſoixante ans plus vieux que celui-là; car il repréſente ma grand'mère, dona Dorothea de Jutella, qui ſe fit peindre à l'âge de ſeize ans. Vous en voyez un ici, continua-t-elle, en lui montrant une miniature qui ſe trouvoit au-deſſous du grand portrait qui a été fait à-peu-près dans le même temps: c'eſt celui-là qui a été copié; & cette copie a donné lieu à cette intrigue ſingulière. Mon père trouvoit tant de reſſemblance entre dona Dorothea & moi, qu'il me fit peindre à ſeize ans, dans les mêmes ajuſtemens & dans la même attitude. Mon grand'père qui aimoit extrêmement ſon épouſe, fit faire le petit portrait qui vous eſt tombé entre les mains. Il le portoit, ſelon l'uſage de ſon temps, attaché à une chaîne d'or. Il le laiſſa à ma mère de qui je le tiens. Je l'ai toujours porté au cou juſqu'au temps que je l'ai perdu dans le bois où vous devez l'avoir trouvé. Voilà le dénoüement de cette hiſtoire. Actuellement, ajouta-t-elle en riant, décidez-vous, ou pour la grand'mère ou pour la petite fille, puiſque l'une & l'autre ont les mêmes droits à votre inclination.

Il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qui ſe paſſa alors dans l'ame de notre héros. Il alloit ſe jeter aux pieds de l'aimable veuve pour lui témoigner toute ſa reconnoiſſance, lorſqu'on vint avertir que le chocolat étoit prêt. Ils allèrent déjeûner. Don Gabriel & don Eugenio parurent étonnés du changement qui s'étoit fait dans le maintien & dans les diſcours de notre chevalier. Le premier avoit projeté de combattre encore l'inclination de ſon ami pour la féerie; mais les argumens qu'il avoit préparés devinrent inutiles.

Convenez que deux beaux yeux, qu'une belle bouche, en un mot, qu'une jolie femme eſt infiniment plus perſuaſive que le ſyſtême le mieux raiſonné.

CHAPITRE VI.

Nouvelles découvertes.

APRÈS avoir déjeûné, toute la ſociété ſe rendit à la bibliothèque, où don Gabriel s'amuſa à faire voir aux dames & à ſon ami toutes ſortes d'expériences de phyſique. Il y avoit tout au plus une heure qu'ils y étoient,

lorſqu'ils furent interrompus par le bruit d'une eſpèce de caroſſe qui entroit dans la cour du château. Il eſt aiſé de ſe faire une idée de la conſternation de don Silvio, lorſqu'il vit dona Mencia ſortir d'une vieille *déſobligeante*, tirée avec peine par deux haridelles. Elle avoit appris, par le chirurgien Blas qui avoit été la veille à Lirias y panſer le bleſſé, que ſon neveu étoit chez le ſeigneur de ce village. Ce chirurgien avoit ajouté que Pédrillo annonçoit des événemens remarquables. Ces nouvelles répandirent à la fois la joie & le trouble dans le cœur de dona Mencia. L'une des principales clauſes du contrat de mariage paſſé entr'elle & le ſieur Rodrigue Sanchez, portoit expreſſément que don Silvio épouſeroit Mergeline. La tante jugea qu'il étoit de la dernière conſéquence qu'elle allât en perſonne à Lirias réclamer ſon neveu. La penſée de le trouver dans une habitation magnifique & parmi des dames ſéduiſantes par leurs charmes, la rendit furieuſe. Il ſuffiſoit qu'elle fût parente de don Silvio, pour qu'on eût pour elle toutes les attentions imaginables. Après les premiers complimens, elle détailla le motif de ſa viſite. Je ſuis fort étonnée, ajouta-t-elle, que mon neveu ſe trouve à Lirias.

Don Eugenio lui répondit qu'il devoit cette faveur au haſard, & lui raconta tout ce qu'avoient fait la valeur & la généroſité de ſon neveu. Dona Mencia fut enchantée d'apprendre que ſon neveu s'étoit rendu digne, dans une ſi belle occaſion, du ſang illuſtre dont il étoit iſſu. Cette orgueilleuſe tante s'abaiſſa pour la première fois juſqu'à jeter un coup-d'œil ſur dona Félicia & ſur Hiacinte, quoique, ſelon ſon ſyſtême, des femmes de cette trempe ne méritaſſent pas l'attention d'un être penſant. Après un moment de ſilence, elle dit, en adreſſant la parole à Hiacinte, qu'elle n'avoit jamais vu perſonne qui lui retraçât avec autant de vérité tous les traits de feue ſa belle-ſœur, dona Iſidora. Elle parloit encore à Hiacinte, lorſque don Silvio qui s'étoit retiré un inſtant, pour laiſſer paſſer la première colère de ſa tante, entra avec don Gabriel. Les éloges qu'on venoit de donner à ſon courage, la manière douce & honnête avec laquelle il ſalua dona Mencia, & peut-être auſſi la bonne mine de ſon conducteur, firent un ſi bon effet, qu'il fut mieux reçu qu'il ne s'y attendoit. Don Gabriel qui connoiſſoit déjà le caractère de la vieille dame, eut la malice de lui dire de jolies choſes. Il joua auprès

d'elle le rôle du plus parfait adorateur.

On s'étoit entretenu pendant quelque temps de propos agréables, quand tout-à-coup on entendit dans l'eſcalier de grands cris & des acclamations de joie : la voix de Pédrillo fut reconnue. Peu après, on le vit entrer dans l'appartement en s'écriant : joie ! bonheur ! proſpérité ! plaiſir ſur plaiſir ! Seigneur don Silvio, Pimpim eſt retrouvé ! Pimpim eſt de retour... Sur mon honneur, j'ai reconnu la fée Caraboſſe à cinquante pas. Elle ne veut pas rendre le petit chien : Elle dit qu'elle ne l'a pas volé. Elle me dit une foule d'injures que je n'oſerois répéter devant une ſi auguſte aſſemblée ; mais tubleu ! je ne ſuis pas en reſte. Je lui ai bien rendu ſottiſe pour ſottiſe. Comme je lui ai lavé la tête !... La vieille ſorcière ! ... Elle veut, par tous les diables, qu'on la laiſſe paroître devant le ſeigneur don Eugenio. Je lui ai répondu qu'il y avoit du monde, qu'on n'avoit pas le temps de ſe laiſſer lire dans la main ; que nous ſavions tout ce que nous voulions ſavoir... Rends-moi Pimpim & décampe, ou je te... Oui, ou je te rendrai au centuple tous les coups de bâtons que ta comére la vieille Fanfreluche m'a fait donner. Tout cela n'aboutiſſoit à rien ; & elle ſeroit en-

trée par force dans l'appartement, ſi je ne l'euſſe priſe par un bras & jetée du haut de l'eſcalier en bas.

De qui parlez-vous donc, mon ami, demanda don Gabriel? Qui eſt cette vieille femme?

Monſieur, reprit Pédrillo, elle pourra mieux que perſonne dire qui elle eſt. Mon maître a toujours ſoutenu que c'étoit la fée Caraboſſe; mais ſi je dois parler vrai, je crois qu'elle n'eſt, ſauf votre reſpect, qu'une bohémienne.

Don Eugenio eut à peine entendu cette dernière parole, qu'il ſortit avec précipitation de l'appartement, dans l'eſpérance de retrouver la vieille femme qu'il cherchoit.

Cette prétendue Caraboſſe étoit effectivement la perſonne que don Silvio avoit rencontrée dans le bois, le lendemain de ſon départ de Roſalva. Cette bohémienne étoit un des principaux perſonnages de l'hiſtoire d'Hiacinte. On doit ſe rappeler que le directeur de la ville de Séville força cette vieille de ſortir de la capitale de l'Andalouſie. Comme ſa réputation s'étoit répandue dans toutes les provinces voiſines, elle ne ſavoit plus où porter ſes pas. Au milieu de ſes déſaſtres, elle ſe reſſouvint d'Hiacinte. Une

comédienne lui apprit l'hiſtoire de ſa fille ſuppoſée. Elle eſpéra dès-lors de trouver un protecteur & un appui dans la perſonne de don Eugénio. Le haſard voulut qu'elle arrivât à Lirias en même-temps que dona Mencia, qui étoit ſeule à même de vérifier ce qu'elle alloit révéler.

Don Eugénio revint au bout de quelques minutes, accompagné de la bohémienne. Je vous amène, madame, dit-il à dona Mencia, une femme qui prétend vous faire recouvrer une nièce que vous avez perdue.

La belle Hiacinte fit un grand cri dès qu'elle apperçut la bohémienne. Celle-ci courut ſe jeter aux pieds de dona Mencia, pour obtenir le pardon d'un crime qu'elle diſoit avoir commis contre cette dame. Elle raconta d'une manière très-détaillée comment elle avoit enlevé dona Séraphina qu'elle avoit le bonheur de retrouver ici, ſous le nom d'Hiacinte. Elle cita le temps, le lieu, & toutes les circonſtances qui avoient rapport à ce vol. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle tira de ſa poche une petite chaîne d'or, qu'elle dit avoir trouvée au cou de la jeune Séraphine. Il eſt plus facile de ſe repréſenter la joie que produiſit dans tous les cœurs une pareille découverte que de la décrire. Don

Eugénio étoit ravi, transporté d'allégresse. Il auroit volontiers fait grace à la bohémienne de tous les reproches & de toutes les informations que sembloit exiger un événement de cette nature ; mais dona Mencia ne fut pas si indulgente. Elle examina la sorcière avec la plus sévère attention, elle la questionna sur les plus petites circonstances, & lorsqu'elle fut satisfaite de ses réponses, elle regarda la chaîne de très près, & la reconnut effectivement pour être celle qu'elle avoit donnée à sa petite nièce, lorsque don Pédrillo lui confia son éducation. Enfin, après les plus exactes recherches, Hiacinte fut reconnue pour être dona Séraphina de Rosalva. Sa tante & notre héros l'embrassèrent avec toute la tendresse possible. Cette découverte répandit une joie universelle dans tout le château. Don Eugénio auroit voulu partager la sienne avec la nature entière. Il donna ordre, dès ce moment, qu'on préparât les choses nécessaires à la fête qui dura plusieurs jours.

CHAPITRE VII.

Somme totale.

DON SILVIO qui, enfin, ne reconnoît plus d'autre fée que ſon adorable dona Félicia, ni d'autre enchantement que celui que produiſent de beaux yeux, eſt au centre du bonheur.

Don Eugénio & notre héros déclarèrent même le jour leur penchant à dona Mencia. L'amour-propre de cette vieille tante fut trop flatté pour qu'elle ne ſe prêtât pas à cette double alliance. Elle rougit intérieurement d'avoir eu la penſée de ſacrifier ſon neveu & ſa nobleſſe pour cent mille ducats. Et comme elle aimoit à calculer, elle trouva que ſoixante mille doublons de rentes, dont jouiſſoit dona Félicia, pouvoient bien rendre à ſa maiſon toute ſa première ſplendeur. On lui aſſura, par le contrat de mariage, une penſion de ſix mille ducats. Elle penſa que ce revenu pouvoit réparer, en cas de beſoin, la perte de M. Rodrigue Sanchez.

Dona Félicia & dona Séraphina conſentirent enfin à faire le bonheur de deux amans

qui les adoroient & qu'elles chériſſoient. Pédrillo obtint pour récompenſe de ſa bonne foi & de ſa fidélité la belle Laure, à laquelle on joignit l'emploi de maître d'hôtel, qu'il occupe probablement encore chez les époux les plus fortunés de toute l'Eſpagne.

Fin du trente-ſixième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome trente-sixième.

Avertissement de l'Editeur, page 5

DON SILVIO DE ROSALVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Caractère d'une certaine tante*, 11

CHAPITRE II. *Quelle fut l'éducation que don Silvio reçut de sa tante*, 16

CHAPITRE III. *Observations Pſychologiques*, 19

CHAPITRE IV. *Comment don Silvio fit connoiſſance avec les fées*, 22

CHAPITRE V. *Idée plaiſante de don Silvio. Il devient amoureux d'une princeſſe*, 27

CHAPITRE VI. *Aventure de la grenouille : pourquoi don Silvio ne la prit pas pour une fée*, 32

CHAPITRE VII. *Comment don Silvio trouve le portrait de la princeſſe dont il eſt amoureux*, 35

CHAPITRE VIII. *Réflexions qu'on peut être ſans s'ennuyer*, pag. 39
CHAPITRE IX. *Suite de l'aventure du papillon. On fait connoître un nouveau perſonnage*, 43
CHAPITRE X. *Dans lequel il eſt queſtion de fées, de ſalamandres, de princeſſes & de nains verts*, 52
CHAPITRE XI. *Converſation de don Silvio avec ſon domeſtique. Ils ſe préparent à voyager*, 60
CHAPITRE XII. *Quelles étoient les affaires que dona Mencia avoit dans la petite ville*, 70
CHAPITRE XIII. *Portrait à la manière de Callot*, 77
CHAPITRE XIV. *Propoſition de mariage*, 81
CHAPITRE XV. *Soupçons de don Silvio. Il concerte ſa fuite avec Pédrillo*, 87
CHAPITRE XVI. *Une promenade. Ruſe de don Silvio*, 93
CHAPITRE XVII. *Raviſſement de don Silvio dans les jardins de la fée Rayonante. Le quiproquo qui en réſulte. Suite déſagréable*, 96
CHAPITRE XVIII. *Silvio revient à lui. Il cherche avec Pédrillo le moyen de tromper la prétendue fée Fanfreluche*, 101
CHAPITRE XIX. *Départ ſecret de don Silvio. Comment Pédrillo prit un arbre pour un géant*, 106

CHAPITRE XX. *Ce qui ſe paſſa dans un foſſé à l'occaſion d'une ſalamandre*, pag. 124
CHAPITRE XXI. *Réveil déſagréable de Pédrillo*, 134
CHAPITRE XXII. *Que ne peut l'illuſion !* 137

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Ce qui ſe paſſoit à Roſalva*, 145
CHAPITRE II. *Déjeûner. Jalouſie de don Silvio*, 150
CHAPITRE III. *Ce qui ſe paſſa avec la bohémienne*, 164
CHAPITRE IV. *Don Silvio ſe laſſe de chercher le papillon bleu : il s'endort après un bon goûté champêtre*, 178
CHAPITRE V. *Plaiſante aventure*, 183
CHAPITRE VI. *Qui étoient les dames que Pédrillo prit pour des fées*, 192
CHAPITRE VII. *Qu'on ne doit pas omettre*, 198
CHAPITRE VIII. *Entretien entre dona Félicia & ſa confidente*, 200
CHAPITRE IX. *Myſtères ontologiques*, 209
CHAPITRE X. *L'illuſion peut être avantageuſe*, 211

CHAPITRE XI. *Dans lequel don Silvio paroît avantageuſement*, pag. 229
CHAPITRE XII. *Ils arrivent dans une auberge*, 233
CHAPITRE XIII. *Tête-à-tête*, 238
CHAPITRE XIV. *Examen remarquable*, 242
CHAPITRE XV. *Ce qui ſe paſſoit à Lirias*, 252
CHAPITRE XVI. *Comment don Silvio fut battu par des bergères*, 256

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Dans lequel l'auteur parle du plan de cette hiſtoire*, 260
CHAPITRE II. *Dans lequel Pédrillo paroît à ſon avantage*, 264
CHAPITRE III. *Situation critique*, 274
CHAPITRE IV. *Les prédictions de Pédrillo commencent à s'accomplir*, 278
CHAPITRE V. *Apparition de la fée. Il eſt dangereux de rencontrer quelqu'un qui reſſemble à ſa maîtreſſe*, 285
CHAPITRE VI. *Retour de don Eugenio*, 290
CHAPITRE VII. *Réciprocité*, 294
CHAPITRE VIII. *Qui l'emportera ?* 297
CHAPITRE IX. *Ce que peut un ſage*, 303
CHAPITRE X. *L'amour l'emporte toujours*, 304

CHAPITRE XI. *Hiſtoire d'Hiacinte*, pag. 309
CHAPITRE XII. *Suite de l'hiſtoire d'Hiacinte*, 319
CHAPITRE XIII. *Don Eugenio continue l'hiſtoire d'Hiacinte*, 336
CHAPITRE XIV. *Soupçons de don Silvio*, 343

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Hiſtoire du prince Biribinker*, 341
CHAPITRE II. *Suite de l'hiſtoire du prince Biribinker*, 386
CHAPITRE III. *Remarques ſur l'hiſtoire précedente*, 442
CHAPITRE IV. *Découverte remarquable. Diſcrétion de Pédrillo*, 451
CHAPITRE V. *Partie du dénouement*, 460
CHAPITRE VI. *Nouvelles découvertes*, 466
CHAPITRE VII. *Somme totale*, 473

Fin de la Table du trente-ſixième Volume.